2644. I. 9. c. 2 k.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PAR LA FRÉGATE DU ROI
LA BOUDEUSE,
ET
LA FLÛTE L'ÉTOILE;
En 1766, 1767, 1768 & 1769.

K. K. HOF- U. STAATS BIBLIOTHEK ZU LAIBACH

A PARIS,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.

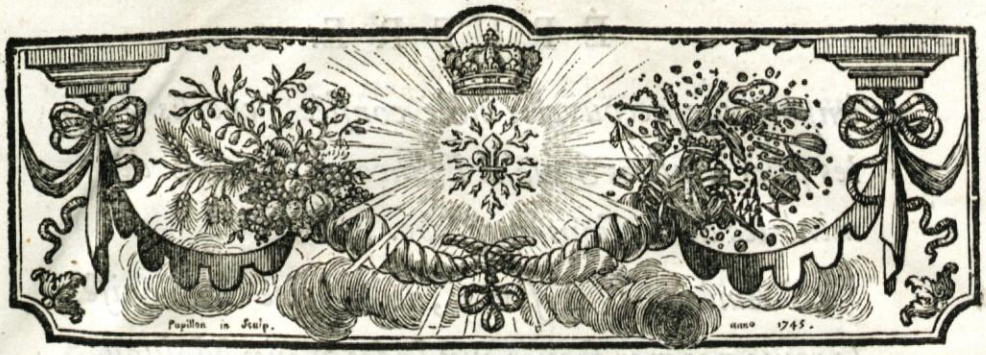
M. DCC. LXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PAR LA FRÉGATE DU ROI
LA BOUDEUSE
ET
LA FLÛTE L'ÉTOILE;
En 1766, 1767, 1768 & 1769.

BIBLIOTHEK DER LUDWIG MAXIMILIANS UNIVERSITÄT

A PARIS,
Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue S. Jean-de-Beauvais.
De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.
M. DCC. LXXI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AU ROI.

SIRE,

Le Voyage dont je vais rendre compte, eſt le premier de cette eſpece entrepris par les François & exécuté par les Vaiſſeaux de VOTRE MAJESTÉ. *Le monde entier lui devoit déjà la connoiſſance de la figure de la terre. Ceux de vos Sujets à qui cette*

importante découverte étoit confiée, choiſis entre les plus illuſtres Savans François, avoient déterminé les dimenſions du globe.

L'Amérique, il eſt vrai, découverte & conquiſe, la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques, ſont des prodiges de courage & de ſuccès qui appartiennent ſans conteſtation aux Eſpagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan, ſous les auſpices d'un Roi qui ſe connoiſſoit en hommes, échappa au malheur ſi ordinaire à ſes pareils, de paſſer pour un viſionnaire; il ouvrit la barriere, franchit les pas difficiles &, malgré le ſort qui le priva du plaiſir de ramener ſon vaiſſeau à Séville d'où il étoit parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier fait le tour du globe. Encouragés par ſon exemple, des Navigateurs Anglois & Hollandois trouverent de nouvelles terres & enrichirent l'Europe en l'éclairant.

Mais cette eſpece de primauté & d'aîneſſe en matiere de découvertes, n'empêche pas les Navigateurs François de revendiquer avec juſtice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pé-

nibles entrepriſes. Pluſieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des Sujets courageux des Rois vos Ancêtres ; & Gonneville, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres auſtrales. Différentes cauſes tant intérieures qu'extérieures ont paru depuis ſuſpendre à cet égard le goût & l'activité de la nation.

VOTRE MAJESTÉ a voulu profiter du loiſir de la paix pour procurer à la Géographie des connoiſſances utiles à l'humanité. Sous vos auſpices, SIRE, nous ſommes entrés dans la carriere ; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas, la patience & le zele ne nous ont pas manqué. C'eſt l'Hiſtoire de nos efforts que j'oſe préſenter à VOTRE MAJESTÉ ; votre approbation en fera le ſuccès.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

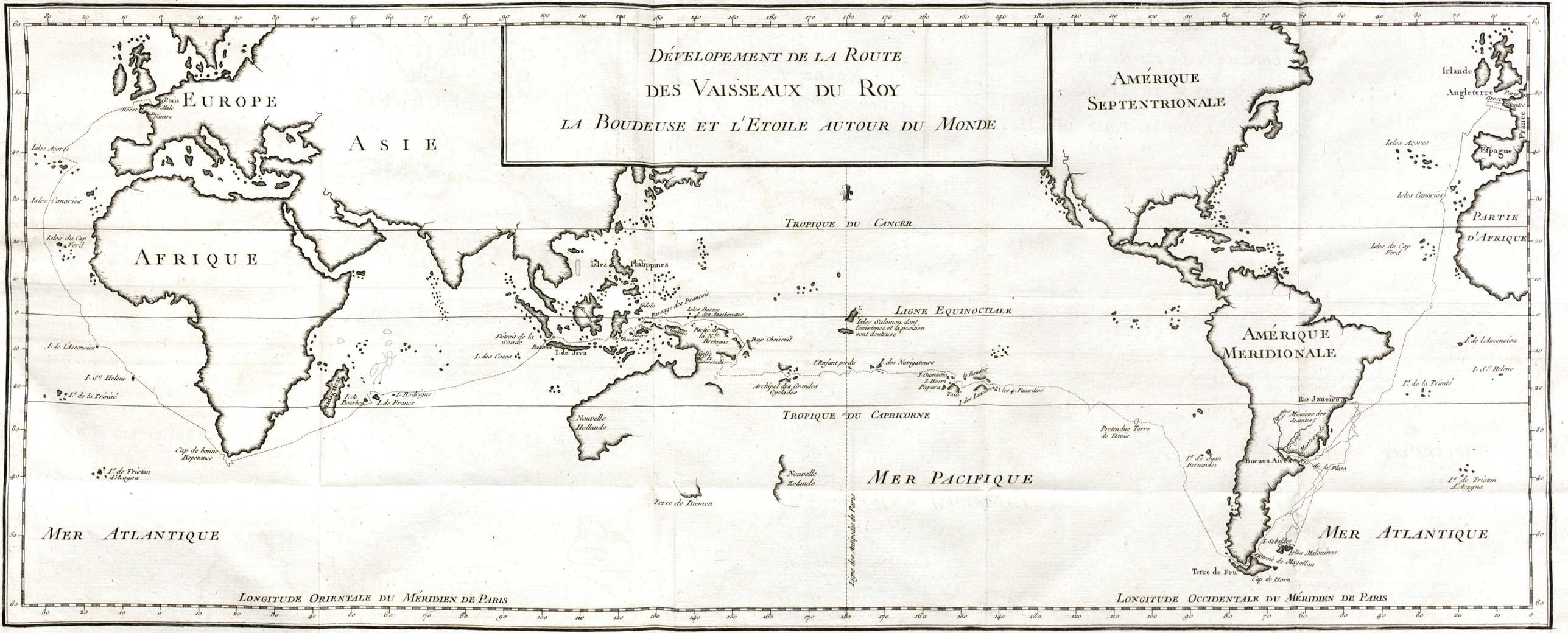
DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très-humble & très-ſoumis ſerviteur & ſujet, DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS

DÉVELOPEMENT DE LA ROUTE DES VAISSEAUX DU ROY LA BOUDEUSE ET L'ETOILE AUTOUR DU MONDE


EUROPE
ASIE
AFRIQUE
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
AMÉRIQUE MERIDIONALE
PARTIE D'AFRIQUE
Paris
Brest
St. Malo
Nantes
Irlande
Angleterre
France
Espagne
Isles Açores
Isles Canaries
Isles du Cap Verd
TROPIQUE DU CANCER
LIGNE EQUINOCTIALE
TROPIQUE DU CAPRICORNE
Isles Philippines
Gilolo
Passage des Français
Isles Pascoe
I. des Anachorettes
Détroit de la Sonde
Batavia
I. de Java
I. des Cocos
Pointe de la N.le Bretagne
Baye Choiseul
Isles Salomon dont l'existence et la position sont douteuses
I. de l'Ascension
I. St.e Helene
I.e de la Trinité
Madagascar
I. de Bourbon
I. de France
I. Rodrigue
Cap de bonne Esperance
I.es de Tristan d'Acugna
Nouvelle Hollande
Archipel des Grandes Cyclades
l'Enfant perdu
I. des Navigateurs
I. Oumatia
I. Hoorn
Papara
Taiti
le Boudeur
I. des Lanciers
les 4. Facardine
Rio Janeiro
Buenos Aires
Rio de la Plata
Pointe Mocoma des Jésuites
Presqu'Isle Montevideo
Pointe Ste. Helene
Pointe Ste. Marie
Pointe Ste. Elizabeth
Pointe Ste. Catherine
Pointe Ste. Françoise
Pointe Ste. Anne

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

J'Ai penſé qu'il ſeroit à-propos de préſenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du Monde, & des différentes découvertes faites juſqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Premier Voyage autour du Monde.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaiſſeaux Eſpagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte ſon nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles déſertes dans le Sud de la ligne, enſuite les *îles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaiſſeau, nommé *la Victoire*, revenu en Eſpagne, ſeul des cinq, par le cap de Bonne Eſpérance, fut hiſſé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes euſſent encore faite. Ainſi fut démontrée phyſiquement, pour la premiere fois, la ſphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Second Voyage.

Drack, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaiſſeaux, le 15 Septembre 1577, y rentra avec un ſeul le 3 Novembre 1580. Il fit, le

ſecond, le tour du globe. La Reine Eliſabeth vint manger à ſon bord, & ſon vaiſſeau, nommé *le Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack ſont fort incertaines. On marque ſur les Cartes dans la mer du Sud une côte ſous le cercle Polaire, plus quelques îles au Nord de la ligne, plus auſſi au Nord la *nouvelle Albion*.

Troiſieme Voyage. Le Chevalier Thomas Candihs, Anglois, partit de Plymouth le 21 Juillet 1586, avec trois vaiſſeaux, y rentra avec deux le 9 Septembre 1588. Ce voyage, le troiſieme fait autour du monde, ne produiſit aucune découverte.

Quatrieme Voyage. Olivier de Nord, Hollandois, ſortit de Rotterdam le 2 Juillet 1598, avec quatre vaiſſeaux, paſſa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il ſe rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Eſpérance, & rentra à Rotterdam avec un ſeul vaiſſeau, le 26 Août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

Cinquieme Voyage. Georges Spilberg, Hollandois, fit voile de Zélande le 8 Août 1614, avec ſix navires, per-

dit deux vaiſſeaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traverſa, fit des courſes ſur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où, ſans rien découvrir dans ſa route, il paſſa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ſes vaiſſeaux rentrerent dans les ports de Hollande le 1^er^ Juillet 1617.

Sixieme Voyage.

Preſque dans le même tems, Jacques Lemaire & Shouten immortaliſoient leur nom. Ils ſortent du Texel le 14 Juin 1615, avec les vaiſſeaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude Sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'île des Chiens*; par quinze degrés de latitude Sud à cent lieues dans l'Oueſt, *l'île ſans Fond*; par quatorze degrés quarante-ſix minutes Sud, & quinze lieues plus à l'Oueſt, *l'île de Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'Oueſt, *l'île des Mouches*; par les ſeize degrés dix minutes Sud, & de cent ſoixante-treize à cent ſoixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres*; cinquante lieues plus Oueſt, *celle d'Eſpérance*, puis l'*île*

de Horn, par quatorze degrés cinquante-ſix minutes de latitude Sud, environ cent ſoixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Enſuite ils cinglent le long des côtes de la Nouvelle Guinée, paſſent entre ſon extrémité occidentale & Gilolo, & arrivent à Batavia en Octobre 1616. Georges Spilberg les y arrête, & on les envoie en Europe ſur des vaiſſeaux de la Compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice, Shouten revoit ſa patrie. *La Concorde* & *le Horn* rentrerent après deux ans & dix jours.

Septieme Voyage.

Jacques Lhermite, Hollandois, commandant une flotte de onze vaiſſeaux, partit en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou ; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, & guerroya ſur les côtes Eſpagnoles, d'où il ſe rendit aux Larrones, ſans faire aucune découverte dans la mer du Sud, puis à Batavia. Il mourut en ſortant du détroit de la Sonde, & ſon vaiſſeau, preſque ſeul de ſa flotte, territ au Texel le 9 Juillet 1626.

Huitieme Voyage.

En 1683, Cowley, Anglois, partit de la Virginie ; il doubla le cap de Horn, fit diverſes courſes ſur les côtes Eſpagnoles, ſe rendit aux Larrones, & revint par le cap de Bonne Eſpé-

rance en Angleterre, où il arriva le 12 Octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud ; il prétend avoir découvert dans celle du Nord, par quarante-ſept degrés de latitude auſtrale, & à quatre-vingts lieues de la côte des Patagons, l'*île Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglois deux, ſans la trouver.

Neuvieme Voyage.

Wood Roger, Anglois, ſortit de Briſtol le 2 Août 1708, paſſa le cap de Horn, fit la guerre ſur les côtes Eſpagnoles juſqu'en Californie, d'où par une route frayée déjà pluſieurs fois, il paſſa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne Eſpérance, il territ aux Dunes le 1^er^ Octobre 1711.

Dixieme Voyage.

Dix ans après, Rogewin, Hollandois, ſortit du Texel avec trois vaiſſeaux ; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* ſans la trouver ; découvrit dans le Sud du Tropique auſtral l'*île de Pâques*, dont la latitude eſt incertaine ; puis, entre le quinzieme & le ſeizieme parallele auſtral, les *îles Pernicieuſes*, où il perdit un de ſes vaiſſeaux ; puis à-peu-près dans la même latitude, les *îles Aurore*, *Veſpres*, *le Labyrinthe* compoſé de ſix îles, & l'île de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit enſuite ſous le

douzieme parallele Sud trois îles, qu'il nomma *îles de Bauman*, & enfin ſous le onzieme parallele auſtral, les *îles de Tienhoven* & *Groningue ;* navigeant enſuite le long de la Nouvelle Guinée & des Terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ſes vaiſſeaux furent confiſqués. L'Amiral Roggewin repaſſa en Hollande de ſa perſonne ſur les vaiſſeaux de la Compagnie, & arriva au Texel le 11 Juillet 1723, ſix cents quatre-vingts-jours après ſon départ du même lieu.

Onzieme Voyage.

Le goût des grandes navigations paroiſſoit entiérement éteint, lorſqu'en 1741 l'Amiral Anſon fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation eſt entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la Géographie.

Douzieme Voyage.

Depuis ce voyage de l'Amiral Anſon, il ne s'en eſt point fait de grand pendant plus de vingt années. L'eſprit de découverte a ſemblé récemment ſe ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 Juin 1764, traverſe le détroit de Magellan, découvre quelques îles dans la mer du Sud, faiſant ſa route preſque au Nord-Oueſt, arrive à Batavia le 28 Novembre 1765, au Cap le 24 Février 1766, & le 9 Mai aux Dunes, ſix cents quatre-vingt-huit jours après ſon départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le Capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaiſſeaux *le Delfin* & *le Swallow*, il traverſe le détroit de Magellan, eſt ſéparé du *Swallow*, que commandoit le Capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une île environ par le dix-huitieme parallele à-peu-près en Août 1767; il remonte vers la ligne, paſſe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en Janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Eſpérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de Mai de la même année. Treizieme Voyage.

Son compagnon Carteret, après avoir eſſuyé beaucoup de miſeres dans la mer du Sud, arrive à Macaſſar au mois de Mars 1768, avec perte de preſque tout ſon équipage, à Batavia le 15 Septembre, au cap de Bonne-Eſpérance à la fin de Décembre. On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 Février 1769, environ par les onze degrés de latitude ſeptentrionale. Il n'eſt arrivé en Angleterre qu'au mois de Juin.

On voit que de ces treize voyages (1) autour du Monde, aucun n'appartient à la nation Fran-

(1) Dom Pernetty, dans ſa *Diſſertation ſur l'Amérique*, parle d'un Voyage autour du Monde, fait en 1719 par le Capitaine Shelwosk; je n'ai aucune connoiſſance de ce voyage.

çoiſe, & que ſix ſeulement ont été faits avec l'eſprit de découverte ; ſçavoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallas ; les autres navigateurs, qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courſes ſur les Eſpagnols, ont ſuivi des routes connues ſans étendre la connoiſſance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Gentil*, étoit parti ſur un vaiſſeau particulier, pour aller faire la contrebande ſur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il ſe rendit en Chine, où après avoir ſéjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua ſur un autre bâtiment que celui qui l'y avoit amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait de ſa perſonne le tour du Monde, mais ſans qu'on puiſſe dire que ce ſoit un voyage autour du Monde fait par la Nation Françoiſe.

Parlons maintenant de ceux qui partant, ſoit d'Europe, ſoit des côtes occidentales de l'Amémérique méridionale, ſoit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du Sud, ſans avoir fait le tour du Monde.

Il paroît que c'eſt un François, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premieres en 1503 & 1504 ;

1504; on ignore où ſont ſituées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant, que le Gouvernement n'a point renvoyé dans ſa patrie, mais auquel Gonneville, ſe croyant alors perſonnellement engagé envers lui, a fait épouſer ſon héritiere.

Alfonſe de Salazar, Eſpagnol, découvrit en 1525 l'*île de Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude Nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'Eſt de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele Nord, un amas d'îles qu'il nomma les *îles des Rois*, à-peu-près par la même longitude que l'île Saint-Barthelemi; il ſe rendit enſuite aux Philippines & aux Moluques; & en revenant au Mexique, il eut le premier connoiſſance des îles ou terres nommées *Nouvelle Guinée* & *Terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés Nord, environ à quatre-vingts lieues dans l'Eſt des îles des Rois, une ſuite d'îles baſſes, nommées les *îles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijalva, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du Sud, ne découvrirent qu'une île ſituée par

vingt degrés trente minutes de latitude Nord, environ à cent degrés de longitude Oueſt de Paris. Ils la nommerent *île Saint-Thomas.*

Jean Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit auſſi ſa route au Nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtieme & le neuvieme parallele, à des longitudes différentes, pluſieurs îles; ſçavoir, *Rocca Partida*, les *îles du Corail*, celles *du Jardin*, *la Matelote*, l'*île d'Aréziſe*, & enfin il aborda à la Nouvelle Guinée, ou plutôt, ſuivant ſon rapport, à la *Nouvelle Bretagne*; mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le paſſage qui porte ſon nom.

Le voyage ſuivant eſt plus fameux que tous les précédens.

Alvar de Mendoce & Mindana, partis du Pérou en 1567, découvrirent les îles célebres que leur richeſſe fit nommer *îles de Salomon*; mais, en ſuppoſant que les détails rapportés ſur la richeſſe de ces îles ne ſoient pas fabuleux, on ignore où elles ſont ſituées, & c'eſt vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît ſeulement qu'elles ſont dans la partie auſtrale de la ligne entre le huitieme & le douzieme parallele. L'*île Iſabella* & *la terre de Guadalcanal*, dont les mêmes voya-

geurs ſont mention, ne ſont pas mieux connues.

En 1595, Alvar de Mindana, compagnon de Mendoce dans le voyage précédent, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des îles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célebre par ſes propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'Oueſt de Paris, les *îles Saint-Pierre*, *Magdelaine*, *la Dominique* & *Chriſtine*, qu'il nomma *les Marquiſes de Mendoce*, du nom de Dona Iſabella de Mendoce, qui étoit du voyage; environ vingt-quatre degrés plus à l'Oueſt, il découvrit les *îles Saint-Bernard*; preſque à deux cents lieues dans l'Oueſt de celles-ci, l'*île Solitaire*, & enfin l'*île Sainte-Croix*, ſituée à-peu-près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigea de-là aux Larrones, & enfin aux Philippines, où n'arriva pas le Général Mindana : on n'a pas ſçu ce qu'étoit devenu ſon navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avoit ramené au Pérou Dona Iſabella. Il en repartit avec deux vaiſſeaux le 21 Décembre 1605, & prit ſa route à-peu-près dans

l'Oueſt-Sud-Oueſt. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquieme degré de latitude Sud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés Sud, ſept ou huit autres îles baſſes & preſque noyées, qui portent ſon nom ; & par le treizieme degré de latitude Sud, environ cent cinquante-ſept degrés à l'Oueſt de Paris, l'île qu'il nomma *de la belle Nation*. En recherchant enſuite l'*île Sainte-Croix* qu'il avoit vue dans ſon premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude Sud, & à-peu-près cent ſoixante-ſeize degrés de longitude orientale de Paris, l'*île de Taumaco*, puis à environ cent lieues à l'Oueſt de cette île, par quinze degrés de latitude Sud, une grande terre qu'il nomma la *terre auſtrale du Saint-Eſprit*, terre que les divers Géographes ont diverſement placée. Là, il finit de courir à l'Oueſt, & reprit la route du Mexique, où il ſe rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueuſement cherché l'île *Sainte-Croix*.

Abel Taſman, ſorti de Batavia le 14 Août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude auſtrale, & environ cent cinquante-cinq

degrés à l'Eſt de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemen;* il la quitta faiſant route à Oueſt, & environ à cent ſoixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *Nouvelle Zélande* par quarante-deux degrés dix minutes Sud. Il en ſuivit la côte environ juſqu'au trente-quatre degré de latitude Sud, d'où il cingla au Nord-Eſt, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent ſoixante-quatorze degrés à l'Eſt de Paris, les *îles Pylſtaart*, *Amſterdam* & *Roterdam*. Il ne pouſſa pas ſes recherches plus loin, & revint à Batavia en paſſant entre la Nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *Nouvelle Hollande* à une vaſte ſuite, ſoit de terres, ſoit d'îles, qui s'étend depuis le ſixieme juſqu'au trente-quatrieme degré de latitude auſtrale, entre le cent cinquieme & le cent quarantieme degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il étoit juſte de la nommer ainſi, puiſque ce ſont preſque tous navigateurs Hollandois qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La premiere terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appellée d'*Endracht*, du nom de celui qui l'a trouvée en 1616, par le vingt-quatre & vingt-cinquieme degré de

latitude Sud. En 1618, une autre partie de cette terre, ſituée à-peu-près ſous le quinzieme parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen ;* & ce pays n'eſt pas le même que celui nommé depuis *Diemen* par Taſman. En 1619, Jean d'*Edels* donna ſon nom à une portion méridionale de la Nouvelle Hollande. Une autre portion, ſituée entre le trentieme & le trente-troiſieme parallele, reçut celui de *Leuwin*. Pierre *de Nuitz* en 1627, impoſa le ſien à une côte qui paroît faire la ſuite de celle de Leuwin dans l'Oueſt. Guillaume *de Witt* appella de ſon nom une partie de la côte occidentale, voiſine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du Capitaine *Viane*, Hollandois, qui en 1628, avoit payé l'honneur de cette découverte par la perte de ſon navire & de toutes ſes richeſſes.

Dans la même année 1628, entre le dixieme & le vingtieme parallele, le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par Pierre *Carpenter*, Hollandois, & cette nation a ſouvent depuis fait reconnoître toute cette côte.

Dampierre, Anglois, partant de la grande *Timor*, avoit fait en 1687 un premier voyage ſur les côtes de la Nouvelle Hollande, & étoit

abordé entre la terre d'*Arnhem* & celle de *Diemen ;* cette courſe, fort courte, n'avoit produit aucune découverte. En 1699, il partit d'Angleterre avec l'intention expreſſe de reconnoître toute cette région ſur laquelle les Hollandois ne publioient point les lumieres qu'ils poſſédoient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vint-huitieme juſqu'au quinzieme parallele. Il eut la vûe de la terre de Concorde, de celle de Witt, & conjectura qu'il pouvoit exiſter un paſſage au Sud de la Carpentarie. Il retourna enſuite à Timor, d'où il revint viſiter les îles des Papous, longea la Nouvelle Guinée, découvrit le paſſage qui porte ſon nom, appella *Nouvelle Bretagne* la grande île qui forme ce détroit à l'Eſt, & reprit ſa courſe pour Timor le long de la Nouvelle Guinée. C'eſt ce même Dampierre qui, depuis 1683 juſqu'en 1691, tantôt Flibuſtier, tantôt Commerçant, avoit fait le tour du Monde en changeant de navires.

Tel eſt l'expoſé ſuccint des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaſte Océan Pacifique, juſqu'au tems de notre départ de France. Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été

confiée, qu'il me ſoit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amuſement : c'eſt ſur-tout pour les Marins qu'elle eſt faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe, n'offre pas la reſſource des voyages de mer faits en tems de guerre, leſquels fourniſſent des ſcènes intéreſſantes pour les gens du monde. Encore ſi l'habitude d'écrire avoit pû m'apprendre à ſauver par la forme une partie de la ſéchereſſe du fonds ! Mais, quoiqu'initié aux Sciences dès ma plus tendre jeuneſſe, où les leçons, que daigna me donner M. d'Alembert, me mirent dans le cas de préſenter à l'indulgence du Public un Ouvrage ſur la Géométrie, je ſuis maintenant bien loin du ſanctuaire des Sciences & des Lettres ; mes idées & mon ſtyle n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & ſauvage que je mene depuis douze ans. Ce n'eſt ni dans les forêts du Canada, ni ſur le ſein des mers, que l'on ſe forme à l'art d'écrire, & j'ai perdu un frere dont la plume aimée du Public, eût aidé à la mienne.

Au reſte, je ne cite ni ne contredis perſonne ; je prétends encore moins établir ou combattre aucune hypothèſe. Quand même les différences

très-

très-ſenſibles, que j'ai remarquées dans les diverſes contrées où j'ai abordé, ne m'auroient pas empêché de me livrer à cet eſprit de ſyſtême, ſi commun aujourd'hui, & cependant ſi peu compatible avec la vraie Philoſophie, comment aurois-je pû eſpérer que ma chimere, quelque vraiſemblance que je ſçuſſe lui donner, pût jamais faire fortune ? Je ſuis voyageur & marin ; c'eſt-à-dire, un menteur, & un imbécille aux yeux de cette claſſe d'écrivains pareſſeux & ſuperbes qui, dans les ombres de leur cabinet, philoſophent à perte de vûe ſur le Monde & ſes habitans, & ſoumettent impérieuſement la nature à leurs imaginations. Procédé bien ſingulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien obſervé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatiſent que d'après des obſervations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refuſent la faculté de voir & de penſer.

Je finirai ce diſcours en rendant juſtice au courage, au zèle, à la patience invincible des Officiers (1) & équipages de mes deux vaiſſeaux. Il

(1) L'Etat Major de la frégate *la Boudeuſe*, étoit compoſé de MM. de Bougainville, Capitaine de Vaiſſeau ; Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot ; Chevalier de Bournand, Chevalier d'Oraiſon, Chevalier du Bouchage, Enſeignes de Vaiſſeau ; Cheva-

n'a pas été néceſſaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur conſtance a été à l'épreuve des poſitions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'eſt pas un inſtant rallentie. C'eſt que la Nation Françoiſe eſt capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'eſt impoſſible à ſes efforts, toutes les fois qu'elle voudra ſe croire elle-même l'égale, au-moins, de telle nation que ce ſoit au monde.

lier de Suzannet, Chevalier de Kué, Gardes de la Marine, faiſant fonctions d'Officiers ; le Corre, Officier Marchand; Saint-Germain, Ecrivain ; la Veze, Aumônier ; la Porte, Chirurgien Major.

L'Etat Major de la flûte *l'Etoile*, étoit compoſé de MM. Cheſnard de la Giraudais, Capitaine de Brûlot ; Caro, Lieutenant des Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes ; Donat, Landais, Fontaine & Lavary-le-Roi, Officiers Marchands ; Michaud, Ecrivain ; Vivès, Chirurgien Major.

Il y avoit de plus, MM. de Commerçon, Médecin; Verron, Aſtronome, & de Romainville, Ingénieur.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

PREMIERE PARTIE,

Contenant depuis le départ de France, juſqu'à la ſortie du détroit de Magellan.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Boudeuſe *de Nantes ; relâche à Breſt ; route de Breſt à Monte-video ; jonction avec les frégates Eſpagnoles pour la remiſe des îles Malouines.*

Objet du Voyage.

1766. *Novembre.*

DANS le mois de Février 1764, la France avoit commencé un établiſſement aux îles Malouines. L'Eſpagne revendiqua ces îles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; & ſon droit ayant été reconnu par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établiſſe-

ment aux Eſpagnols, & de me rendre enſuite aux Indes orientales, en traverſant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuſe*, de vingt-ſix canons de douze, & je devois être joint aux îles Malouines par la flûte *l'Etoile*, deſtinée à m'apporter les vivres néceſſaires à notre longue navigation, & à me ſuivre pendant le reſte de la campagne. Le retard, que diverſes circonſtances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi, a allongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de Novembre 1766, je me rendis à Nantes où *la Boudeuſe* venoit d'être contruite, & où M. Duclos Guyot, Capitaine de Brûlot, mon ſecond, en faiſoit l'armement. Le 5 de ce mois, nous deſcendîmes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer ; & le 15, nous fîmes voile de cette rade, pour nous rendre à la riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Eſpagnoles *la Eſmeralda* & *la Liebre*, ſorties du Ferrol le 17 Octobre, & dont le Commandant étoit chargé de recevoir les îles Malouines au nom de Sa Majeſté Catholique.

Départ de Nantes.

Le 17 au matin, nous eſſuyâmes un coup de vent violent de la partie du Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt ; il renforça dans la nuit, que nous paſſâmes à ſec de voiles & les baſſes vergues amenées, le point de deſſous de la miſaine, ſous laquelle nous capeyions auparavant, ayant été emporté. Le 18, à quatre heures du matin, notre petit mât de hune rompit à la moitié environ de ſa hauteur : le grand mât de hune réſiſta juſqu'à huit heures, qu'il rompit dans le chouquet du grand mât, dont il fit conſentir le ton. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impoſſibilité de

Coup de vent.

continuer notre route, & je pris le parti de relâcher à Breſt, où nous entrâmes le 21 Novembre. Relâche à Breſt.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occaſionné, me mirent dans le cas de faire les remarques ſuivantes ſur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. Son énorme rentrée laiſſant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas aſſez appuyés.

2°. Le défaut précédent devenoit d'une plus grande conſéquence par la nature du leſt, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de leſt, diſtribués des deux côtés de la carlingue à peu de diſtance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe (nous n'en avions que quatorze montés ſur le pont), formoient un poids conſidérable, lequel, très-abaiſſé au-deſſous du centre de gravité, & preſque réuni ſur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces conſidérations me déterminerent à faire diminuer la hauteur exceſſive de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que ſur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate ſuffiſoit pour le rendre néceſſaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me diſſimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de

Horn. J'avois éprouvé dans le coup de vent, qu'il faiſoit de l'eau par tous ſes hauts, & je devois m'attendre au riſque d'avoir une partie de mon biſcuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais tems, s'introduiroit infailliblement dans les ſoutes; inconvénient dont les ſuites ſeroient ſans reſſource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuſe des îles Malouines en France, ſous les ordres du Chevalier Bournand, Lieutenant de vaiſſeau; & de continuer le voyage avec la ſeule flûte l'Etoile, dans le cas où les longues nuits de l'hiver m'interdiroient le paſſage du détroit de Magellan. J'obtins cette permiſſion, & le 4 Décembre, notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entierement récalfatée dans ſes hauts, je ſortis du port & vins mouiller en rade, où nous paſſâmes la journée à embarquer les poudres & rider les haut-bans.

Décembre. Départ de Breſt.

Le 5 à midi nous appareillâmes de la rade de Breſt. Je fus obligé de couper mon cable, le vent d'Eſt très-frais & le juſſant empêchant de virer à pic, & me faiſant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon Etat major étoit compoſé de onze Officiers, trois volontaires, & l'équipage de deux cens trois matelots, Officiers mariniers, ſoldats, mouſſes & domeſtiques. M. le Prince de Naſſau Sieghen avoit obtenu du Roi la permiſſion de faire cette campagne. A quatre heures après midi, le milieu de l'île d'Oueſſant me reſtoit au Nord-quart-Nord-Eſt du compas, & ce fut d'où je pris mon point de départ.

Pendant les premiers jours, nous eûmes aſſez conſtamment les vents d'Oueſt-Nord-Oueſt au Oueſt-Sud-Oueſt & Sud-Oueſt, grand frais. Le 17 après midi, on eut con-

noiſſance *des Salvages*, le 18 *de l'île de Palme*, & le 19 *de l'île de Fer*. Ce qu'on nomme les Salvages, eſt une petite île d'environ une lieue d'étendue de l'Eſt à l'Oueſt ; elle eſt baſſe au milieu, mais à chaque extrémité s'éleve un petit mondrain ; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroiſſent au-deſſus de l'eau, s'étendent du côté de l'Oueſt à deux lieues de l'île : il y a auſſi du côté de l'Eſt quelques briſans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup. Deſcription des Salvages.

La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans notre route ; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoiſſance des îles Canaries, dont la poſition eſt exactement déterminée. La vue de l'île de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'obſervai la latitude, & en la faiſant cadrer avec le relevement de l'île de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés ſept minutes dont j'étois plus Eſt que mon eſtime. Cette erreur eſt fréquente dans la traverſée du cap Finiſtere aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages : les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'Eſt avec rapidité. Erreur dans l'eſtime de la route.

J'eus en même tems occaſion de remarquer que les Salvages ſont mal placés ſur la carte de M. Bellin. En effet, lorſque nous en eûmes connoiſſance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre eſtime de trois degrés dix-ſept minutes à l'Eſt. Cependant cette même différence s'eſt trouvée, le 19, de quatre degrés ſept minutes, en corrigeant notre point ſur le relevement de l'île de Fer, dont la longitude eſt déterminée par des obſervations aſtronomiques. Il eſt Poſition des Salvages rectifiée.

à remarquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'île de Fer, nous avons navigué avec un vent étale, grand largue, & qu'ainſi il doit y avoir eu bien peu d'erreur dans l'eſtime de notre route. D'ailleurs, le 18, nous relevâmes l'île de Palme au Sud-Oueſt quart d'Oueſt corrigé, & ſelon M. Bellin, elle devoit nous reſter au Sud-Oueſt. J'ai pû conclure de ces deux obſervations que M. Bellin a placé l'île des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'Oueſt, qu'elle n'y eſt effectivement.

Je pris donc un nouveau point de départ le 19 Décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier juſqu'à notre attérage à la riviere de la Plata ; elle ne fournit d'obſervations qui puiſſent intéreſſer les navigateurs, que les ſuivantes.

1767. *Janvier.* Obſervations nautiques.

1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes Nord, & par vingt-huit degrés de longitude, nous vîmes beaucoup d'oiſeaux ; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas ſur ſa carte.

Paſſage de la ligne.

2°. Le 8 Janvier après-midi, nous paſſâmes la ligne entre les vingt-ſept & vingt-huit degrés de longitude.

Remarque ſur la variation.

3°. Depuis le deux Janvier, les obſervations de variation nous étoient refuſées, & je l'avois eſtimée d'après la Carte de Williams Mountain & Jacob Obſon. Le 11, au coucher du ſoleil, nous obſervâmes trois degrés dix-ſept minutes de variation Nord-Oueſt, & le 14 au matin j'obſervai encore dix minutes de variation Nord-Oueſt avec un compas azimuthal, étant par dix degrés trente minutes ou quarante minutes de latitude auſtrale, & environ par

trente-

trente-trois degrés vingt minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Il eſt donc certain, ſi ma longitude eſtimée eſt exacte, & je l'ai vérifié telle à l'attérage, que la ligne où il n'y a pas de variation, s'eſt encore avancée vers l'Oueſt depuis les obſervations de Mountain & d'Obſon, & qu'il ſemble que le progrès de cette ligne vers l'Oueſt eſt aſſez uniforme. En effet, ſur le même parallele où William Mountain & Jacob d'Obſon avoient trouvé douze à treize degrés de différence dans l'eſpace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de ſix degrés après un eſpace de vingt-deux ans. Cette progreſſion mériteroit d'être conſtatée par une ſuite d'obſervations. La découverte de la loi que ſuivent ces changemens dans la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des cauſes de cette variation, peut-être même à celle de la vertu magnétique.

Cauſes des différences qu'on éprouve dans la traverſée au Brésil.

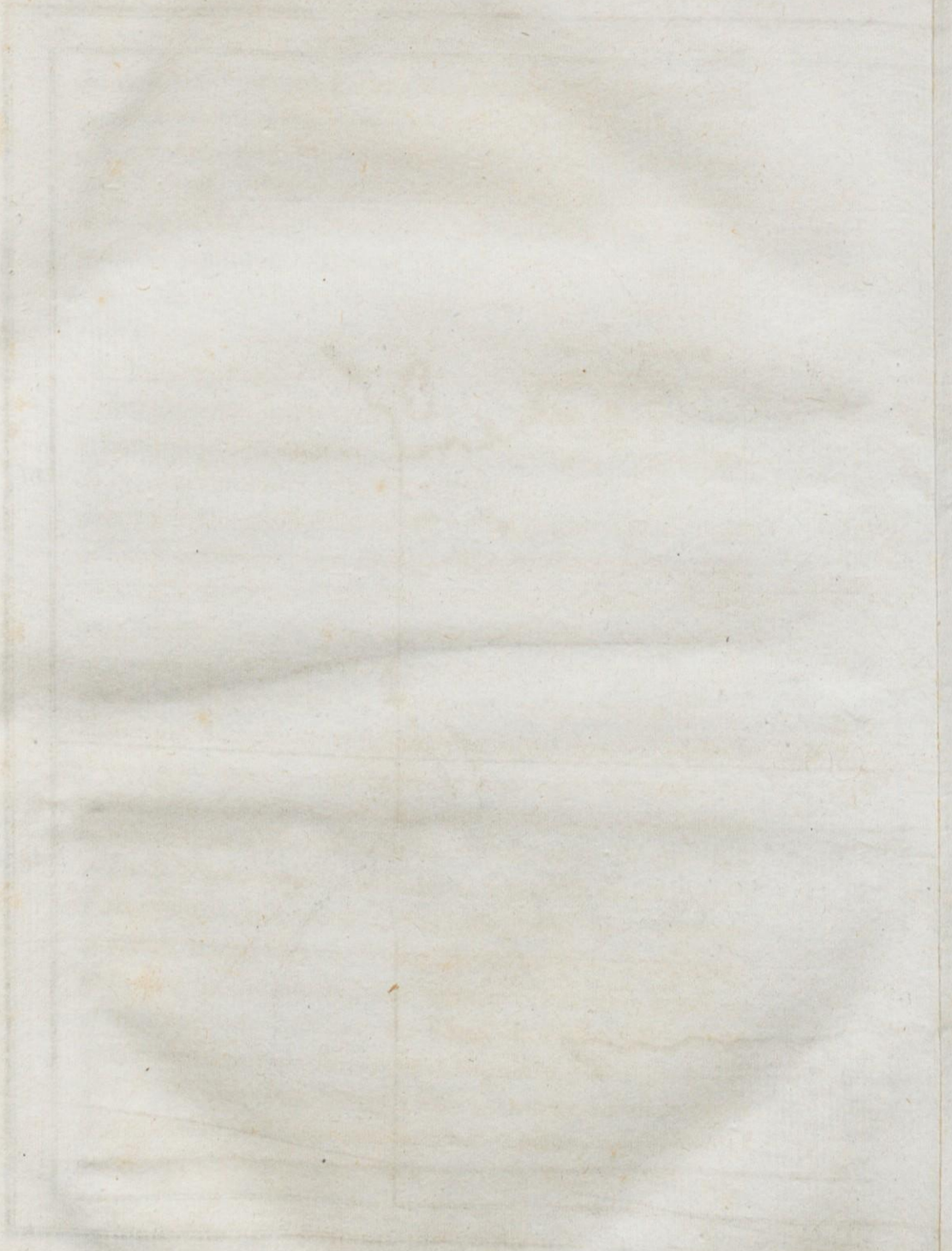
4°. Au Nord & au Sud de la ligne, nous avons preſque conſtamment obſervé des différences Nord aſſez grandes, quoiqu'il ſoit plus ordinaire de les y éprouver Sud. Nous eûmes lieu d'en ſoupçonner la cauſe, lorſque, le 18 Janvier après-midi, nous traverſâmes un banc de frai de poiſſons, qui s'étendoit à perte de vûe du Sud-Oueſt quart d'Oueſt au Nord-Eſt quart d'Eſt, ſur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux braſſes. Sa rencontre nous avertiſſoit que depuis pluſieurs jours, les courans portoient au Nord-Eſt quart d'Eſt; car tous les poiſſons dépoſent leurs œufs ſur les côtes, d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute mer. En obſervant ces différences Nord, dont je viens de parler, je n'en avois point inféré qu'elles néceſſitaſſent avec elles des différen-

ces Oueſt ; auſſi quand, le 29 Janvier au ſoir, on vit la terre, j'eſtimois à midi qu'elle me reſtoit à douze ou quinze lieues de diſtance, ce qui me fit naître la réflexion ſuivante.

Un grand nombre de navigateurs ſe ſont plaints, depuis longtems, & ſe plaignent encore que les Cartes, ſur-tout celles de M. Bellin, marquent les côtes du Bréſil beaucoup trop à l'Eſt. Ils ſe fondent ſur ce que, dans leurs différentes traverſées, ils ont ſouvent apperçu ces côtes, lorſqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingts ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé pluſieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le Sud-Oueſt : & ils aiment mieux taxer d'erreur les obſervations aſtronomiques & les Cartes, que d'en croire ſuſceptible l'eſtime de leur route.

Nous aurions pu, d'après un pareil raiſonnement, conclure le contraire dans notre traverſée à la riviere de la Plata, ſi un heureux hazard ne nous eût indiqué la raiſon des différences Nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poiſſons, que nous rencontrâmes le 29, étoit ſoumis à la direction d'un courant : & ſon éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis pluſieurs jours. Il étoit donc la cauſe des erreurs conſtantes de notre route ; les courans, que les Navigateurs ont ſouvent éprouvé porter au Sud-Oueſt dans ces parages, ſont donc ſujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette obſervation bien conſtatée, comme notre route étoit à-peu-près le Sud-Oueſt, je fus autoriſé à corriger nos erreurs ſur la diſtance, en la faiſant cadrer avec l'obſervation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent.



61
60
59
58
57
56
36
Colonie du S.t Sacrement
R.s S.ta Lucia
Montagnes et Bourg des Maldonados
Montevideo
I. Flores
I. Maldonados
C. S.ta Maria
Buenos Aires
Banc Orlic
Novembre 1707.
I. Lobos
la Encenade de Baragan
RIVIERE DE LA PLATA
Banc aux Anglois
P.a las Carretas
Co. B. S. Gric
Banc aux François
C. S.t Antonio

Je dois à cette méthode d'avoir eu connoiſſance de terre, preſque au moment où me la montroit mon eſtime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'Oueſt, d'après l'eſtime journaliere, en ſe contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'obſervation méridienne, étoient à terre, long-tems avant que nous ne l'euſſions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Bréſil eſt plus à l'Oueſt que ne le marque M. Bellin ?

Obſervation ſur les courans.

En général, il paroît que, dans cette partie, les courans varient, & portent quelquefois au Nord-Eſt, plus ſouvent au Sud-Oueſt. Un coup d'œil ſur le giſſement de la côte ſuffit pour prouver qu'ils ne doivent ſuivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il eſt toujours facile de diſtinguer laquelle regne, par les différences Nord ou Sud que donnent les obſervations de latitude. C'eſt à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les Navigateurs ſe plaignent, & je penſe que M. Bellin place exactement les côtes du Bréſil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janéiro a été déterminée par MM. Godin & l'Abbé de la Caille, qui s'y rencontrerent en 1751, & qu'il y a auſſi eu des obſervations de longitude faites à Fernambuc & à Buénos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne ſçauroit y avoir d'erreur conſidérable ſur la poſition en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme juſqu'au trente-cinquieme parallele de latitude auſtrale ; & c'eſt ce que l'expérience nous a confirmé.

Entrée dans la riviere de la Plata.

Depuis le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au ſoir, nous vîmes la terre, ſans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce que le jour étoit ſur ſon déclin,

& que les terres de cette côte ſont fort baſſes. La nuit fut obſcure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la paſſâmes en panne ſous les huniers aux bas ris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du jour naiſſant nous firent appercevoir les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'île de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés ſeize minutes vingt ſecondes, nous devions la prendre pour le *cap Sainte-Marie*, que M. Bellin place par trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que ſa latitude vraie eſt trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je releve cette fauſſe poſition, parce qu'elle eſt dangereuſe. Un navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude Sud, croiroit aller chercher le cap Sainte-Marie, courroit le riſque de rencontrer *le banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la ſonde l'avertiroit de l'approche du danger; près du banc, on ne trouve plus que ſix à ſept braſſes d'eau. *Le banc aux François*, qui n'eſt autre que le prolongement *du cap Saint-Antoine*, ſeroit plus dangereux: lorſqu'on eſt prêt à donner ſur la pointe ſeptentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze braſſes d'eau.

Correction néceſſaire ici dans la Carte de M. Bellin.

Les Maldonades ſont les premieres terres hautes qu'on voit ſur la côte du Nord, après être entré dans la riviere de la Plata, & les ſeules preſque juſqu'à Montevideo. A l'Eſt de ces montagnes, il y a un mouillage ſur une côte très-baſſe. C'eſt une anſe en partie couverte par un îlot. Les Eſpagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garniſon. On travaille depuis quelques années, dans ſes environs, une mine d'or peu riche; l'on y trouve auſſi des pierres aſſez tranſparentes. A deux lieues dans l'intérieur,

Mouillage des Maldonades.

eſt une ville nouvellement bâtie, peuplée entiérement de Portugais déſerteurs, & nommée *Pueblo nuevo*.

Mouillage à Montevideo.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillâmes dans la baie de *Montevideo*, par quatre braſſes d'eau, fond de vaſe molle & noire. Nous avions paſſé la nuit du 30 au 31, mouillés ſur une ancre, par neuf braſſes même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'Eſt de *l'île de Flores*. Les deux frégates Eſpagnoles deſtinées à prendre poſſeſſion des îles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. *Février.* Leur Commandant, Don Philippe Ruis Puente, Capitaine de Vaiſſeau, en étoit nommé Gouverneur. Nous nous rendîmes enſemble à Buénos-Aires, afin d'y concerter avec le Gouverneur Général les meſures néceſſaires pour la ceſſion de l'établiſſement que je devois livrer aux Eſpagnols. Nous n'y ſéjournâmes pas long-tems, & je fus de retour à Montevideo le 16 Février.

Route par terre de Buénos-Aires à Montevideo.

M. le Prince de Naſſau avoit fait avec moi ce voyage; & comme le vent étoit debout pour revenir en goëlette, nous débarquâmes vis-à-vis Buenos-Aires, au-deſſus *de la Colonie du S. Sacrement*, & fîmes la route par terre. Nous traverſâmes ces plaines immenſes dans leſquelles on ſe conduit par le coup d'œil, dirigeant ſon chemin de maniere à ne pas manquer les gués des rivieres, chaſſant devant ſoi trente ou quarante chevaux, parmi leſquels il faut prendre avec un laqs ſon relais, lorſque celui qu'on monte eſt fatigué, ſe nourriſſant de viande preſque crue, & paſſant les nuits dans des cabanes faites de cuirs, où le ſommeil eſt à chaque inſtant interrompu par les hurlemens des tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous paſſâmes la riviere de Sainte Lucie, riviere fort profonde, très-rapide

& beaucoup plus large que n'eſt la Seine vis-à-vis les Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un des bords eſt de moitié plus haut que l'autre ; on force enſuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à ſtribord, l'autre à bas-bord du canot, & le maître du bac tout nud, précaution fort ſage aſſurément, mais peu propre à raſſurer ceux qui ne ſavent pas nager, ſoutient de ſon mieux au deſſus de la riviere la tête des deux chevaux, dont la beſogne alors eſt de vous paſſer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Montevideo peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées, l'une de bois & de rafraîchiſſemens, l'autre de biſcuit & de farine, que nous embarquâmes en remplacement de notre conſommation depuis Breſt. Les frégates Eſpagnoles étant également prêtes, nous nous diſpoſâmes à ſortir de la riviere de la Plata.

CHAPITRE II.

Détails ſur les Etabliſſemens des Eſpagnols dans la riviere de la Plata. 1767.

Rio de la Plata ou *la Riviere d'argent*, ne coule point ſous le même nom depuis ſa ſource. Elle ſort, dit-on, du *lac de Xaragès* vers les ſeize degrés trente minutes Sud, ſous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immenſe étendue de pays qu'elle traverſe. Elle ſe joint vers le vingt-ſeptieme degré avec *le Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule enſuite droit au Sud juſque par le trente-quatrieme degré; elle y reçoit l'*Uraguai* & prend ſon cours à l'Eſt ſous le nom de *la Plata*, qu'elle conſerve enfin juſqu'à la mer.

On eſt dans l'erreur ſur la ſource de ce fleuve.

Les Géographes Jéſuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xaragès, ſe ſont trompés, & les autres Ecrivains ont ſuivi leur erreur à cet égard. L'exiſtence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, eſt aujourd'hui reconnue fabuleuſe. Le Marquis de Valdelirias & Don Georges Menezès, ayant été nommés, l'un par l'Eſpagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des poſſeſſions reſpectives des deux Puiſſances, pluſieurs Officiers Eſpagnols & Portugais parcoururent, depuis 1751 juſqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Eſpagnols remonta le fleuve du Paraguai, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xaragès; les Portugais de leur côté, partant de Matagroſſo, établiſſement de leur nation ſur la frontiere intérieure du Bréſil par douze degrés de latitude

Sud, s'embarquerent ſur une riviere nommée *Caourou*, que les mêmes cartes des Jéſuites marquoient ſe jetter auſſi dans le lac des Xaragès. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de ſe rencontrer ſur le Paraguai, par les quatorze degrés de latitude Sud, & ſans avoir vu aucun lac. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris pour un lac, eſt une vaſte étendue de days très-bas, lequel en certain tems de l'année eſt couvert par les innondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend ſa ſource entre le cinquieme & le ſixieme degré de latitude auſtrale, à-peu-près à égale diſtance des deux mers & dans les mêmes montagnes, d'où ſort *la Madera*, qui va perdre ſes eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Uraguai naiſſent tous deux dans le Bréſil; l'Uraguai dans la Capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui ſont à l'Eſt-Nord-Eſt de Rio Janéiro, d'où il prend ſon cours vers l'Oueſt & enſuite tourne au Sud.

Source de la Plata.

On trouvera dans l'Abbé Prevoſt l'hiſtoire de la découverte de Rio de la Plata, des obſtacles que les Eſpagnols y ont rencontrés & des premiers établiſſemens qu'ils y ont faits. On y verra Diaz de Solis entrer le premier dans cette riviere en 1515, & lui donner ſon nom qu'elle garde juſqu'en 1526, que Sébaſtien Cabot lui donne celui de la Plata ou de *riviere d'argent*, en reconnoiſſance de l'argent qu'il en tire des naturels. Cabot bâtit *le fort du S. Eſprit* ſur le *Rio Tercero*, trente lieues au-deſſus du confluent du Paraguai & de l'Uraguai; mais cet établiſſement eſt détruit preſqu'auſſi-tôt que formé. Don Pedre de Mendoze, grand Echanſon de l'Empereur, eſt enſuite envoyé dans la riviere de la Plata en 1535. Il jette ſous

Date des premiers établiſſemens que les Eſpagnols y font.

de

de mauvais auſpices les premiers fondemens de *Buenos-Aires* à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-deſſous de ſon confluent avec l'Uraguai, & ſon expédition n'eſt qu'une ſuite de malheurs qui ne ſe terminent pas même à ſa mort. Les habitans de Buenos-Aires, combattus ſans ceſſe par les Indiens & par la famine, ſont forcés de l'abandonner, & ſe retirent à *l'Aſſomption*. Cette ville, aujourd'hui capitale du Paraguai, bâtie par des Eſpagnols de la ſuite de Mendoze, ſur la rive occidentale du fleuve & à trois cents lieues de ſon embouchure, s'étoit accrue en peu de tems. Enfin Don Pedre Ortiz de Zarate, Gouverneur du Paraguai, rebâtit Buenos-Aires en 1580 au même lieu où l'infortuné Mendoze l'avoit autrefois placée : il y fixe ſa demeure, elle devient l'entrepôt des vaiſſeaux d'Europe, & ſucceſſivement la capitale de toutes ces provinces, le ſiége d'un Evêque, & la réſidence du Gouverneur général.

Situation de la ville de Buenos-Aires.

Buenos-Aires eſt ſituée par trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale ; ſa longitude de ſoixante-un degrés cinq minutes à l'Oueſt de Paris, a été déterminée par les obſervations aſtronomiques du P. Feuillée. Cette ville, régulierement bâtie, eſt beaucoup plus grande qu'il ſemble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ſes habitans, qui ne paſſe pas vingt mille blancs, negres & métifs. La forme des maiſons eſt ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens, les édifices publics, & cinq ou ſix maiſons particulieres, toutes les autres ſont très-baſſes & n'ont abſolument que le rez-de-chauſſée. Elles ont d'ailleurs de vaſtes cours & preſque toutes des jardins. La citadelle, qui renferme le Gouvernement, eſt ſituée ſur le bord de la riviere & forme un des côtés de la

Sa population.

place principale ; celui qui lui eſt oppoſé, eſt occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché ſont ſur cette même place où ſe tient chaque jour le marché public.

Cette ville manque de ports.

Il n'y a point de port à Buenos-Aires, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaiſſeaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaiſons dans des goëlettes qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandiſes ſont portées en charrois dans la ville qui en eſt à un quart de lieue. Les vaiſſeaux qui doivent carener ou prendre un chargement à Buenos-Aires, ſe rendent à *la Encenada de Baragan*, eſpece de port ſitué à neuf ou dix lieues dans l'Eſt-Sud-Eſt de cette ville.

Etabliſſemens religieux.

Il y a dans Buenos-Aires un grand nombre de communautés religieuſes de l'un & de l'autre ſexe. L'année y eſt remplie de fêtes de Saints qu'on célebre par des proceſſions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de ſpectacles. Les Moines nomment les premieres dames de la ville *Majordomes* de leurs Fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le ſoin de parer l'Egliſe, d'habiller la ſtatue & de porter l'habit de l'ordre. C'eſt pour un étranger un ſpectacle aſſez ſingulier de voir dans les Egliſes de Saint François ou de S. Dominique, des dames de tout âge, aſſiſter aux offices avec l'habit de ces ſaints inſtituteurs.

Les Jéſuites offroient à la piété des femmes un moyen de ſanctification plus auſtere que les précédens. Ils avoient attenant à leur couvent une maiſon nommée *la Caſa de los exercicios de las mugeres*, c'eſt-à-dire la maiſon des exercices des femmes. Les femmes & les filles, ſans le conſentement des maris ni des parens, venoient s'y ſancti-

ſier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétroit dans ce ſanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint Ignace; les domeſtiques même du ſexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtreſſes. Les exercices pratiqués dans ce lieu ſaint, étoient la méditation, la priere, les cathéchiſmes, la confeſſion & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du ſang que faiſoient, nous a-t-on dit, rejaillir les diſciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Madelaines.

Confrérie & proceſſions de Negres.

Au reſte tous les hommes ici ſont freres & de la même couleur aux yeux de la Religion. Il y a des cérémonies ſacrées pour les eſclaves, & les Dominicains ont établi une confrérie de Negres. Ils ont leurs chapelles, leurs meſſes, leurs fêtes, & un enterrement aſſez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par Negre aggrégé. Les Negres reconnoiſſent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cauſe de ces mots de l'Ecriture, *nigra ſum, ſed formoſa filia Jeruſalem.* Le jour de leur fête ils éliſent deux Rois, dont l'un repréſente le Roi d'Eſpagne, l'autre celui de Portugal, & chaque Roi ſe choiſit une Reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la ſuite des Rois une proceſſion, laquelle marche avec croix, bannieres & inſtrumens. On chante, on danſe, on figure des combats d'un parti à l'autre, & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin juſqu'au ſoir, & le ſpectacle en eſt aſſez agréable.

Dehors de Buenos-Aires; leurs productions.

Les dehors de Buenos-Aires ſont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont preſque tous des maiſons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fourniſ-

ſent abondamment toutes les denrées néceſſaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Eſpagne ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble ſitué à deux cents lieues de Buenos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; ſi l'on s'éloigne ſeulement à trois lieues de la ville, l'on ne trouve plus que des campagnes immenſes, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en ſont les ſeuls habitans. A peine, en parcourant cette vaſte contrée, y rencontre-t-on quelques chaumieres éparſes, bâties moins pour rendre le pays habitable, que pour conſtater aux divers particuliers la propriété du terrein, ou plûtôt celle des beſtiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traverſent, n'ont aucune retraite, & ſont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les tranſportent, & qui ſont les ſeules voitures dont on ſe ſerve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légere, ſont le plus ſouvent expoſés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Abondance de beſtiaux.

Tout le pays eſt uni, ſans montagnes & ſans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé ſous le climat de la plus heureuſe température, il ſeroit un des plus abondans de l'univers en toutes ſortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y ſeme, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, preſque tout eſt inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou ſi le hazard fait rencontrer quelques cultivateurs, ce ſont des Negres eſclaves. Au reſte les chevaux & les beſtiaux ſont en ſi grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés

aux charettes, ſont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorſqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent en manger, & abandonnent le reſte, qui devient la proie des chiens ſauvages & des tigres : ce ſont les ſeuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe ; la facilité de ſe nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils ſe ſont multipliés à l'infini. Ils ſe raſſemblent ſouvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils ſont preſſés par la faim. Les tigres ne ſont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boiſés, & il n'y a que les bords des petites rivieres qui le ſoient. On connoît l'adreſſe des habitans de ces contrées à ſe ſervir du lacs ; & il eſt certain qu'il y a des Eſpagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres : il ne l'eſt pas moins que pluſieurs finiſſent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Montevideo une eſpece de chat-tigre, dont le poil aſſez long eſt gris-blanc. L'animal eſt très-bas ſur jambes & peut avoir cinq pieds de longueur : il eſt dangereux, mais fort rare.

Rareté du bois : moyens d'y remédier.

Le bois eſt très-cher à Buenos-Aires & à Montevideo. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois à peine propres à brûler. Tout ce qui eſt néceſſaire pour la charpente des maiſons, la conſtruction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la riviere, vient du Paraguai en radeaux. Il ſeroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la conſtruction des plus grands navires. De *Montegrande*, où ſont les plus beaux, on les tranſporteroit en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Uraguai ; & depuis le *Salto Chico* de l'Uraguai, des bâtimens faits exprès pour cet uſage, les ameneroient à tel en-

droit de la riviere où l'on auroit établi des chantiers.

Détails ſur les Américains de cette contrée.

Les Indiens, qui habitent cette partie de l'Amérique au Nord & au Sud de la riviere de la Plata, ſont de la race de ceux que les Eſpagnols nomment *Indios bravos*. Ils ſont d'une taille médiocre, fort laids & preſque tous galeux. Leur couleur eſt très-baſannée, & la graiſſe dont ils ſe frottent continuellement, les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peaux de chevreuil, qui leur deſcend juſqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il eſt compoſé, ſont très-bien paſſées; ils mettent le poil en-dedans, & le dehors eſt peint de diverſes couleurs. La marque diſtinctive des Caciques eſt un bandeau de cuir dont ils ſe ceignent le front; il eſt découpé en forme de couronne & orné de plaques de cuivre. Leurs armes ſont l'arc & la fleche; ils ſe ſervent auſſi du lacs & de boules (1). Ces Indiens paſſent leur vie à cheval & n'ont pas de demeures fixes, du-moins auprès des établiſſemens Eſpagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie; & ils ne ceſſent d'en boire que quand l'ivreſſe les laiſſe abſolument ſans mouvement. Pour ſe procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux; & quand ils ont épuiſé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations & s'éloignent. Quelquefois ils ſe raſſemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des beſtiaux ſur les terres des Eſpagnols, ou pour attaquer les caravanes des voya-

(1) Ces boules ſont deux pierres rondes, de la groſſeur d'un boulet de deux livres, enchâſſées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrémités d'un boyau cordonné long de ſix à ſept pieds. Ils ſe ſervent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent juſqu'à trois cents pas l'animal qu'ils pourſuivent.

geurs. Ils pillent, maſſacrent & emmenent en eſclavage. C'eſt un mal ſans remede : comment dompter une nation errante, dans un pays immenſe & inculte, où il ſeroit même difficile de la rencontrer ? D'ailleurs ces Indiens ſont courageux, aguerris, & le tems n'eſt plus où un Eſpagnol faiſoit fuir mille Américains.

Race de brigands établis dans le Nord de la riviere.

Il s'eſt formé depuis quelques années dans le nord de la riviere une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuſe aux Eſpagnols, s'ils ne prennent des meſures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la Juſtice, s'étoient retirés dans le Nord des Maldonades ; des déſerteurs ſe ſont joints à eux : inſenſiblement le nombre s'eſt accrû ; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des beſtiaux dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour les conduire ſur les frontieres du Bréſil, où ils les échangent avec les Pauliſtes (1) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On aſſure qu'ils ſont aujourd'hui plus de ſix cents. Ils ont abandonné leur premiere habitation & ſe ſont retirés plus loin de beaucoup dans le Nord-Oueſt.

Etendue du Gouvernement de la Plata.

Le Gouverneur général de la province de la Plata réſide, comme nous l'avons dit, à Buenos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il eſt cenſé dépendre du Viceroi du Pérou ; mais l'éloignement rend cette dépendance preſque nulle, & elle n'exiſte réellement que pour l'argent qu'il eſt obligé de tirer des mines du Potoſi, argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on

(1) Les Pauliſtes ſont une autre race de brigands ſortis du Bréſil, & qui ſe ſont formés en République vers la fin du ſeizieme ſiecle.

a établi cette année même dans le Potoſi une maiſon des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguai, dont les principaux établiſſemens ſont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Cordoue*, *Mendoze* & l'*Aſſomption*, dépendent, ainſi que les fameuſes miſſions des Jéſuites, du Gouverneur général de la Plata. Cette vaſte province comprend en un mot toutes les poſſeſſions Eſpagnoles à l'Eſt des Cordillieres, depuis la riviere des Amazones juſqu'au détroit de Magellan. Il eſt vrai qu'au Sud de Buenos-Aires il n'y a plus aucun établiſſement; la ſeule néceſſité de ſe pourvoir de ſel, fait pénétrer les Eſpagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buenos-Aires un convoi de deux cents charrettes, eſcorté par trois cents hommes; il va charger environ par quarante degrés dans les lacs voiſins de la mer où le ſel ſe forme naturellement. Autrefois les Eſpagnols l'envoyoient chercher par des goëlettes dans la baie S. Julien.

Je remets au ſecond voyage, que les circonſtances nous ont forcés de faire dans la riviere de la Plata, à parler des Miſſions du Paraguai; ce ſera le tems d'entrer dans ce détail, en rapportant l'expulſion des Jéſuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata eſt le moins riche de l'Amérique Eſpagnole; cette province ne produit ni or ni argent, & ſes habitans ſont trop peu nombreux, pour qu'ils puiſſent tirer du ſol tant d'autres richeſſes qu'il renferme dans ſon ſein; le commerce même de Buenos-Aires n'eſt pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans : il eſt conſidérablement déchû, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandiſes* n'eſt plus permiſe, c'eſt-à-dire depuis qu'il eſt défendu de faire paſſer les marchandiſes

ſes d'Europe par terre de Buenos-Aires dans le Pérou & le Chili; de ſorte que les ſeuls objets de ſon commerce avec ces deux provinces ſont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance contre laquelle réclament ceux de Buenos-Aires. Le procès eſt pendant à Madrid, où je ne ſais quand ni comment on le jugera. Cependant Buenos-Aires eſt riche, j'en ai vu ſortir un vaiſſeau de regiſtre avec un million de piaſtres; & ſi tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce ſeul ſuffiroit pour les enrichir. Avant la derniere guerre il ſe faiſoit ici une contrebande énorme avec la colonie du S. Sacrement, place que les Portugais poſſedent ſur la rive gauche du fleuve, preſque en face de Buenos-Aires; mais cette place eſt aujourd'hui tellement reſſerrée par les nouveaux ouvrages dont les Eſpagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle eſt impoſſible s'il n'y a connivence; les Portugais même qui l'habitent, ſont obligés de tirer par mer leur ſubſiſtance du Bréſil. Enfin ce poſte eſt ici à l'Eſpagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui eſt en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

Colonie du Saint-Sacrement.

La ville de Montevideo, établie depuis quarante ans, eſt ſituée à la rive ſeptentrionale du fleuve, trente lieues au-deſſus de ſon embouchure & bâtie ſur une preſqu'île qui défend des vents d'Eſt une baie d'environ deux lieues de profondeur ſur une de largeur à ſon entrée. A la pointe occidentale de cette baie eſt un mont iſolé, aſſez élevé, lequel ſert de reconnoiſſance & a donné le nom à la ville; les autres terres qui l'environnent, ſont très-baſſes. Le

Détails ſur la ville de Montevideo.

côté de la plaine eſt défendu par une citadelle. Pluſieurs batteries protegent le côté de la mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la baie ſur une île fort petite appellée l'*Ile aux François*. Le mouillage de Montevideo eſt sûr, quoiqu'on y eſſuie quelquefois des *pamperos*, qui ſont des tourmentes de vent de Sud-Oueſt, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq braſſes d'eau ſur une vaſe très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit ſans ſouffrir aucun dommage; mais les vaiſſeaux fins s'y arquent facilement & y dépériſſent. L'heure des marées n'y eſt point réglée; ſelon le vent qu'il fait, l'eau eſt haute ou baſſe. On doit ſe méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'Eſt de cette baie; la mer y briſe, & les gens du pays l'appellent *la Pointe des charrettes*.

Sur le mouillage dans cette baie.

Montevideo a un Gouverneur particulier, lequel eſt immédiatement ſous les ordres du Gouverneur général de la province. Les environs de cette ville ſont preſque incultes & ne fourniſſent ni froment ni maïs; il faut faire venir de Buenos-Aires la farine, le biſcuit & les autres proviſions néceſſaires aux vaiſſeaux. Dans les jardins, ſoit de la ville, ſoit des maiſons qui en ſont voiſines, on ne cultive preſque aucun légume; on y trouve ſeulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les beſtiaux y ſont dans la même abondance que dans le reſte de ce pays; ce qui joint à la ſalubrité de l'air, rend la relâche à Montevideo excellente pour les équipages; on doit ſeulement y

La relâche y eſt excellente pour les équipages.

prendre ſes meſures contre la déſertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la premiere réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'eſt que l'on y vit preſque ſans travail. En effet comment réſiſter à la comparaiſon de couler dans le ſein de l'oiſiveté des jours tranquilles ſous un climat heureux, ou de languir affaiſſé ſous le poids d'une vie conſtamment laborieuſe, & d'accélérer dans les travaux de la mer les douleurs d'une vieilleſſe indigente ?

CHAPITRE III.

Départ de Montevideo ; navigation juſqu'aux îles Malouines ; leur remiſe aux Eſpagnols ; détails hiſtoriqués ſur ces îles.

1767. *Février.* Départ de Montevideo.

LE 28 Février 1767 nous appareillâmes de Montevideo avec les deux frégates Eſpagnoles & une tartane chargée de beſtiaux. Nous convînmes, Don Ruis & moi, qu'en riviere il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cas de ſéparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines. L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'île de Flores. Le vent fut contraire le lendemain ; je comptois néanmoins que nous appareillerions, les courans aſſez forts dans cette riviere favoriſant les bordées ; mais voyant le jour preſque écoulé, ſans que le Commandant Eſpagnol fît aucun ſignal, j'envoyai un Officier pour lui dire que, venant de reconnoître l'île de Flores dans un éclairci, je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois, & que mon avis étoit d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Don Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere, qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'Officier alors le prevint de ma part, que je mettrois à la voile dès la pointe du jour, & que je l'attendrois en louvoyant, ou mouillé plus au Nord, à moins que les marées ou la force du vent ne me ſéparaſſent de lui malgré moi.

CARTE DES
ISLES ANTILLES

Les points B. sont ceux ou l'on soupçone que les Anglois sont établis

Is. Sebaldes

B

B

B

A

Baye Françoise

64

63

62

61

61

62

64

63

62

CARTE DES ISLES MALOUINES

Nommées par les Anglois,
Isles Falkland

A *Lieu ou étoit l'établissement Francois occupé aujourd'hui par les Espagnols.*

La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la perdîmes de vûe le ſoir pour ne la plus revoir. Elle revint à Montevideo trois ſemaines après, ſans avoir rempli ſa miſſion. La nuit fut orageuſe, le pamperos ſouffla avec furie, & nous fit chaſſer : une ſeconde ancre que nous mouillâmes nous étala. Le jour nous montra les vaiſſeaux Eſpagnols, mâts de hune & baſſes vergues amenés, leſquels avoient beaucoup plus chaſſé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-groſſe, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pûmes appareiller ſous les quatre voiles majeures ; à midi nous avions perdu de vûe les Eſpagnols demeurés à l'ancre, & le 3 Mars au ſoir, nous étions hors de la riviere.

Coup de vent eſſuyé dans la riviere.

1767. *Mars.*

Nous eûmes pendant la traverſée aux Malouines, des vents variables du Nord-Oueſt au Sud-Oueſt, preſque toujours gros tems & mauvaiſe mer : nous fûmes contraints de paſſer en cape le 15 & le 16, ayant eſſuyé quelques avaries. Depuis le 17 après midi que nous commençâmes à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaiſſe. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horiſon ſe fût éclairci, & que par mon eſtime je fuſſe dans l'Eſt des îles Sébaldes, je craignis d'avoir dépaſſé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'Oueſt ; le vent, ce qui eſt fort rare dans ces parages, favoriſoit cette réſolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les ſondes de la côte des Patagons, je fus aſſuré de ma poſition, & je repris avec confiance la route à l'Eſt. En effet, le 21 à quatre heures après-midi, nous eûmes connoiſſance des Sébaldes qui nous reſtoient au Nord-Eſt quart d'Eſt à huit ou dix lieues de diſtance, & bientôt après nous vîmes la terre des Malouines. Je me

Route de Montevideo aux îles Malouines.

Faute commiſe dans la direction de cette route.

ſerois au reſte épargné l'embarras où je me trouvai, ſi de bonne heure j'euſſe tenu le vent, pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les îles en latitude.

Le 23 au ſoir, nous entrâmes & mouillâmes dans la grande baie, où mouillerent auſſi le 24 les deux frégates Eſpagnoles. Elles avoient beaucoup ſouffert dans leur traverſée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ſes bouteilles, enfoncé les fenêtres de ſa grand'chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Preſque tous les beſtiaux embarqués à Montevideo, pour la Colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois bâtimens entrerent dans le port & s'y amarerent.

Priſe de poſſeſſion de notre établiſſement aux Malouines par les Eſpagnols.

Le 1^er^ Avril, je livrai notre établiſſement aux Eſpagnols qui en prirent poſſeſſion, en arborant l'étendart d'Eſpagne, que la terre & les vaiſſeaux ſaluerent de vingt & un coups de canon au lever & au coucher du Soleil. J'avois lû aux François habitans de cette Colonie naiſſante une lettre du Roi, par laquelle Sa Majeſté leur permettoit d'y reſter ſous la domination du Roi Catholique. Quelques familles profiterent de cette permiſſion : le reſte, avec l'Etat Major, fut embarqué ſur les frégates Eſpagnoles, leſquelles appareillerent pour Montevideo le 27 au matin (*).

Avril.

(*) Lorſque j'ai livré l'établiſſement aux Eſpagnols, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit entraînés juſqu'au premier Avril 1767, montoient à ſix cents trois mille livres, en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des ſommes dépenſées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de Sa Majeſté Catholique ſur les îles Malouines, le Roi d'Eſpagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne devoit aucun rembourſement de ces frais. Cependant comme il prenoit les vaiſſeaux, bateaux, marchandiſes, armes, proviſions de guerre & de bouche qui compoſoient notre établiſſement, ce Monarque juſte autant que généreux, a voulu que nous fuſſions rembourſés de nos avances, & la ſomme ſuſdite nous a été remiſe par ſes Tréſoriers, partie à Paris, le reſte à Buenos-Aires.

On me pardonnera quelques remarques hiſtoriques ſur ces îles.

Détails hiſtoriques ſur les Malouines.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la premiere découverte au célebre Américc Veſpuce, qui, dans ſon troiſieme Voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du Nord en 1502. Il ignoroit à la vérité ſi elle appartenoit à une île, ou ſi elle faiſoit partie du continent; mais il eſt facile de conclure de la route qu'il avoit ſuivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la deſcription même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'aſſurerai, avec non moins de fondement, que Beaucheſne Goüin, revenant de la mer du Sud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes.

Américc Veſpuce en fait la découverte.

Des Navigateurs François & Anglois en ont, depuis lui, connoiſſance.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'île à laquelle il donna ſon nom, il vint mouiller à l'Eſt de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord que les îles Malouines étant ſituées entre les Sébaldes & l'île Beaucheſne, & ayant une étendue conſidérable, il dut néceſſairement rencontrer la côte des Malouines, qu'il eſt même impoſſible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'Eſt des Sébaldes. D'ailleurs Beaucheſne vit une ſeule île d'une immenſe étendue, & ce ne fut qu'après en être ſorti qu'il s'en préſenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrein humide couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de ſarcelles, de canards & de bécaſſines; il n'y vit point de bois: tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire ſont quatre petites îles pierreuſes, où Guillaume Dampierre en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage.

Quoi qu'il en ſoit, les îles Malouines juſqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plûpart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avoit approché la côte ſeptentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a aſſez bien décrite, aſſuroit qu'elle étoit peuplée, & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du ſiecle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du Sud-Eſt dans une mauvaiſe baie, à l'abri de quelques petites îles qu'on appella *îles d'Anican*, du nom de l'Armateur; mais il n'y ſéjourna que pour faire de l'eau, & continua ſa route ſans s'embarraſſer de les reconnoître.

Les François s'y établiſſent.

Cependant leur poſition heureuſe pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui vont dans la mer du Sud, & d'échelle pour la découverte des terres auſtrales, avoit frappé les Navigateurs de toutes les Nations. Au commencement de l'année 1763, la Cour de France réſolut de former un établiſſement dans ces îles. Je propoſai au miniſtere de le commencer à mes frais, & ſecondé par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon couſin germain & l'autre mon oncle, je fis ſur le champ conſtruire & armer à Saint-Malo, par les ſoins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon ſecond, *l'Aigle* de vingt canons, & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai pluſieurs familles Acadiennes, eſpece d'hommes laborieuſe, intelligente, & qui doit être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 Septembre 1763, je fis voile de Saint-Malo: M.

M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi ſur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'île Sainte-Catherine ſur la côte du Bréſil, l'autre à Montevideo, où nous prîmes beaucoup de chevaux & de bêtes à corne, nous attérîmes ſur les îles Sébaldes, le 31 Janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre ſa pointe du Nord-Oueſt & les Sébaldes; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du Nord, & étant parvenu à l'extrémité orientale des îles, j'entrai le 3 Février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établiſſement.

Premier établiſſement dans ces îles.

La même illuſion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces îles étoient couvertes de bois, agit auſſi ſur mes compagnons de voyage. Nous vîmes avec ſurpriſe en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre choſe que des touffes de jonc fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en ſe deſſéchant, reçoit la couleur d'herbe morte juſqu'à une toiſe environ de hauteur; & de-là ſort une touffe de joncs d'un beau verd qui couronne ce pied; de ſorte que dans l'éloignement, les tiges réunies préſentent l'aſpect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croiſſent qu'au bord de la mer & ſur les petites îles; les montagnes de la grande terre ſont, dans quelques endroits, couvertes entiérement de bruyeres, qu'on prend aiſément de loin pour du taillis.

Détails ſur la maniere dont il ſe fait.

Les diverſes courſes que j'ordonnai auſſitôt, & que j'entrepris moi-même dans l'île, ne nous procurerent la découverte d'aucune eſpece de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque na-

vire. Je trouvai ſeulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit ſuppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenſes, coupées par-tout de petites rivieres d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la ſubſiſtance des hommes que la pêche & pluſieurs ſortes de gibiers de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un ſpectacle ſingulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, juſqu'alors ſeuls habitans de l'île, s'approcher de nous ſans crainte & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curioſité inſpire à la vûe d'un objet inconnu. Les oiſeaux ſe laiſſoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes ſe poſer ſur les gens qui étoient arrêtés; tant il eſt vrai que l'homme ne porte point empreint un caractere de férocité qui faſſe reconnoître en lui, par le ſeul inſtinct, aux animaux foibles, l'être qui ſe nourrit de leur ſang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems: ils eurent bientôt appris à ſe méfier de leur plus cruel ennemi.

Premiere année.

Le 17 Mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie. Elle ne fut d'abord compoſée que de vingt-ſept perſonnes, parmi leſquelles il y avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillâmes ſur le champ à leur bâtir des caſes couvertes de jonc, à conſtruire un magaſin & un petit fort, au milieu duquel fut élevé un obéliſque. L'effigie du Roi décoroit une de ſes faces, & l'on enterra ſous ſes fondemens quelques monnoies avec une médaille, où d'un côté étoit gravée la date de l'entrepriſe, ſur l'autre on voyoit la figure du Roi, avec ces mots pour exergue: *Tibi ſerviat ultima Thule.*

Telle étoit l'inſcription gravée ſur cette médaille.

ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DEG. 30 MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50. MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS,
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUYOT, CAPITAINE DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, CAPIT. F. CHÉNARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES PAR
LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, COLONEL D'INFANTERIE, CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF DE L'EXPÉDITION, G.
DE NERVILLE, CAPITAINE D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOULIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DES POSTES DE
FRANCE : CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN
OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE SA
MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES PLANS D'A.
L'HUILLIER, INGÉN. GÉOGR. DES CAMPS
ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉDITION; SOUS LE MINISTERE
D'É. DE CHOISEUL, DUC
DE STAINVILLE. EN
FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue: *CONAMUR TENUES GRANDIA.*

Cependant pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des ſecours prochains que je leur promis, M. de Nerville conſentit à reſter à leur tête, & à partager les hazards de ce foible établiſſement aux extrémités de l'Univers, le ſeul qu'il y eût alors à une latitude auſſi élevée dans la partie auſtrale de notre globe. Le 5 Avril 1764, je pris ſolemnellement poſſeſſion des îles au nom du Roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Deuxieme année.

Le 5 Janvier 1765, je revis mes colons, & je les revis ſains & contens. Après avoir débarqué les ſecours que je leur apportois, j'allai dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, des paliſſades, de jeunes plants d'abres; & j'ouvris une navigation deve-

nue néceſſaire au maintien de la colonie. Ce fut alors que je rencontrai les vaiſſeaux du Commodore Byron qui, après être venu reconnoître les îles Malouines pour la premiere fois, traverſoit le détroit pour entrer dans la mer du Sud. A mon départ des Malouines, le 27 Avril ſuivant, la colonie ſe trouvoit compoſée de quatre-vingts perſonnes, en y comprenant l'Etat Major.

En 1765, nous renvoyâmes *l'Aigle* aux îles Malouines, & le Roi y joignit *l'Etoile*, une de ſes flûtes. Ces deux bâtimens après avoir débarqué les vivres & les nouveaux habitans, allerent enſemble faire du bois pour la colonie dans le détroit de Magellan. L'établiſſement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le commandant & l'Ordonnateur logeoient dans des maiſons commodes & bâties en pierres; le reſte des habitans occupoit des maiſons dont les murs étoient faits de gazons. Il y avoit trois magaſins, tant pour les effets publics, que pour ceux des particuliers. Les bois du détroit avoient ſervi à faire la charpente de ces divers bâtimens, & à conſtruire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le pays. L'on avoit auſſi fait divers eſſais de culture, ſans déſeſpérer du ſuccès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturaliſée; la multiplication des beſtiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

Cependant, comme nous venons de le dire, le Commodore Byron étoit venu au mois de Janvier 1765 reconnoître les îles Malouines. Il y avoit abordé à l'Oueſt de notre établiſſement, dans un port nommé déjà par nous

Port de la Croiſade, & il avoit pris poſſeſſion de ces îles pour la couronne d'Angleterre, ſans y laiſſer aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyerent une colonie s'établir au port de la Croiſade, qu'ils avoient nommé *Port d'Egmont ;* & le Capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jaſon*, vint à notre établiſſement au commencement de Décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au Roi de la Grande-Bretagne, menaça de forcer la deſcente, ſi l'on s'obſtinoit à la lui refuſer, fit une viſite au Commandant, & remit à la voile le même jour.

Tel étoit l'état des îles Malouines, lorſque nous les remîmes aux Eſpagnols, dont le droit primitif ſe trouvoit ainſi étayé encore par celui que nous donnoit inconteſtablement la premiere habitation. Les détails ſur les productions de ces îles, & les animaux qu'on y trouve, ſont la matiere du chapitre ſuivant, & le fruit des obſervations qu'un ſéjour de trois années a fourni à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à-propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux îles Malouines, & que l'hiſtoire naturelle en eſt à certains égards aſſez importante (*).

(*) L'Ouvrage que nous publions aujourd'hui, étoit fait avant que le Journal de Don Pernetty ſur les îles Malouines parût. Sans cela nous nous ſerions diſpenſés des détails ſuivans.

CHAPITRE IV.

Détails ſur l'hiſtoire naturelle des Iles Malouines.

IL n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéreſſans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'Hiſtoire naturelle ; & quand leurs remarques ne ſerviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours ſatisfaire en partie la curioſité de ceux qui cherchent à approfondir le ſyſtême de la nature.

Aſpect qu'elles préſentent.

La premiere fois que nous mîmes pied à terre ſur ces îles, rien de ſéduiſant ne s'offrit à nos regards ; & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés ; nous ne ſavions trop ce qui pouvoit nous retenir ſur cette terre ingrate en apparence. Un horiſon terminé par des montagnes pelées ; des terreins entrecoupés par la mer, & dont elle ſembloit ſe diſputer l'empire ; des campagnes inanimées faute d'habitans ; point de bois capables de raſſurer ceux qui ſe deſtinoient à être les premiers colons ; un vaſte ſilence, quelquefois interrompu par les cris des monſtres marins ; par-tout une triſte uniformité ; que d'objets décourageans & qui paroiſſoient annoncer que la nature ſe refuſeroit aux efforts de l'eſpece humaine dans des lieux ſi ſauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la conſtance n'y ſeroient pas ſans fruits. Des baies immenſes à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur ſein les caſcades & les ruiſſeaux ; des prairies couvertes de gras pâturages, faits pour alimenter des troupeaux nombreux, des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conte-

ſtations pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité ; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiſeaux & de poiſſons du meilleur goût ; une matiere combuſtible pour ſuppléer au défaut du bois ; des plantes reconnues ſpécifiques aux maladies des navigateurs ; un climat ſalubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robuſtes & ſains, que ces contrées enchantereſſes où l'abondance même devient un poiſon, & la chaleur une obligation de ne rien faire ; telles furent les reſſources que la nature nous préſenta. Elles effacerent bientôt les traits qu'un premier aſpect avoit imprimés, & juſtifierent la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur Relation *du Port Egmont*, n'ont pas balancé à dire « que le » pays adjacent offre tout ce qui eſt néceſſaire pour un » bon établiſſement. Leur goût pour l'Hiſtoire naturelle » les engagera ſans doute à faire & à publier des recher- » ches qui rectifieront celles-ci »

Les îles Malouines ſe trouvent entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, ſoixante-un & demi & ſoixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien de Paris ; elles ſont éloignées de la côte *de l'Amérique* ou *des Patagons*, & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix lieues. Poſition géographique des îles Malouines.

La carte que nous donnons de ces îles n'a pas ſans doute la préciſion géographique ; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Cet apperçu peut cependant indiquer à-peu-près l'étendue de ces îles de l'Eſt à l'Oueſt & du Nord au Sud, le giſſement des côtes par-

courues par nos vaiſſeaux, la poſition & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Des Ports. Les ports que nous avons reconnus, réuniſſent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des îles heureuſement ſituées pour oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aiſés à défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de maniere que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Des Marées. Les marées aſſujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante, ne ſe ſont jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été poſſible de calculer. On a ſeulement remarqué qu'elles avoient trois viciſſitudes déterminées avant l'inſtant de leur plein; les marins appelloient ces viciſſitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, ſur-tout dans les tems des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Des Vents. Les vents ſont généralement variables, mais regnant beaucoup plus de la partie du Nord au Sud par l'Oueſt, que de la partie oppoſée. En hiver lorſqu'ils ſoufflent du Nord à l'Oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux; de l'Oueſt au Sud, chargés de frimats, de neige & de grele; du Sud au Nord par l'Eſt, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le ſoient pas autant que ceux qui regnent en été & ſe fixent du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt. Ces derniers, qui nettoient l'horiſon & ſechent le terrein, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon, ils ſuivent dans leur accroiſſement l'élévation

de

de l'aſtre, ſont au point de leur plus grande force, lorſqu'il paſſe au méridien, & déclinent avec lui quand il va ſe cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées, qui augmente leur force & quelquefois change leur direction. Preſque toutes les nuits de l'année, celles d'été ſur-tout, ſont calmes & étoilées; les neiges que les vents du Sud-Oueſt amenent en hiver ne ſont pas conſidérables, elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus ſur la ſurface des terreins. Les ruiſſeaux ne gelent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & ſe convertiſſent en roſée au lever du ſoleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvions en général ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru preſque inſenſibles entre les ſaiſons. Sous un tel climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont comme impoſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains; & c'eſt ce qu'on a éprouvé pendant un ſéjour de trois années.

Des Eaux.

Le peu de matiere minérale trouvée aux îles Malouines, répond de la ſalubrité des eaux; elles ſont par-tout commodément placées, aucunes plantes d'un caractere dangereux n'infectent les lieux où elles coulent, c'eſt ordinairement ſur du gravier ou ſur du ſable, & quelquefois ſur des lits de tourbe, qui leur laiſſent à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais ſans en diminuer la qualité ni la légereté.

Du Sol.

Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur qu'il

n'en faut pour ſouffrir la charrue ; le ſol eſt tellement entrelacé de racines d'herbes juſqu'à près d'un pied, qu'il étoit indiſpenſable avant que de cultiver, d'enlever cette couche & de la diviſer pour la déſſécher & la brûler. On ſait que ce procédé eſt merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employâmes. Au-deſſous de la premiere couche on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaiſſeur, & qui le plus ſouvent en a beaucoup plus ; on rencontre enſuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle eſt ſoutenue par des lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays eſt dépourvû de cette nature de pierre ; des voyages entrepris juſqu'au ſommet des montagnes à deſſein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produiſant des étincelles & même une lumiere phoſphorique, accompagnée d'une odeur ſulphureuſe. Au reſte il ne manque point de pierres à bâtir ; la plûpart des côtes en ſont formées. On y diſtingue des couches horizontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainſi que d'autres couches plus ou moins inclinées qui ſont celles des ardoiſes & d'une eſpece de pierre contenant des particules de talc. On y voit auſſi des pierres qui ſe diviſent par feuillets, ſur leſquels on remarquoit des empreintes de coquilles foſſiles d'une eſpece inconnue dans ces mers ; on en faiſoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre & n'avoit pas encore acquis ſon degré de maturité ; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durciſſoit à l'air. On trouve facilement la glaiſe, les ſables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui ſe rencontre ordinairement au-deſſus de la glaiſe, s'étend bien avant dans le terrein. On ne pouvoit faire une lieue de quelque point que l'on partît, ſans en appercevoir des couches conſidérables toujours aiſées à diſtinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle ſe forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe priſe dans une baie voiſine de notre habitation, où elle préſente aux vents une ſurface de plus de douze pieds de hauteur, y acquéroit un degré ſuffiſant de deſſication. C'étoit celle dont on ſe ſervoit, ſon odeur n'étoit point malfaiſante, ſon feu n'étoit pas triſte, & ſes charbons avoient une action ſupérieure à celle du charbon de terre, puiſqu'en ſoufflant deſſus on pouvoit allumer une lumiere auſſi aiſément qu'avec de la braiſe; elle ſuffiſoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des ſoudures des groſſes pieces. Tourbe & ſes qualités.

Tous les bords de la mer & des îles de l'intérieur ſont couverts d'une eſpece d'herbe que l'on nomma improprement *glayeuls*; c'eſt plûtôt une ſorte de gramen. Elle eſt du plus beau verd & a plus de ſix pieds de hauteur. C'eſt la retraite des lions & des loups marins; elle nous ſervoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un inſtant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille ſeche un aſſez bon lit. Ce fut auſſi avec cette plante que nous couvrîmes nos maiſons; le pied en eſt ſucré, nourriſſant & préféré à toute autre pâture par les beſtiaux. Des Plantes.

Les bruyeres, les arbuſtes & le gommier ſont après cette grande herbe les ſeuls objets qu'on diſtingue dans

les campagnes. Tout le reſte eſt ſurmonté par des herbes menues plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbuſtes furent d'une grande reſſource pour le chauffage, on les réſerva enſuite pour les fours ainſi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la ſaiſon.

Gommier réſineux.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une deſcription plus étendue. Elle eſt d'un verd de pomme & n'a en rien la figure d'une plante; on la prendroit plûtôt pour une loupe ou excroiſſance de terre de cette couleur; elle ne laiſſe voir ni pied ni branches ni feuilles. Sa ſurface de forme convexe préſente un tiſſu ſi ſerré, qu'on n'y peut rien introduire ſans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous aſſeoir ou de monter deſſus; ſa hauteur n'eſt gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit auſſi ſurement qu'une pierre ſans en être foulée; ſa largeur s'étend d'une maniere diſproportionnée à ſa forme, il y en a qui ont plus de ſix pieds de diametre ſans en être plus hautes. Leur circonférence n'eſt réguliere que dans les petites plantes qui repréſentent aſſez la moitié d'une ſphere; mais lorſqu'elles ſe ſont accrues, elles ſont terminées par des boſſes & des creux ſans aucune régularité. C'eſt en pluſieurs endroits de leur ſurface que l'on voit en gouttes de la groſſeur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appellée *gomme;* mais comme elle ne peut ſe diſſoudre que dans les ſpiritueux, elle fut décidée réſine. Son odeur eſt forte, aſſez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la coupâmes exactement ſur le terrein & la renverſâmes. Nous vîmes en la briſant qu'elle part d'un pied d'où s'é-

levent une infinité de jets concentriques, compoſés de feuilles en étoiles enchâſſées les unes ſur les autres & comme enfilées par un axe commun. Ces jets ſont blancs juſqu'à peu de diſtance de la ſurface, où l'air les colore en verd ; en les briſant il en ſort un ſuc abondant & laiteux, plus viſqueux que celui des thytimales; le pied eſt une ſource abondante de ce ſuc, ainſi que les racines qui s'étendent horizontalement, & vont provigner à quelque diſtance ; de ſorte qu'une plante n'eſt jamais ſeule. Elle paroît ſe plaire ſur le penchant des collines, & toutes les expoſitions lui ſont indifférentes. Ce ne fut que la troiſieme année qu'on chercha à connoître ſa fleur & ſa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en tranſporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette ſinguliere & nouvelle plante qui pourroit même être utile en médecine, pluſieurs matelots s'étant ſervis de ſa réſine avec ſuccès pour ſe guérir de légeres bleſſures. Une choſe digne de remarque, c'eſt que cette plante ainſi retournée, perd ſa réſine à l'air ſeul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec ſa diſſolution dans les ſeuls ſpiritueux ? En cet état elle étoit d'une légereté ſurprenante & brûloit comme de la paille.

Plante à bierre.

Après cette plante extraordinaire on en rencontroit une d'une utilité éprouvée ; elle forme un petit arbriſſeau, & quelquefois rampe ſous les herbes & le long des côtes. Nous la goûtâmes par fantaiſie, & nous lui trouvâmes un goût de ſapinette ; ce qui nous donna l'idée d'eſſayer d'en faire de la bierre. Nous avions apporté une certaine quantité de mélaſſe & de grains ; les procédés que nous employâmes réuſſirent au-delà de nos ſouhaits, & l'habitant

une fois inſtruit, ne manquoit jamais de cette boiſſon que la plante rendoit anti-ſcorbutique ; on l'employa très-ſpécifiquement dans des bains que l'on faiſoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille eſt petite & dentelée, d'un verd clair. Lorſqu'on la briſe entre les doigts, elle ſe réduit en une eſpece de farine un peu glutineuſe & d'une odeur aromatique.

Une eſpece de céleri ou perſil ſauvage, très-abondante, une quantité d'oſeille, de creſſon de terre & de cétéracs à feuilles ondées, fourniſſoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit deſirer contre le ſcorbut.

Fruits. Deux petits fruits, dont l'un, inconnu, reſſemble aſſez à une mûre, l'autre, de la groſſeur d'un pois & nommé *lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, étoient les ſeuls que l'automne nous fournît. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui, que nous nommâmes mûre, eſt rampante : ſa feuille reſſemble à celle du charme, elle prolonge ſes branches & ſe reproduit comme les fraiſiers. Le lucet eſt auſſi rampant, il porte ſes fruits le long de ſes branches garnies de petites feuilles parfaitement liſſes, rondes & de couleur de myrthe ; ces fruits ſont blancs & colorés de rouge du côté expoſé au ſoleil ; ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainſi que les feuilles dont l'infuſion priſe avec du lait a paru très-agréable. Cette plante ſe cache ſous les herbes & ſe plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuſe aux environs des lacs.

Fleurs. Parmi pluſieurs autres plantes qu'aucun beſoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais

toutes inodores, à l'exception d'une ſeule qui eſt blanche & de l'odeur de la tubéreuſe. Nous trouvâmes auſſi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'eſt qu'on n'a jamais rencontré ancune plante bulbeuſe ou à oignon. Une autre ſingularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'île habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'Eſt à l'Oueſt, on vit qu'il n'y a, pour ainſi dire, point de gommier réſineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même ſolidité, ne produiſant aucune réſine, & couverte dans ſa ſaiſon de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, eſt compoſée comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont ſe terminer à ſa ſurface. En repaſſant les montagnes, on trouva un peu au-deſſous de leur ſommet une grande eſpece de ſcolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne ſont point ondées, mais faites comme des lames d'épée. Il ſe détache de la plante deux maîtreſſes tiges qui portent leur graine en-deſſous comme les capillaires. On vit auſſi ſur les pierres une grande quantité de plantes friables qui ſemblent tenir de la pierre & du végétal; on penſa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre tems à éprouver ſi elles ſeroient de quelque utilité pour la teinture.

Plantes marines.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer eſt preſque toute couverte de goemon dans le port, ſur-tout près des côtes dont les canots avoient de la peine à approcher; il ne rend d'autre ſervice que de rompre la lame lorſque la mer eſt groſſe. On comptoit en tirer un grand parti pour fu-

mer les terres. Les marées nous apportoient pluſieurs eſpeces de coralines très-variées & des plus belles couleurs; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainſi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes, elles ſont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles ſoient l'ouvrage d'inſectes marins. D'ailleurs leur tiſſu eſt ſi ſerré & leurs fibres ſi délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Des Coquilles. Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets pluſieurs coquilles nouvelles. La plus précieuſe eſt la poulette ou poulte. On reconnoît trois eſpeces de ces bivalves, parmi leſquelles celle qui eſt ſtriée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de foſſiles; ce qui peut ſervir de preuve à cette aſſertion que les coquilles foſſiles trouvées à des niveaux beaucoup au-deſſus de la mer, ne ſont point des jeux de la nature & du hazard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le tems que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas eſtimés par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les cames, les grandes moules unies & ſtriées, & de la plus belle nacre, &c.

Des Animaux. On ne voit qu'une ſeule eſpece de quadrupede ſur ces îles; elle tient du loup & du renard. Les oiſeaux ſont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins ſont les ſeuls amphibies. Toutes les côtes abondent en poiſſons, la plûpart peu connus. Les baleines occupent la haute mer; quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leurs débris. D'autres oſſemens énormes, placés

placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter ſi loin, prouvent ou que la mer a baiſſé, ou que les terres ſe ſont élevées.

Le loup-renard, ainſi nommé, parce qu'il ſe creuſe un terrier & que ſa queue eſt plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes ſur le bord de la mer. Il ſuit le gibier & ſe fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre premiere deſcente à terre, nous ne doutâmes point que ce ne fuſſent des ſentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il eſt maigre & rare. Il eſt de la taille d'un chien ordinaire dont il a auſſi l'aboyement, mais foible. Comment a-t-il été tranſporté ſur les îles?

Les oiſeaux & les poiſſons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiſeaux ſont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poiſſons ſont encore plus maltraités; ſans parler des baleines qui, comme on ſait, ne ſe nourriſſant que de frétin, en détruiſent prodigieuſement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiſeaux pêcheurs, dont les uns ſe tiennent conſtamment en ſentinelle ſur les roches, & les autres planent ſans ceſſe au-deſſus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les animaux qui ſuivent, il eût fallu beaucoup de tems & les yeux du Naturaliſte le plus habile. Voici les remarques les plus eſſentielles, étendues ſeulement par rapport aux animaux qui étoient de quelque utilité.

Des Oiſeaux à pieds palmés.

Parmi les oiſeaux à pieds palmés, le cigne tient le premier rang. Il ne differe de ceux d'Europe que par ſon

col d'un noir velouté, qui fait une admirable oppoſition avec la blancheur du reſte de ſon corps, ſes pattes ſont couleur de chair. Cette eſpece de cigne ſe trouve auſſi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan.

Quatre eſpeces d'oies ſauvages formoient une de nos plus grandes richeſſes. La premiere ne fait que pâturer, on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui ſont néceſſaires pour ſe tirer des grandes herbes, & ſon long col pour obſerver le danger; ſa démarche eſt légere, ainſi que ſon vol; elle n'a point le cri déſagréable de ſon eſpece. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des mêlanges de noir & de cendré ſur le dos & les aîles. La femelle eſt fauve, & ſes aîles ſont parées de couleurs changeantes; elle pond ordinairement ſix œufs. Leur chair ſaine, nourriſſante & de bon goût, devint notre principale nourriture; il étoit rare qu'on en manquât: indépendamment de celles qui naiſſent ſur l'île, les vents d'Eſt en automne en amenent des voliers, ſans doute de quelque terre inhabitée: car les chaſſeurs reconnoiſſoient aiſément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inſpiroit la vue des hommes. Les trois autres eſpeces d'oies n'étoient pas ſi recherchées, elles ſe nourriſſent de poiſſon & en contractent un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle de la premiere eſpece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-deſſus des eaux, celle-ci eſt criarde. Les couleurs de leur plumage ne ſortent gueres du blanc, du noir, du fauve & du cendré. Toutes ces eſpeces, ainſi que les cignes, ont ſous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux eſpeces de canards & deux de ſarcelles embelliſſent les étangs & les ruiſſeaux. Les premiers different

peu de ceux de nos climats, on en tua quelques-uns de tout noirs & d'autres tout blancs. Quant aux ſarcelles, l'une à bec bleu, eſt de la taille des canards ; l'autre eſt beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces eſpeces ſont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

On voyoit deux eſpeces de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc ; les plumes du ventre ſont ſi ſoyeuſes, ſi brillantes & d'un tiſſu ſi ſerré, que nous les prîmes pour le greſpe dont on fait des manchons précieux : cette eſpece eſt rare. L'autre, plus commune, eſt toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux ſont ſemblables à des rubis. Leur vivacité ſurprenante augmente encore par l'oppoſition du cercle de plumes blanches qui les entoure & qui leur a fait donner le nom de plongeons à lunettes. Ils ſont deux petits, ſans doute trop délicats pour ſouffrir la fraîcheur de l'eau lorſqu'ils n'ont encore que le duvet ; car alors la mere les voiture ſur ſon dos. Ces deux eſpeces n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiſeaux d'eau ; leurs doigts ſéparés ſont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt reſſemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont ſe terminer à la circonférence des membranes, & que le tout eſt d'un verd de feuille ſans avoir beaucoup plus d'épaiſſeur.

Deux eſpeces d'oiſeaux que l'on nomma bec-ſcies, on ne ſait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reſte du plu-

mage eſt d'un noir tirant ſur le bleu, très-foncé ; leur forme & les plumes du ventre, auſſi ſerrées & auſſi ſoyeuſes que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette eſpece ; ce que l'on n'oſeroit cependant pas aſſurer. Ils ont le bec aſſez long & pointu, & les pieds palmés ſans ſéparation, avec un caractere remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint ſe terminant à rien au troiſieme. Leurs pieds ſont couleur de chair. Ces animaux ſont de grands deſtructeurs de poiſſons. Ils ſe placent ſur les rochers, ils s'y raſſemblent par nombreuſes familles & y font leur ponte. Comme leur chair eſt très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une reſſource dans le beſoin. Ils ſe défioient ſi peu des chaſſeurs, qu'il ſuffiſoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiſeau de proie à pieds palmés, ayant plus de ſept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractériſé par deux tuyaux de même matiere que le bec, leſquels ſont percés dans toute leur longueur. Cet animal eſt celui que les Eſpagnols appellent *quebranta-hueſſos*.

Une quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables, de caniats & d'équerrets, preſque tous gris & vivant par familles, viennent planer ſur les eaux & fondent ſur le poiſſon avec une vîteſſe extraordinaire. Ils nous ſervoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la ſardine ; il ſuffiſoit de les tenir un moment ſuſpendus, & ils rendoient encore dans ſa forme ce poiſſon qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reſte de l'année ils ſe nourriſſent de gradeau & autres menuailles. Ils pondent autour des étangs ſur des plantes vertes aſſez ſemblables

aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-ſains.

On diſtingua trois eſpeces de pengouins; la premiere, remarquable par ſa taille & la beauté de ſon plumage, ne vit point par famille comme la ſeconde, qui eſt la même que celle décrite dans le Voyage du Lord Anſon. Ce pengouin de la premiere claſſe aime la ſolitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pengouins de la ſeconde eſpece, les plumes de ſon dos d'un bleu plus clair, ſon ventre d'une blancheur éblouiſſante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour ſe réunir enſuite ſur l'eſtomac, ſon col très-long quand il chante, ſon allure aſſez légere, lui donnent un air de nobleſſe & de magnificence ſinguliere. On eſpéra de pouvoir en tranſporter un en Europe. Il s'apprivoiſa facilement juſqu'à ſuivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poiſſon : mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui ſuffiſoit pas & qu'il abſorboit ſa graiſſe; auſſi-tôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troiſieme eſpece habite par famille comme la ſeconde ſur de hauts rochers dont elle partage le terrein avec les becs-ſcies; ils y pondent auſſi. Les caracteres qui les diſtinguent des deux autres, ſont leur petiteſſe, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorſqu'ils ſont irrités, & enfin d'autres petites plumes de même couleur qui leur ſervent de ſourcils; on les nomma *pengouins ſauteurs* : en effet ils ne ſe tranſportent que par ſauts & par bonds. Cette eſpece a dans toute ſa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois eſpeces d'alcyons, qui ſe montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce ſont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite eſpece en a tous les caracteres. Si c'eſt un véritable alcyon, on peut être aſſuré qu'il fait ſon nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement reſſemblans à pere & mere. La ſeconde eſpece ne differe que par la groſſeur; elle eſt un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux eſpeces ſont noires avec quelques plumes blanches ſous le ventre. Quant à la troiſieme qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'eſt un véritable alcyon blanc à cauſe de ſa conformité avec les deux autres.

Oiſeaux à pieds non palmés.

Trois eſpeces d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc ſale, & les autres ſont noirs à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux beccaſſines & aux petits oiſeaux; ils n'ont ni la taille ni les ſerres aſſez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, ſont encore les perſécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages ſont riches & préſentent toutes ſortes de couleurs.

Les beccaſſines ſont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol & ſont faciles à tirer. Dans le tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue : & après avoir chanté & reconnu leur nid, qu'elles font ſans précaution au milieu des champs & dans des endroits preſque dégarnis d'herbes; elles s'y précipitent du plus haut des airs, alors elles ſont maigres: la ſaiſon de les manger excellentes, eſt l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiſeau aſſez ſemblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cauſe de ſon plumage noir & blanc, ſes autres caracteres diſtinctifs ſont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte gueres les rochers qui découvrent à baſſe mer, & ſe nourrit de petites chevrettes. Il a un ſifflement aiſé à imiter ; ce qui fut par la ſuite utile à nos chaſſeurs & pernicieux pour lui.

Les aigrettes ſont aſſez communes ; nous les prîmes pour des hérons & nous ne connûmes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour ; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce ſont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux eſpeces d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne ; une troiſieme ne nous quittoit pas : on la nomma *oiſeau rouge ;* ſon ventre eſt tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, ſur-tout en hiver ; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres eſpeces paſſageres, l'une eſt fauve & a le ventre marqueté de plumes noires ; l'autre eſt de la couleur des grives que nous connoiſſons. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiſeaux aſſez ſemblables à ceux qu'on voit en France dans les Provinces maritimes.

Des Amphibies.

Les lions & les loups marins ſont déja connus ; ces animaux occupent tous les bords de la mer & ſe logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glayeuls*. Leur troupe innombrable ſe tranſporte à plus

d'une lieue ſur le terrein pour y jouir de l'herbe fraîche & du ſoleil. Il paroît que le lion décrit dans le Voyage du Lord Anſon, devroit être, à cauſe de ſa trompe, regardé plûtôt comme une eſpece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il eſt de la plus grande taille, ayant juſqu'à vingt deux pieds de longueur; & qu'il y a une autre eſpece beaucoup plus petite, ſans trompe & caractériſée par une criniere de plus longs poils que ceux du reſte du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni criniere ni trompe; ainſi ce ſont trois eſpeces bien aiſées à diſtinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve ſur ceux qu'on pêche dans l'Amérique ſeptentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déja formé une branche de commerce.

Des Poiſſons. Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'eſpeces de poiſſons. Nous nommâmes celui que nous pêchions le plus communément *muge* ou *mulet*, auquel il reſſemble aſſez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on ſéchoit. Le gradeau eſt auſſi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La ſardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets pourſuivis par les loups marins, ſe creuſent des trous dans les terres vaſeuſes qui bordent les ruiſſeaux où ils ſe réfugient, & nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre tourbeuſe qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces eſpeces, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi leſquels il s'en trouvoit un qu'on nomma *Brochet tranſparent*. Il a la tête de ce poiſſon, le corps ſans écailles, & abſolument diaphane. On trouve auſſi quelques congres ſur les roches; & le marſouin blanc

ou

ou taupe ſe montre dans les baies pendant la belle ſaiſon. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poiſſons, & indubitablement des ſoles, dont on a rencontré quelques-unes échouées ſur les ſables. On n'a pris qu'une ſeule eſpece de poiſſon d'eau douce, ſans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il eſt vrai, peu de recherches dans cette partie ; le tems manquoit, & les autres poiſſons étoient en abondance.

Des Cruſtacées.

Quant aux cruſtacées, on n'en a diſtingué que trois eſpeces fort petites, l'écreviſſe rouge, même avant que d'être cuite, c'eſt plutôt une ſalicoque ; le crabe à pattes bleues qui reſſemble aſſez au tourelourou, & une eſpece de chevrette très-petite. On ne ramaſſoit que pour les curieux ces trois ſortes de cruſtacées, ainſi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût auſſi fin que ceux de France.

Le pays paroît être abſolument privé d'huîtres.

Enfin pour préſenter un objet de comparaiſon avec une île cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, ſituée à la même latitude dans l'hémiſphere boréal, que les îles Malouines dans l'autre hémiſphere. Sçavoir, « que cette île eſt agréable » par la bonté & la ſérénité de ſon air, la chaleur & le » froid n'y ſont jamais exceſſifs. Le pays bien coupé de » lacs & de rivieres, offre de grandes plaines couvertes » de pâturages excellens, point de bêtes venimeuſes, les » lacs & les rivieres poiſſonneuſes, &c ». Voyez l'Hiſtoire univerſelle.

CHAPITRE V.

Navigation des îles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuſe *avec* l'Etoile ; *hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.*

1767. *Juin.*

CEPENDANT j'attendois vainement *l'Etoile* aux îles Malouines : les mois de Mars & d'Avril s'étoient écoulés ſans que cette flûte y fut venue. Je ne pouvois entreprendre de traverſer l'Océan pacifique avec ma ſeule frégate, ſon peu de creux la rendant incapable de porter pour plus de ſix mois de vivres à ſon équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout Mai. Voyant alors qu'il ne me reſtoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des îles Malouines le 2 Juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, Commandant de *l'Etoile*, un point de réunion, dans le cas où des circonſtances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux îles Malouines.

Départ des Malouines pour Rio-Janéiro.

Nous eûmes dans cette traverſée un tems favorable ; le 20 Juin après-midi, nous vîmes les hauts mornes de la côte du Bréſil, & le 21, nous reconnûmes l'entrée de Rio-Janéiro. Il y avoit le long de la côte pluſieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais ferlé, & tirer un coup de canon : ſur ce ſignal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des îles dont elle eſt bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds ; la côte eſt élevée, montueuſe & couverte de bois ; elle eſt coupée en

Entrée à Rio-Janéiro.

mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aſpect très-varié. A cinq heures & demie du ſoir, nous étions en-dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un Officier Portugais nous demander les raiſons de notre entrée. J'envoyai avec lui le Chevalier de Bournand pour en informer le Comte d'Acunha, Viceroi du Bréſil, & traiter du ſalut. A ſept heures & demi nous mouillâmes dans la rade par huit braſſes d'eau, fond de vaſe noire.

Diſcuſſion pour le ſalut.

Le Chevalier de Bournand revint bientôt après, & me dit qu'au ſujet du ſalut, le Comte d'Acunha lui avoit répondu que lorſque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit ſon chapeau, il ne s'informoit pas auparavant ſi cette politeſſe ſeroit rendue ou non ; que ſi nous ſaluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponſe n'en étoit pas une, je ne ſaluai point. J'appris en même tems, par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que ſon départ de Rochefort, lequel devoit être à la fin de Décembre, avoit été retardé juſqu'au commencement de Février, qu'après trois mois de navigation, une voie d'eau & le mauvais état de ſa mâture l'avoient contraint de relâcher à Montevideo, où il avoit reçu, par les frégates Eſpagnoles, revenant des Malouines, les inſtructions ſur ma marche ; & qu'auſſitôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro, où il étoit mouillé depuis ſix jours. Cette jonction me donnoit le moyen de continuer ma miſſion ; quoique *l'Etoile*, en m'apportant pour treize mois de vivres en ſalaiſons & boiſſons, eût à peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indiſpenſables, me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata,

Jonction avec *l'Etoile*.

attendu que nous ne trouvâmes à Rio-Janéiro, ni biſcuit, ni bled, ni farine.

Difficultés qu'éprouve un vaiſſeau Eſpagnol de la part des Portugais.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéreſſoient, l'un François, l'autre Eſpagnol. Le premier, nommé *l'Etoile du matin*, étoit un bateau du Roi deſtiné pour l'Inde, auquel ſa petiteſſe ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance, & qui venoit attendre ici le retour de la belle ſaiſon de ces parages. L'Eſpagnol étoit un vaiſſeau de guerre, *le Diligent*, de ſoixante & quatorze, commandé par Don Franciſco de Medina. Sorti de la riviere de la Plata, avec un chargement de cuirs & de piaſtres, une voie d'eau conſidérable fort au-deſſous de ſa flottaiſon l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer ſa traverſée en Europe; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des ſecours néceſſaires & les difficultés de toute eſpece que le Viceroi lui faiſoit eſſuyer, l'empêchoient d'achever ſon radoub: auſſi Don Franciſco m'envoya-t-il, le ſoir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calefats, & le lendemain je fis paſſer à ſon bord tous ceux des deux navires.

Secours que nous lui donnons.

Le 22, nous allâmes en corps faire une viſite au Viceroi; il nous la rendit à bord le 25, & lorſqu'il en ſortit, je le fis ſaluer de dix-neuf coups de canon, que la terre rendit. Dans cette viſite, il nous offrit tous les ſecours qui étoient en ſon pouvoir: il m'accorda même la permiſſion que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la plus grande utilité dans le cours de l'expédition: & il ajouta que s'il y en avoit au Roi de Portugal, il me l'offriroit. Il m'aſſura auſſi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquiſitions pour connoître ceux qui, ſous les fenêtres

Viſite du Viceroi à bord de la frégate.

même de ſon palais, avoient aſſaſſiné l'Aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus ſévere juſtice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuiſſante.

Cependant les attentions du Viceroi pour nous, continuerent pluſieurs jours : il nous annonça même de petits ſoupers qu'il ſe propoſoit de nous donner au bord de l'eau, ſous des berceaux de jaſmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'Opéra. Nous pûmes dans une ſalle aſſez belle, y voir les chefs d'œuvre de Métaſtaſio repréſentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands Maîtres d'Italie, exécutés par un orqueſtre que dirigeoit alors un Prêtre boſſu en habit eccléſiaſtique.

La faveur dont nous jouiſſions étoit un grand ſujet d'étonnement pour les Eſpagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertiſſoient que les procédés de leur Gouverneur ne ſeroient pas long-tems les mêmes. En effet, ſoit que les ſecours que nous donnions aux Eſpagnols, & notre liaiſon avec eux lui déplufſent, ſoit qu'il lui fût impoſſible de ſoutenir davantage des manieres oppoſées entiérement à ſon humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols.

Le 28 Juin, nous apprîmes que les Portugais avoient ſurpris & attaqué les Eſpagnols à *Rio-grande*, qu'ils les avoient chaſſés d'un poſte qu'ils occupoient ſur la rive gauche de cette riviere, & qu'un vaiſſeau Eſpagnol, en relâche à l'île Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On armoit ici en grande diligence *le Saint-Sébaſtien*, de ſoixante-quatre canons, conſtruit dans ce port, & une frégate, de quarante canons, *la nueſtra Segnora da gracia*. Celle-ci

étoit deſtinée, diſoit-on, à eſcorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hoſtilités & ces préparatifs nous donnoient lieu d'appréhender que le Viceroi ne voulût arrêter *le Diligent*, lequel étoit en carêne ſur l'île de *las Cobras*, & nous accélérâmes ſon armement le plus qu'il nous fut poſſible. Effectivement il fut en état le dernier jour de Juin de commencer à embarquer les cuirs de ſa cargaiſon ; mais lorſqu'il voulut, le 6 Juillet, embarquer ſes canons qu'il avoit, pendant ſon radoub, dépoſé ſur l'île aux Couleuvres, le Viceroi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de ſa Cour au ſujet des hoſtilités commiſes à Rio-grande. Don Medina fit à ce ſujet toutes les démarches convenables, ce fut en vain ; le Comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le Commandant Eſpagnol lui envoya par un Officier de ſon bord.

1767. *Juillet.*

Mauvais procédés du Viceroi à notre égard.

Nous partageâmes la diſgrace de nos alliés. Lorſque, d'après la parole réitérée du Viceroi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un ſenault, ſon Excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laiſſer prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient néceſſaires & pour leſquels nous avions arrêté un marché : il me refuſa enſuite la permiſſion de me loger avec mon Etat major, pendant le tems qu'on feroit à la frégate quelques réparations eſſentielles, dans une maiſon voiſine de la ville que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée, lors de ſa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce ſujet & ſur le refus du ſenault & des bois, quelques repréſentations. Il ne m'en donna pas le tems ; &, aux pre-

miers mots que je lui dis, il ſe leva avec fureur, m'ordonna de ſortir ; & piqué ſans doute de ce que, malgré ſa colere, je reſtois aſſis de même que deux Officiers qui m'accompagnoient, il appella ſa garde ; mais ſa garde, plus ſage que lui, ne vint pas & nous nous retirâmes ſans que perſonne parût s'être ébranlé. A peine fûmes-nous ſortis, qu'on doubla la garde de ſon palais, on renforça les patrouilles & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du ſoleil. Il envoya dire auſſi au Capitaine du vaiſſeau François de quatre canons d'aller ſe mouiller ſous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Ils nous déterminent à partir de Rio-Janéiro.

Je ne ſongeai dès-lors qu'à me diſpoſer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du Viceroi. Deux Officiers Portugais furent la victime de leur honnêteté pour nous ; l'un fut mis au cachot dans la citadelle ; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les proviſions dont je ne pouvois me paſſer, & d'embarquer des rafraîchiſſemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes, & le Commandant Eſpagnol me fournit le bois néceſſaire pour cette opération, & qu'on nous avoit refuſé aux chantiers. Je m'étois auſſi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous paſſer, & qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12, tout étant prêt, j'envoyai un Officier prévenir le Viceroi que j'appareillerois au premier vent favorable. Je conſeillai auſſi à M. d'Etcheveri, commandant l'Etoile du matin, de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le

moins qu'il pourroit, & d'employer plûtôt le tems qui reſtoit juſqu'à la ſaiſon favorable pour le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance, à bien reconnoître les îles de Triſtan d'Acunha, où il trouveroit de l'eau, du bois, du poiſſon en abondance, & je lui donnai quelques mémoires que j'avois ſur ces îles. J'ai ſû depuis qu'il avoit ſuivi ce conſeil.

Nous avions joui pendant notre ſéjour à Rio-Janéiro du printems des Poëtes, & ſes habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaiſir que leur cauſoient les mauvais procédés de leur Viceroi à notre égard. Auſſi regrettions-nous de ne pouvoir reſter plus long-tems avec eux. Tant d'autres Voyageurs ont décrit le Bréſil & ſa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition faſtidieuſe. Rio-Janéiro, conquis une fois par les armes de la France, lui eſt bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails ſur les richeſſes dont cette ville eſt le débouché, & ſur les revenus que le Roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, ſavant Naturaliſte, embarqué ſur l'Etoile pour ſuivre l'expédition, m'a aſſuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eût jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des tréſors pour la Botanique.

Détails ſur les richeſſes de Rio-Janéiro.

Rio-Janéiro eſt l'entrepôt & le débouché principal des richeſſes du Bréſil. Les mines appellées *générales*, ſont les plus voiſines de la ville dont elles ſont diſtantes environ de ſoixante & quinze lieues. Elles rendent au Roi tous les ans, pour ſon droit de quint, au-moins cent douze arobes d'or; l'année 1762 elles en rapporterent cent dix-neuf. Sous la Capitainie des mines générales on comprend celles de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-frio*. Cette derniere,

derniere, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Bréſil. Ils ſe trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a ſoin de détourner, pour ſéparer enſuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans ſon lit, les diamans, les topazes, les chryſolites & autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne ſont pas de contrebande; elles appartiennent aux entrepreneurs, leſquels ſont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés & de les remettre entre les mains de l'Intendant prépoſé par le Roi à cet effet. Cet Intendant les dépoſe auſſi-tôt dans une caſſette cerclée de fer & fermée avec trois ſerrures. Il a une des clefs, le Viceroi une autre & le Provador de l'Hazienda Réale la troiſieme. Cette caſſette eſt renfermée dans une ſeconde, où ſont poſés les cachets des trois perſonnes mentionnées ci-deſſus, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le Viceroi n'a pas le pouvoir de viſiter ce qu'elle renferme. Il conſigne ſeulement le tout à un troiſieme coffre-fort qu'il envoye à Lisbonne, après avoir appoſé ſon cachet ſur la ſerrure. L'ouverture s'en fait en la préſence du Roi, qui choiſit les diamans qu'il veut & en paye le prix aux entrepreneurs ſur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Réglemens pour l'exploitation des Mines.

Mines de Diamans.

Les entrepreneurs payent à Sa Majeſté Très-Fidele la valeur d'une piaſtre, monnoie d'Eſpagne, par jour de chaque eſclave employé à la recherche des diamans; le nombre de ces eſclaves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle des diamans eſt la plus ſévérement punie. Si le contrebandier eſt pauvre, il lui en coûte la vie; s'il a des biens capables de ſatisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiſcation des diamans, il eſt condam-

né à payer deux fois leur valeur, à un an de priſon & exilé pour ſa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette ſévérité, il ne laiſſe pas de ſe faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'eſpérance & la facilité de les cacher.

Mines d'or. Tout l'or qu'on retire des mines ne ſçauroit être tranſporté à Rio-Janéiro, ſans avoir été remis auparavant dans les *maiſons de fondation* établies dans chaque diſtrict, où ſe perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur eſt remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du Roi. Tout cet or a été touché par une perſonne prépoſée à cet effet, & ſur chaque barre eſt imprimé le titre de l'or, afin qu'enſuite, dans la fabrique des monnoies, on faſſe avec facilité l'opération néceſſaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers ſont enregiſtrées dans le comptoir de *la Praybuna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poſte ſont un Capitaine, un Lieutenant & cinquante hommes : c'eſt-là qu'on paye le droit de quint & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de ſomme. La moitié du produit de ce droit appartient au Roi & l'autre moitié ſe partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il eſt impoſſible de revenir des mines, ſans paſſer par ce regiſtre, on y eſt arrêté & fouillé avec la derniere rigueur.

Les particuliers ſont enſuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient, à la monnoie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en eſpeces monnoyées : ce ſont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piaſtres d'Eſpagne. Sur chacun de ces demi-doublons le

Roi gagne une piaſtre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio-Janéiro eſt un des plus beaux qui exiſtent ; il eſt muni de toutes les commodités néceſſaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or deſcend des mines dans le même tems où les flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude ſurprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-floriſſant, principalement la flotte de Lisbonne. Celle de Porto eſt chargée ſeulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche & de quelques toiles groſſieres fabriquées dans cette ville ou aux environs. Auſſi-tôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandiſes qu'elles apportent ſont conduites à la douane, où elles payent au Roi dix pour cent. Obſervez qu'aujourd'hui, la communication de la colonie du S. Sacrement avec Buenos-Aires étant ſévérement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution conſidérable. Preſque toutes les plus précieuſes marchandiſes étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie, d'où elles paſſoient en contrebande par Buenos-Aires au Chili & au Pérou ; & ce commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaſtres. En un mot les mines du Bréſil ne produiſent point d'argent ; tout celui que les Portugais poſſedent, provient de cette contrebande. La traite des Negres leur étoit encore un objet immenſe. On ne ſçauroit évaluer à combien monte la perte que leur occaſionne la ſuppreſſion preſque entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit ſeule au-moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Bréſil à la Plata.

Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui ſe paye à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, impoſé ſous le titre de don gratuit depuis le deſaſtre arrivé à Lisbonne en 1755. Il ſe paye immédiatement à la ſortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de ſix mois, en donnant caution valable.

Les mines de *S. Paolo* & *Parnagua* rendent au Roi quatre arobes de quint année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la Capitainie de Matagroſſo. Le quint des mines ci-deſſus ne ſe perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette Capitainie a auſſi des mines de diamans qu'il eſt défendu de fouiller.

Toute la dépenſe que le Roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le payement des troupes & des Officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carène des vaiſſeaux, monte environ à ſix cent mille piaſtres. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la conſtruction des vaiſſeaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant établie.

RÉCAPITULATION & montant des divers objets du Revenu Royal, année commune.

	piaſtres.
Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune, tous les quints réduits, valent en monnoie d'Eſpagne, ...	1,125000
Le droit des diamans, ...	240000
Le droit de monnoie, ...	400000
Dix pour cent de la douane, ...	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit, ...	87000
	2,202000

	piaſtres.
Ci-contre, ...	2,202000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines, ...	225000
Droits ſur les Noirs, ...	110000
Droit ſur l'huile de poiſſon, le ſel, le ſavon & le dixieme ſur les denrés du pays, ...	130000
TOTAL, ...	2,667000

Sur quoi défalquant la dépenſe ci-deſſus mentionnée, on verra que le revenu que le Roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.

CHAPITRE VI.

Départ de Rio-Janéiro ; ſecond voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.

1767. *Juillet.* Départ de Rio-Janéiro. LE 14 Juillet nous appareillâmes de Rio-Janéiro & fûmes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous ſortîmes le 15 ; &, deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit ſur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquet, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais & la mer très-groſſe ; la nuit du 19 au 20, nous perdîmes notre grand hunier, emporté ſur ſes cargues. Le 25 il y eut une éclipſe de ſoleil viſible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune obſervateur venu de France ſur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage des méthodes propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point eſtimé du vaiſſeau, le moment de l'immerſion, calculé par cet Aſtronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du ſoir. A quatre heures ſix minutes, un nuage nous déroba la vue du ſoleil, & lorſque nous le revîmes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'éclipſé. Les nuages qui paſſerent enſuite ſucceſſivement ſur le ſoleil, ne nous le laiſſerent appercevoir que pendant des intervalles très-courts ; de ſorte que nous ne pûmes obſerver aucune des phaſes de l'éclipſe, ni par conſéquent en conclure notre longitude. Le ſoleil ſe couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous eſtimâmes que celui de l'immerſion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Eclipſe de Soleil.

Le 26 nous commençâmes à trouver le fond, & le 28 au matin nous eûmes connoiſſance des Caſtilles. Cette partie de la côte eſt d'une hauteur médiocre & s'apperçoit de dix à douze lieues. Nous crûmes reconnoître l'entrée d'une baie qui eſt vraiſemblablement le mouillage où les Eſpagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être fort mauvais. Le 29 nous entrâmes dans la riviere de la Plata & vîmes les Maldonades. Nous avançâmes peu cette journée & la ſuivante. Nous paſſâmes en calme preſque toute la nuit du 30 au 31, ſondant ſans ceſſe. Les courans paroiſſoient nous entraîner dans le Nord-Oueſt, où nous reſtoit à-peu-près l'île Lobos. A une heure & demie après minuit, la ſonde ayant donné trente-trois braſſes, je jugeai être très-près de cette île, & je fis le ſignal de mouiller. Nous appareillâmes à trois heures & demie & vîmes l'île de Lobos dans le Nord-Eſt, environ à deux lieues & demie. Le vent de Sud & de Sud-Eſt, foible d'abord, renforça dans la matinée & nous mouillâmes le 31 après midi dans la baie de Montevideo. L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conſervions ſur elle, cette flûte qui, au ſortir de Rio-Janéiro, faiſoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation en fit ſept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

Entrée dans la riviere de la Plata.

A peine fûmes-nous mouillés, qu'un Officier venu à bord de la part du Gouverneur de Montevidéo pour nous complimenter ſur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Eſpagne pour arrêter tous les Jéſuites & ſe ſaiſir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante Peres de la com-

Seconde relâche à Montevideo.

Nouvelles que nous y apprenons.

pagnie deſtinés aux miſſions ; que l'ordre avoit été exécuté déja dans les principales maiſons, ſans trouble ni réſiſtance & qu'au contraire ces Religieux ſupportoient leur diſgrace avec ſageſſe & réſignation. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire, de laquelle m'ont pu mettre au fait un long ſéjour à Buenos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le Gouverneur général Don Franciſco Bukarely.

1767. *Août.*

Comme nous devions reſter dans la riviere de la Plata juſqu'après la révolution de l'équinoxe, nous prîmes des logemens à Montevideo, où nous établîmes auſſi nos ouvriers & un hôpital. Ces premiers ſoins remplis, je me rendis à Buenos-Aires le 11 Août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étoient néceſſaires & dont fut chargé le Munitionnaire général du Roi d'Eſpagne, aux mêmes prix que portoit ſon traité vis-à-vis Sa Majeſté Catholique. Je voulois auſſi entretenir M. de Bukarely ſur ce qui s'étoit paſſé à Rio-Janéiro, quoique je lui euſſe déja envoyé par un exprès les dépêches de Dom Franciſco de Medina. Je le trouvai ſagement réſolu à ſe contenter de rendre compte en Europe des hoſtilités commiſes par le Viceroi du Bréſil & à ne point uſer de repréſailles. Il lui eût été facile de s'emparer en peu de jours de la Colonie du Saint-Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de Novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit, lorſque nous ſortîmes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du Gouverneur général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos beſoins. A la fin d'Août deux goëlettes, chargées pour nous de

de biſcuit & de farine, avoient fait voile pour Montevideo, où je m'étois auſſi rendu pour y célébrer la fête de S. Louis. J'avois laiſſé à Buenos-Aires le Chevalier du Bouchage, Enſeigne de vaiſſeau, pour y faire embarquer le reſte de nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourroient nous ſurvenir, juſqu'à notre départ que j'eſpérois devoir être à la fin de Septembre; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendroit ſix ſemaines de plus. Pendant une tourmente de Sud-Oueſt, le Saint-Fernand, vaiſſeau de regiſtre, qui étoit mouillé près de l'Etoile, chaſſa ſur ſes ancres, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit ſon mât de beaupré au ras de l'étambré. Sa poulaine & ſes écharpes ou herpes furent enſuite emportées, heureux encore d'avoir pu ſe ſéparer, malgré le mauvais tems & l'obſcurité, ſans eſſuyer d'autres avaries.

Avarie que reçoit *l'Etoile.*

Cet abordage augmenta conſidérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indiſpenſable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroiſſoit être très-baſſe & de l'avant. Cette opération ne pouvoit ſe faire à Montevideo, où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois néceſſaires à la réparation de ſa mâture. J'écrivis donc au Chevalier du Bouchage d'expoſer au Marquis de Bukareli notre ſituation, & d'obtenir ſon agrément pour que l'Etoile remontât la riviere & vînt à la Encenada de Baragan; je lui mandois auſſi d'y faire paſſer auſſi-tôt les bois & autres matériaux dont nous avions beſoin. Le Gouverneur général conſentit à ces demandes; & le 7 Septembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai ſur l'E-

1767. *Septembre.*

Navigation de Montevideo à Baragan.

toile avec les charpentiers & calefats de la Boudeuſe pour partir le lendemain & ſuivre moi-même une navigation qu'on nous diſoit être de la plus grande difficulté. Deux vaiſſeaux de regiſtre, le Saint-Fernand & le Carmen, munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Montevideo pour la Encenada & j'avois compté les ſuivre ; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe, appareilla la nuit du 7 au 8, dans la ſeule vue de nous dérober ſa marche & laiſſant ſon camarade dans le même embarras. Nous partîmes toutefois le 8 au matin précédés par nos canots, le Carmen étant reſté pour attendre une goëlette qui dirigeât ſa route. Le ſoir nous joignîmes le Saint-Fernand, nous le dépaſſâmes & le 10 après midi nous mouillâmes dans la rade de la Encenada, Philippe, auſſi mauvais pilote que méchant homme, ayant toujours gouverné ſur nous.

Je trouvai dans cette rade la Vénus, frégate de vingt-ſix canons, & quelques navires marchands deſtinés, comme elle, à faire voile inceſſamment pour l'Europe. J'y trouvai auſſi la Smeralda & la Liebe, qui ſe diſpoſoient à retourner avec des munitions de toute eſpece aux îles Malouines, d'où elles devoient paſſer dans la mer du Sud, pour y prendre les Jéſuites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de Juillet en compagnie d'un autre chambekin nommé *l'Aventurero ;* mais celui-ci s'étoit perdu ſur la tête du banc aux Anglois, & l'équipage avoit eu le tems de ſe ſauver. L'Andalous ſe préparoit à aller porter des Miſſionnaires & des préſens aux habitans de la terre de Feu, le Roi Catholique voulant leur témoigner ſa reconnoiſſance des ſervices qu'ils avoient rendus aux Eſpagnols

du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri ſur leurs côtes.

L'Etoile s'y raccommode.

Je deſcendis à Baragan, où le Chevalier du Bouchage avoit déja fait tranſporter une partie des bois qui nous étoient néceſſaires. Il les avoit raſſemblés avec peine & à grands frais à Buenos-Aires dans l'arſenal du Roi & quelques magaſins particuliers, approviſionnés les uns & les autres par les débris des vaiſſeaux qui font naufrage dans la riviere. On ne trouvoit d'ailleurs à Baragan aucune eſpece de reſſources, mais bien des difficultés de pluſieurs genres & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Baragan n'eſt en effet qu'une eſpece de mauvaiſe baie formée par l'embouchure d'une petite riviere qui peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui ſe comble tous les jours, où peuvent entrer des vaiſſeaux qui ne tirent que douze pieds: dans tout le reſte il n'y a pas ſix pouces d'eau à marée baſſe; or, comme les marées ſont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata, qu'elles ſont hautes ou baſſes quelquefois huit jours de ſuite ſelon les vents qui regnent, le débarquement des chaloupes y eſſuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magaſins à terre, quelques maiſons ou plutôt des chaumieres conſtruites avec des joncs, couvertes de cuir, diſperſées ſans ordre ſur un ſol brut & habitées par des hommes qui ont aſſez de peine à ſe procurer leur ſubſiſtance. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette anſe mouillent à la pointe de Lara, à une lieue & demie dans l'Oueſt. Ils y ſont expoſés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

1767. *Octobre.* Je laiſſai à la pointe de Lara M. de la Giraudais chargé des ſoins relatifs à ſon vaiſſeau, & je me rendis à Buenos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette ſur laquelle il pouvoit abattre, lorſqu'il ſeroit entré à la Encenada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord, & M. de Bukarely permit de les dépoſer à bord de la *Smeralda* & de *la Liebe*. Le 8 Octobre *l'Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & l'on trouva que ſon radoub ſeroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que ſa voie d'eau diminua ſenſiblement & elle ceſſa d'en faire, lorſqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir débité quelques planches de ſon doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit abſolument ſans étoupe, pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit auſſi deux trous de tarriere dont les chevilles n'avoient pas été poſées. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, de nouvelles herpes remiſes en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flûte récalfatée en entier; elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit ſon chargement à bord des frégates Eſpagnoles. Elle y embarqua auſſi ſucceſſivement le bois, les farines, le biſcuit & les différentes proviſions que je lui envoyai dans cette rade.

Départ de pluſieurs vaiſſeaux pour l'Europe, arrivée de quelques autres.

Il en étoit parti pour Cadix, à la fin de Septembre, *la Venus* & quatre autres bâtimens chargés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jéſuites & les familles Françoiſes des Malouines, à l'exception de ſept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occaſion. Le Marquis de Bukarely les fit venir à Buenos-Aires,

où il pourvut à leur ſubſiſtance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaiſſeau de regiſtre, expédié pour Buenos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaiſſeau de regiſtre deſtiné pour Lima. La ſituation de ce dernier bâtiment étoit triſte. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents ſur le cap de Horn, trente-neuf hommes de ſon équipage étant morts & le reſte attaqué du ſcorbut, un coup de mer ayant emporté ſon gouvernail, il avoit été forcé de faire route pour cette riviere, où il étoit entré dans le port des Maldonades, ſept mois après être ſorti de Cadix & n'ayant plus que trois matelots & quelques Officiers en état d'agir. Nous envoyâmes à la requête des Eſpagnols, un Officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Montevideo. Il y étoit arrivé le 5 Octobre la frégate Eſpagnole *l'Aigle*, ſortie du Ferrol au mois de Mars. Elle avoit relâché à l'île Sainte-Catherine, & les Portugais l'y avoient arrêtée dans le même tems où ils retenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.

CHAPITRE VII.

Détails ſur les Miſſions du Paraguai, & l'expulſion des Jéſuites de cette province.

TANDIS que nous hâtions nos diſpoſitions pour ſortir de la riviere de la Plata, le Marquis de Bukarely faiſoit les ſiennes pour paſſer ſur *l'Uraguai*. Déjà les Jéſuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de ſon département, & ce Gouverneur général vouloit exécuter en perſonne dans les miſſions les ordres du Roi Catholique. Il dépendoit des premieres meſures qu'on y alloit prendre de faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu ſur la cataſtrophe de ce ſingulier Gouvernement, il faut dire un mot ſur ſon origine, ſes progrès & ſa forme. Je le dirai *ſine irâ & ſtudio quorum cauſas procul habeo.*

Date de l'établiſſement des miſſions.

C'eſt en 1580, que l'on voit les Jéſuites admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, ſous le regne de Philippe III, les miſſions fameuſes auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'Uraguai, riviere ſur laquelle elles ſont ſituées. Elles ont toujours été diviſées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès ſucceſſifs ont porté juſqu'à celui de trente-ſept; ſçavoir, vingt-neuf ſur la rive droite de l'Uraguai, & huit ſur la rive gauche, régies chacune par deux Jéſuites en habit de l'Ordre. Deux motifs qu'il eſt permis aux Souverains d'allier, lorſque l'un ne nuit pas à l'autre, la Reli-

gion & l'intérêt, avoient fait déſirer aux Monarques Eſpagnols la converſion de ces Indiens ; en les rendant Catholiques on civiliſoit des hommes ſauvages, on ſe rendoit maîtres d'une contrée vaſte & abondante : c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle ſource de richeſſes, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jéſuites ſe chargerent de remplir ces vûes, mais ils repréſenterent que pour faciliter le ſuccès d'une ſi pénible entrepriſe, il falloit qu'ils fuſſent indépendans des Gouverneurs de la province, & que même aucun Eſpagnol ne pénétrât dans le pays.

Conditions ſtipulées entre la Cour d'Eſpagne & les Jéſuites.

Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuaſſent la ferveur des Néophites, ne les éloignaſſent même du Chriſtianiſme, & que la hauteur Eſpagnole ne leur rendît odieux un joug trop appéſanti. La Cour d'Eſpagne approuvant ces raiſons, régla que les Miſſionnaires ſeroient ſouſtraits à l'autorité des Gouverneurs, & que le tréſor leur donneroit chaque année ſoixante mille piaſtres pour les frais des défrichemens, ſous la condition qu'à meſure que les peuplades ſeroient formées & les terres miſes en valeur, les Indiens payeroient annuellement au Roi une piaſtre par homme depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante. On exigea auſſi que les Miſſionnaires appriſſent aux Indiens la langue Eſpagnole ; mais cette clauſe ne paroît pas avoir été exécutée.

Zèle & ſuccès des Miſſionnaires.

Les Jéſuites entrerent dans la carriere avec le courage des Martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéiſſance & au travail des hommes féroces, inconſtans, attachés autant à leur pareſſe qu'à leur indépendance. Les obſtacles furent infinis, les difficultés renaiſſoient à chaque pas ;

le zele triompha de tout, & la douceur des Miſſionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduiſirent chez eux les arts utiles & agréables ; enfin d'une Nation barbare, ſans mœurs & ſans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact obſervateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence perſuaſive de leurs apôtres, obéiſſoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient ſe ſacrifier à leur bonheur ; de telle façon que quand ils vouloient ſe former une idée du Roi d'Eſpagne, ils ſe le repréſentoient ſous l'habit de S. Ignace.

Révolte des Indiens contre les Eſpagnols.

Cependant il y eut contre ſon autorité un inſtant de révolte dans l'année 1757. Le Roi Catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des miſſions ſituées ſur la rive gauche de l'Uraguai contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé pluſieurs fois, avoit engagé la Cour de Madrid à cet échange. L'Uraguai devenoit ainſi la limite des poſſeſſions reſpectives des deux Couronnes ; on faiſoit paſſer ſur ſa rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent ſouffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes : depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour ſe défendre contre les incurſions des Pauliſtes, brigands iſſus du Bréſil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du ſeizieme ſiecle. La révolte éclata ſans qu'aucun Jéſuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans

Cauſe de leur mécontentement.

les

les villages, pour y exercer les fonctions du ſacerdoce.

Le Gouverneur général de la province de la Plata, Don Joſeph Andonaighi, marcha contre les rébelles, ſuivi de Don Joachim de Viana, Gouverneur de Montevideo. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina enſuite à la conquête du pays; & Don Joachim voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, ſe chargea avec ſix cents hommes de le réduire en entier. En effet il attaqua la premiere peuplade, s'en empara ſans réſiſtance, & celle-là priſe, toutes les autres ſe ſoumirent.

Ils prennent les armes & ſont battus.

Sur ces entrefaites la Cour d'Eſpagne rappella Don Joſeph Andonaighi & Don Pedro Cevallos arriva à Buenos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les miſſions & de ramener ſes troupes. Il ne fut plus queſtion de l'échange projetté entre les deux Couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Eſpagnols, revinrent avec eux. C'eſt dans le tems de cette expédition que s'eſt répandu en Europe le bruit de l'élection du Roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Troubles appaiſés.

Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les miſſions, une grande partie des Indiens, mécontens de la vie qu'ils menoient, vouloit le ſuivre. Il s'y oppoſa, mais il ne put empêcher que ſept familles ne l'accompagnaſſent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'induſtrie & du travail. Je fus ſurpris de ce qu'il me dit au ſujet de ce mécontentement des Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu ſur la maniere dont ils étoient gouver-

Les Indiens paroiſſent dégoûtés de l'adminiſtration des Jéſuites.

nés ? J'aurois cité les loix des miſſions comme le modele d'une adminiſtration faite pour donner aux humains le bonheur & la ſageſſe.

Gouvernement des Miſſions montré en perſpective.

En effet, quand on ſe repréſente de loin & en général ce Gouvernement magique fondé par les ſeules armes ſpirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la perſuaſion, quelle inſtitution plus honorable à l'humanité ! C'eſt une ſociété qui habite une terre fertile ſous un climat fortuné, dont tous les membres ſont laborieux & où perſonne ne travaille pour ſoi ; les fruits de la culture commune ſont rapportés fidélement dans des magaſins publics, d'où l'on diſtribue à chacun ce qui lui eſt néceſſaire pour ſa nourriture, ſon habillement & l'entretien de ſon ménage ; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par ſon travail l'enfant qui vient de naître ; & lorſque le tems a uſé ſes forces, il reçoit de ſes concitoyens les mêmes ſervices dont il leur a fait l'avance ; les maiſons particulieres ſont commodes, les édifices publics ſont beaux ; le culte eſt uniforme & ſcrupuleuſement ſuivi ; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il eſt également à l'abri des richeſſes & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroiſſoient les miſſions dans le lointain & l'illuſion de la perſpective. Mais en matiere de Gouvernement, un intervalle immenſe ſépare la théorie de l'adminiſtration. J'en fus convaincu par les détails ſuivans que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires.

Détails intérieurs de l'adminiſtration.

L'étendue du terrein que renferment les miſſions, peut être de deux cents lieues du Nord au Sud, de cent-cinquante de l'Eſt à l'Oueſt, & la population y eſt d'environ trois cents mille ames ; des forêts immenſes y offrent des bois de toute eſpece ; de vaſtes pâturages y contiennent

au-moins deux millions de têtes de beſtiaux; de belles rivieres vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local, comment y vivoit-on? Le pays étoit, comme nous l'avons dit, diviſé en paroiſſes, & chaque paroiſſe régie par deux Jéſuites, l'un Curé, l'autre ſon Vicaire. La dépenſe totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépenſe alloit à l'entretien des Egliſes conſtruites & ornées avec magnificence. Le reſte du produit de la terre & tous les beſtiaux appartenoient aux Jéſuites, qui de leur côté faiſoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fuſils. Leur revenu annuel conſiſtoit en coton, ſuifs, cuirs, miel & ſur-tout en *maté*, plante mieux connue ſous le nom d'herbe du Paraguai, dont la compagnie faiſoit ſeule le commerce, & dont la conſommation eſt immenſe dans toutes les Indes Eſpagnoles où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs Curés une ſoumiſſion tellement ſervile, que non-ſeulement ils ſe laiſſoient punir du fouet à la maniere du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes ſolliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroiſſe les Peres éliſoient tous les ans des corrégidors & des capitulaires chargés des détails de l'adminiſtration. La cérémonie de leur élection ſe faiſoit avec pompe le premier jour de l'an dans le parvis de l'Egliſe, & ſe publioit au ſon des cloches & des inſtrumens de toute eſpece. Les élus venoient aux pieds du Pere Curé recevoir

les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande diſtinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemiſe de toile de coton compoſoit ſeule le vêtement du reſte des Indiens de l'un & l'autre ſexe. La fête de la paroiſſe & celle du Curé ſe célébroient auſſi par des réjouiſſances publiques, même par des comédies; elles reſſembloient ſans doute à nos anciennes pieces quon nommoit *myſteres*.

Le Curé habitoit une maiſon vaſte proche l'Egliſe; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un deſquels étoient les écoles pour la muſique, la peinture, la ſculpture, l'architecture & les atteliers des différens métiers; l'Italie leur fourniſſoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages ſous la garde & l'inſpection de vieilles femmes: il ſe nommoit *le guatiguaſu* ou le ſéminaire. L'appartement du Curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce Curé ſe levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraiſon mentale, diſoit ſa meſſe à ſix heures & demie, on lui baiſoit la main à ſept heures, & l'on faiſoit alors la diſtribution publique d'une once de maté par famille. Après ſa meſſe, le Curé déjeûnoit, diſoit ſon bréviaire, travailloit avec les Corrégidors dont les quatre premiers étoient ſes Miniſtres, viſitoit le ſéminaire, les écoles & les ateliers; s'il ſortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortege; il dînoit à onze heures ſeul avec ſon Vicaire, reſtoit en converſation juſqu'à midi, & faiſoit la ſieſte juſqu'à deux heures; il étoit renfermé dans ſon in-

térieur juſqu'au roſaire, après lequel il y avoit converſation juſqu'à ſept heures du ſoir; alors le Curé ſoupoit; à huit heures il étoit cenſé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin diſtribué aux divers travaux ſoit de la terre, ſoit des atteliers, & les Corrigédors veilloient au ſévere emploi du tems; les femmes filoient du coton; on leur en diſtribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il falloit rapporter filé à la fin de la ſemaine; à cinq heures & demie du ſoir on ſe raſſembloit pour réciter le roſaire & baiſer encore la main du Curé; enſuite ſe faiſoit la diſtribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on ſuppoſoit être compoſé de huit perſonnes; on donnoit auſſi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit plus de tems; ils pouvoient enſuite ſe livrer à quelques jeux auſſi triſtes que le reſte de leur vie.

Conſéquences qu'on en tire.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque ſorte aucune propriété & qu'ils étoient aſſujettis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuſe. Cet ennui, qu'avec raiſon on dit mortel, ſuffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie ſans la regretter & mouroient ſans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guériſſent; & lorſqu'on leur demandoit alors ſi de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le penſent. On ceſſera maintenant d'être ſurpris de ce que, quand les Eſpagnols pénétrerent dans les miſſions, ce grand peuple, adminiſtré comme un couvent, témoigna le plus grand deſir de forcer la clôture. Au reſte les Jéſuites nous repréſentoient ces Indiens com-

me une eſpece d'hommes qui ne pouvoit jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans ; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

Expulſion des Jéſuites de la province de la Plata.

La Compagnie s'occupoit du ſoin d'étendre les miſſions, lorſque le contrecoup d'événemens paſſés en Europe, vint renverſer dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La Cour d'Eſpagne ayant pris la réſolution de chaſſer les Jéſuites, voulut que cette opération ſe fît en même tems dans toute l'étendue de ſes vaſtes domaines. Cevallos fut rappellé de Buenos-Aires, & Don Franciſco Bukarely nommé pour le remplacer. Il partit inſtruit de la beſogne à laquelle on le deſtinoit, & prévenu d'en différer l'exécution juſqu'à de nouveaux ordres qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le Confeſſeur du Roi, le Comte d'Aranda & quelques Miniſtres étoient les ſeuls auxquels fut confié le ſecret de cette affaire. Bukarely fit ſon entrée à Buenos-Aires au commencement de 1767.

Meſures priſes à ce ſujet par la Cour d'Eſpagne.

Meſures priſes par le Gouverneur général de la Province.

Lorſque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Eſpagne, on expédia au Marquis de Bukarely un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce Général devoit les faire paſſer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la Plata au mois de Juin 1767, & le Gouverneur dépêcha ſur-le-champ deux Officiers, l'un au Viceroi du Pérou, l'autre au Préſident de l'Audience du Chili, avec les paquets de la Cour qui les concernoient. Il ſongea enſuite à répartir ſes ordres dans les différens lieux de ſa province où il y avoit des Jéſuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corientes, Santa-Fé, Salta, Montevideo & le Paraguai. Comme il craignit que, parmi les Commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'a-

giſſent pas avec la promptitude, le ſecret & l'exactitude que la Cour déſiroit, il leur enjoignit, en leur adreſſant ſes ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en préſence de quelques perſonnes qu'il nommoit ; gens qui occupoient dans les mêmes lieux les premiers emplois écclésiaſtiques & civils. Cordoue ſur-tout l'intéreſſoit. C'étoit dans ces provinces la principale maiſon des Jéſuites & la réſidence habituelle du Provincial. C'eſt-là qu'ils formoient & qu'ils inſtruiſoient dans la langue & les uſages du pays les ſujets deſtinés aux miſſions & à devenir chefs des peuplades ; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely ſe réſolut à y envoyer un Officier de confiance qu'il nomma Lieutenant de Roi de cette place, & que, ſous ce pretexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes.

Il reſtoit à pourvoir à l'exécution des ordres du Roi dans les miſſions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jéſuites au milieu des peuplades, on ne ſavoit pas ſi les Indiens voudroient le ſouffrir, & il eût fallu ſoutenir cette exécution violente par un corps de troupes aſſez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indiſpenſable, avant que de ſonger à en retirer les Jéſuites, d'avoir une autre forme de Gouvernement prête à ſubſtituer au leur, & d'y prévenir ainſi les déſordres de l'anarchie ? Le Gouverneur ſe détermina à temporiſer, & ſe contenta pour le moment d'écrire dans les miſſions, qu'on lui envoyât ſur le champ le Corrégidor & un Cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres du Roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fuſſent en chemin & hors des réduc-

tions, avant que la nouvelle de l'expulſion de la Société pût y parvenir. Par ce moyen il rempliſſoit deux vûes, l'une de ſe procurer des ôtages qui l'aſſureroient de la fidélité des peuplades, lorſqu'il en retireroit les Jéſuites ; l'autre, de gagner l'affection des principaux Indiens par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à Buenos-Aires, & d'avoir le tems de les inſtruire du nouvel état dans lequel ils entreroient lorſque n'étant plus tenus par la liſiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les autres ſujets du Roi.

Le ſecret eſt au moment d'être divulgué par un accident imprévu.

Tout avoit été concerté avec le plus profond ſecret, & quoiqu'on eût été ſurpris de voir arriver un bâtiment d'Eſpagne ſans autres lettres que celles adreſſées au Général, on étoit fort éloigné d'en ſoupçonner la cauſe. Le moment de l'exécution générale étoit combiné pour le jour où tous les courriers auroient eu le tems de ſe rendre à leur deſtination, & le Gouverneur attendoit cet inſtant avec impatience, lorſque l'arrivée des deux chambekins du Roi, *l'Andalous* & *l'Aventurero*, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ſes meſures. Il avoit ordonné au Gouverneur de Montevideo, au cas qu'il arrivât quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laiſſer communiquer avec qui que ce fût, avant que de l'en avoir informé ; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la riviere, il falloit bien en ſauver l'équipage, & lui donner les ſecours que ſa ſituation exigeoit.

Les deux chambekins étoient ſortis d'Eſpagne depuis que les Jéſuites y avoient été arrêtés : ainſi l'on ne pouvoit empêcher que cette nouvelle ne ſe répandît. Un officier de ces bâtimens fut ſur le champ envoyé au Marquis de Bukarely,

Bukarely, & arriva à Buenos-Aires le 9 Juillet à dix heures du ſoir. Le Gouverneur ne balança pas : il expédia à l'inſtant à tous les Commandans des Places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après-minuit, tous les courriers étoient partis, & les deux maiſons des Jéſuites à Buenos-Aires inveſties, au grand étonnement de ces Peres qui croyoient rêver, lorſqu'on vint les tirer du ſommeil pour les conſtituer priſonniers, & ſe ſaiſir de leurs papiers. Le lendemain, on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jéſuites, & on y arrêta cinq Négocians qui vouloient, dit on, leur faire paſſer des avis à Cordoue.

Conduite du Gouverneur général.

Les ordres du Roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jéſuites furent ſurpris ſans avoir eu le moindre indice, & on mit la main ſur leurs papiers. On les fit auſſitôt partir de leurs différentes maiſons, eſcortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer ſur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais l'on n'eut pas beſoin d'en venir à cette extrémité. Ils témoignerent la plus parfaite réſignation, s'humiliant ſous la main qui les frappoit, & reconnoiſſant, diſoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les puniſſoit. Les Jéſuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'Août à la Encenada, où ſe rendirent peu-après ceux de Corrientes, de Buenos-Aires & de Montevideo. Ils furent auſſitôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déjà dit, à la fin de Septembre. Les autres pendant ce tems, étoient en chemin pour venir à Buenos-Aires attendre un nouvel embarquement.

Les Jéſuites ſont arrêtés dans toutes les villes Eſpagnoles.

Arrivée des Caciques & Corrégidors des Miſſions à Buenos - Aires.

On y vit arriver le 13 Septembre tous les Corrégidors & un Cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur ſuite. Ils étoient ſortis des miſſions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faiſoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impreſſion, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La ſeule inſtruction, dont les Curés euſſent muni au départ leurs chers néophytes, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le Gouverneur Général. « Préparez-vous, mes » enfans, leur avoient-ils dit, à entendre beaucoup de » menſonges ». A leur arrivée, on les amena en droiture au Gouvernement, où je fus préſent à leur réception. Ils y entrerent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croiſſant ſur deux lignes : un Eſpagnol inſtruit dans la langue *des Guaranis* leur ſervoit d'interprete. Le Gouverneur parut à un balcon ; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allaſſent ſe repoſer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit réſolu de leur ſignifier les intentions du Roi. Il ajoûta ſommairement qu'il venoit les tirer d'eſclavage, & les mettre en poſſeſſion de leurs biens, dont juſqu'à préſent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & ſouhaitant mille proſpérités au Roi & au Gouverneur. Ils ne paroiſſoient pas mécontens, mais il étoit aiſé de démêler ſur leur viſage plus de ſurpriſe que de joie. Au ſortir du Gouvernement, on les conduiſit à une maiſon des Jéſuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du Roi. Le Gouverneur, en les faiſant venir, avoit mandé nommément le fameux Cacique Nicolas, mais on écrivit que ſon grand âge & ſes infirmités ne lui permettoient pas de ſe déplacer.

Ils paroiſſent devant le Gouverneur général.

A mon départ de Buenos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du Général. Il vouloit leur laiſſer le tems d'apprendre un peu la langue & de connoître la façon de vivre des Eſpagnols. J'ai pluſieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air ſtupide d'animaux pris au piége. L'on m'en fit remarquer que l'on diſoit fort inſtruits; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprétier le degré de leurs connoiſſances; ſeulement j'entendis jouer du violon un Cacique que l'on nous aſſuroit être grand muſicien; il joua une ſonate, & je crus entendre les ſons obligés d'une ſerinette. Au reſte peu de tems après leur arrivée à Buenos-Aires, la nouvelle de l'expulſion des Jéſuites étant parvenue dans les miſſions, le Marquis de Bukarely reçut une lettre du Provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'aſſuroit de ſa ſoumiſſion & de celle de toutes les peuplades aux ordres du Roi.

Etendue des miſſions.

Ces miſſions des *Guaranis* & des *Tapes* ſur l'Uraguai n'étoient pas les ſeules que les Jéſuites euſſent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au Nord ils avoient raſſemblé & ſoumis aux mêmes loix les *Mojos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient auſſi de nouvelles réductions dans le Sud du Chili du côté de l'île *du Chiloé*; & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour paſſer de cette province au Pérou, en traverſant le pays des Chiquitos, route plus courte que celle que l'on ſuivoit juſqu'à préſent. Au reſte dans les pays où ils pénétroient, ils faiſoient appliquer ſur des poteaux la deviſe de la compagnie; & ſur la carte de leurs réductions faite

par eux, elles ſont énoncées ſous cette dénomination, *oppida chriſtianorum.*

L'on s'étoit attendu, en ſaiſiſſant les biens des Jéſuites dans cette province, de trouver dans leurs maiſons des ſommes d'argent très-conſidérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magaſins étoient à la vérité garnis de marchandiſes de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'eſpeces qui ne ſe conſomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs eſclaves étoit conſidérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la ſeule maiſon de Cordoue.

Ma plume ſe refuſe au détail de tout ce que le public de Buenos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers ſaiſis aux Jéſuites; les haines ſont encore trop récentes, pour qu'on puiſſe diſcerner les fauſſes imputations des véritables. J'aime mieux rendre juſtice à la plus grande partie des membres de cette Société qui ne participoient point au ſecret de ſes vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'inſtitut que la piété de ſon fondateur, & ſervoient en eſprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient conſacrés. Au reſte j'ai ſû depuis mon retour en France que le Marquis de Bukarely étoit parti de Buenos-Aires pour les miſſions le 14 Mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obſtacles, aucune réſiſtance à l'exécution des ordres du Roi Catholique. On aura une idée de la maniere dont s'eſt terminé cet événement intéreſſant, en liſant les deux pieces ſuivantes qui contiennent le détail de la premiere ſcene. C'eſt ce qui s'eſt paſſé dans la réduction *Yapegu* ſituée ſur l'Uraguai & qui ſe

trouvoit la premiere ſur le chemin du Général Eſpagnol ; toutes les autres ont ſuivi l'exemple donné par celle-là.

TRADUCTION d'une lettre d'un Capitaine de grenadiers du Regiment de Mayorque, commandant un des détachemens de l'expédition aux miſſions du Paraguai.

D'Yapegu le 19 Juillet 1768.

Détails ſur l'entrée du Gouverneur général dans les miſſions.

« Hier nous arrivâmes ici très-heureuſement ; la réce-
» ption que l'on a faite à notre Général, a été des plus ma-
» gnifiques & telle qu'on n'auroit pû l'attendre de la part
» d'un peuple auſſi ſimple & auſſi peu accoutumé à de ſem-
» blables fêtes. Il y a ici un College très-riche en ornemens
» d'Egliſe qui ſont en grand nombre ; on y voit auſſi beau-
» coup d'argenterie. La peuplade eſt un peu moins grande
» que Montevideo, mais bien mieux alignée & fort peu-
» plée. Les maiſons y ſont tellement uniformes, qu'à en voir
» une, on les a vu toutes, comme à voir un homme & une
» femme, on a vu tous les habitans, attendu qu'il n'y a pas
» la moindre différence dans la façon dont ils ſont vêtus. Il y
» a beaucoup de muſiciens, mais tous médiocres.

» Dès l'inſtant où nous arrivâmes dans les environs de
» cette miſſion, ſon Excellence donna l'ordre d'aller ſe ſaiſir
» du Pere Provincial de la Compagnie de Jéſus, & de ſix
» autres de ces Peres, & de les mettre auſſi-tôt en lieu de
» ſureté. Ils doivent s'embarquer un de ces jours ſur le fleuve
» Uraguai. Nous croyons cependant qu'ils reſteront au
» Salto, où on les gardera juſqu'à ce que tous leurs con-
» freres aient ſubi le même ſort. Nous croyons auſſi reſter à
» Yapegu cinq ou ſix jours, & ſuivre notre chemin juſqu'à

» la derniere des miſſions. Nous ſommes très-contens de » notre Général qui nous fait procurer tous les rafraîchiſ- » ſemens poſſibles. Hier nous eûmes opera, il y en aura » encore aujourd'hui une repréſentation. Les bonnes gens » font tout ce qu'ils peuvent & tout ce qu'ils ſavent.

» Nous vîmes auſſi hier le fameux Nicolas, celui qu'on » avoit tant d'intérêt à tenir renfermé. Il étoit dans un état » déplorable & preſque nud. C'eſt un homme de ſoixante » & dix ans qui paroît de bon ſens. Son Excellence lui » parla long-tems, & parut fort ſatisfaite de ſa converſa- » tion.

» Voilà tout ce que je puis vous apprendre de nouveau ».

RELATION publiée à Buenos-Aires de l'entrée de S. E. Don Franciſco Bukarely y Urſua dans la miſſion Yapegu, l'une de celles des Jéſuites chez les peuples Guaranis dans le Paguai, lorſqu'elle y arriva le 18 Juillet 1768.

« A huit heures du matin Son Excellence ſortit de la cha- » pelle Saint Martin, ſituée à une lieue d'Yapegu. Elle étoit » accompagnée de ſa garde de grenadiers & de dragons, » & avoit détaché deux heures auparavant les compagnies » de grenadiers de Mayorque pour diſpoſer & ſoutenir le » paſſage du ruiſſeau *Guavirade* qu'on eſt obligé de traver- » ſer en balſes & en canots. Ce ruiſſeau eſt à une demi- » lieue environ de la peuplade.

» Auſſi-tôt que Son Excellence eut traverſé, elle trouva » les Caciques & Corrégidors des miſſions qui l'attendoient » avec l'Alferès d'Yapegu qui portoit l'étendard royal. Son » Excellence ayant reçu tous les honneurs & complimens » uſités en pareilles occaſions, monta à cheval pour faire » ſon entrée publique.

» Les dragons commencerent la marche ; ils étoient ſuivis de deux Aides-de-camp qui précédoient Son Excellence, après laquelle venoient les deux compagnies de grenadiers de Mayorque, ſuivies du cortege des Caciques & Corrégidors, & d'un grand nombre de cavaliers de ces cantons.

» On ſe rendit à la grande place en face de l'Egliſe. Son Excellence ayant mis pied à terre, Dom Franciſco Martinez, Vicaire général de l'expédition, ſe préſenta ſur les degrés du portail pour la recevoir. Il l'accompagna juſqu'au presbytere & entonna le *Te Deum*, qui fut chanté & exécuté par une muſique toute compoſée de Guaranis. Pendant cette cérémonie l'artillerie fit une triple décharge. Son Excellence ſe rendit enſuite au logement qu'elle s'étoit deſtiné dans le college des Peres, autour duquel la troupe vint camper juſqu'à ce que par ſon ordre elle allât prendre ſes quartiers dans le *Guatiguaſa* ou *la Caſa de las recogida*, la maiſon des Recluſes ».

Reprenons le récit de notre voyage dont le ſpectacle de la révolution arrivée dans les miſſions n'a pas été une des circonſtances les moins intéreſſantes.

CHAPITRE VIII.

Départ de Montevideo ; navigation juſqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevûe avec les Patagons ; navigation juſqu'à l'île Sainte-Eliſabeth.

Nimborum in patriam, loca fœta furentibus auſtris.
Virg. Æneid. Lib. I.

L'Etoile deſcend de Baragan à Montevideo.

LE radoub & le chargement de l'Etoile nous avoient coûté tout le mois d'Octobre & des frais conſidérables; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pûmes ſolder avec le munitionnaire général & les autres fourniſſeurs Eſpagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été rembourſé pour la ceſſion des îles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change ſur le Tréſor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenſes de nos différentes relâches en pays étranger. Les achats s'y ſont faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Difficulté de cette navigation.

1767. *Novembre.*

Le 31 Octobre au point du jour, je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Etoile qui en avoit appareillé la veille pour Montevideo. Nous y mouillâmes le 3 Novembre à ſept heures du ſoir. Ce qui fait la difficulté de cette navigation de Montevideo à la Encenada, c'eſt qu'il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en eſt au Sud, qu'aucun d'eux n'eſt baliſé & que rarement peut-on voir la terre du Sud, laquelle eſt très-baſſe. A la vérité le hazard a placé preſque à l'accore occidental du banc Ortiz une eſpece de baliſe. Ce ſont les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y eſt perdu & qui fort heureuſement eſt reſté droit. Au reſte on trouve dans le canal quatre

quatre, quatre & demi juſqu'à cinq braſſes d'eau, & le fond eſt de vaze noire; il eſt de ſable rouge ſur les accores du banc Ortiz. En allant de Montevideo à la Encenada, auſſi-tôt qu'on a amené la baliſe à l'Eſt-quart-Sud-Eſt du compas, & que la ſonde donne cinq braſſes, on a paſſé les bancs. Nous avons obſervé dans le chenal 15 deg. 30 min. de variation Nord-Eſt.

Cette traverſée nous coûta trois hommes qui furent noyés; la chaloupe s'étant engagée ſous le navire qui viroit de bord, coula bas: tous nos efforts ne purent ſauver que deux hommes & la chaloupe dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus auſſi le chagrin de voir que, malgré ſon radoub, l'Etoile faiſoit encore de l'eau; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fût général dans tout le calefatage de ſa flottaiſon: le navire avoit été franc d'eau juſqu'à ce qu'il eût été calé à treize pieds.

Perte de trois matelots.

Nous employâmes quelques jours à embarquer à bord de la Boudeuſe tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfater ſes hauts, opération que l'abſence de ſes calfats néceſſaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt; à raccommoder la chaloupe de l'Etoile; à faire couper l'herbe pour nos beſtiaux & à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 ſe paſſa à guinder nos mâts de hune, virer les baſſes vergues & tenir nos agrets; nous pouvions appareiller le même jour ſi nous n'euſſions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens afflouerent, & nous allâmes mouiller à la tête de la rade où l'on eſt toujours à flot. Les deux jours ſuivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva de Buenos-Aires une goë-

Diſpoſitions pour ſortir de la riviere de la Plata.

lette chargée de farine, & nous y en prîmes ſoixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions, toute compenſation faite, des vivres pour dix mois : il eſt vrai que la plus grande partie des boiſſons étoit en eau-de-vie. Les équipages jouiſſoient de la meilleure ſanté ; le long ſéjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraîche dont ils y furent toujours nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miſeres de toute eſpece, dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laiſſer à Montevideo le maître Pilote, le maître Charpentier, le maître Armurier & un Officier Marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déſerta auſſi, malgré tous nos ſoins, douze ſoldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux îles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainſi qu'un Ingénieur, un Officier de navire marchand & un Chirurgien ; enſorte que les vaiſſeaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déjà un an que nous étions ſortis de la riviere de Nantes.

Etat des équipages en partant de Montevideo.

Le 14 Novembre, à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord, joli frais, nous appareillâmes de Montevideo. A huit heures & demie, nous étions Nord & Sud de l'île de Flores, & à midi à douze lieues dans l'Eſt & l'Eſt-quart-Sud-Eſt de Montevideo, & c'eſt de-là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min. 40 ſec. de latitude auſtrale, & 58 deg. 57 min. 30 ſec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai

Départ de Montevideo.

Sa poſition

CARTE
DU DETROIT
DE MAGELLAN
Avec les Routes
DE LA BOUDEUSE ET DE L'ETOILE

CONTINENT DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

MER PACIFIQUE

Détroit de le Maire

C. des Victoires

les 4 Evangelistes

C. des Pilliers

les 12 Apostres

Point de départ le 26. Janvier a 8h. du soir

C. Désiré

la Longue Rue

Cap Mondai

B. de Fontainebleau

Cap Quod

Cap S. Janvier

Port Phipeaux

Baye Choiseul grande Rade et bonne Tenue

Port Galand

Port Gallant

Port Famine

I. Royales

I. S.t Charles

Baye Choiseul grande Rade et bonne Tenue pour le Canal S.t Barbe

C. Holland

B. Decembre

Canal de S.te Barbe

Cap Fonton

les 2 Sœurs

Baye et Cap Gregoire

Oats Harbour

Baye

Boucault

Second Goulet

Premier Goulet

I. des Pingouins

I. S.te Barthelemi

B. Elisabeth

I. aux Liens

Ici le terrein commence à être Boisé

le Pere Aymond

les 4 Fils Aymond

B. de Boucanier

C. de Bonaccasion

Cap des Pierres

C. d'Orange

Cap du S.t Esprit

Sondes depuis 20. b. jusqu'a 17

20. b. S. G. gravier et coquillage

60. b. S. G.

60. b. S. bris. v. noires

Sonde de 40 a 46. b. Sable pres du continent, gravier pres de la terre de Feu.

48. b. S. G

43. b.

45. b.

55 Brasses Sable gris et noir Petit gravier rouge et noir

47 b.

60. b. S. gris et noir

60. b. S. R. gravier jaune et R. et cailloutes

40. b. S. G. et vaseux

2 Decembre

3. Decembre

4 Decembre

8 Decembre

11 Decembre

16. Decemb.

TERRES DE FEU

Mélangées de Bois et de Prairies.

B. du Clos

14 Decembre

Cap Montmouth

Détroit supposé

Détroit apparent

la Cormorandiere ou la Fregate

B. de Bonaccasion

B. du Bonacquoi

B. de Bonaccasion

B. de Famine

B. de l'Espoir de l'Alliance

C. Rond

I. de l'Observatoire

I. Nouveau

Jeaux François

Cap Dyrt de Beaubassin

Mélangées de Bois et de Prairies.

ſuppoſé la poſition de Montevideo, telle que M. Verron l'a déterminée par ſes obſervations, leſquelles en fixent la longitude 40 min. 30 ſec. plus à l'Oueſt que ne la place la Carte de M. Bellin. J'avois auſſi profité du ſéjour à terre, pour vérifier mon octant ſur des diſtances d'étoiles connues ; cet inſtrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des aſtres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce Journal, je donne le giſſement des côtes telles que les montre le compas ; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai ſoin d'en avertir.

déterminée aſtronomiquement.

Le jour de notre départ, nous vîmes la terre juſqu'au coucher du ſoleil ; la ſonde avoit toujours augmenté, paſſant d'un fonds de vaze à un de ſable : à ſix heures & demie du ſoir elle donna 35 braſſes, fond de ſable gris ; & *l'Etoile*, à laquelle je fis le ſignal de ſonder le 15 après-midi, trouva 60 braſſes même fond : nous avions obſervé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 juſqu'au 21, nous eûmes les vents contraires, une mer très-groſſe, & nous tinmes les bordées le moins déſavantageuſes ſous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers ; *l'Etoile* avoit dépaſſé ſes mâts de perroquet, & nous étions partis ſans avoir les nôtres en place. Le 22, nous recûmes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durerent toute la nuit ; la mer étoit affreuſe, & *l'Etoile* fit ſignal d'incommodité ; nous l'attendîmes ſous la mizaine & la grand-voile, le point de deſſous cargué : cette flûte nous paroiſſoit avoir ſa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24,

Sondes & navigation juſqu'au détroit de Magellan.

je fis paſſer *l'Etoile* à la portée de la voix pour ſçavoir ce qu'elle avoit ſouffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre ſa vergue de petit hunier, quatre de ſes chaînes de haubans avoient auſſi été rompues ; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les beſtiaux embarqués à Montevideo : ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une conſolation ; Qui ſçavoit quand nous ſerions à portée de réparer cette perte ?

Pendant le reſte du mois, les vents furent variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt ; les courans nous porterent dans le Sud avec aſſez de rapidité, juſques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent inſenſibles. Pluſieurs jours de ſuite nous ſondâmes ſans trouver de fond ; ce ne fut que le 27 au ſoir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous eſtimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvâmes 70 braſſes, fond de vaze & de ſable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conſervâmes ce fond juſqu'à la vûe de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 braſſes d'eau que nous donna la ſonde, lorſque nous vîmes pour la premiere fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vazard, mais toujours de ſable fin, tantôt gris, tantôt jaune, quelquefois accompagné de petits graviers rouges & noirs.

Vigie non marquée ſur les Cartes.

Je ne voulus point trop accoſter la terre juſqu'à ce que je n'euſſe atteint les 49 deg. de latitude, à cauſe d'une vigie que j'avois reconnue en 1765 par 48 deg. 30 min. de latitude auſtrale à ſix ou ſept lieues de la côte. Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant en hauteur à midi par un très-beau tems,

j'en ai pu déterminer la latitude avec préciſion. Nous rangeâmes à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la premiere connoiſſance avoit d'abord priſe pour un ſouffleur.

Le 1^er^ & le 2 Décembre, les vents furent favorables de la partie du Nord au Nord-Nord-Eſt, très-frais, la mer groſſe & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous paſſions la nuit ſous la mizaine & les huniers aux bas ris. Nous vîmes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantaneſſos, &, ce qui eſt de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des alcyons qui diſparoiſſent quand la mer eſt belle & le ciel ſerein. Nous vîmes auſſi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monſtrueux animaux paroiſſoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carêne des vieux vaiſſeaux qu'on laiſſe pourrir dans les ports. Le 30 Novembre, deux oiſeaux blancs ſemblables à de gros pigeons étoient venus ſe poſer ſur nos vergues. J'avois déjà vu un volier de ces animaux traverſer la baie des Malouines.

Nous reconnûmes le cap des Vierges le 2 Décembre après-midi, & nous le relevâmes au Sud, environ à ſept lieues de diſtance. J'avois obſervé à midi, 52 deg. de latitude auſtrale, & j'étois alors

Vûe du cap des Vierges.

Sa poſition.

par 52 deg. 3 min. 30 ſec. de latitude,
& 71 deg. 12 min. 20 ſec. de longitude

à l'Oueſt de Paris. Cette poſition du vaiſſeau, jointe au relevement, place le cap des Vierges

par 52 deg. 23 min. de latitude,
& 71 deg. 25 min. 20 ſec. de longitude

occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges eſt un point intéreſſant dans la Géographie, je dois rendre compte des raiſons qui me font croire que la poſition que je lui donne, eſt à peu de choſe près, exacte.

Diſcuſſion ſur la poſition donnée au cap des Vierges.

Le 27 Novembre après midi, le Chevalier du Bouchage avoit obſervé huit diſtances de la lune au ſoleil dont le réſultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaiſſeau de 65 deg. 30 ſec. pour 1 heure 43 min. 26 ſec. tems vrai; M. Verron de ſon côté avoit obſervé cinq diſtances, dont le réſultat donna pour notre longitude, au même inſtant, 64 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux obſervations. Le 29 ſuivant, à 3 heures 57 min. 35 ſec. tems vrai, M. Verron par cinq obſervations de diſtance de la lune au ſoleil, détermina la longitude occidentale du vaiſſeau de 67 deg. 49 min. 30 ſec.

Maintenant, en ſuivant pour fixer le point du vaiſſeau, lors de la vûe du cap des Vierges, la longitude déterminée le 27 Novembre par le terme moyen entre les réſultats du Chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 42 ſec. à l'Oueſt de Paris. Les obſervations du 29 après-midi rapportées de même au point du vaiſſeau, quand nous relevâmes le cap, donneroient un réſultat plus Oueſt de 38 min. 47 ſec. Mais il me ſemble qu'on doit plutôt ſuivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux obſervateurs qui ne communiquoient point enſemble, & ne différant dans leurs réſultats que de 3 minutes 30 ſec. elles portent un caractere de probabilité auquel il eſt

difficile de ſe refuſer. Au reſte ſi l'on veut prendre un terme moyen entre les obſervations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 49 min. 5 ſec. ce qui ne differe que de quatre lieues de la premiere détermination, laquelle eſt la même, à une lieue près, que celle qui m'a été donnée par l'eſtime de mes routes, & que je ſuis par cette raiſon.

Cette longitude du cap des Vierges eſt plus occidentale de 42 min. 20 ſec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'eſt que la même différence donnée par lui à la poſition de Montevideo, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce Chapitre. La Carte de Mylord Anſon aſſigne pour la longitude du cap des Vierges 72 deg. à l'Oueſt de Londres, & conſéquemment près de 75 deg. à l'Oueſt de Paris; erreur bien plus conſidérable, qu'il commet auſſi pour l'embouchure de la riviere de la Plata & généralement pour toute la côte des Patagons.

Digreſſion ſur les inſtrumens propres à obſerver en mer la longitude.

Les obſervations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des diſtances de la lune au ſoleil ou aux étoiles zodiacales, eſt connue depuis pluſieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particuliérement uſage à la mer, en ſe ſervant auſſi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de juſteſſe qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la préciſion de l'inſtrument avec lequel on obſerve, il s'enſuivoit que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de meſurer de grands angles, ſeroit très-propre à perfectionner ces obſervations de diſtances. M. l'Abbé de la Caille y

avoit vraiſemblablement ſongé, puiſqu'il en a fait conſtruire un qui meſure des arcs de 6 à 7 degrés; & ſi dans ſes ouvrages il ne parle point de cet inſtrument, comme propre à obſerver à la mer, c'eſt qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à s'en ſervir ſur un vaiſſeau.

M. Verron apporta avec lui à bord un inſtrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déjà employé dans d'autres voyages faits avec M. de Charnieres, & dont il s'eſt ſervi dans celui-ci. Cet inſtrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par-là cet inſtrument capable de meſurer des angles de 10 deg. limite du mégametre que M. Verron avoit à bord. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en allongeant la vis, on eût pu augmenter encore ſon extenſion, reſſerrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des obſervations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit auſſi remédier à la difficulté preſſentie par M. l'Abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément ſur lequel il s'agit d'obſerver. En général, il me ſemble que le quartier de réflexion de M. Hadley ſeroit préférable, s'il comportoit la même préciſion.

Difficultés eſſuyées avant que d'entrer dans le détroit.

Depuis le 2 après-midi, que nous eûmes la connoiſſance du cap des Vierges & bientôt après celle de la terre de Feu, le vent de bout & le gros tems nous contrarierent pluſieurs jours de ſuite. Nous louvoyâmes d'abord juſqu'au 3 à ſix heures du ſoir, que les vents ayant adonné permirent de porter ſur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour

pour long-tems : à ſept heures & demie le vent calma tout-à-fait, & les côtes s'embrumerent ; il refraîchit à dix heures & nous paſſâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courûmes vers la terre avec un bon frais de Nord : mais, le tems chargé de brume & de pluie nous en dérobant bientôt la vûe, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin, dans un éclairci, nous apperçûmes le cap des Vierges & nous *arrivâmes* pour donner dans le détroit ; preſque auſſitôt les vents ſauterent au Sud-Oueſt, d'où ils ne tarderent pas à ſouffler avec furie, la brume s'épaiſſit, & nous fûmes forcés de mettre à la cape ſur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre mizaine ayant été déchirée le 4 après-midi, & la ſonde preſque au même moment ne nous ayant donné que vingt braſſes, la crainte de la bâture qui s'étend dans le Sud-Sud-Eſt du cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à ſec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'enverguer une autre mizaine. Au reſte cette ſonde qui me fit arriver, n'étoit point à craindre : c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y ſondant avec une parfaite vûe de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoyeroient ici d'un tems obſcur, que le fond de gravier annonce qu'on eſt plus près de la terre de Feu que du continent ; près de celui-ci on trouve du ſable fin & quelquefois vazeux.

Remarque ſur la qualité du fond à l'entrée du détroit.

A cinq heures du ſoir, nous remîmes à la cape ſous la grand-voile d'étai & le focq d'artimon ; à ſept heures & demie du ſoir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fîmes de la voile, mais les bordées furent toutes déſavantageuſes, & nous écarterent de la côte. En effet, quoi-

que la journée du 5 fût belle & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après-midi que nous vîmes la terre depuis le Sud-quart-Sud-Oueſt juſqu'à Sud-Oueſt-quart-Oueſt environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnûmes le cap des Vierges, & nous fîmes route pour le ranger à la diſtance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'eſt pas prudent de le ſerrer davantage à cauſe d'un banc qui s'étend au large du cap à-peu-près à cette diſtance; je crois même que nous avons paſſé ſur la queue de ce banc; car, comme nous ſondions fréquemment, entre deux ſondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-ſept braſſes, *l'Etoile* qui étoit dans nos eaux, nous ſignala huit braſſes, le moment ſuivant elle augmenta de fond.

Remarques nautiques ſur l'entrée du détroit.

Le cap des Vierges eſt une terre unie d'une hauteur médiocre; il eſt coupé à pic à ſon extrémité; la vue qu'en donne Milord Anſon eſt de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du ſoir nous avions amené à l'Oueſt la pointe ſeptentrionale de l'entrée du détroit, ſur laquelle eſt une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courûmes, les baſſes voiles carguées, ſous le petit hunier, tous les ris dedans, juſqu'à onze heures du ſoir que le cap des Vierges nous reſtoit au Nord. Il ventoit grand frais & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me détermina à paſſer la nuit ſur les bords.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à Oueſt-Nord-Oueſt. Nous ne vîmes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le Sud-Sud-Oueſt. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du continent, nous reconnûmes le *cap de Poſſeſſion* dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt & Oueſt-Nord-Oueſt. Ce cap eſt bien

reconnoiſſable. C'eſt la premiere terre avancée depuis la pointe Nord de l'entrée du détroit; il eſt plus Sud que le reſte de la côte qui forme enſuite entre ce cap & le premier goulet un grand enfoncement nommé *la baie de Poſſeſſion;* nous avions auſſi la vue des terres de Feu. Les vents reprirent bientôt leur tour ordinaire du Oueſt au Nord-Oueſt, & nous courûmes les bordées les plus avantageuſes pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons & profitant du ſecours de la marée qui pour lors portoit à l'Oueſt.

A midi nous obſervâmes la hauteur du ſoleil, & le relevement pris au même moment, me donna pour le cap des Vierges la même latitude à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon obſervation du 3 de ce mois. Nous profitâmes auſſi de cette obſervation pour aſſurer la latitude du cap de Poſſeſſion & celle du cap du S. Eſprit à la terre de Feu.

Nous continuâmes à louvoyer ſous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit ſuivante qui fut très claire, ſondant ſouvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triſte exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore ſous le cap de Poſſeſſion. Le cap d'Orange nous reſtoit dans le Sud-Oueſt environ à ſix lieues. Ce cap remarquable par un mondrain aſſez élevé & coupé du côté de la mer, forme au Sud l'entrée du premier goulet (1).

Deſcription du cap d'Orange.

(1) Depuis le cap des Vierges juſqu'à l'entrée du premier goulet, on peut eſtimer de quatorze à quinze lieues: & le détroit y eſt par-tout large de cinq à ſept lieues. La côte du Nord, juſqu'au cap de Poſſeſſion, eſt unie, peu élevée & fort ſaine. Depuis ce cap, il faut ſe méfier de la bâture qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorſque les mondrains,

Sa bâture. Sa pointe eſt dangereuſe par une bâture qui s'étend dans le Nord-Eſt du cap, au-moins à trois lieues au large ; j'ai vu fort diſtinctement la mer briſer deſſus. A une heure après midi le vent avoit paſſé au Nord-Nord-Oueſt, & nous en profitâmes pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet ; un autre obſtacle nous y attendoit : jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pûmes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain perſiſtâmes-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins conſtant que nous, & il fallut rétrograder. Il étoit à craindre de ſe trouver en calme dans le goulet expoſés aux courans des marées qui pouvoient nous jetter ſur les bâtures des caps qui en font l'entrée à l'Eſt & à l'Oueſt.

Mouillage dans la baie de Poſſeſſion. Nous gouvernions au Nord-quart-Nord-Eſt pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Poſſeſſion, lorſque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant paſſé tout d'un coup de vingt braſſes de fond à cinq, nous arrivâmes vent arriere le cap à l'Eſt, pour nous écarter d'une bâture qui paroiſſoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvâmes qu'un fond de rocher & de cailloux ; & ce ne fut qu'à ſept heures du ſoir, qu'étant ſur vingt braſſes fond de ſable vazeux & de graviers noirs & blancs, nous mouillâmes environ à deux lieues de terre. La baie de Poſſeſſion eſt ouverte à tous les vents & n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains dont un eſt aſſez conſidérable, les quatre

que j'ai nommés *les quatre fils Aimond*, n'en offrent que deux en forme de porte, on eſt par le travers de cette bâture.

autres ſont petits & aigus. Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond*; ils ſervent de remarque eſſentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on ſonda aux divers changemens de marée, ſans trouver de différence ſenſible dans le braſſeiage. A huit heures & demie du ſoir elle reverſa ſur l'Oueſt, & ſur l'Eſt à trois heures du matin.

Paſſage du premier goulet.

Le 8 au matin nous appareillâmes ſous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de Nord-Oueſt (1). A huit heures les vents nous refuſerent & il fallut louvoyer, eſſuyant de tems à autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'Oueſt avec aſſez de force, nous mîmes en panne ſous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laiſſant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorſque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous paſſâmes ainſi en deux heures le premier goulet (2), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent.

Vûe des Patagons.

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Poſſeſſion, éleverent un pavillon blanc ſur une hauteur, & nous y répondîmes en virant celui des vaiſſeaux. Ces Patagons étoient ſans

(1) Lorſqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue *le cap Poſſeſſion*, puis gouverner ſur le Sud-quart-Sud-Oueſt, prenant garde de ne point trop tomber Sud à cauſe de la bâture qui s'allonge Nord-Nord-Eſt, & Sud-Sud-Oueſt du *cap d'Orange* plus de trois lieues.

(2) Le premier goulet git Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai prévenu ſur la bâture du cap d'Orange. En ſortant du premier goulet, il y en a deux autres moins étendues ſur chacune de ces pointes. Elles s'allongent l'une & l'autre au Sud-Oueſt. Il y a grand fond dans le goulet.

doute ceux que l'Etoile vit au mois de Juin 1766 dans la baie Boucault, auxquels on laiſſa ce pavillon en ſigne d'alliance. Le ſoin qu'ils ont pris de le conſerver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole ou du-moins reconnoiſſans des préſens qu'on leur a faits.

Nous apperçûmes auſſi fort diſtinctement, lorſque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes ſur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux & couroient à toutes jambes le long de la côte ſuivant notre route. Ils paroiſſoient même de tems en tems nous faire des ſignes avec la main, comme s'ils euſſent deſiré que nous allaſſions à eux. Selon le rapport des Eſpagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaiſſeau *la Conception* qui ſe perdit ſur leur côte en 1765. Ils lui aiderent même à ſauver une partie des marchandiſes de la cargaiſon, & à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Eſpagnols y conſtruiſirent des débris de leurs navires une barque dans laquelle ils ſe ſont rendus à Buenos-Aires. C'eſt à ces Indiens que le chambekin l'Andalous ſe diſpoſoit à amener des Miſſionnaires, lorſque nous ſommes ſortis de la riviere de la Plata. Au reſte des pains de cire provenans de la cargaiſon de ce navire, ont été portés par les courans juſque ſur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

Américains de la terre de Feu.

On a vû qu'à midi nous étions ſortis du premier goulet: pour lors nous fîmes de la voile. Le vent s'étoit rangé au Sud, & la marée continuoit à nous élever dans l'Oueſt. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillâmes dans la baie Boucault ſur dix-huit braſſes fond de vaze.

Mouillage dans la baie Boucault.

Entrevue avec les Patagons.

Dès que nous fûmes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix Officiers armés chacun de nos fuſils, & nous allâmes deſcendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vîmes venir à nous ſix Américains à cheval & au grand galop. Ils deſcendirent de cheval à cinquante pas, & ſur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant ils tendoient les mains & les appuyoient contre les nôtres. Ils nous ſerroient enſuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua* que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-tems ſans ſe raſſurer. Après beaucoup de careſſes réciproques, nous fîmes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur diſtribuâmes & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque inſtant leur nombre augmentoit; bientôt il s'en ramaſſa une trentaine parmi leſquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance & nous firent les mêmes careſſes que les premiers. Ils ne paroiſſoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fuſils, il nous faiſoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiſſoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos Meſſieurs s'occupoient à ramaſſer des plantes; pluſieurs Patagons ſe mirent auſſi à en chercher, & ils apportoient les eſpeces qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le Chevalier du Bouchage dans cette occupa-

tion, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal fort apparent, & lui demander par ſigne de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un uſage de cette Médecine qui connoît les ſimples & les applique à la guériſon des hommes. C'étoit celle de Macaon, le Médecin des Dieux ; & l'on trouveroit pluſieurs Macaons chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuſes à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par ſignes du tabac à fumer, & le rouge ſembloit les charmer : auſſi-tôt qu'ils appercevoient ſur nous quelque choſe de cette couleur, ils venoient y paſſer la main deſſus & témoignoient en avoir grande envie. Au reſte à chaque choſe qu'on leur donnoit, à chaque careſſe qu'on leur faiſoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'aviſa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laiſſant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils ſe frappoient avec la main ſur la gorge & pouſſoient en ſoufflant un ſon tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un ſpectacle aſſez bizarre.

Cependant le jour s'avançoit & il étoit tems de ſonger à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y diſpoſions, ils en parurent fâchés ; ils nous faiſoient ſigne d'attendre & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils deſiroient : il nous ſembla qu'ils euſſent mieux aimé que nous couchaſſions à terre. Lorſqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnerent au bord de la mer ; un Patagon chantoit pendant

dant cette marche. Quelques-uns ſe mirent dans l'eau juſqu'aux genoux pour nous ſuivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il falloit avoir l'œil à tout. Ils ſaiſiſſoient tout ce qui leur tomboit ſous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille ; on s'en apperçut, & il la rendit ſans réſiſtance. Avant que de nous éloigner, nous vîmes encore groſſir leur troupe par d'autres qui arrivoient inceſſamment à toute bride. Nous ne manquâmes pas en nous ſéparant d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Deſcription de ces Américains.

Ces Américains ſont les mêmes que ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors ſur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes ſont d'une belle taille ; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-deſſous de cinq pieds cinq à ſix pouces, ni au-deſſus de cinq pieds neuf à dix pouces ; les gens de l'Etoile en avoient vu dans le précédent voyage pluſieurs de ſix pieds. Ce qu'ils ont de giganteſque, c'eſt leur énorme carrure, la groſſeur de leur tête & l'épaiſſeur de leurs membres. Ils ſont robuſtes & bien nourris, leurs nerfs ſont tendus, leur chair eſt ferme & ſoutenue ; c'eſt l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de ſucs, a pris tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible ; leur figure n'eſt ni dure ni deſagréable, pluſieurs l'ont jolie ; leur viſage eſt rond & un peu plat ; leurs yeux ſont vifs ; leurs dents extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges ; ils portent de longs cheveux noirs attachés ſur le ſommet de la tête. J'en ai vu qui avoient ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur couleur eſt bronzée com-

me l'eſt ſans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone Torride, que de ceux qui y naiſſent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient les joues peintes en rouge ; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractere féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles venir; car ils vouloient toujours que nous attendiſſions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroiſſoit être leur camp à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons eſt le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata; c'eſt un ſimple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de ſourillos, attaché autour du corps avec une ceinture; il deſcend juſqu'aux talons & ils laiſſent communément retomber en arriere la partie faite pour couvrir les épaules; de ſorte que, malgré la rigueur du climat, ils ſont preſque toujours nuds de la ceinture en haut. L'habitude les a ſans doute rendus inſenſibles au froid; car quoique nous fuſſions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un ſeul jour à dix degrés au-deſſus de la congellation. Ils ont des eſpeces de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de largeur. Quelques-uns de nos Meſſieurs ont auſſi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de raſſade dont on fait des colliers.

Les ſeules armes que nous leur ayons vues, ſont deux

cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, ſemblables à ceux dont on ſe ſert dans toute cette partie de l'Amérique, & que nous avons décrit plus haut. Ils avoient auſſi de petits couteaux de fer, dont la lame étoit épaiſſe d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux de fabrique Angloiſe leur avoient vraiſemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étoient ſellés & bridés à la maniere des habitans de la riviere de la Plata. Un Patagon avoit à ſa ſelle des cloux dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir treſſé, enfin tout un harnois Eſpagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle & la chair de guanaques & de vigognes. Pluſieurs en avoient des quartiers attachés ſur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux cruds. Ils avoient auſſi avec eux des chiens petits & vilains, leſquels, ainſi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare ſur cette côte & même ſur le terrein.

Aucun d'eux ne paroiſſoit avoir de ſupériorité ſur les autres; ils ne témoignoient même aucune eſpece de déférence pour deux ou trois vieillards qui étoient dans cette bande. Il eſt très-remarquable que pluſieurs nous ont dit les mots Eſpagnols ſuivans *magnana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenſes de l'Amérique méridionale, ſans ceſſe à cheval hommes, femmes & enfans, ſuivant le gibier ou les beſtiaux dont ces plaines ſont couvertes, ſe vêtiſſant & ſe cabanant avec des peaux, ils ont encore vraiſemblablement avec les Tartares cette reſſemblance, qu'ils vont piller les caravanes des

voyageurs. Je terminerai cet article en diſant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'eſt celle des Patagons.

Qualité du ſol de cette partie de l'Amérique.

Le terrein où nous débarquâmes eſt fort ſec, & à cela près il reſſemble beaucoup à celui des îles Malouines. Les Botaniſtes y ont retrouvé preſque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goemons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais ſeulement quelques brouſſailles. Lorſque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous paſſâmes à terre, nous remarquâmes qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'Eſt. C'eſt une remarque que nous eûmes pluſieurs fois occaſion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déja frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du ſoir, l'Ebe reverſa dans l'Oueſt. Nous ſondâmes à mer étale, & nous trouvâmes 21 braſſes d'eau, nous n'en avions eu que 18 en mouillant.

Remarques ſur les marées dans cette partie.

Second mouillage dans la baie Boucault.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au Nord-Oueſt, nous appareillâmes toutes voiles dehors contre la marée, gouvernant au Sud-Oueſt-quart-Oueſt; nous ne pûmes faire qu'une lieue, les vents ayant paſſé au Sud-Oueſt grand frais, nous laiſſâmes retomber l'ancre par 19 braſſes, ſable, vaze & coquilles pourries. Le mauvais tems continua toute cette journée & la ſuivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écartés de la côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un inſtant où l'on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient ſans doute auſſi fâchés que nous. On voyoit la

troupe raſſemblée à l'endroit où nous avions débarqué, & nous crûmes diſtinguer avec les longues vues qu'ils y avoient élevé quelques hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné; car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous regrettâmes fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis; on les contentoit à bien peu de frais.

Obſervation de longitude.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une braſſe d'eau de différence. Le 10 par une obſervation de diſtance de la lune à Régulus, M. Verron déduiſit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 min. 15 ſec. & celle de l'entrée orientale du ſecond goulet de 73 deg. 34 min. 30 ſec Le thermometre de Réaumur baiſſa de 9 à 8 & à 7 deg.

Perte d'une ancre.

Le 11 à minuit & demi, le vent ayant paſſé au Nord-Eſt, & le courant portant à l'Oueſt depuis une heure, je ſignalai l'appareillage. Nous fîmes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi ſur le cable nos poulies de franc funin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdîmes ainſi notre ancre. Nous appareillâmes ſous toutes voiles & ne tardâmes pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de Nord-Oueſt ſuffiſoit à peine pour nous ſoutenir quoique le courant ne ſoit pas à beaucoup près auſſi fort dans le ſecond goulet que dans le premier. A midi l'ebe vint à notre ſecours & nous paſſâmes le ſecond goulet (1), les vents ayant varié juſqu'à trois heures après midi qu'ils

Paſſage du ſecond goulet.

(1) De la ſortie du premier goulet à l'entrée du ſecond, il peut y avoir ſix à ſept lieues, & la largeur du détroit y eſt auſſi d'environ ſept lieues. Le ſecond goulet git Nord-Eſt-quart-d'Eſt & Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt. Il a environ une lieue & demie de largeur, & trois à quatre de longueur.

ſoufflerent grand frais du Sud-Sud-Oueſt au Sud-Sud-Eſt avec de la pluie & des grains violens (1). En deux bords nous parvînmes au mouillage dans le Nord de l'île Sainte-Elizabeth, où nous ancrâmes à deux milles de terre par 7 braſſes, fond de ſable gris, gravier & coquillage pourri. L'Etoile, qui mouilla un quart de lieue plus dans le Sud-Eſt de nous, y avoit 17 braſſes d'eau.

Mouillage près de l'île Sainte-Eliſabeth.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie & de grele, nous força de paſſer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après-midi nous mîmes un canot dehors pour aller ſur l'île Sainte-Elizabeth (2). Nous débarquâmes dans la partie du Nord-Eſt de l'île. Ses côtes ſont élevées & à pic, excepté à la pointe du Sud-Oueſt & à celle du Sud-Eſt où les terres s'abaiſſent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que ſous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrein de l'île eſt fort ſec; nous n'y trouvâmes d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du Sud-Oueſt, & elle y étoit ſaumache. Nous vîmes auſſi pluſieurs marais aſſéchés, où la terre eſt en quelques endroits couverte d'une légere croute de ſel. Nous rencontrâmes des outardes, mais en petit nombre & ſi farouches, que l'on ne put jamais les approcher aſſez pour les tirer; elles étoient cependant ſur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette

Deſcription de cette île.

(1) En paſſant le ſecond goulet, il convient de hanter la côte des Patagons, parce qu'au ſortir du goulet les marées portent ſur le Sud, & qu'il faut s'y méfier d'une tête baſſe qui naît au-deſſous de la pointe de *l'île Saint-Georges*, encore que cette pointe apparente ſoit élevée & coupée à pic, la terre baſſe s'avance dans l'Oueſt-Nord-Oueſt.

(2) *L'île Sainte-Eliſabeth* gît Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt, avec la pointe occidentale du ſecond goulet à la terre des Patagons. Les îles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* giſſent auſſi Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt entre elles, & avec la pointe occidentale du ſecond goulet à l'île Saint-Georges.

île. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de pluſieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & l'on n'y peut faire du feu qu'avec une eſpece de petite bruyere. Déja même nous en avions ramaſſé, craignant d'être obligés de paſſer la nuit ſur cette île où le mauvais tems nous retint juſqu'à neuf heures du ſoir ; nous n'y euſſions pas été mieux couchés que nourris.

CHAPITRE IX.

Navigation depuis l'île Sainte-Eliſabeth juſqu'à la ſortie du détroit de Magellan ; détails nautiques ſur cette navigation.

Difficultés du paſſage le long de l'île Sainte-Eliſabeth.

NOUS allions entrer dans la partie boiſée du détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi que le vent étant venu au Nord-Oueſt, nous appareillâmes malgré ſa violence & fîmes route dans le canal qui ſépare l'île Sainte-Elizabeth des îles Saint-Barthelemi & aux Lions (1). Il falloit ſoutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt preſque continuellement de cruelles raffales par-deſſus les hautes terres de Sainte-Elizabeth que nous étions contraints de ranger pour éviter les bâtures qui ſe prolongent autour des deux autres îles (2). La marée en canal portoit au Sud & nous parut très-forte. Nous vînmes attaquer la terre du continent au-deſſous du *cap Noir;* c'eſt où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en eſt ici aſſez agréable. Elle court vers le Sud & les marées n'y ſont plus auſſi ſenſibles.

(1) Les îles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* ſont liées enſemble par une bâture. Il y a auſſi deux bâtures l'une au Sud-Sud-Oueſt de l'île aux Lions, l'autre au Nord-Nord-Eſt de Saint-Barthelemi à une ou deux lieues; enſorte que ces trois bâtures & les deux îles forment une chaîne, entre laquelle à l'Eſt-Sud-Eſt & l'île Sainte-Eliſabeth à Oueſt-Nord-Oueſt, eſt le canal pour avancer dans le détroit. Ce canal court Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt.

Je ne crois pas qu'il y ait paſſage dans le Sud des îles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'île Sainte-Eliſabeth & la grand-terre.

(2) De la ſortie du ſecond goulet à la pointe Nord-Eſt de l'île Sainte-Eliſabeth, il y a près de quatre lieues. L'île Sainte-Eliſabeth s'étend Sud-Sud-Oueſt & Nord-Nord-Eſt dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la ranger en paſſant ce canal.

De la pointe Sud-Oueſt de l'île Sainte-Eliſabeth au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

Nous

Nous eûmes du vent très-frais & par raffales juſqu'à ſix heures du ſoir, il calma enſuite & devint maniable. Nous prolongeâmes la côte environ à une lieue de diſtance par un tems clair & ſerein; nous flattant de doubler pendant la nuit *le cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, *le port Famine* ſous le vent à nous. Vains projets. A minuit & demi les vents ſauterent tout d'un coup au Sud-Oueſt, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenerent avec eux la pluie & la grele; enfin le tems devint auſſi mauvais qu'il paroiſſoit beau l'inſtant d'auparavant. Telle eſt la nature de ce climat; les variations dans le tems s'y ſuccedent avec une telle promptitude, qu'il eſt impoſſible de prévoir leurs rapides & dangereuſes révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée ſur ſes cargues, nous fûmes obligés de louvoyer ſous la mizaine, la grande voile d'étai & les huniers aux bas ris, pour tâcher de doubler *la pointe Sainte-Anne* & nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pûmes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arriere, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu, nous perdîmes trois lieues en neuf heures de cette allure funeſte, & il fallut ſe réſoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût ſous le vent. Nous la rangeâmes la ſonde à la main: & vers onze heures du matin nous mouillâmes à un mille de terre par huit braſſes & demie de ſable vazeux, dans une baie que je nommai *la baie Duclos* (1), du nom

1767. *Décembre.*

Mauvais tems, nuit fâcheuſe.

Mouillage dans la baie Duclos.

(1) Depuis le *cap Noir* la côte court ſur le Sud-Sud-Eſt juſqu'à la pointe ſeptentrionale de la baie Duclos qui peut en être à ſept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans les terres de Feu un enfoncement immenſe, que je ſoupçonne être un canal qui débouche plus Eſt que le *cap de Horn*. Le *cap Montmouth* en fait la pointe ſeptentrionale.

de M. Duclos Guyot, Capitaine de brûlot, mon ſecond dans ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand ſecours.

Deſcription de cette baie.

Cette baie ouverte à l'Eſt, a très-peu d'enfoncement. Sa pointe du Nord avance un peu plus au large que celle du Sud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de diſtance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve ſix & huit braſſes d'eau juſqu'à un cable de terre. C'eſt un excellent mouillage, puiſque les vents d'Oueſt, qui ſont ici les vents régnans & qui ſoufflent avec impétuoſité, viennent par-deſſus la côte, laquelle y eſt fort élevée. Deux petites rivieres ſe déchargent dans la baie; l'eau eſt ſaumache à leur embouchure, mais à cinq cents pas au-deſſus elle eſt très-bonne. Une eſpece de prairie regne le long du débarquement, lequel eſt de ſable; les bois s'élevent enſuite en amphithéatre, mais le pays eſt preſque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrein, ſans voir d'autre gibier que deux ou trois beccaſſines, quelques ſarcelles, canards & outardes en fort petite quantité: nous y avons auſſi apperçu quelques perruches, celles-là ne craignent pas le froid.

Nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere la plus méridionale ſept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelaſſées & de la forme d'un four; elles paroiſſoient récemment conſtruites & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontâmes cette riviere aſſez loin, & nous vîmes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous paſſâmes à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale; obſervation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges, puiſque nous avions vu juſque-là les eaux

Nouvelle obſervation ſur les marées.

augmenter, lorſque le courant ſortoit du détroit. Mais il me ſemble d'après diverſes obſervations, que lorſqu'on a paſſé les goulets, les marées ceſſent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court Nord & Sud. La quantité de canaux dont y eſt coupée la terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous paſſâmes dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5 deg. Le 15 à midi nous y obſervâmes 53 deg. 20 min. de latitude, & ce jour-là nous occupâmes nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

Obſervations nautiques.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident & nous annoncer un vent favorable. Nous virâmes à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la briſe étant venue d'où nous l'avions eſpérée, nous appareillâmes. Le ciel à la vérité étoit couvert &, ſuivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'Eſt & de Nord-Eſt étoit accompagné de brume & de pluie. Nous paſſâmes *la pointe Sainte-Anne* (1) & *le cap Rond* (2). La premiere eſt unie, d'une médiocre hauteur & couvre une baie profonde où l'ancrage eſt ſûr & commode. C'eſt celle à qui le malheureux ſort de la colonie de *Philippeville* établie par le préſomptueux Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap rond eſt une terre élevée & remarquable par la forme que déſigne ſon nom. Les côtes dans tout cet eſpace ſont boiſées & eſcar-

(1) De la *baie Duclos* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le giſſement étant le Sud-Eſt-quart-Sud; il y a à-peu-près la même diſtance entre la pointe Sainte-Anne & le cap Rond, leſquels ſont reſpectivement Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt.

(2) Depuis le ſecond goulet juſqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis ſept juſqu'à cinq lieues. Il ſe rétrécit au cap Rond où il n'en a gueres plus de trois.

pées; celles de la terre de Feu paroiſſent hachées par pluſieurs détroits. Leur aſpect eſt horrible; les montagnes y ſont couvertes d'une neige bleue auſſi ancienne que le monde. Entre le cap rond & *le cap Forward* il y a quatre baies, dans leſquelles on peut mouiller.

Deſcription d'un cap ſingulier.

Deux de ces baies ſont ſéparées par un cap dont la ſingularité fixa notre attention & mérite une deſcription particuliere. Ce cap élevé de plus de cent-cinquante pieds au-deſſus du niveau de la mer, eſt tout entier compoſé de couches horiſontales de coquilles pétrifiées. J'ai ſondé en canot au pied de ce monument qui atteſte les grands changemens arrivés à notre globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent braſſes.

Le vent nous conduiſit juſqu'à une lieue & demie du cap Forward; alors le calme ſurvint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot viſiter les environs du cap Forward, y prendre des ſondes & des relevemens.

Deſcription du cap Forward.

Ce cap eſt la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes obſervations, nous avons conclu ſa latitude auſtrale de 54 deg. 5 min. 45 ſec. Il préſente une ſurface à deux têtes d'environ trois quarts de lieue, dont la tête orientale eſt plus élevée que celle de l'Oueſt. La mer eſt preſque ſans fond ſous le cap; toutefois entre les deux têtes, dans une eſpece de petite baie embellie par un ruiſſeau aſſez conſidérable, on pourroit mouiller par 15 braſſes, fond de ſable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux par le vent de Sud, ne doit ſervir que dans un cas forcé. Tout le cap eſt un rocher vif & taillé à pic, ſa cime élevée eſt couverte de neige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevaſſes & s'y nourriſſent d'une éternelle

humidité. Nous avons abordé au-deſſous du cap à une petite pointe de roches, ſur laquelle nous eûmes peine à trouver place pour quatre perſonnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaſte continent, nous arborâmes le pavillon de notre bateau, & ces antres ſauvages retentirent pour la premiere fois de pluſieurs cris de *vive le Roi!* Nous relevâmes de-là le *cap Holland* à Oueſt 4 deg. Nord; ainſi la côte commençoit à reprendre du Nord.

Mouillage dans la baie Françoiſe.

Nous revînmes à bord à ſix heures du ſoir, & peu de tems après, les vents ayant paſſé au Sud-Oueſt, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennes *baie Françoiſe.* A huit heures & demie du ſoir nous y jettâmes l'ancre ſur 10 braſſes, fond de ſable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au Nord-Eſt-quart-Eſt 5 deg. Nord; l'autre au Sud 5 deg. Oueſt, & l'îlot du milieu au Nord-Eſt. Comme nous avions beſoin de nous munir d'eau & de bois pour la traverſée de la mer Pacifique, & que le reſte du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que juſqu'auprès de la baie Françoiſe, je me déterminai à y faire nos proviſions, d'autant plus que M. de Gennes la repréſente comme très-ſûre & fort commode pour ce travail; ainſi dès le ſoir même nous mîmes tous nos bateaux à la mer.

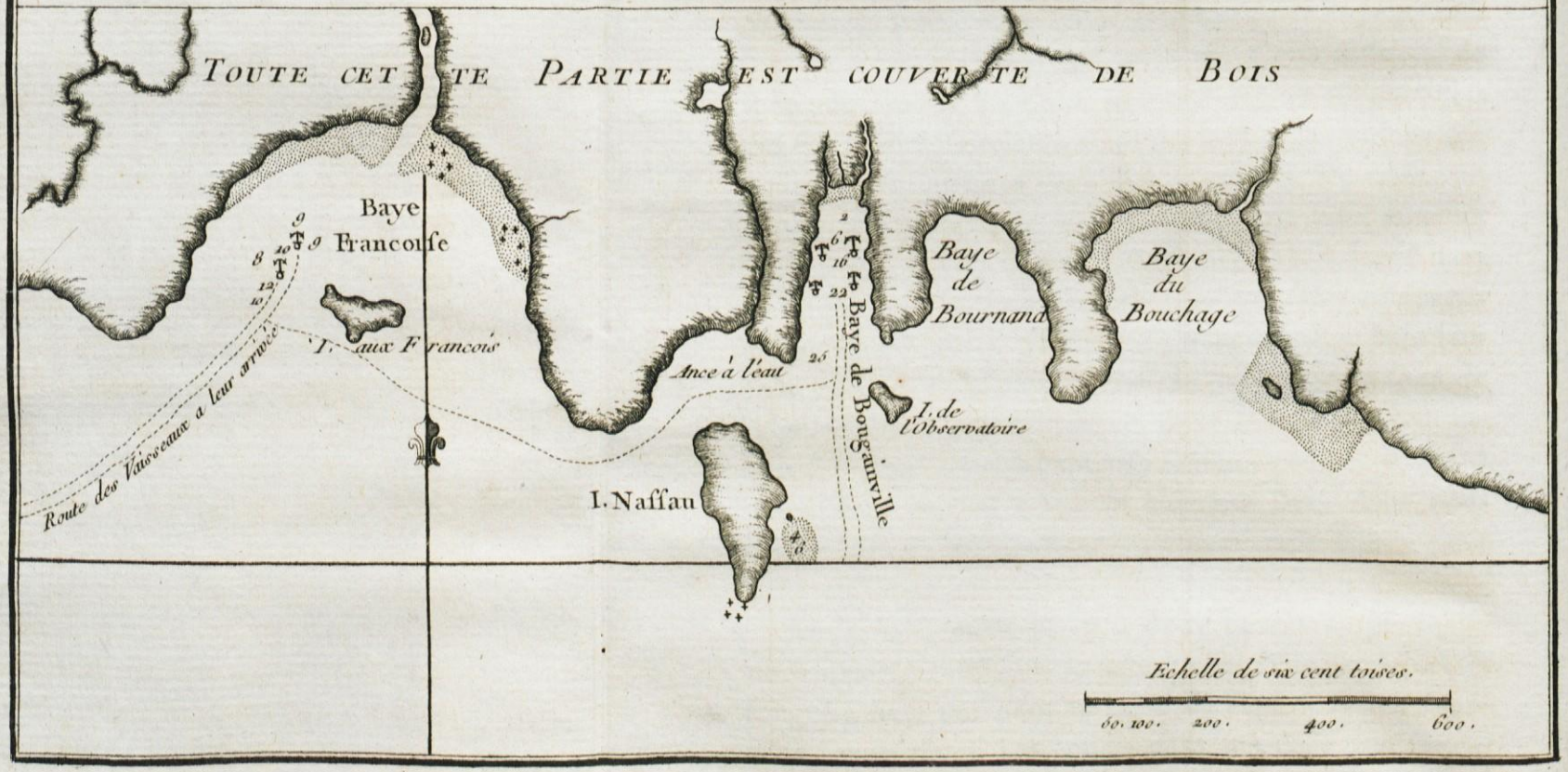
Avis ſur ce mouillage.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, ſoufflant par raffales très-violentes; la mer groſſit & briſoit autour de nous ſur un banc qui paroiſſoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faiſoient faire au vaiſſeau ſur ſon ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne ſurjaulât, & nous paſſâmes la nuit dans une appréhenſion continuelle.

L'Etoile mouillée plus en-dehors que nous fut moins moleſtée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot ſonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné ſon nom. La mer étoit baſſe, & il ne paſſa qu'après avoir échoué ſur un banc qui eſt à l'embouchure; il reconnut que nos chaloupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute; en ſorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour. Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroiſſoit pas ſûr, me détermina à conduire les vaiſſeaux dans une petite baie à une lieue dans l'Eſt de celle-ci. J'y avois coupé ſans peine en 1765 un chargement de bois pour les Malouines, & l'équipage du vaiſſeau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'aſſurer ſi les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruiſſeau qui tombe au fond de la baie même, lequel ſeroit conſacré aux beſoins journaliers & à laver, les deux baies voiſines avoient chacune un ruiſſeau propre à fournir aiſément l'eau dont nous avions beſoin, ſans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conſéquence le 17 à deux heures après-midi, nous appareillâmes ſous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous paſſâmes au large de l'îlot de la baie Françoiſe, nous donnâmes enſuite dans une paſſe fort étroite & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du Nord de cette baie & une île élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette paſſe conduit à l'entrée de la baie Bougainville qui eſt encore couverte par deux autres îlots dont le plus conſidérable a mérité le nom d'*îlot de l'Obſerva-*

PLAN Géométrique de Plusieurs Bayes situées au Detroit de MAGELLAN, entre les Caps Rond et Forward.



toire (1). La baie eſt longue de deux cents toiſes & large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; auſſi la mer y eſt-elle toujours comme l'eau d'un baſſin.

Nous mouillâmes à trois heures à l'entrée de la baie par vingt-huit braſſes d'eau & nous envoyâmes auſſi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé ſon ancre de dehors par un trop grand fond, chaſſa ſur l'îlot de l'Obſervatoire; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la ſoutenir, ſa poupe vint à quelques pieds de l'îlot, ayant encore au-deſſous d'elle 30 braſſes d'eau. La côte du Nord-Eſt de cet îlot n'eſt pas auſſi eſcarpée. Nous employâmes le reſte du jour à nous amarrer, la proue au large ayant une ancre devant mouillée par 23 braſſes de ſable vazeux, une ancre à jet derriere preſque à terre, deux grelins à des arbres ſur la côte de bas-bord, & deux ſur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprès du ruiſſeau deux cabanes de branchages, leſquelles paroiſſoient abandonnées depuis long-tems. J'y en avois fait conſtruire une d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laiſſé quelques préſens pour les Sauvages que le hazard y conduiroit, & j'avois attaché au-deſſus un pavillon blanc: on trouva la cabane détruite, le pavillon & les préſens enlevés.

Mouillage dans la baie Bougainville.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit deſcendre; l'on débarqua auſſi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les ſoufrer; on diſpoſa des mares pour les la-

Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois.

(1) Du cap Rond à l'îlot de l'Obſervatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court ſur l'Oueſt-Sud-Oueſt. Dans cet eſpace il y a trois bons mouillages.

vandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit beſoin d'un radoub. Nous paſſâmes le reſte du mois de Décembre dans cette baie où nous fîmes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage; les chemins ſe trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reſte du travail de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons auſſi donné demi-bande & monté dix-huit canons. L'Etoile eut même le bonheur d'étancher ſa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Montevideo étoit tout auſſi conſidérable qu'avant ſa demi-carène à la Encenada. En élevant tout-à-fait ſon devant & levant quelques planches de ſon doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de ſon étrave qui eſt de deux pieces. L'on y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand ſoulagement à l'équipage de cette flûte qu'écraſoit l'exercice journalier de la pompe.

Obſervations aſtronomiques & météorologiques.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ſes inſtrumens ſur l'îlot de l'Obſervatoire; mais il y paſſa vainement la plus grande partie de ſes nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'Aſtronomie, lui a refuſé toute obſervation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois obſervations faites au quart de cercle la latitude auſtrale de l'îlot de 53 ^{d} 50′ 25″. Il y a auſſi déterminé l'établiſſement de l'entrée de la baie de 00^{h} 59′. La mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre ſéjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9^{d}, il a baiſſé juſqu'à 5^{d}, & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12 ^{d} & demi. Le ſoleil alors paroiſſoit ſans nuages, & ſes rayons peu connus ici faiſoient fondre une partie de la neige ſur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné

compagné de M. le Prince de Naſſau, profitoit de ces journées pour herboriſer. Il falloit vaincre des obſtacles de tous les genres, mais ce terrein âpre avoit à ſes yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ſes cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéreſſantes. La chaſſe & la pêche n'étoient pas auſſi heureuſes; jamais elles n'ont rien produit, & le ſeul quadrupede que nous ayons vu ici a été un renard preſque ſemblable à ceux d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

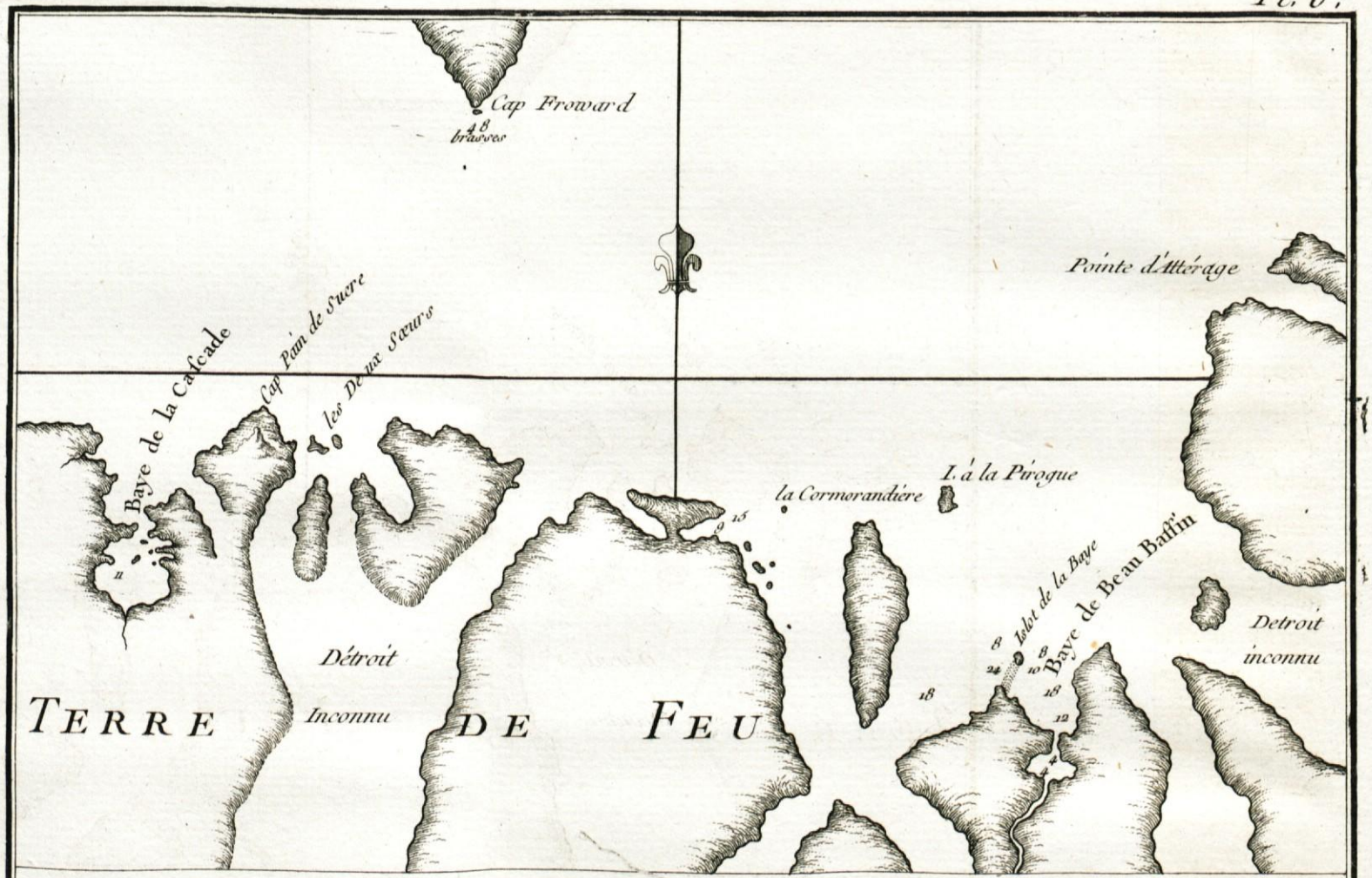
Deſcription de cette partie du détroit.

Nous fîmes auſſi pluſieurs tentatives pour reconnoître les côtes voiſines du continent & de la terre de Feu; la premiere fut infructueuſe. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller juſqu'au cap Holland & de viſiter les mouillages qui pourroient ſe trouver dans cette étendue. A notre départ il faiſoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il ſe leva une petite briſe du Nord-Oueſt, & ſur-le-champ le vent ſauta au Sud-Oueſt, grand frais. Nous luttâmes contre pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnâmes avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui ſe décharge dans une anſe de ſable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchâmes, comptant que le mauvais tems ne ſeroit pas de longue durée. L'eſpérance que nous en eûmes ne ſervit qu'à nous faire percer de pluie & tranſir de froid. Nous avions conſtruit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y paſſer la nuit moins à découvert. Ce ſont les palais des naturels de ce pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chaſſerent de notre gîte, & nous fûmes contraints de nous

refugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquâmes à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuſe, le vent & la pluie redoublerent & ne nous laiſſerent d'autre parti à prendre que de rebrouſſer chemin au point du jour. Nous arrivâmes à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet aſyle ; car bientôt le tems devint ſi mauvais, qu'il eût été impoſſible de nous mettre en route pour revenir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le ſoleil étoit près de dix-huit heures ſur l'horiſon.

Reconnoiſſance faite de pluſieurs ports aux terres de Feu.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de ſuccès une nouvelle courſe pour viſiter une partie des terres de Feu & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward ; je me propoſois de repaſſer enſuite au cap Holland & de reconnoître la côte depuis ce cap juſqu'à la baie Françoiſe ; ce que nous n'avions pu faire dans la premiere tentative. Je fis armer d'eſpingoles & de fuſils la chaloupe de la Boudeuſe & le grand canot de l'Etoile ; & le 27 à quatre heures du matin je partis du bord avec M^rs de Bournand, d'Oraiſon & le Prince de Naſſau. Nous mîmes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoiſe pour traverſer aux terres de Feu, où nous terrîmes ſur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anſe de ſable mauvaiſe même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la reſſource d'entrer à mer haute dans la riviere où ils trouveroient un abri. Nous dînâmes ſur ſes bords dans un aſſez joli boſquet qui couvroit de ſon ombre pluſieurs cabanes ſauvages. De cette ſtation nous relevâmes la pointe du Oueſt de la baie Françoiſe au



PLAN De Plusieurs Bayes découvertes aux Terres de Feu au-de-là du Cap Rond, dans le Détroit de MAGELLAN

½ 1 2 3 L.
Echelle de 3. Lieues.

Nord-Oueſt-quart-Oueſt 5^d Oueſt, & on s'en eſtima à cinq lieues de diſtance.

Après midi nous reprîmes notre route en longeant à la rame la terre de Feu; il ventoit peu de la partie du Oueſt, mais la mer étoit très-houleuſe. Nous traverſâmes un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues eſt coupée dans ſon milieu par une île fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vîmes dans cette partie & le gros houl, nous firent penſer que ce pourroit bien être un détroit, lequel doit conduire à la mer aſſez proche du cap de Horn. Etant preſque paſſés de l'autre bord, nous vîmes pluſieurs feux paroître & s'éteindre; enſuite ils reſterent allumés, & nous diſtingâmes des Sauvages ſur la pointe baſſe d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allâmes auſſi tôt à leurs feux, & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déja vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcerent en nous abordant, & que ſans ceſſe ils nous le répétoient, comme les Patagons répetent le mot *chaoua*. La même cauſe nous a fait leur laiſſer cette fois le même nom. J'aurai dans la ſuite occaſion de décrire ces habitans de la partie boiſée du détroit. Le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de reſter long-tems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze canots dans une anſe voiſine. Nous les quittâmes pour traverſer la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déja faite nous empêcha de viſiter. Nous la paſſâmes ſur le bord d'une riviere aſſez conſidérable, où nous fîmes grand feu & où

Rencontre de Sauvages.

les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous ſervirent de tentes ; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Baie & port de Beaubaſſin.

Le lendemain au matin nous vîmes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en prîmes les ſondes, ainſi que celles de la baie. Le mouillage eſt très-bon dans la baie depuis quarante braſſes juſqu'à douze, fond de ſable, petit gravier & coquillage. On y eſt à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale eſt reconnoiſſable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme* ; dans l'Oueſt eſt un îlot entre lequel & la côte il n'y a point paſſage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 braſſes fond de vaze ; dans le goulet le fond eſt de roches par 4, 5 & 6 braſſes ; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'Eſt où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubaſſin*. Lorſqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il ſuffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut deſirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubaſſin.

Sa deſcription.

Je laiſſai ici le Chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoiſſances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner enſuite aux vaiſſeaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des Officiers de cette flûte qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fîmes route à l'Oueſt & viſitâmes d'abord une île que nous tournâmes & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18

braſſes fond de ſable & petit gravier. Sur cette île il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En ſuivant la côte nous gagnâmes avant le coucher du ſoleil une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, à cauſe d'une roche apparente qui en eſt dans l'Eſt-Sud-Eſt environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 braſſes d'eau, 8 & 9 dans le mouillage; nous y paſſâmes la nuit.

Baie de la Cormorandiere.

Le 29 à la pointe du jour nous ſortîmes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguâmes à l'Oueſt, aidés d'une marée très-forte. Nous paſſâmes entre deux îles d'une grandeur inégale que je nommai *les deux Sœurs*. Elles giſſent Nord-Nord-Eſt & Sud Sud-Oueſt avec le milieu du cap Forward, dont elles ſont diſtantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommâmes *Pain de ſucre* une montagne de cette forme très-aiſée à reconnoître, laquelle gît Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt avec la pointe la plus méridionale du même cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere nous découvrîmes une belle baie avec un port ſuperbe dans le fond; une chûte d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, m'engagea à les nommer *baie & port de la Caſcade*. Le milieu de cette baie gît Nord-Eſt & Sud-Oueſt avec le cap Forward. La ſureté & la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laiſſent rien à deſirer.

Baie & port de la Caſcade.

La caſcade eſt formée par les eaux d'une petite riviere qui ſerpente dans la coupée de pluſieurs montagnes fort élevées, & ſa chûte peut avoir cinquante à ſoixante toiſes. J'ai monté au-deſſus; le terrein y eſt entremêlé de boſquets & de petites plaines d'une mouſſe courte & ſpongieuſe; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du

Deſcription du pays.

paſſage d'aucun homme; les Sauvages de cette partie ne quittent gueres les bords de la mer qui fourniſſent à leur ſubſiſtance. Au reſte toute la portion de la terre de Feu, compriſe depuis l'île Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de groſſes îles inégales, élevées, montueuſes & dont les ſommets ſont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres & les plantes ſont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons; & aux arbres près, le terrein y reſſemble aſſez à celui des îles Malouines.

Utilité des trois ports décrits précédemment.

Je joins ici la Carte particuliere que j'ai faite de cette intéreſſante partie de la côte des terres de Feu. Juſqu'à préſent on n'y connoiſſoit aucun mouillage, & les navires évitoient de l'approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire, facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des Navigateurs. Il n'eſt que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé pluſieurs de rétrograder juſqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu, & d'y gagner un des trois mouillages ci-deſſus, ce que l'on pourra preſque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaiſſeaux. De-là toutes les bordées ſeront avantageuſes, & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être ſenſibles, il ne ſera plus difficile de gagner le *port Galant*.

Nous paſſâmes dans le port de la Caſcade une nuit fort déſagréable. Il faiſoit grand froid, & la pluie tomba ſans

interruption. Elle dura preſque toute la journée du 30. A cinq heures du matin, nous ſortîmes du port, & nous traverſâmes à la voile avec un grand vent & une mer très-groſſe pour notre foible embarcation. Nous ralliâmes le continent à-peu-près à égale diſtance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit pas queſtion de ſonger à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faiſant vent arriere, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la driſſe & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traverſant la baie Françoiſe, un faux coup de barre ne nous mît le canot ſur la tête. Enfin j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon abſence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout diſpoſé pour l'appareillage ; auſſi nous commençâmes à deſamarer dans l'après-midi.

Le 31 Décembre à quatre heures du matin, nous achevâmes de nous deſamarer, & à ſix heures nous ſortîmes de la baie en nous faiſant remarquer par nos bâtimens à rame. Il faiſoit calme ; à ſept heures il ſe leva une briſe du Nord-Eſt, qui ſe renforça dans la journée, & fut aſſez claire juſqu'à midi, le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie étant à mi-canal, nous découvrîmes & relevâmes *la Caſcade* au Sud-Eſt, *le Pain de ſucre* à l'Eſt-Sud-Eſt 5 d Sud, le *cap Forward* (1) à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, *le cap Holland* (2) à Oueſt-Nord-Oueſt

Départ de la baie Bougainville.

(1) Depuis l'îlot de l'Obſervatoire juſqu'au cap Forward, il y a environ ſix lieues, & la côte court à-peu-près ſur le Oueſt-Sud-Oueſt. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(2) Dans l'eſpace d'environ cinq lieues qui ſépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anſes peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

4 d Oueſt. De midi à ſix heures du ſoir, nous doublâmes le cap Holland. Il ventoit peu, & la briſe ayant molli ſur le ſoir, le tems d'ailleurs étant fort ſombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrâmes à dix heures par 16 braſſes d'eau, fond de gros gravier, ſable & petit corail, ayant le cap Galant (1) au Sud-Oueſt 3 d Oueſt. Nous eûmes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit, il y eut une pluie continuelle & grand vent de Sud-Oueſt.

Mouillage dans la baie Forteſcû.

1768. *Janvier.*

Nous commençâmes l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Forteſcû*, au fond de laquelle eſt le port Galant (2). Le plan de la baie & du port eſt fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loiſir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois ſemaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il eſt juſte de faire un peu partager aux Lecteurs le déſagrément de ces journées funeſtes, en ébauchant le détail de notre ſéjour ici.

Détails des contrariétés que nous y eſſuyons.

Mon premier ſoin fut d'envoyer viſiter la côte juſqu'à la baie Eliſabeth, & les îles dont le détroit de Magellan eſt ici parſemé ; nous appercevions du mouillage deux de ces îles, nommées par Narborough *Charles* & *Mont-*

(1) Le cap Holland & le cap Galant giſſent entre eux Eſt 2 deg. Sud & Oueſt 2 deg. Nord, & la diſtance eſt d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé qui eſt le *cap Coventry*. On y place auſſi pluſieurs baies dont nous n'avons reconnu que la *baie Verte*, ou *baie Deſcardes*, qu'on a viſitée par terre. Elle eſt grande & profonde ; mais il y paroît pluſieurs hauts fonds.

(2) La baie de Forteſcû peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, juſqu'à une preſqu'île qui, partant de la côte de l'Oueſt de la baie, s'étend dans l'Eſt-Sud-Eſt, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'eſt le *port Galant*, lequel a un mille de profondeur dans l'Oueſt-Nord-Oueſt. Sa largeur eſt de quatre à cinq cents pas. On trouve une riviere dans le fond du port, & deux autres à la côte du Nord-Eſt. Dans le milieu du port, il y a 4 à 5 braſſes d'eau, fond de vaze & coquillages.

mouth.

mouth. Il a donné à celles qui ſont plus éloignées le nom d'*îles Royales*, & à la plus occidentale de toutes celui d'*île Rupert.* Les vents d'Oueſt ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchâmes le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller ſe promener à terre, où l'on rencontra les traces du paſſage & de la relâche de vaiſſeaux Anglois: ſçavoir du bois nouvellement ſcié & coupé, des écorces du laurier épicé aſſez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arſenaux de marine on en met ſur les pieces de filain & de toile, & ſur laquelle on liſoit fort diſtinctement *Chatham Martch. 1766:* on trouva auſſi ſur pluſieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767.

Traces trouvées du paſſage des Anglois.

M. Verron, qui avoit fait porter ſes inſtrumens ſur la preſqu'île qui forme le port, y obſerva à midi avec un quart de cercle, 53 d 40′ 41″ de latitude auſtrale. Cette obſervation jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 Décembre ſur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la diſtance du port Galant au cap Forward. Il y obſerva auſſi par l'azimuth la déclinaiſon de l'aiguille de 22 d 30′ 32″ Nord-Eſt, & ſon inclinaiſon du côté du pole élevé de 11 d 11′. Voilà les ſeules obſervations qu'il ait pû faire ici pendant près d'un mois, les nuits étant auſſi affreuſes que les jours. Il y avoit le 3 une belle occaſion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipſe de lune qui commençoit ici à 10 heures 30′ du ſoir; mais la pluie, qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Obſervations aſtronomiques & nautiques.

Le 4 & le 5 ſuivans furent cruels; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un

tems pareil que décrivoit le Pſalmiſte en diſant : *nix*, *glando*, *glacies*, *ſpiritus procellarum*. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le Sud-Oueſt des îles Charles & Montmouth ; j'avois auſſi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur ſecours, & ayant la reſſource de mouillages connus, tant au Nord qu'au Sud, appareiller même avec vent contraire : mais il ne fut jamais aſſez maniable pour me le permettre. Au reſte, pendant tout le tems de notre ſéjour ici nous y remarquâmes conſtamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, eſt le même que dans la partie des goulets, c'eſt-à-dire, que le flot porte à l'Eſt & l'Ebe à l'Oueſt.

Rencontre & deſcription des *Pecherais*.

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelques inſtans de relâche, le vent même parut venir du Sud-Eſt, & déjà nous avions deſaffourché ; mais au moment d'appareiller, le vent revint à Oueſt-Nord-Oueſt avec des raffales qui nous forcerent de réaffourcher auſſitôt. Ce jour-là nous eûmes à bord la viſite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap Galant, & après s'y être tenus quelques tems arrêtées, trois s'avancerent dans le fond de la baie, tandis qu'une voguoit vers la fregate. Après avoir héſité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherais*. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta ſeul à bord avec aſſez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues ſuivirent l'exemple de la premiere, & les hommes entrerent dans la frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aiſe. On les fit chanter, danſer, en-

tendre des inſtrumens, & ſur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appétit. Tout leur étoit bon; pain, viande ſalée, ſuif, ils dévoroient ce qu'on leur préſentoit. Nous eûmes même aſſez de peine à nous débaraſſer de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pûmes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faiſant porter à leurs yeux des morceaux de viande ſalée. Ils ne témoignerent aucune ſurpriſe ni à la vûe des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'eſt ſans doute que pour être ſurpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvre de l'induſtrie humaine, comme ils traitent les loix de la nature & ſes phénomènes. Pendant pluſieurs jours que cette bande paſſa dans le port Galant, nous la revîmes ſouvent à bord & à terre.

Ces Sauvages ſont petits, vilains, maigres, & d'une puanteur inſupportable. Ils ſont preſque nuds, n'ayant pour vêtement que de mauvaiſes peaux de loups marins trop petites pour les envelopper, peaux qui ſervent également & de toits à leurs cabanes & de voiles à leurs pirogues. Ils ont auſſi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs femmes ſont hideuſes & les hommes ſemblent avoir pour elles peu d'égards. Ce ſont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent ſoin de les entretenir, au point d'aller à la nâge, malgré le froid, vuider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons qui ſervent de port à ces pirogues aſſez loin du rivage; à terre, elles ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne ſont pas exemptes de ces corvées. Elles portent ſur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur ſert de vêtement.

Leurs pirogues ſont d'écorces mal liées avec des joncs & de la mouſſe dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de ſable où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes ſont des arcs faits, ainſi que les fleches, avec le bois d'une épinevinette à feuille de hou, qui eſt commune dans le détroit, la corde eſt de boyau & les fleches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art ; mais ces armes ſont plutôt contre le gibier que contre des ennemis : elles ſont auſſi foibles que les bras deſtinés à s'en ſervir. Nous leur avons vu de plus des os de poiſſon longs d'un pied, aiguiſés par le bout & dentelés ſur un des côtés. Eſt-ce un poignard ? je crois plutôt que c'eſt un inſtrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, & s'en ſervent en maniere de harpon. Ces Sauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes au milieu deſquelles eſt allumé le feu. Ils ſe nourriſſent principalement de coquillages ; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai obſervé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cauſe à ce qu'ils mangent les coquillages brûlans, quoique à moitié cruds.

Au reſte, ils paroiſſent aſſez bonnes gens, mais ils ſont ſi foibles, qu'on eſt tenté de ne pas leur en ſçavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils ſont ſuperſtitieux & croient à des génies malfaiſans, auſſi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence ſont en même-tems médecins & prêtres. De tous les Sauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais ſont le plus dénués de tout : ils ſont exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature ; & en vérité ſi l'on devoit plaindre le ſort d'un homme libre & maître de lui-même, ſans devoirs & ſans affaires,

content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à ſouffrir la dureté du plus affreux climat de l'Univers. Ces Pecherais forment auſſi la ſociété d'hommes la moins nombreuſe que j'aye rencontré dans toutes les parties du monde ; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des charlatans. C'eſt que dès qu'il y a enſemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'impoſture. Le nom de famille ſe change alors en celui de ſociété, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle compoſée que de couſins germains, un eſprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes raſſemblés en nations ont, en ſe poliçant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Il s'enſuit du même principe que dans les ſociétés, dites policées, naiſſent des vertus dont les hommes, voiſins encore de l'état de nature, ne ſont pas ſuſceptibles.

Le 7 & le 8 furent ſi mauvais qu'il n'y eut pas moyen de ſortir du bord ; nous chaſſâmes même dans la nuit & fûmes obligés de mouiller une ancre du boſſoir. Il y eut dans des inſtans juſqu'à quatre pouces de neige ſur notre pont, & le jour naiſſant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes, excepté le plat pays dont l'humidité empêche la neige de s'y conſerver. Le thermometre fut à 5, 4, bariſa même juſqu'à deux degrés au-deſſus de la congellation. Le tems fut moins mauvais le 9 après-midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'eſt-à-dire,

qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches : mais voyant nos canots partir du bord, & voguer vers leurs cabanes, ils les ſuivirent, une ſeule pirogue fut à bord de *l'Etoile*. Elle y reſta peu de tems & vint rejoindre auſſitôt les autres avec leſquels nos Meſſieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les Sauvages paroiſſoient mécontens, lorſqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces Meſſieurs des moules qu'ils ſuçoient avant que de les préſenter. On leur fit de petits préſens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danſerent, & témoignerent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes ſauvages, dont l'extérieur eſt ordinairement ſérieux.

Accident funeſte qui arrive à l'un d'eux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le ſeul de toute la bande dont la figure fût intéreſſante à nos yeux, fut ſaiſi tout d'un coup d'un crachement de ſang accompagné de violentes convulſions. Le malheureux avoit été à bord de l'Etoile où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeſte effet qui devoit ſuivre ce préſent. Ces Sauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la ſuperſtition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette eſpece de taliſman, peut-être le regardent-ils comme un préſervatif à quelque incommodité à laquelle ils ſont ſujets. L'enfant avoit vraiſemblablement fait le même uſage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en pluſieurs endroits, & rendoit le ſang preſque continuellement.

Cet accident répandit la conſternation & la méfiance. Ils nous ſoupçonnerent ſans doute de quelque maléfice; car la premiere action du jongleur qui s'empara auſſi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une caſaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François; & ſur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jetta à leurs pieds. Il eſt vrai qu'un autre Sauvage, qui ſans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramaſſa auſſi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant ſur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ſes jambes, il ſe courboit ſur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui preſſoit le ventre de toute ſa force, criant continuellement ſans qu'on pût diſtinguer rien d'articulé dans ſes cris. De tems en tems il ſe levoit, & paroiſſant tenir le mal dans ſes mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air en ſoufflant comme s'il eût voulu chaſſer quelque mauvais eſprit. Pendant cette cérémonie, une vieille femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre ſourd. Ce malheureux cependant paroiſſoit ſouffrir autant du remede que de ſon mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre ſa parure de cérémonie; enſuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux aîles blanches aſſez ſemblables au bonnet de Mercure, il recommença ſes fonctions avec plus de confiance & tout auſſi peu de ſuccès. L'enfant alors paroiſſant plus mal, notre Aumônier lui adminiſtra furtivement le batême.

Les Officiers étoient revenus à bord & m'avoient raconté ce qui ſe paſſoit à terre. Je m'y tranſportai auſſi-tôt avec M. de la Porte, notre Chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tiſanne émolliente. Lorſque

nous arrivâmes le malade étoit hors de la cabane; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé ſon opération ſur le ventre, les cuiſſes & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriſer cette infortunée créature qui ſouffroit ſans ſe plaindre. Son corps étoit déja tout meurtri & les Médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifeſté par des ſignes non équivoques, la patience de l'enfant nous donnerent le ſpectacle le plus attendriſſant. Les Sauvages s'apperçurent ſans doute que nous partagions leur peine, du-moins leur méfiance ſembla-t-elle diminuée. Ils nous laiſſerent approcher du malade & le Major examina ſa bouche enſanglantée que ſon pere & un autre Pécherais ſuçoient alternativement. On eut beaucoup de peine à leur perſuader de faire uſage du lait; il fallut en goûter pluſieurs fois &, malgré l'invincible oppoſition des jongleurs, le pere enfin ſe détermina à en faire boire à ſon fils, il accepta même le don de la caffetiere pleine de tiſanne émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalouſie contre notre Chirurgien qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un ſac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc & les autres inſtrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent auſſitôt. Nous remarquâmes auſſi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne ſembloit occupé qu'à prévenir par ſes enchantemens l'effet du mauvais ſort qu'ils nous ſoupçonnoient d'avoir jetté ſur eux.

Nous

Nous retournâmes à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant ſouffroit moins ; toutefois un vomiſſement preſque continuel qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fût paſſé du verre dans ſon eſtomac. Nous eûmes enſuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop juſtes. Vers les deux heures après minuit on entendit du bord des hurlemens répétés ; & dès le point du jour, quoiqu'il fît un tems affreux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient ſans doute un lieu ſouillé par la mort & des étrangers funeſtes qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie ; dans un inſtant plus calme ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large & diſperſa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empreſſés à s'éloigner de nous ! Ils abandonnerent ſur le rivage une de leurs pirogues qui avoit beſoin d'être réparée, *Satis eſt gentem effugiſſe nefandam.* Ils ont emporté de nous l'idée d'êtres malfaiſans ; mais qui ne leur pardonneroit le reſſentiment dans cette conjoncture ? Quelle perte en effet pour une ſociété auſſi peu nombreuſe qu'un adoleſcent échappé à tous les hazards de l'enfance !

Le vent d'Eſt ſouffla avec furie & preſque ſans interruption juſqu'au 13 que le jour fut aſſez doux ; nous eûmes même dans l'après-midi quelque eſpérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions deſaffourché & viré à pic ; il fallut réaffourcher à ſix heures, & la journée fut cruelle. Le 15 il fit ſoleil preſque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous puſſions ſortir.

Continuation du mauvais tems.

Le 16 au matin il faiſoit preſque calme, la fraîcheur vint enſuite du Nord, & nous appareillâmes avec la ma-

Danger que court la frégate.

rée favorable ; elle baiſſoit alors & portoit dans l'Oueſt. Les vents ne tarderent pas à revenir à Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt, & nous ne pûmes jamais avec la bonne marée gagner l'*île Rupert*. La frégate marchoit très-mal, dérivoit outre meſure, & l'Etoile avoit ſur nous un avantage incroyable. Nous reſtâmes tout le jour ſur les bords entre l'île Rupert & une pointe du continent qu'on nomme *la pointe du Paſſage*, pour attendre le juſſant avec lequel j'eſpérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine* à l'*île de Louis le Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (1). Mais comme nous perdions à louvoyer, j'envoyai un canot ſonder dans le Sud-Eſt de l'île Rupert, avec intention d'y aller mouiller juſqu'au retour de la marée favorable. Le canot ſignala un mouillage & y reſta ſur ſon grapin ; mais nous en étions déja tombés beaucoup ſous le vent. Nous courûmes un bord à terre pour tâcher de le gagner en revirant ; la frégate refuſa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere ; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déja entraînés à une demi-encablure de terre ; je fis mouiller ſur 8 braſſes de fond : l'ancre tombée ſur des roches chaſſa, ſans que la proximité où nous étions de

(1) Depuis le cap Galant juſqu'à la baie Eliſabeth, la côte court à-peu-près ſur le Oueſt-Nord-Oueſt, & la diſtance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond y eſt trop conſidérable, même tout à terre. La baie Eliſabeth eſt ouverte au Sud-Oueſt, elle a trois quarts de lieue entre ſes pointes, & à-peu-près autant de profondeur. La côte du fond de la baie eſt ſabloneuſe, ainſi que celle du Sud-Eſt. Dans ſa partie ſeptentrionale regne une bâture qui ſe prolonge aſſez au large. Le bon mouillage dans cette baie eſt par 9 braſſes, fond de ſable, gravier & corail, & par les marques ſuivantes, la pointe Eſt de la baie au Sud-Sud-Eſt 5 deg. Eſt ; ſa pointe Oueſt à Oueſt-quart-Nord-Oueſt ; la pointe Eſt de *l'île de Louis-le-Grand*, au Sud-Sud-Oueſt 5 d. Sud ; la bâture au Nord-Oueſt-quart-Nord.

la terre, permît de filer du cable; déja nous n'avions plus que 3 braſſes & demie d'eau ſous la poupe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorſqu'il en vint une petite briſe; nous fîmes auſſi-tôt ſervir nos voiles, & la frégate s'abattit; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre ſecours, étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable ſur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors, lorſqu'il ſe trouva engagé dans l'entrepont & fit faire tête à la frégate qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre ſauva le bâtiment. La briſe enſuite ſe renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant, où nous mouillâmes à huit heures du ſoir par 20 braſſes d'eau fond de vaze. Nos bateaux que j'avois laiſſés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui ſuivit fut plus orageuſe encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyons quelquefois pluſieurs en même tems courir dans des directions oppoſées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures, mais à midi un coup de tonnere, le ſeul que nous ayons entendu dans le détroit, fut comme le ſignal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chaſſâmes & fûmes contraints de mouiller notre grande ancre & d'amener baſſes vergues & mâts de hune. Cependant les arbuſtes & les plantes étoient en

Ouragan violent.

fleurs, & les arbres offroient une verdure aſſez brillante ; mais qui ne ſuffiſoit pas pour diſſiper la triſteſſe qu'avoit répandue ſur nous le coup d'œil continué de cette région funeſte. Le caractere le plus gai ſeroit flétri dans ce climat affreux que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Aſſertion diſcutée ſur le canal de la Sainte-Barbe.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems ; nous relevâmes notre grande ancre, virâmes nos baſſes vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile que ſa bonté rendoit capable de ſortir preſque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *canal de la Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du Journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a paſſé, ce canal devoit être dans le Sud-Oueſt & Sud-Oueſt-quart-Sud de la baie Elizabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais, qui le commandoit, me rapporta qu'ayant ſuivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du Journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais ſeulement un canal étroit terminé par des banquiſes de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à ſuivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage & qu'il eſt traverſé preſque dans ſon milieu par un banc couvert de moules. Il fit enſuite le tour de l'île de *Louis le Grand* par le Sud & rentra dans le canal de Magellan, ſans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu ſeulement à la terre de Feu une aſſez belle baie, la même ſans doute que celle à laquelle Beaucheſne donne le nom de *la Nativité*. Au reſte, en faiſant le Sud-Oueſt & Sud-Oueſt-quart-Sud à la ſortie de la baie Elizabeth, comme M. Fre-

zier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'île de Louis le Grand.

Ce rapport me fit penſer que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avions ſouvent découvert dans le Sud des îles *Charles* & *Montmouth* un vaſte canal ſemé d'îlots qu'aucune terre ne bornoit au Sud; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le Sud de l'île de Louis le Grand, on la prenoit pour le canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut aſſuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutâmes plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant dans le Sud des îles Charles & Montmouth. En effet, en reliſant le paſſage de M. Frezier, & le combinant ſur la carte qu'il donne du détroit, nous vimes que M. Frezier, d'après la rapport de Marcant, place la baie Elizabeth de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans ſon canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura donc pris pour la baie Elizabeth *la baie Deſcordes* qui eſt effectivement à onze lieues du cap Forward, puiſqu'elle eſt à une lieue dans l'Eſt du port Galant; appareillant de cette baie & faiſant le Sud-Oueſt & Sud-Oueſt-quart-Sud, il a rangé la pointe orientale des îles Charles & Montmouth, dont il a pris la maſſe pour l'île de Louis le Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne ſera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal ſemé d'îles dont nous avons eu la perſpective du haut des montagnes.

Utilité à retirer de la connoiſſance du canal Sainte-Barbe.

La connoiſſance parfaite du canal de la Sainte-Barbe ſeroit d'autant plus intéreſſante qu'elle abrégeroit conſidé-

rablement le paſſage du détroit de Magellan. Il n'eſt pas fort long de parvenir juſqu'au port Galant ; le point le plus épineux, avant que d'y arriver, eſt de doubler le cap Forward, ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à-préſent aſſez facile : une fois rendus au port Galant, ſi les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du Nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port ; vingt-quatre heures alors ſuffiſent pour entrer dans la mer du Sud. J'avois intention d'envoyer deux canots dans ce canal, que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, leſquels auroient rapporté la ſolution complette du problême. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Coup de vent de la plus grande force.

Le 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie furent preſque continuels. Dans la nuit du 21 au 22 il y avoit eu un intervalle de calme ; il ſembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour raſſembler toute ſa furie & fondre ſur nous avec plus d'impétuoſité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du Sud-Sud-Oueſt, & ſouffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chaſſerent, il fallut mouiller la grande ancre, amener baſſes vergues & mâts de hune, notre artimon fut emporté ſur ſes cargues. Cet ouragan ne fut heureuſement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau ſoleil & calme, & nous nous remîmes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant nous y avions pris quelques tonneaux de leſt & changé notre arrimage pour tâcher de retrouver la marche de la frégate ; nous réuſſîmes à lui en rendre une partie. Au reſte toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœu-

vrer des bâtimens auſſi longs que le ſont nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit nous deſaffourchâmes & virâmes à pic; à trois heures nous appareillâmes en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du Nord; à cinq heures & demie la briſe ſe décida de l'Eſt, & nous mîmes tout dehors perroquets & bonnetes, voilure dont il eſt bien rare de pouvoir ſe ſervir ici. Nous paſſâmes à mi-canal, ſuivant les ſinuoſités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raiſon *le bras tortueux*. Entre *les îles Royales* & le continent le détroit peut avoir deux lieues; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre *l'île Rupert* & *la pointe du paſſage*, enſuite une lieue & demie entre l'île de Louis le Grand & la baie Elizabeth, ſur la pointe orientale de laquelle il y a une bâture couverte de goëmons qui avance un quart de lieue au large.

Sortie de la baie Forteſcû.

Depuis la baie Elizabeth la côte court ſur le Oueſt-Nord-Oueſt pendant environ deux lieues juſqu'à la riviere que Narborough appelle *Batchelor* & Beaucheſne *du Maſſacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere eſt facile à reconnoître, elle ſort d'une vallée profonde, à l'Oueſt elle a une montagne fort élevée, ſa pointe occidentale eſt baſſe & couverte de bois, & la côte y eſt ſablonneuſe. De la riviere du Maſſacre à l'entrée du *faux détroit* ou *canal Saint-Jérôme*, j'eſtime trois lieues de diſtance, & le giſſement eſt le Nord-Oueſt-quart-Oueſt. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le Nord. Quand on eſt par le travers de la riviere du Maſſacre, l'on n'apperçoit que ce faux détroit, & il eſt facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva,

Deſcription du détroit depuis le cap Galant juſqu'au débouquement.

parce que la côte alors revient ſur l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au *cap Quade*, qui s'avançant beaucoup paroît croiſé avec la pointe occidentale de l'île Louis le Grand, & ne laiſſe point appercevoir de débouché. Au reſte une route ſûre pour ne pas manquer le véritable canal, eſt de ſuivre toujours la côte de l'île de Louis le Grand qu'on peut ranger de près ſans aucun danger. La diſtance du canal S. Jérôme au cap Quade eſt d'environ quatre lieues, & ce cap gît Eſt-quart-Nord-Eſt-2^{d}-Eſt & Oueſt-quart-Sud-Oueſt-2^{d}-Oueſt avec la pointe occidentale de l'île de Louis le Grand.

Cette île peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte ſeptentrionale court ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt juſqu'à *la baie Dauphine*, dont la profondeur eſt d'environ deux milles ſur une demi-lieue d'ouverture ; elle court enſuite ſur l'Oueſt juſqu'à ſon extrémité occidentale nommée *cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au ſujet du faux détroit, nous rangeâmes l'île de Louis le Grand à un mille d'éloignement, nous reconnûmes fort diſtinctement *le port Phelippeaux* qui nous parut une anſe fort commode & bien à l'abri. A midi le cap Quad nous reſtoit à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt-2^{d}-Sud deux lieues, & le cap Saint-Louis à l'Eſt-quart-Nord-Eſt environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reſte du jour, & nous cinglâmes toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quad le détroit s'avance dans l'Oueſt-Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Oueſt ſans détour ſenſible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap Quad eſt remarquable. Il eſt compoſé de rochers eſcarpés, dont ceux qui forment ſa tête chenue, ne reſſemblent pas mal à d'antiques ruines. Juſqu'à lui les côtes

ſont

ſont par-tout boiſées & la verdure des arbres adoucit l'aſpect des cîmes gelées des montagnes. Le cap Quad doublé, le pays change de nature. Le détroit n'eſt plus bordé des deux côtés que par des rochers arides ſur leſquels il n'y a pas apparence de terre. Leur ſommet élevé eſt toujours couvert de neige, & les vallées profondes ſon remplies par d'immenſes amas de glaces dont la couleur atteſte l'antiquité. Narborough, frappé de cet horrible aſpect, nomma cette partie *la Déſolation du Sud*, auſſi ne ſauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorſqu'on eſt par le travers du cap Quad, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui eſt le cap *Mundai*, lequel j'eſtime être à quinze lieues du cap Quad. A la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons impoſé des noms. Le premier que ſa figure nous fit nommer *cap Fendu*, eſt à cinq lieues environ du cap Quad, entre deux belles baies où l'ancrage eſt très-ſur, ſi le fond y eſt auſſi bon que l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaiſſeaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'Oueſt du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuſe* dans le même giſſement & la même diſtance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres ſont hautes & eſcarpées; l'une & l'autre côte paroît ſaine & garnie de bons mouillages, mais heureuſement le vent favorable pour notre route, ne nous a pas laiſſé le tems de les ſonder. Le détroit dans la longue rue, peut avoir deux lieues de largeur; il ſe rétrecit vis-à-vis le cap Mundai, où le canal n'a guères plus de quatre milles.

A neuf heures du ſoir, nous étions environ à trois lieues dans l'Eſt-quart-Sud-Eſt & l'Eſt-Sud-Eſt du cap Mundai. Le vent ſoufflant toujours de l'Eſt grand frais, & le tems Nuit critique.

étant beau, je réſolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ſerrâmes les bonetes, & fîmes les ris dans les huniers. Vers dix heures du ſoir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fûmes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beaucoup, & la nuit devint ſi noire à onze heures, que nous perdîmes la terre de vûe. Une demi-heure après, m'eſtimant par le travers du cap Mundai, je fis ſignal de mettre en panne, ſtribord au vent, & nous paſſâmes ainſi le reſte de la nuit, éventant ou maſquant, ſuivant que nous nous eſtimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiques de tout le voyage.

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis ſervir. Nous gouvernâmes à Oueſt-quart-Nord-Oueſt juſqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le vent étoit toujours à l'Eſt petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus ſouvent nous la perdions de vûe tout-à-fait. Enfin à midi nous eûmes connoiſſance du *cap des Piliers* & *des Evangéliſtes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A meſure que nous avançions du côté du cap des Piliers, nous découvrions avec joie un horizon immenſe qui n'étoit plus borné par les terres, & une groſſe lame du Oueſt nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne reſta pas à l'Eſt, il paſſa à Oueſt-Sud-Oueſt, & nous courûmes au Nord-Oueſt juſqu'à deux heures & demie que nous relevâmes le *cap des Victoires* au Nord-Oueſt, & le cap des Piliers au Sud 3 ^d Oueſt.

Sortie du dé- Lorſqu'on a dépaſſé le cap Mundai, la côte ſeptentrio-

nale ſe courbe en arc, & le canal s'ouvre juſqu'à quatre, cinq & ſix lieues de largeur. Je compte environ ſeize lieues du cap Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps eſt le Oueſt-quart-Nord-Oueſt. La côte du Sud y eſt haute & eſcarpée, celle du Nord eſt bordée d'îles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuſe : il eſt plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne ſçaurois rien dire de plus ſur ces dernieres terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant leſquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La derniere terre dont on ait la vûe à la côte du Nord eſt le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainſi que le *cap Déſiré* qui eſt en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le Sud-Oueſt du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps eſt bordée, à près d'une lieue au large, de pluſieurs îlots ou briſans connus ſous le nom des *douze Apôtres*.

troit, & deſcription de cette partie.

Le cap des Piliers eſt une terre très-élevée, ou plutôt une groſſe maſſe de rochers, qui ſe termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées ſur le Nord-Oueſt, & qui ſont la pointe du cap. A ſix ou ſept lieues dans le Nord-Oueſt de ce cap, on voit quatre îlots nommés *les Evangéliſtes ;* trois ſont ras : le quatrieme, qui a la figure d'un meulon de foin, eſt aſſez éloigné des autres. Ils ſont dans le Sud-Sud-Oueſt & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour ſortir du détroit, on peut en paſſer indifféremment au Nord ou au Sud ; je conſeillerois d'en paſſer au Sud, ſi l'on vouloit y rentrer. Il convient auſſi alors de ranger la côte méridionale : celle du Nord eſt bordée d'îlots, & pa-

roît coupée par de grandes baies qui pourroient occaſionner des erreurs dangereuſes.

Depuis deux heures après-midi les vents varierent du Oueſt-Sud-Oueſt au Oueſt-Nord-Oueſt, grand frais ; nous louvoyâmes juſqu'au coucher du ſoleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les douze Apôtres. Nous eûmes aſſez long-tems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à paſſer encore la nuit dans le détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour. Mais vers ſix heures du ſoir, les bordées adonnerent ; à ſept heures le cap des Piliers étoit doublé, à huit heures nous étions entiérement dégagés des terres, & un bon vent de Nord nous faiſoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fîmes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par . . . 52 d 50 ′ de latitude auſtrale, & . . . 79 d 9 ′ de long. occ. de Paris.

Point de départ du détroit de Magellan.

C'eſt ainſi qu'après avoir eſſuyé pendant vingt-ſix jours, au port Galant, des tems conſtamment mauvais & contraires, trente-ſix heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'euſſions oſé l'eſpérer, ont ſuffi pour nous amener dans la mer Pacifique ; exemple que je crois être unique, d'une navigation ſans mouillage depuis le port Galant juſqu'au débouquement.

Obſervations générales ſur cette navigation.

J'eſtime la longueur entiere du détroit, depuis le cap des Vierges juſqu'au cap des Piliers d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges juſqu'au cap Noir, nous avons obſervé conſtamment que le flot porte dans l'Eſt, & le Juſſant ou l'Ebe, dans l'Oueſt, & que les marées y ſont très-fortes ; qu'elles ne ſont pas à

beaucoup près auſſi rapides depuis le cap Noir juſqu'au port Galant, & que leurs cours y eſt irrégulier ; qu'enfin, depuis le port Galant juſqu'au cap Quade, les courans ſont violens, que nous ne les avons pas trouvés fort ſenſibles depuis ce cap juſqu'à celui des Piliers; mais que dans toute cette partie, depuis le port Galant, les eaux ſont aſſujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges : c'eſt-à-dire que le flot y court vers la mer de l'Eſt, & l'Ebe vers celle de l'Oueſt. Je dois en même tems avertir que cette aſſertion ſur la direction des marées dans le détroit de Magellan, eſt abſolument contraire à ce que les autres Navigateurs diſent y avoir obſervé à cet égard. Ce ne ſeroit cependant pas le cas d'avoir chacun ſon avis.

Au reſte combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beauchesne, tels qu'ils ſont ſortis de leurs mains, & d'être obligés de n'en conſulter que des extraits défigurés : outre l'affectation des Auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un marin eſt obligé de ſe ſervir, leur fait prendre, pour des mots vicieux, des expreſſions néceſſaires & conſacrées, qu'ils remplacent par des abſurdités. Tout leur but eſt de faire un ouvrage agréable aux femmelettes des deux ſexes, & leur travail aboutit à compoſer un livre ennuyeux à tout le monde, & qui n'eſt utile à perſonne.

Malgré les difficultés que nous avons eſſuyées dans le paſſage du détroit de Magellan, je conſeillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Mars. Pendant les autres

Concluſion qu'on en tire.

mois de l'année, quand les nuits ſont de ſeize, dix-ſept, & dix-huit heures, je prendrois le parti de paſſer à mer ouverte. Le vent de bout & la groſſe mer ne ſont pas des dangers, au lieu qu'il n'eſt pas ſage de ſe mettre dans le cas de naviguer à tâton entre des terres. On ſera ſans doute retenu quelque tems dans le détroit, mais ce retard n'eſt pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois auſſi de très-bons poiſſons; & aſſurément je ne doute pas que le ſcorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui ſeroit parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn que dans celui qui y ſera entré par le détroit de Magellan : lorſque nous en ſortîmes, nous n'avions perſonne ſur les cadres.

Fin de la premiere Partie.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

Contenant depuis l'entrée dans la mer occidentale, juſqu'au retour en France.

Et nos jam *tertia* portat
Omnibus errantes terris & fluctibus æſtas. *Virg. Liv. I.*

CHAPITRE PREMIER.

Navigation depuis le détroit de Magellan juſqu'à l'arrivée à l'île Taiti ; découvertes qui la précedent.

DEPUIS notre entrée dans la mer occidentale, après quelques jours de vents variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt, nous eûmes promptement les vents de Sud & de Sud-Sud-Eſt. Je ne m'étois pas attendu à les trouver ſi-tôt ; les vents d'Oueſt conduiſent ordinairement juſque par les

Janvier. 1768. Direction de la route en ſortant du détroit.

30 d, & j'avois réſolu d'aller à l'île Juan Fernandès, pour tâcher d'y faire de bonnes obſervations aſtronomiques. Je voulois ainſi établir un point de départ aſſuré, pour traverſer cet Océan immenſe, dont l'étendue eſt marquée différemment par les différens Navigateurs. La rencontre accélérée des vents de Sud & de Sud-Eſt, me fit renoncer à cette relâche, laquelle eût allongé mon chemin.

Obſervation ſur le giſſement des côtes du Chili.

Pendant les premiers jours je fis prendre du Oueſt à la route autant qu'il fut poſſible, tant pour m'élever dans le vent, que pour m'éloigner de la côte, dont le giſſement n'eſt point tracé ſur les Cartes d'une façon certaine. Toutefois, comme les vents furent toujours alors de la partie du Oueſt, nous euſſions rencontré la terre, ſi la Carte de Don Georges Juan & Don Antonio de Ulloa eût été juſte. Ces Officiers Eſpagnols ont corrigé les anciennes Cartes de l'Amérique ſeptentrionale ; ils font courir la côte depuis le *cap Corſe* juſqu'au *Chiloë* Nord-Eſt & Sud-Oueſt, & cela d'après des conjectures que ſans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureuſement en mérite une autre ; elle étoit peu conſolante pour les Navigateurs qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au Nord avec des vents conſtamment variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par le Oueſt. Le Chevalier Narborough, après être ſorti du détroit de Magellan en 1669, ſuivit la côte du Chili, furetant les anſes & les crevaſſes juſqu'à la riviere de *Baldivia* dans laquelle il entra ; il dit en propres termes, que la route depuis le cap Deſiré juſqu'à Baldivia, eſt le Nord 5 d Eſt. Voilà qui eſt plus ſûr que l'aſſertion conjecturale de Don Georges & de Don Antonio. Si d'ailleurs elle eût été véritable, la route que nous fûmes obligés de faire nous auroit, comme je l'ai dit, conduit ſur la terre.

Lorſque

Lorſque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le Commandant de l'Etoile, qu'afin de découvrir un plus grand eſpace de mers, il s'éloigneroit de moi dans le Sud tous les matins à la diſtance que le tems permettroit ſans nous perdre de vûe, que le ſoir nous nous rallierions, & qu'alors il ſe tiendroit dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, ſi la Boudeuſe eût rencontré la nuit quelque danger ſubit, l'Etoile étoit dans le cas de manœuvrer pour nous donner les ſecours que les circonſtances auroient comportés. Cet ordre de marche a été ſuivi pendant tout le voyage.

Ordre de marche de la Boudeuſe & de l'Etoile.

Le 30 Janvier, un matelot tomba à la mer; nos efforts lui furent inutiles, & jamais nous ne pûmes le ſauver : il ventoit grand frais & la mer étoit très-groſſe.

Perte d'un matelot tombé à la mer.

Je dirigeai ma route pour reconnoître la terre que David, Flibuſtier Anglois, vit en 1686, ſur le parallele de 27 à 28^{d} Sud, & qu'en 1722 Roggewin Hollandois chercha vainement. J'en continuai la recherche juſqu'au 17 Février. J'avois paſſé le 14 ſur cette terre ſuivant la carte de M. Bellin. Je ne voulus point pourſuivre la recherche de l'île *de Pâques*, ſa latitude n'étant point marquée d'une façon poſitive. Pluſieurs Géographes s'accordent à la placer par le parallele de 27 à 28^{d} Sud; M. Buache ſeul la met par le 31^{e}. Toutefois dans la journée du 14, étant par 27^{d} 7′ de latitude obſervée & par 104^{d} 12′ de longitude occidentale eſtimée, nous vîmes deux oiſeaux aſſez ſemblables à des équerrets, eſpece qui ne s'éloigne pas ordinairement à plus de ſoixante ou quatre-vingts lieues de terre; nous vîmes auſſi un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires, & ces rencontres me firent continuer la même route juſqu'au 17. Je penſe au reſte d'après

Terre *de David* cherchée inutilement.

1768. *Février.* Incertitude ſur la latitude de l'île *de Pâques*.

le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue, n'eſt autre que les îles *Saint-Ambroiſe* & *Saint-Felix*, qui ſont à deux cents lieues de la côte du Chili.

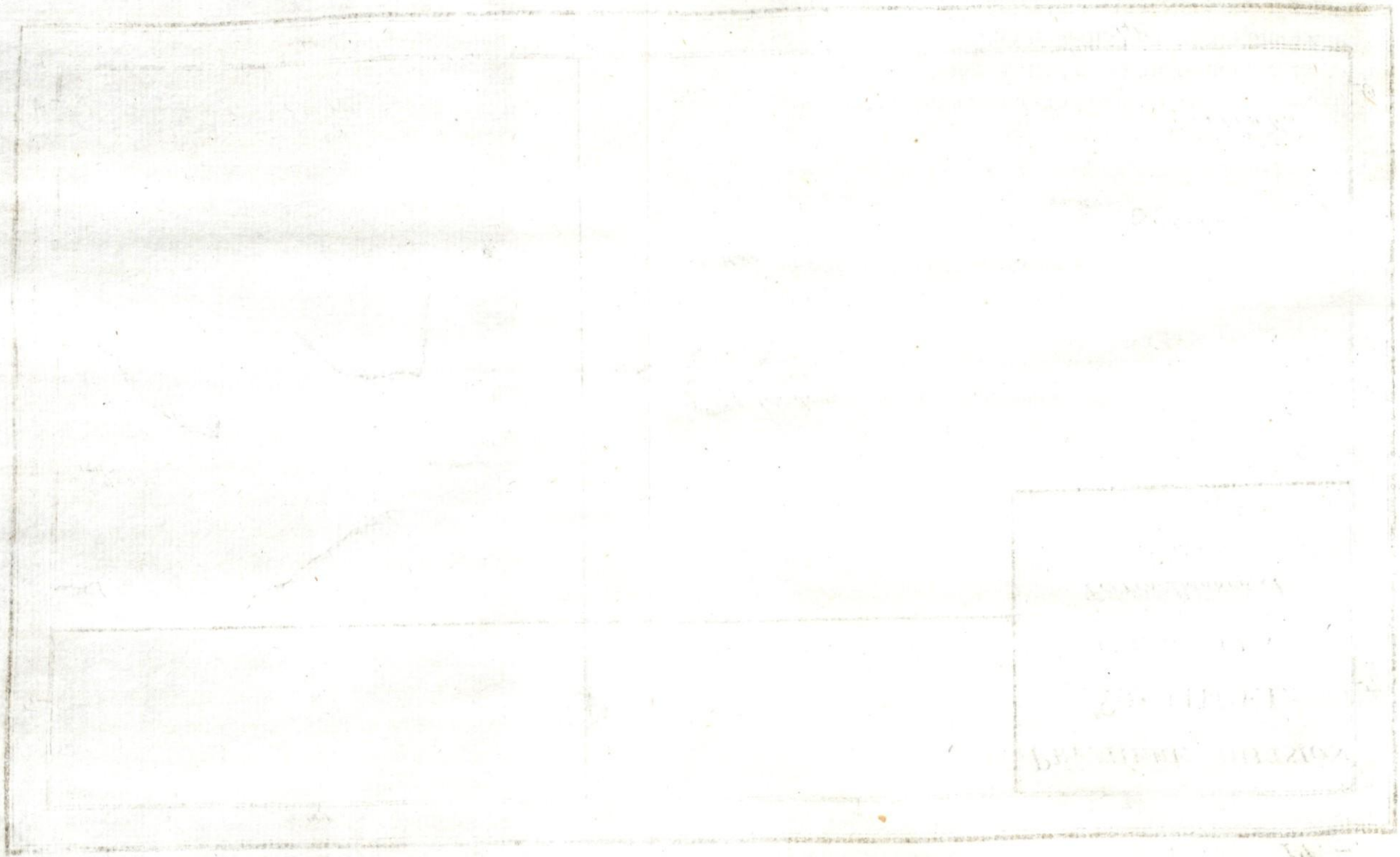
Obſervations météorologiques.

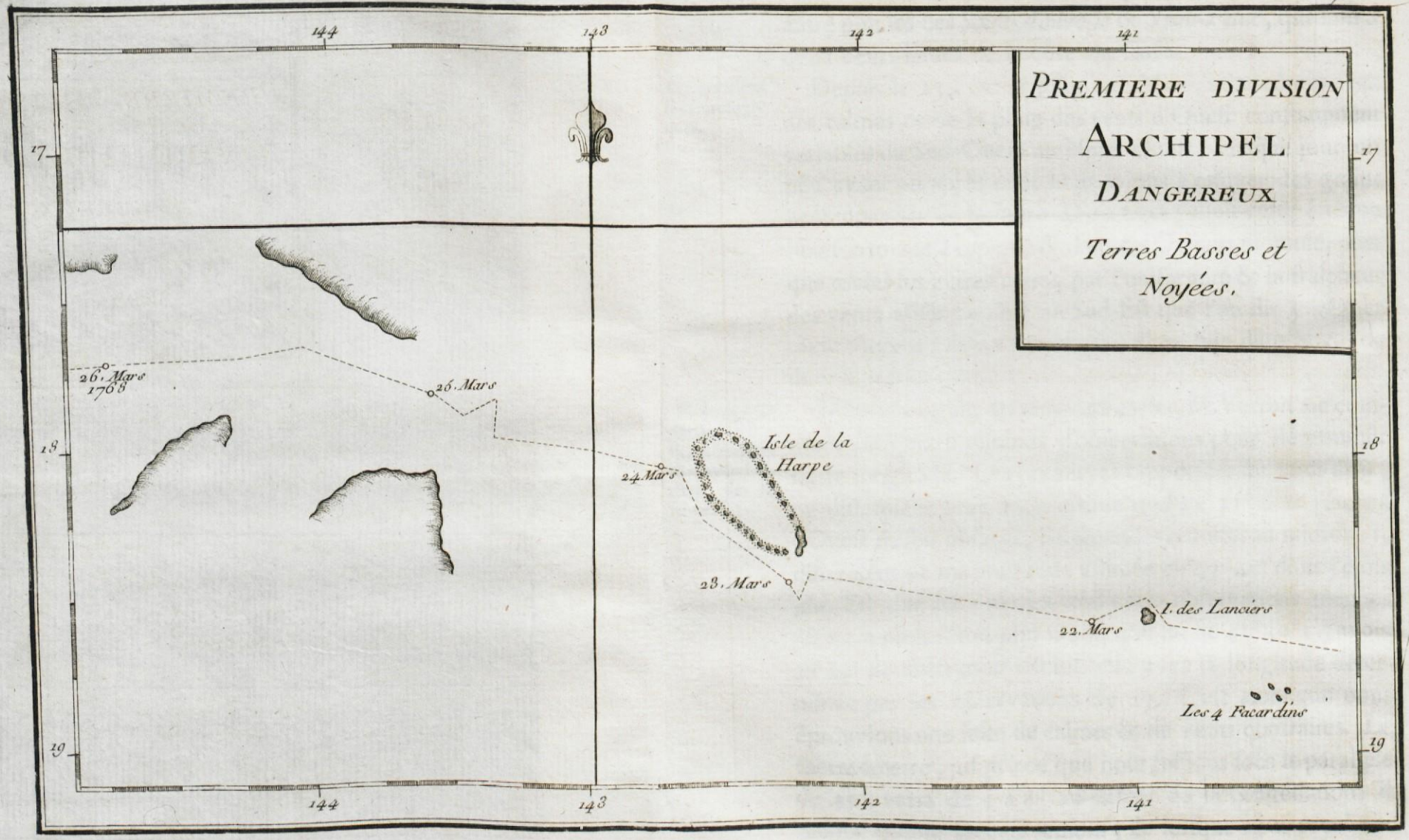
Depuis le 23 Février juſqu'au 3 Mars, nous eûmes avec des calmes & de la pluie des vents d'Oueſt conſtamment variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt; chaque jour un peu avant ou après midi nous avions à eſſuyer des grains accompagnés de tonnere. D'où nous venoit cette étrange nuaiſon ſous le Tropique & dans cet Océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents aliſés de l'Eſt au Sud-Eſt que l'on dit y régner toute l'année? Nous ſerons plus d'une fois dans le cas de faire la même queſtion.

Obſervations aſtronomiques, comparées avec l'eſtime de la route.

Dans le courant du mois de Février, M. Verron me communiqua quatre réſultats d'obſervations pour déterminer notre longitude. Les premieres rapportées au midi du 6, ne différoient avec mon eſtime que de 31′ dont j'étois à l'Oueſt de ſon obſervé; les ſecondes réduites au midi du 11, différoient de ma longitude eſtimée de 37′ 45″ dont j'étois plus Eſt que lui; par les troiſiemes obſervations réduites au 22 à midi j'étois plus Oueſt que lui de 42′ 30″; j'avois 1^{d} 25′ de différence occidentale avec la longitude déterminée par les obſervations du 27. C'eſt alors que nous éprouvions une ſuite de calmes & de vents contraires. Le thermometre, juſqu'à ce que nous fuſſions ſous le parallele de 45^{d}, varia de 5 à 8^{d} au-deſſus de la congellation; il monta enſuite ſucceſſivement; & lorſque nous courûmes ſur les paralleles de 27 à 24, il varioit de 17 à 19^{d}.

Il y eut ſur la frégate, dès que nous fûmes ſortis du détroit, des maux de gorge preſque épidémiques. Comme on les attribuoit aux eaux neigeuſes du détroit, je fis mettre tous les




144
143
142
141
17
18
19
PREMIERE DIVISION
ARCHIPEL
DANGEREUX
Terres Basses et
Noyées.
26. Mars
1768
26. Mars
24 Mars
Isle de la
Harpe
23. Mars
22. Mars
I. des Lanciers
Les 4 Facardins

jours dans le charnier une pinte de vinaigre & des boulets rouges. Heureuſement ces maux de gorge céderent aux plus ſimples remedes & à la fin de Février aucun homme n'étoit encore ſur les cadres. Nous avions ſeulement quatre matelots tachés du ſcorbut. On eut dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles ; pendant huit ou dix jours on en prit aſſez pour en donner un repas aux deux équipages.

Rencontre des premieres îles.

Nous courûmes pendant le mois de Mars le parallele des premieres terres & îles qui ſont marquées ſur la carte de M. Bellin ſous le nom d'*îles de Quiros*. Le 21 nous prîmes un ton, dans l'eſtomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poiſſons dont les eſpeces ne s'éloignent jamais des côtes. C'étoit un indice du voiſinage de quelques terres. Effectivement le 22, à ſix heures du matin, on eut en même tems connoiſſance & de quatre îlots dans le Sud-Sud-Eſt-5^{d}-Eſt & d'une petite île qui nous reſtoit à quatre lieues dans l'Oueſt. Je nommai les quatre îlots *les quatre Facardins ;* & comme ils étoient trop au vent, je fis courir ſur la petite île qui étoit devant nous. A meſure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle eſt bordée d'une plage de ſable très-unie, & que tout l'intérieur étoit couvert de bois touffus, au deſſus deſquels s'élevoient les tiges fécondes des cocotiers. La mer briſoit aſſez au large au Nord & au Sud, & une groſſe lame qui battoit toute la côte de l'Eſt, nous défendoit l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmoit nos yeux, & les cocotiers nous offroient par-tout leurs fruits & leur ombre ſur un gazon émaillé de fleurs ; des milliers d'oiſeaux voltigeoient autour du rivage & ſembloient annoncer une côte poiſſonneuſe ; on ſoupiroit après la deſcente.

1768. *Mars.*

Obſervation ſur une de ces îles.

Nous crûmes qu'elle ſeroit plus facile dans la partie occidentale, & nous ſuivîmes la côte à la diſtance d'environ deux milles. Par-tout nous vîmes la mer briſer avec la même force, ſans une ſeule anſe, ſans la moindre *crique* qui pût ſervir d'abri & rompre la lame. Perdant ainſi toute eſpérance de pouvoir y débarquer, à-moins d'un riſque évident de briſer les bateaux, nous remettions le cap en route, lorſqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'euſſions jamais penſé qu'une île auſſi petite pût être habitée, & ma premiere idée fut que ſans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai auſſi-tôt de mettre *en panne*, déterminé à tenter tout pour les ſauver. Ces hommes étoient rentrés dans le bois; bientôt après ils en ſortirent au nombre de quinze ou vingt & s'avancerent à grands pas; ils étoient nuds & portoient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaiſſeaux avec des démonſtrations de menaces; après cette parade ils ſe retirerent ſous les arbres où on diſtingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands & d'une couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été tranſportés juſqu'ici, quelle communication les lie à la chaîne des autres êtres, & ce qu'ils deviennent en ſe multipliant ſur une île qui n'a pas plus d'une lieue de diametre? Je l'ai nommée *l'île des Lanciers*. Etant à moins d'une lieue dans le Nord-Eſt de cette île, je fis ſignal à l'Etoile de ſonder; elle fila 200 braſſes de ligne ſans trouver de fond.

Elle eſt habitée malgré ſa petiteſſe.

Depuis ce jour nous diminuâmes de voiles dans la nuit, craignant de rencontrer tout d'un coup quelques-unes de ces terres baſſes dont les approches ſont ſi dangereuſes. Nous fûmes obligés de *reſter en travers* une partie de la nuit

du 22 au 23, le tems s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie & du tonnere. Au point du jour nous vîmes une terre qui s'étendoit par rapport à nous depuis le Nord-Eſt-quart-Nord juſqu'au Nord-Nord-Oueſt. Nous courûmes deſſus, & à huit heures nous étions environ à trois lieues de ſa pointe orientale. Alors quoiqu'il régnât une eſpece de brume, nous apperçûmes des briſans le long de cette côte qui paroiſſoit très-baſſe & couverte d'arbres. Nous revirâmes donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permît de nous rapprocher de la terre avec moins de riſque; c'eſt ce que nous pûmes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'île, nous la prolongeâmes cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 braſſes. Une barre, ſur laquelle la mer briſoit avec furie, bordoit toute la côte, & bien-tôt nous reconnûmes que cette île n'étoit formée que par deux langues de terre fort étroites qui ſe rejoignent dans la partie du Nord-Oueſt, & qui laiſſent une ouverture au Sud-Eſt entre leur pointe. Le milieu de cette île eſt ainſi occupé par la mer dans toute ſa longueur qui eſt de dix à douze lieues Sud-Eſt & Nord-Oueſt; enſorte que la terre préſente une eſpece de fer à cheval très-allongé, dont l'ouverture eſt au Sud-Eſt.

Suite d'îles rencontrées.

Deſcription de la plus grande de ces îles.

Les deux langues de terre ont ſi peu de largeur, que nous appercevions la mer au-delà de celle du Nord. Elles ne paroiſſent être compoſées que par des dunes de ſable entrecoupées de terreins bas dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées ſont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. Nous apperçûmes après midi des pirogues qui naviguoient dans l'eſ-

pece de lac que cette île embraſſe, les unes à la voile, les autres avec des pagayes. Les Sauvages qui les conduiſoient étoient nuds. Le ſoir nous vîmes un aſſez grand nombre d'inſulaires diſperſés le long de la côte. Ils nous parurent avoir auſſi à la main de ces longues lances dont nous menaçoient les habitans de la premiere île ; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots puſſent aborder. Par-tout la mer écumoit avec une égale force. La nuit ſuſpendit nos recherches ; nous la paſſâmes à *louvoyer* ſous les huniers ; & n'ayant découvert le 24 au matin aucun lieu d'abordage, nous pourſuivîmes notre route & renonçâmes à cette île inacceſſible que je nommai à cauſe de ſa forme, *l'île de la Harpe*. Au reſte cette terre ſi extraordinaire eſt-elle naiſſante, eſt-elle en ruine ? Comment eſt-elle peuplée ? Ses habitans nous ont ſemblé grands & bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent ſans inquiétude ſur ces bandes de ſable qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre enſevelir dans les eaux.

Premiere diviſion ; *archipel dangereux*.

Le même jour à cinq heures du ſoir on apperçut une nouvelle terre à la diſtance de ſept à huit lieues ; l'incertitude de ſa poſition, le tems inconſtant par grains & orages, & l'obſcurité nous forcerent de paſſer la nuit *ſur les bords*. Le 25 au matin nous accoſtâmes la terre que nous reconnûmes être encore une île très-baſſe, laquelle s'étendoit du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Juſqu'au 27 nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles baſſes & en partie noyées, dont nous examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas que nous perdiſſions notre tems à les viſiter. J'ai nommé *l'archipel dangereux* cet amas d'îles dont nous avons vu onze

& qui ſont probablement en plus grand nombre. La navigation eſt extrêmement périlleuſe au milieu de ces terres baſſes, hériſſées de briſans & ſemées d'écueils, où il convient d'uſer, la nuit ſur-tout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du Sud à la route, afin de ſortir de ces parages dangereux. Effectivement dès le 28 nous ceſſâmes de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'îles qui s'étend ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & dans laquelle l'Amiral Roggevin s'eſt trouvé engagé en 1722 vers le quinzieme parallele; il la nomma *le Labyrinthe.* Je ne ſais au reſte ſur quel fondement s'appuient nos Géographes, lorſqu'ils tracent à la ſuite de ces îles un commencement de côte vue, diſent-ils, par Quiros, & auquel ils donnent ſoixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'eſt que la premiere terre à laquelle il aborda après ſon départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue. Mais, loin de la repréſenter comme une côte conſidérable, il dit que les Sauvages qui l'habitoient, lui firent entendre qu'il trouveroit de grandes terres ſur ſa route. S'il en exiſtoit ici une conſidérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puiſque la plus petite latitude à laquelle nous ſoyons juſqu'à préſent parvenus, a été 17^{d} 40′, latitude que Quiros obſerva ſur cette côte, dont il a plu aux Géographes de faire un grand pays.

Erreur dans les Cartes de cette partie de la mer Pacifique.

Je tombe d'accord que l'on conçoit difficilement un ſi grand nombre d'îles baſſes & de tertes preſque noyées, ſans ſuppoſer un continent qui en ſoit voiſin. Mais la Géographie eſt une ſcience de faits; on n'y peut rien donner

dans ſon cabinet à l'eſprit de ſyſtême, ſans riſquer les plus grandes erreurs qui ſouvent enſuite ne ſe corrigent qu'aux dépens des navigateurs.

Obſervations aſtronomiques comparées avec l'eſtime de la route.

M. Verron dans le mois de Mars me donna trois obſervations de longitude. Les premieres faites avec l'octant de M. Haldey, rapportées au 3 à midi, ne différoient avec mon eſtime que de 21′ 30″, dont j'étois plus Oueſt que la longitude obſervée. Les ſecondes faites avec le megametre & réduites au midi du 10, différoient conſidérablement avec mon eſtime, ma longitude eſtimée étant plus occidentale de 3^{d} 6′ que l'obſervée; au contraire par le réſultat des troiſiemes obſervations faites le 27 avec l'octant, mon eſtime s'accordoit avec les obſervations à 39′ 15″ près, dont il me faiſoit plus Eſt que les obſervations. On remarquera que depuis la ſortie du détroit de Magellan, j'ai toujours ſuivi la longitude de mon point de départ, ſans y faire aucune correction, ni me ſervir des obſervations.

Obſervations météorologiques.

Le thermometre dans ce mois a été conſtamment de 19 à 20^{d} même entre les terres. A la fin du mois nous avons eu cinq jours de vent d'Oueſt avec des grains & des orages qui ſe ſuccédoient preſque ſans interruption. La pluie fut continuelle; auſſi le ſcorbut ſe déclara-t-il ſur huit ou dix matelots. L'humidité eſt un des principes les plus actifs de cette maladie. On leur donnoit tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *faciot*, & nous avons eu dans ce voyage les plus grandes obligations à cette poudre. J'avois auſſi commencé le 3 Mars à me ſervir de la cucurbite de M. Poiſſonnier, & nous avons continué juſqu'à la *Nouvelle Bretagne* à employer l'eau ainſi déſalée pour la ſoupe, la cuiſſon de la viande & celle des légumes. Le ſupplément d'eau qu'elle

Uſage avantageux de la poudre de limonade & de l'eau de mer déſalée.

nous

SECONDE DIVISION
ARCHIPEL
DE BOURBON

153 152 151 150 149 148 147

16 — 18. Avril — 17. Avril — 16. Avril

I.s Oumaitia

I. Heeri

Papara

5. Avril — 6. Avril — 4. Avril — 3. Avril — 2. Avril — le Boudoir

TAITI

1. Avril — 30. Mars — 31. Mars — 29. Mars — 28. Mars

M. Bellin marque ici une longue Coste sur laquelle nous aurions passé.

16 — 17 — 18 — 19

nous procuroit nous a été de la plus grande reſſource dans cette longue traverſée. On allumoit le feu à cinq heures du ſoir, & on l'éteignoit à cinq ou ſix heures du matin, & chaque nuit nous faiſions plus d'une barique d'eau. Au reſte pour ménager l'eau douce, nous avons toujours pêtri le pain avec de l'eau ſalée. 1768. *Avril.*

Le 2 Avril à dix heures du matin nous apperçûmes dans le Nord-Nord-Eſt une montagne haute & fort eſcarpée qui nous parut iſolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeuſe*. Nous courions au Nord pour la reconnoître, lorſque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt, dont la côte non moins élevée offroit à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent beſoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchiſſemens, & on ſe flattoit de les trouver ſur cette terre. Il fit preſque calme tout le jour. La briſe ſe leva le ſoir, & nous courûmes ſur la terre juſqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le ſoleil ſe leva enveloppé de nuages & de brume; & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre dont la pointe méridionale nous reſtoit à Oueſt-quart Nord-Oueſt; on n'appercevoit plus le pic de la Boudeuſe que du haut des mâts. Les vents ſouffloient du Nord au Nord-Nord-Eſt, & nous tînmes le plus près pour attérer au vent de l'île. En approchant nous apperçûmes au-delà de ſa pointe du Nord une autre terre éloignée plus ſeptentrionale encore, ſans que nous puſſions alors diſtinguer ſi elle tenoit à la premiere île, ou ſi elle en formoit une ſeconde.

Seconde diviſion de terres; archipel de Bourbon.

Vûe de Taiti.

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le Nord. Des feux que nous vîmes, avec joie,

Manœuvres pour y aborder.

briller de toutes parts ſur la côte, nous apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avoient paru ſéparées, étoient unies enſemble par une terre plus baſſe qui ſe courboit en arc & formoit une baie ouverte au Nord-Eſt. Nous courions à pleines voiles vers la terre préſentant au vent de cette baie, lorſque nous apperçûmes une pirogue qui venoit du large & voguoit vers la côte, ſe ſervant de ſa voile & de ſes pagayes. Elle nous paſſa de l'avant & ſe joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouroient au-devant de nous. L'une d'elles précédoit les autres; elle étoit conduite par douze hommes nuds qui nous préſenterent des branches de bananiers, & leurs démonſtrations atteſtoient que c'étoit-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les ſignes d'amitié dont nous pûmes nous aviſer; alors ils accoſterent le navire, & l'un d'eux, remarquable par ſon énorme chevelure hériſſée en rayons, nous offrit avec ſon rameau de paix un petit cochon & un *régime* de bananes. Nous acceptâmes ſon préſent qu'il attacha à une corde qu'on lui jetta; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers préſens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Premier trafic avec les Inſulaires.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes & toutes à balancier, environnerent les deux vaiſſeaux. Elles étoient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous, contre toutes ſortes de bagatelles, ſe fit avec bonne-foi, mais ſans qu'aucun des inſulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorſqu'on étoit d'accord, on leur en-

voyoit au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettoient leurs effets & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractere. D'ailleurs nous ne vîmes aucune eſpece d'armes dans leurs pirogues où il n'y avoit point de femmes à cette premiere entrevue. Les pirogues reſterent le long des navires juſqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large ; toutes alors ſe retirerent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au Nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut juſqu'à près de minuit, ainſi qu'il l'avoit été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de diſtance les uns des autres : on eût dit que c'étoit une illumination faite à deſſein, & nous l'accompagnâmes de pluſieurs fuſées tirées des deux vaiſſeaux.

La journée du 5 ſe paſſa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, & à faire ſonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aſpect de cette côte élevée en amphithéatre nous offroit le plus riant ſpectacle. Quoique les montagnes y ſoient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part ſon aride nudité : tout y eſt couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorſque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres juſqu'à ſa cîme iſolée qui s'élevoit au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paroiſſoit pas avoir plus de trente toiſes de diametre, & il diminuoit de groſſeur en montant ; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immenſe que la main d'un décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les terreins moins élevés ſont entrecoupés de prairies & de boſquets, &

Deſcription de la côte vûe du large.

dans toute l'étendue de la côte il regne ſur les bords de la mer, au pied du pays haut, une liſiere de terre baſſe & unie, couverte de plantations. C'eſt-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, nous appercevions les maiſons des inſulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle caſcade qui s'élançoit du haut des montagnes & précipitoit à la mer ſes eaux écumantes. Un village étoit bâti au pied, & la côte y paroiſſoit ſans briſans. Nous deſirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; ſans ceſſe on ſondoit des navires, & nos bateaux ſondoient juſqu'à terre; on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut ſe réſoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Continuation du trafic avec les Inſulaires.

Les pirogues étoient revenues au navire dès le lever du ſoleil, & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'eſpece de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchiſſemens, tels que poules & pigeons, les inſulaires apporterent avec eux toutes ſortes d'inſtrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes ſingulieres, des coquilles, &c. Ils demandoient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs ſe firent comme la veille avec loyauté; cette fois auſſi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & preſque nues. A bord de l'Etoile il monta un inſulaire qui y paſſa la nuit, ſans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employâmes encore à louvoyer; & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité ſeptentrionale de l'île. Une ſeconde s'offrit à nous; mais la vue de pluſieurs briſans, qui paroiſſoient défendre le paſſage entre les deux

îles, me détermina à revenir ſur mes pas chercher un mouillage dans la premiere baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. Nos canots qui ſondoient en avant & en terre de nous, trouverent la côte du Nord de la baie bordée par-tout à un quart de lieue du rivage d'un récif qui découvre à baſſe mer. Cependant, à une lieue de la pointe du Nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avoit 30 à 35 braſſes d'eau, & en-dedans une rade aſſez vaſte où le fond varioit depuis 9 juſqu'à 30 braſſes. Cette rade étoit bornée au Sud par un récif qui partant de terre, alloit ſe joindre à celui qui bordoit la côte. Nos canots avoient ſondé par-tout ſur un fond de ſable, & ils avoient reconnu pluſieurs petites rivieres commodes pour l'aiguade. Sur le récif du côté du Nord il y a trois îlots.

Mouillage à Taiti.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & ſur-le-champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de ſtribord en entrant &, dès que nous fûmes en-dedans, nous mouillâmes notre premiere ancre ſur 34 braſſes, fond de ſable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes auſſitôt une ancre à jet dans le Nord-Oueſt pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'Etoile paſſa au vent à nous & mouilla dans le Nord à une encablure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes baſſes vergues & mâts de hune.

Embarras pour amarrer les navires.

A meſure que nous avions approché la terre, les inſulaires avoient environné les navires. L'affluence des pirogues fut ſi grande autour des vaiſſeaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié ;

tous demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étoient remplies de femmes qui ne le cedent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, & qui, pour la beauté du corps, pourroient le diſputer à toutes avec avantage. La plûpart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & les vieilles, qui les accompagnoient, leur avoient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras; ſoit que la nature ait partout embelli le ſexe d'une timidité ingénue, ſoit que, même dans les pays où regne encore la franchiſe de l'âge d'or, les femmes paroiſſent ne pas vouloir ce qu'elles deſirent le plus. Les hommes, plus ſimples ou plus libres, s'énoncerent bientôt clairement. Ils nous preſſoient de choiſir une femme, de la ſuivre à terre, & leurs geſtes non équivoques démontroient la maniere dont il falloit faire connoiſſance avec elle. Je le demande; comment retenir au travail, au milieu d'un ſpectacle pareil, quatre cents François, jeunes, marins, & qui depuis ſix mois n'avoient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille qui vint ſur le gaillard d'arriere ſe placer à une des écoutilles qui ſont au-deſſus du cabeſtan; cette écoutille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laiſſa tomber négligemment une pagne qui la couvroit & parut aux yeux de tous, telle que Vénus ſe fit voir au berger Phrygien. Elle en avoit la forme céleſte. Matelots & ſoldats s'empreſſoient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabeſtan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos ſoins réuſſirent cependant à contenir ces hommes enſorcelés, le moins difficile n'avoit pas été de parvenir à ſe contenir ſoi-même. Un ſeul François, mon cuiſinier, qui malgré les défenſes avoit trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre, avec la belle qu'il avoit choiſie, qu'il ſe vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillerent dans un inſtant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il ſe crut perdu mille fois, ne ſçachant où aboutiroient les exclamations de ce peuple, qui examinoit en tumulte toutes les parties de ſon corps. Après l'avoir bien conſidéré, ils lui rendirent ſes habits, remirent dans ſes poches tout ce qu'ils en avoient tiré, & firent approcher la fille en le preſſant de contenter les deſirs qui l'avoient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Inſulaires ramenaſſent à bord le pauvre cuiſinier, qui me dit que j'aurois beau le reprimander, que je ne lui ferois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.

CHAPITRE II.

Séjour dans l'île Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.

Deſcente à terre.

ON a vu les obſtacles qu'il avoit fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorſque nous fûmes amarrés, je deſcendis à terre avec pluſieurs Officiers, afin de reconnoître *l'Aiguade*. Nous y fûmes reçus par une foule immenſe d'hommes & de femmes qui ne ſe laſſoient point de nous conſidérer ; les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos vêtemens, comme pour vérifier ſi nous étions abſolument faits comme eux ; aucun ne portoit d'armes, pas même de bâtons. Ils ne ſavoient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduiſit dans ſa maiſon & nous y introduiſit. Il y avoit dedans cinq ou ſix femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous ſaluerent en portant la main ſur la poitrine, & criant pluſieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit pere de notre hôte. Il n'avoit du grand âge que ce caractere reſpectable qu'impriment les ans ſur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout ſon corps nerveux & rempli, ne montroient aucune ride, aucun ſigne de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée ; il ſe retira même ſans répondre à nos careſſes, ſans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité ; fort éloigné de prendre part à l'eſpece d'extaſe que notre vûe cauſoit à tout ce peuple, ſon air rêveur & ſoucieux, ſembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le ſein du repos,

Viſite au chef du canton.

repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

Deſcription de ſa maiſon.

On nous laiſſa la liberté de conſidérer l'intérieur de la maiſon. Elle n'avoit aucun meuble, aucun ornement qui la diſtinguât des caſes ordinaires, que ſa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre-vingts pieds de long ſur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires, lequel étoit ſuſpendu au toit, & deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'étoit le Dieu, étoit de bout contre un des piliers : la Déeſſe étoit vis-à-vis inclinée le long du mur, qu'elle ſurpaſſoit en hauteur, & attachée aux roſeaux qui le forment. Ces figures malfaites & ſans proportions avoient environ trois pieds de haut, mais elles tenoient à un piedeſtal cylindrique, vuidé dans l'intérieur, & ſculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir ſix à ſept pieds de hauteur, ſur environ un pied de diametre ; le tout étoit d'un bois noir fort dur.

Réception qu'il nous fait.

Le chef nous propoſa enſuite de nous aſſeoir ſur l'herbe au-dehors de ſa maiſon, où il fit apporter des fruits, du poiſſon grillé & de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pieces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne reſſemble pas mal à celle de ces fraiſes immenſes qu'on portoit du tems de François I. Il en paſſa un au col du Chevalier d'Oraiſon, l'autre au mien, & diſtribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorſque le Chevalier de Suzannet s'apperçut qu'il lui manquoit un piſtolet, qu'on avoit adroitement volé dans ſa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, ſur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous envi-

ronnoient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ſes recherches, en tâchant ſeulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourroit être la victime de ſa friponnerie, & que ſon larcin lui donneroit la mort.

Le chef & tout le peuple nous accompagnerent juſqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un inſulaire d'une belle figure qui, couché ſous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui ſervoit de ſiége. Nous l'acceptâmes ; cet homme alors ſe pencha vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien ſouffloit avec le nez, il nous chanta lentement une chanſon, ſans doute anacréontique : ſcène charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre inſulaires vinrent avec confiance ſouper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, baſſe, violon, & nous leur donnâmes un feu d'artifice compoſé de fuſées & de ſerpentaux. Ce ſpectacle leur cauſa une ſurpriſe mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom eſt *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le piſtolet qui avoit été pris la veille chez lui. Cet acte de juſtice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos diſpoſitions pour deſcendre à terre nos malades & nos pieces à l'eau, & les y laiſſer en établiſſant une garde pour leur ſûreté. Je deſcendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençâmes à dreſſer le camp ſur les bords d'une petite riviere où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe ſous les armes, & les préparatifs du campement, ſans paroître d'abord ſurpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après, il vint à moi accompagné de ſon pere & des principaux du canton qui lui avoient fait des repréſentations à cet égard, & me fit

Campement à terre projetté de notre part.

Oppoſition de la part des inſulaires.

entendre que notre ſéjour à terre leur déplaiſoit, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord de nos vaiſſeaux. J'inſiſtai ſur l'établiſſement du camp, lui faiſant comprendre qu'il nous étoit néceſſaire pour faire de l'eau, du bois, & rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un ſecond conſeil, à l'iſſu duquel Ereti vint me demander ſi nous reſterions ici toujours, ou ſi nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en ſigne duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; ſur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paroiſſoit avoir du poids dans le conſeil, vouloit réduire à neuf les jours de notre campement, j'inſiſtai pour le nombre que j'avois demandé, & enfin ils y conſentirent.

Ils y conſentent, & à quelles conditions.

De ce moment la joie ſe rétablit; Ereti même nous offrit un hangard immenſe tout près de la riviere, ſous lequel étoient quelques pirogues qu'il en fit enlever ſur le champ. Nous dreſſâmes dans ce hangard les tentes pour nos ſcorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuſe* & vingt-deux de *l'Etoile*, & quelques autres néceſſaires au ſervice. La garde fut compoſée de trente ſoldats, & je fis auſſi deſcendre des fuſils pour armer les travailleurs & les malades. Je reſtai à terre la premiere nuit, qu'Ereti voulut auſſi paſſer dans nos tentes. Il fit apporter ſon ſouper qu'il joignit au nôtre, chaſſa la foule qui entouroit le camp, & ne retint avec lui que cinq ou ſix de ſes amis. Après ſouper, il demanda des fuſées, & elles lui firent au-moins autant de peur que de plaiſir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ſes femmes qu'il fit cou-

Camp établi pour les malades & les travailleurs.

cher dans la tente de M. de Naſſau. Elle étoit vieille & laide.

Précautions priſes : conduite des inſulaires.

La journée ſuivante ſe paſſa à perfectionner notre camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une eſpece de natte. Nous n'y laiſſâmes qu'une iſſue à laquelle nous mîmes une barriere & un corps-de-garde. Ereti, ſes femmes & ſes amis avoient ſeuls la permiſſion d'entrer ; la foule ſe tenoit en-dehors du hangard : un de nos gens, une baguette à la main, ſuffiſoit pour la faire écarter. C'étoit-là que les inſulaires apportoient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poiſſon & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fauſſes, des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des tréſors pour eux. Au reſte ils examinoient attentivement ce qui pouvoit nous plaire ; ils virent que nous cueillons des plantes antiſcorbutiques & qu'on s'occupoit auſſi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avoient vu ramaſſer & des paniers remplis de coquilles de toutes les eſpeces. On payoit leurs peines à peu de frais.

Secours que nous en tirons.

Ce même jour je demandai au chef de m'indiquer du bois que je puſſe couper. Le pays bas où nous étions n'eſt couvert que d'arbres fruitiers & d'une eſpece de bois plein de gomme & de peu de conſiſtance ; le bois dur vient ſur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvois couper, & m'indiqua même de quel côté il les falloit faire tomber en les abattant. Au reſte les inſulaires nous aidoient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattoient les arbres & les mettoient en buches que les gens du pays tranſportoient aux bateaux ; ils aidoient de

même à faire l'eau, empliſſant les pieces & les conduiſant aux chaloupes. On leur donnoit pour ſalaires des clous dont le nombre ſe proportionnoit au travail qu'ils avoient fait. La ſeule gêne quon eut, c'eſt qu'il falloit ſans ceſſe avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ſes poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Précautions priſes contre le vol.

Cependant il ne ſemble pas que le vol ſoit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maiſons, tout y eſt à terre ou ſuſpendu, ſans ſerrure ni gardiens. Sans doute la curioſité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens deſirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premieres nuits, malgré les ſentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs ſe cachoient dans un marais couvert d'herbes & de roſeaux, qui s'étendoit derriere notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'Officier de garde de faire tirer ſur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand ſoin de montrer pluſieurs fois où étoit ſa maiſon, en recommandant bien de tirer du côté oppoſé. J'envoyois auſſi tous les ſoirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'eſpingoles ſe mouiller devant le camp.

Uſages ſinguliers du pays.

Au vol près, tout ſe paſſoit de la maniere la plus amiable. Chaque jour nos gens ſe promenoient dans le pays ſans armes, ſeuls ou par petites bandes. On les invitoit à entrer dans les maiſons, on leur y donnoit à manger; mais ce n'eſt pas à une collation légere que ſe borne ici la civilité des maîtres de maiſons; ils leur offroient de jeunes filles; la caſe ſe rempliſſoit à l'inſtant d'une foule curieuſe d'hommes & de femmes qui faiſoient un cercle autour de

l'hôte & de la jeune victime du devoir hoſpitalier ; la terre ſe jonchoit de feuillage & de fleurs, & des muſiciens chantoient aux accords de la flûte une hymne de jouiſſance. Vénus eſt ici la déeſſe de l'hoſpitalité, ſon culte n'y admet point de myſteres, & chaque jouiſſance eſt une fête pour la nation. Ils étoient ſurpris de l'embarras qu'on témoignoit ; nos mœurs ont proſcrit cette publicité. Toutefois je ne garantirois pas qu'aucun n'ait vaincu ſa répugnance & ne ſe ſoit conformé aux uſages du pays.

Beauté de l'intérieur de l'île.

J'ai pluſieurs fois été, moi ſecond ou troiſieme, me promener dans l'intérieur. Je me croyois tranſporté dans le jardin d'Eden ; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivieres qui entretiennent une fraîcheur délicieuſe, ſans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des tréſors que la nature verſe à pleines mains ſur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes aſſiſes à l'ombre des vergers ; tous nous ſaluoient avec amitié ; ceux que nous rencontrions dans les chemins, ſe rangeoient à côté pour nous laiſſer paſſer ; par-tout nous voyions régner l'hoſpitalité, le repos, une joie douce & toutes les apparences du bonheur.

Préſens faits au chef, de volailles & de graines d'Europe.

Je fis préſent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles ; c'étoit le denier de la veuve. Je lui propoſai auſſi de faire un jardin à notre maniere & d'y ſemer différentes graines, propoſition qui fut reçue avec joie. En peu de tems Ereti fit préparer & entourer de paliſſades le terrein qu'avoient choiſi nos jardiniers. Je le fis bêcher ; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien auſſi autour de leurs maiſons des eſpeces de potagers garnis de giraumons, de pa-

tates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons ſemé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potageres de toute eſpece. Nous avons lieu de croire que ces plantations ſeront bien ſoignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumeroit facilement à tirer parti du ſol le plus fertile de l'univers.

Viſite du chef d'un canton voiſin.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la viſite du chef d'un canton voiſin, qui vint à bord avec un préſent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce Seigneur, nommé *Toutaa*, eſt d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il étoit accompagné de quelques-uns de ſes parens, preſque tous hommes de ſix pieds. Je leur fis préſent de clous, d'outils, de perles fauſſes & d'étoffes de ſoie. Il fallut lui rendre ſa viſite chez lui; nous fûmes bien accueillis, & l'honnête Toutaa m'offrit une de ſes femmes fort jeune & aſſez jolie. L'aſſemblée étoit nombreuſe, & les muſiciens avoient déja entonné les chants de l'himenée. Telle eſt la maniere de recevoir les viſites de cérémonie.

Meurtre d'un inſulaire.

Le 10 il y eut un inſulaire tué, & les gens du pays vinrent ſe plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maiſon où avoit été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avoit été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laiſſoit ſortir aucun de nos gens, avec des armes à feu, ni des vaiſſeaux ni de l'enceinte du camp. Je fis ſans ſuccès les plus exactes perquiſitions pour connoître l'auteur de cet infame aſſaſſinat. Les inſulaires crurent ſans doute que leur compatriote avoit eu tort; car ils continuerent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avoit vu beaucoup de

gens emporter leurs effets à la montagne, & que même la maiſon d'Ereti étoit toute démeublée. Je lui fis de nouveaux préſens, & ce bon chef continua à nous témoigner la plus ſincere amitié.

Perte de nos ancres ; dangers que nous courons.

Cependant je preſſois nos travaux de tous les genres ; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos beſoins, je ſavois que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos cables, pomoyés preſque tous les jours, n'euſſent pas encore paru rayés, nous avions découvert que le fond étoit ſemé de gros corail, & d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chaſſe*. La néceſſité avoit forcé de prendre ce mouillage ſans nous laiſſer la liberté du choix, & bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étoient que trop fondées.

Le 12 à cinq heures du matin, les vents étant venus au Sud, notre cable du Sud-Eſt & le grêlin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'Eſt-Sud-Eſt, furent coupés ſur le fond. Nous mouillâmes auſſi-tôt notre grande ancre ; mais, avant qu'elle eût pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du Nord-Oueſt, & nous tombâmes ſur l'Etoile que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes ſur notre ancre, & l'Etoile fila rapidement, de maniere que nous fûmes ſéparés avant que d'avoir ſouffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grêlin qu'elle avoit allongé dans l'Eſt, ſur lequel nous virâmes pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevâmes enſuite notre grande ancre & rembarquâmes le grêlin & le cable coupés ſur le fond. Celui-ci l'avoit été à 30 braſſes de l'entalingure ; nous le changeâmes bout pour bout & l'entalinguâmes ſur une ancre de rechange de deux mille ſept cents que l'Etoile avoit dans ſa cale & que

Détails des manœuvres qui nous ſauvent.

nous

nous envoyâmes chercher. Notre ancre du Sud-Eſt mouillée ſans orin à cauſe du grand fond, étoit perdue, & nous tâchâmes inutilement de ſauver l'ancre à jet dont la bouée avoit coulé & qu'il fut impoſſible de draguer. Nous guindâmes auſſi-tôt notre petit mât de hune & la vergue de mizaine, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettroit.

L'après-midi il calma & paſſa à l'Eſt. Nous allongeâmes alors dans le Sud-Eſt une ancre à jet & l'ancre reçue de l'Etoile, & j'envoyai un bateau ſonder dans le Nord, afin de ſavoir s'il n'y auroit pas un paſſage ; ce qui nous eût mis à portée de ſortir preſque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais ſeul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel étoit attaché notre ſalut, on vint m'avertir qu'il y avoit eu trois inſulaires tués ou bleſſés dans leurs caſes à coups de bayonettes, que l'alarme étoit répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes emportant leurs bagages & juſqu'aux cadavres des morts, & que peut-être allions-nous avoir ſur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle étoit donc notre poſition de craindre la guerre à terre au même inſtant où les deux navires étoient dans le cas d'y être jettés. Je deſcendis au camp, & en préſence du chef je fis mettre aux fers quatre ſoldats ſoupçonnés d'être les auteurs du forfait ; ce procédé parut les contenter.

Autre meurtre de trois inſulaires.

Je paſſai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les inſulaires ne vouluſſent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poſte excellent entre deux rivieres diſtantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp étoit couvert par

Précautions priſes contre les ſuites qu'il pouvoit avoir.

un marais, le reſte étoit la mer dont aſſurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poſte contre toutes les forces de l'île réunies; mais heureuſement, à quelques alertes près occaſionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Continuation du danger que courent les vaiſſeaux.

Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus vives. La crainte de perdre les vaiſſeaux à la côte nous donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du ſoir les vents avoient beaucoup fraîchi de la partie de l'Eſt avec une groſſe houle, de la pluie, des orages & toutes les apparences funeſtes qui augmentent l'horreur de ces lugubres ſituations. Vers deux heures du matin il paſſa un grain qui chaſſoit les vaiſſeaux en côte: je me rendis à bord, le grain heureuſement ne dura pas; & dès qu'il fut paſſé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs; notre cable du Nord-Oueſt fut coupé; le grêlin, que nous avoit cédé l'Etoile & qui nous tenoit ſur ſon ancre à jet, eut le même ſort peu d'inſtans après; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grêlin du Sud-Eſt, ne ſe trouvoit pas à une enclablure de la côte où la mer briſoit avec fureur. Plus le péril devenoit inſtant, plus les reſſources diminuoient; les deux ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues pour nous; leurs bouées avoient diſparu, ſoit qu'elles euſſent coulé, ſoit que les Indiens les euſſent enlevées dans la nuit. C'étoient déja quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous reſtoit encore des pertes à eſſuyer.

A dix heures du matin le cable neuf, que nous avions entalingué ſur l'ancre de deux mille ſept cents de l'Etoile, laquelle nous tenoit dans le Sud-Eſt, fut coupé, & la fré-

gate défendue par un ſeul grêlin, commença à chaſſer en côte. Nous mouillâmes ſous barbe notre grande ancre, la ſeule qui nous reſtât en mouillage ; mais de quel ſecours nous pouvoit-elle être? Nous étions ſi près des briſans, que nous aurions été deſſus avant que d'avoir aſſez filé de cable pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque inſtant le triſte dénouement de cette aventure, lorſqu'une briſe de Sud-Oueſt nous donna l'eſpérance de pouvoir appareiller. Nos focqs furent bientôt hiſſés ; le vaiſſeau commençoit à prendre de l'air & nous travaillions à faire de la voile pour filer cable & grêlin & mettre dehors, mais les vents revinrent preſque auſſitôt à l'Eſt. Cet intervalle nous avoit toujours donné le tems de recevoir à bord le bout du grêlin de la ſeconde ancre à jet de l'Etoile qu'elle venoit d'allonger dans l'Eſt & qui nous ſauva pour le moment. Nous virâmes ſur les deux grêlins & nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à l'Etoile pour l'aider à s'amarrer ſolidement ; ſes ancres étoient heureuſement mouillées ſur un fond moins perdu de corail que celui ſur lequel étoient tombées les nôtres. Lorſque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par ſon orin l'ancre de deux mille ſept cents ; nous entalinguâmes deſſus un autre cable & nous l'allongeâmes dans le Nord-Eſt ; nous relevâmes enſuite l'ancre à jet de l'Etoile que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours M. de la Giraudais, Commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au ſalut de la frégate par les ſecours qu'il m'a donnés ; c'eſt avec plaiſir que je paye ce tribut de reconnoiſſance à cet Officier déja mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zele égale les talens.

Paix faite avec les Inſulaires.

Cependant lorſque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit approché du camp, on n'avoit vu naviguer aucune pirogue, on avoit trouvé les maiſons voiſines abandonnées, tout le pays paroiſſoit un deſert. Le Prince de Naſſau, lequel avec quatre ou cinq hommes ſeulement s'étoit éloigné davantage, dans le deſſein de rencontrer quelques inſulaires & de les raſſurer, en trouva un grand nombre avec Ereti environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Naſſau, il vint à lui d'un air conſterné. Les femmes éplorées ſe jetterent à ſes genoux, elles lui baiſoient les mains en pleurant & répétant pluſieurs fois : *Tayo, maté, vous êtes nos amis & vous nous tuez.* A force de careſſes & d'amitié il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embelliſſoient la marche & promettoient la paix. Je deſcendis auſſi-tôt avec un aſſortiment d'étoffes de ſoie & des outils de toute eſpece ; je les diſtribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du deſaſtre arrivé la veille & les aſſurant qu'il ſeroit puni. Les bons inſulaires me comblerent de careſſes, le peuple applaudit à la réunion, & en peu de tems la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier qui ne reſſembloit pas mal à une foire. Ils apporterent ce jour & le ſuivant plus de rafraîchiſſemens que jamais. Ils demanderent auſſi qu'on tirât devant eux quelques coups de fuſil ; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Appareillage de l'Etoile.

Le canot que j'avois envoyé pour reconnoître le côté du Nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau paſſage. Il étoit alors trop tard pour en profiter ce même jour ; la nuit s'avançoit. Heu-

reuſement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'Eſt, j'ordonnai à l'Etoile, qui avoit ſon eau faite & tout ſon monde à bord, d'appareiller & de ſortir par la nouvelle paſſe du Nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette paſſe qu'après la flûte mouillée au Nord de nous. A onze heures elle appareilla ſur une hauſſiere portée ſur nous, je gardai ſa chaloupe & ſes deux petites ancres; je pris auſſi à bord, dès qu'elle fut ſous voiles, le bout du cable de ſon ancre du Sud-Eſt mouillée en bon fond. Nous levâmes alors notre grande ancre, allongeâmes les deux ancres à jet, & par ce moyen nous reſtâmes ſur deux groſſes ancres & trois petites. A deux heures après midi nous eûmes la ſatisfaction de découvrir l'Etoile en-dehors de tous les récifs. Notre ſituation dès ce moment devenoit moins terrible; nous venions au-moins de nous aſſurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorſque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya ſon canot avec M. Lavari Leroi qui avoit été chargé de reconnoître la paſſe.

Nous travaillâmes tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital & le camp. J'enfouis près du hangard un acte de priſe de poſſeſſion inſcrite ſur une planche de chêne avec une bouteille bien fermée & luttée contenant les noms des Officiers des deux navires. J'ai ſuivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut aſſez orageuſe pour nous cauſer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Inſcription enfouie.

Le 15 à ſix heures du matin, les vents étant de terre &

Appareillage de la Boudeu-

le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le cable de celle de l'Etoile, coupâmes un des grêlins & filâmes les deux autres appareillant ſous la mizaine & les deux huniers pour ſortir par la paſſe de l'Eſt. Nous laiſſâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; & dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés aux ordres du Chevalier de Suzannet, Enſeigne de la marine, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large & nous commencions à nous féliciter d'être heureuſement ſortis d'un mouillage qui nous avoit cauſé de ſi vives inquiétudes, lorſque, le vent ayant ceſſé tout d'un coup, la marée & une groſſe lame de l'Eſt commencerent à nous entraîner ſur les récifs ſous le vent de la paſſe. Le pis-aller des naufrages qui nous avoient menacés juſqu'ici, avoit été de paſſer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paiſible & exempte de ſoins. Mais ici le naufrage ſe préſentoit ſous un aſpect plus cruel; le vaiſſeau porté rapidement ſur les récifs, n'y eût pas réſiſté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs euſſent à peine ſauvé leur vie. J'avois dès le premier inſtant du danger rappellé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arriverent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toiſes du récif, notre ſituation paroiſſoit déſeſpérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une briſe de l'Oueſt, qui s'éleva dans le même inſtant, nous rendit l'eſpérance: en effet elle fraîchit peu-à-peu, & à neuf heures du matin nous étions abſolument hors de danger.

ſe; nouveau danger qu'elle court.

Je renvoyai ſur-le-champ les bateaux à la recherche des ancres, & je reſtai à louvoyer pour les attendre. L'après-

Départ de Taiti; perte

midi nous rejoignîmes l'Etoile. A cinq heures du ſoir notre chaloupe arriva ayant à bord la groſſe ancre & le cable de l'Etoile qu'elle lui porta : notre canot, celui de l'Etoile & ſa chaloupe revinrent peu de tems après ; celle-ci nous rapportoit notre ancre à jet & un grêlin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'abord compté m'entretenir la nuit ſur les bords & les envoyer chercher le lendemain ; mais à minuit il ſe leva un grand frais de l'Eſt-Nord-Eſt, qui me contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour me tirer de deſſus la côte. Ainſi un mouillage de neuf jours nous a coûté ſix ancres, perte que nous n'aurions pas eſſuyée, ſi nous euſſions été munis de quelques chaînes de fer. C'eſt une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs deſtinés à de pareils voyages.

que nous y avons eſſuyées.

Maintenant que les navires ſont en ſureté, arrêtons-nous un inſtant pour recevoir les adieux des inſulaires. Dès l'aube du jour lorſqu'ils s'apperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avoit ſauté ſeul dans la premiere pirogue qu'il avoit trouvée ſur le rivage, & s'étoit rendu à bord. En y arrivant il nous embraſſa tous, il nous tenoit quelques inſtans entre ſes bras verſant des larmes & paroiſſant très-affecté de notre départ. Peu de tems après, ſa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchiſſemens de toute eſpece ; ſes femmes étoient dedans & avec elles ce même inſulaire qui le premier jour de notre atterrage étoit venu s'établir à bord de l'Etoile. Ereti fut le prendre par la main, & il me le préſenta en me faiſant entendre que cet homme dont le nom eſt *Aotourou*, vouloit nous ſuivre, & me priant d'y conſentir. Il le préſenta enſuite à

Regret des inſulaires à notre départ.

L'un d'eux s'embarque avec nous, à ſa demande & à celle de ſa nation.

tous les Officiers chacun en particulier, diſant que c'étoit ſon ami qu'il confioit à ſes amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des préſens de toute eſpece, après quoi il prit congé de nous & fut rejoindre ſes femmes, leſquelles ne ceſſerent de pleurer tout le tems que la pirogue fut le long du bord. Il y avoit auſſi dedans une jeune & jolie fille que l'inſulaire qui venoit avec nous fut embraſſer. Il lui donna trois perles qu'il avoit à ſes oreilles, la baiſa encore une fois; & malgré les larmes de cette jeune épouſe ou amante, il s'arracha de ſes bras & remonta dans le vaiſſeau. Nous quittâmes ainſi ce bon peuple, & je ne fus pas moins ſurpris du chagrin que leur cauſoit notre départ, que je l'avois été de leur confiance affectueuſe à notre arrivée.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Deſcription de la nouvelle île, mœurs & caractere de ſes habitans.

Lucis habitamus opacis,
Riparumque toros & prata recentia rivis
Incolimus. *Virgil. Liv. VI.*

L'ILE à laquelle on avoit d'abord donné le nom de *nouvelle Cythere*, reçoit de ſes habitans celui de *Taiti*. Sa latitude à notre camp a été conclue de pluſieurs hauteurs méridiennes du ſoleil obſervées à terre avec un quart de cercle. Sa poſition en longitude a été déterminée par onze obſervations de la lune, ſelon la méthode des angles horaires. M. Verron en avoit fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits pout déterminer cette même longitude; mais le cahier, où elles étoient écrites, lui ayant été enlevé, il ne lui eſt reſté que les dernieres obſervations faites la veille de notre départ. Il croit leur réſultat moyen aſſez exact, quoique leurs extrêmes different entre eux de 7 à 8^{d}. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-deſſus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plûtôt que nous ne nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impoſſibilité d'en viſiter les côtes. La partie du Sud nous eſt abſolument inconnue, celle que nous avons parcourue depuis la pointe du Sud-Eſt juſqu'à celle du Nord-Oueſt, me paroît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le giſſement de ſes principales pointes eſt entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt.

Poſition géographique de Taiti.

Entre la pointe du Sud-Eſt & un autre gros cap qui s'avance dans le Nord, à ſept ou huit lieues de celle-ci, on

Mouillage meilleur que celui où nous étions.

voit une baie ouverte au Nord-Eſt, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaiſſent inſenſiblement juſqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation & paroiſſent former le canton le plus beau de l'île & le plus habité. Il ſemble qu'on trouveroit aiſément pluſieurs bons mouillages dans cette baie. Le hazard nous ſervit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la paſſe par laquelle eſt ſortie l'Etoile, M. de la Giraudais m'a aſſuré qu'entre les deux îles les plus ſeptentrionales, il y avoit un mouillage fort ſûr pour trente vaiſſeaux au-moins depuis 23 juſqu'à 12 & 10 braſſes, fond de ſable gris vazeux, qu'il y avoit une lieue d'évitage & jamais de mer. Le reſte de la côte eſt élevé & elle ſemble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau & qui forme en quelques endroits de petits îlots ſur leſquels les inſulaires entretiennent des feux pendant la nuit pour la pêche & la ſureté de leur navigation ; quelques coupures donnent de diſtance en diſtance l'entrée en-dedans du récif; mais il faut ſe méfier du fond. Le plomb n'amene jamais que du ſable gris ; ce ſable recouvre de groſſes maſſes d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainſi que nous l'a appris une funeſte expérience.

Au-delà de la pointe ſeptentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anſe, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale eſt terminée par une terre baſſe, dans le Nord-Oueſt de laquelle, environ à une lieue de diſtance, on voit une île peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues ſur le Nord-Oueſt.

Aſpect du pays.

La hauteur des montagnes, qui occupent tout l'intérieur de Taiti, eſt ſurprenante, eu égard à l'étendue de l'île.

Loin d'en rendre l'aſpect triſte & ſauvage, elles ſervent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue & préſentant de riches payſages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce deſordre dont l'art ne ſut jamais imiter l'agrément. De-là ſortent une infinité de petites rivieres qui fertiliſent le pays & ne ſervent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer juſqu'aux montagnes, eſt conſacré aux arbres fruitiers, ſous leſquels, comme je l'ai déja dit, ſont bâties les maiſons des Taitiens, diſperſées ſans aucun ordre & ſans former jamais de village; on croit être dans les champs éliſées. Des ſentiers publics, pratiqués avec intelligence & ſoigneuſement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Ses productions.

Les principales productions de l'île ſont le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curaſſol, le giraumon & pluſieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à ſucre qu'on ne cultive point, une eſpece d'indigo ſauvage, une très-belle teinture rouge & une jaune; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé pluſieurs de nos fruits & de nos légumes, ainſi qu'un aſſez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les ſerres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les inſulaires en font peu d'uſage. Ils ne l'employent que pour leurs grandes pirogues, qu'ils conſtruiſent de bois de cedre. Nous leur avons auſſi vu des piques d'un bois noir, dur & peſant, qui reſſemble au bois de fer. Ils ſe ſervent pour bâtir les pirogues ordinaires de

l'arbre qui porte le fruit à pain. C'eſt un bois qui ne fend point, mais il eſt ſi mol & ſi plein de gomme, qu'il ne fait que ſe mâcher ſous l'outil.

Il ne paroît pas qu'il y ait de mines.

Au reſte, quoique cette île ſoit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles ſont par-tout couvertes, ne ſemble pas annoncer que leur ſein renferme des mines. Il eſt du-moins certain que les inſulaires ne connoiſſent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils ſe ſervoient pour nous demander du fer. Mais cette connoiſſance du fer, d'où leur vient-elle? Je dirai bientôt ce que je penſe à cet égard. Je ne connois ici qu'un ſeul article de commerce riche, ce ſont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes & à leurs enfans; mais ils les ont tenu cachées pendant notre ſéjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huitres perlieres des eſpeces de caſtagnettes qui ſont un de leurs inſtrumens de danſe.

Il y a de belles perles.

Animaux du pays.

Nous n'avons vu d'autres quadrupedes que des cochons, des chiens d'une eſpece petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domeſtiques abſolument ſemblables aux nôtres. Nous avons auſſi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très bon goût, & des peruches fort petites, mais fort ſingulieres par le mêlange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourriſſent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été conſommé dans le ſéjour à terre & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles & près de cent-cinquante cochons; encore, ſans les travaux inquié-

tans des dernieres journées, en auroit-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportoient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre ſéjour le thermometre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22^{d}, & il a été quelquefois à 18^{d}. Le ſoleil, il eſt vrai, étoit déja à 8 ou 9^{d} de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage ineſtimable de cette île, c'eſt de n'y pas être infeſté par cette légion odieuſe d'inſectes qui font le ſupplice des pays ſitués entre les tropiques; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat eſt ſi ſain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fuſſent continuellement dans l'eau & au grand ſoleil, qu'ils couchaſſent ſur le ſol nud & à la belle étoile, perſonne n'y eſt tombé malade. Les ſcorbutiques que nous y avions débarqués & qui n'y ont pas eu une ſeule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y ſont rétablis en auſſi peu de tems, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement gueris à bord. Au reſte la ſanté & la force des inſulaires qui habitent des maiſons ouvertes à tous les vents & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur ſert de lit, l'heureuſe vieilleſſe à laquelle ils parviennent ſans aucune incommodité, la fineſſe de tous leurs ſens & la beauté ſinguliere de leurs dents qu'ils conſervent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves & de la ſalubrité de l'air & de la bonté du régime que ſuivent les habitans?

Obſervations météorologiques.

Bonté du climat; vigueur des habitans.

Les végétaux & le poiſſon ſont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande, les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime ſans doute con-

Quelle eſt leur nourriture.

tribue beaucoup à les tenir exempts de preſque toutes nos maladies. J'en dirois autant de leurs boiſſons ; ils n'en connoiſſent d'autre que l'eau : l'odeur ſeule du vin & de l'eau-de-vie leur donnoit de la répugnance ; ils en témoignoient auſſi pour le tabac, les épiceries & en général pour toutes les choſes fortes.

Il y a dans l'ile deux races d'hommes.

Le peuple de Taiti eſt compoſé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs & qui paroiſſent ſe mêler enſemble ſans diſtinction. La premiere, & c'eſt la plus nombreuſe, produit des hommes de la plus grande taille : il eſt ordinaire d'en voir de ſix pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule & Mars, on ne trouveroit nulle part d'auſſi beaux modeles. Rien ne diſtingue leurs traits de ceux des Européens ; & s'ils étoient vêtus, s'ils vivoient moins à l'air & au grand ſoleil, ils ſeroient auſſi blancs que nous. En général leurs cheveux ſont noirs. La ſeconde race eſt d'une taille médiocre, a les cheveux crépus & durs comme du crin, ſa couleur & ſes traits different peu de ceux des mulâtres. Le Taitien, qui s'eſt embarqué avec nous, eſt de cette ſeconde race, quoique ſon pere ſoit chef d'un canton ; mais il poſſede en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

Détails ſur quelques-uns de leurs uſages.

Les uns & les autres ſe laiſſent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les mouſtaches & le haut des joues raſés. Ils laiſſent auſſi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns ſe coupent les cheveux très-courts, d'autres les laiſſent croître & les portent attachés ſur le ſommet de la tête. Tous ont l'habitude de ſe les oindre,

ainſi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Je n'ai rencontré qu'un ſeul homme eſtropié & qui paroiſſoit l'avoir été par une chûte. Notre Chirurgien major m'a aſſuré qu'il avoit vu ſur pluſieurs les traces de la petite vérole, & j'avois pris toutes les meſures poſſibles pour que nous ne leur communicaſſions pas l'autre, ne pouvant ſuppoſer qu'ils en fuſſent attaqués.

Leurs vêtemens.

On voit ſouvent les Taitiens nuds, ſans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande piece d'étoffe qu'ils laiſſent tomber juſqu'aux genoux. C'eſt auſſi-là le ſeul habillement des femmes, & elles ſavent l'arranger avec aſſez d'art pour rendre ce ſimple ajuſtement ſuſceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au ſoleil ſans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur viſage de ſes rayons, elles ſont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits aſſez délicats; mais ce qui les diſtingue, c'eſt la beauté de leurs corps dont les contours n'ont point été défigurés par 15 ans de torture.

Uſage de ſe piquer la peau.

Au reſte, tandis qu'en Europe les femmes ſe peignent en rouge les joues, celles de Taiti ſe peignent d'un bleu foncé les reins & les feſſes; c'eſt une parure & en même tems une marque de diſtinction. Les hommes ſont ſoumis à la même mode. Je ne ſais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je penſe que c'eſt en piquant la peau & y verſant le ſuc de certaines herbes, ainſi que je l'ai vu pratiquer aux indigenes du Canada. Il eſt à remarquer que de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voiſins encore de l'état de nature. Quand Céſar fit ſa premiere deſcente en Angleterre, il y trouva

établi cet uſage de ſe peindre ; *omnes vero Britanni ſe vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem.* Le ſavant & ingénieux Auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains donne pour cauſe à cet uſage général le beſoin où on eſt dans les pays incultes de ſe garantir ainſi de la piquure des inſectes cauſtiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cauſe n'exiſte point à Taiti, puiſque, comme nous l'avons dit plus haut, on y eſt exempt de ces inſectes inſupportables. L'uſage de ſe peindre y eſt donc une mode comme à Paris. Un autre uſage de Taiti, commun aux hommes & aux femmes, c'eſt de ſe percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute eſpece. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils ſe baignent ſans ceſſe & jamais ils ne mangent ni ne boivent ſans ſe laver avant & après.

Le caractere de la nation nous a paru être doux & bienfaiſant. Il ne ſemble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particuliere, quoique le pays ſoit diviſé en petits cantons qui ont chacun leur Seigneur indépendant. Il eſt probable que les Taitiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils ſoient chez eux ou non, jour ou nuit, les maiſons ſont ouvertes. Chacun cueille les fruits ſur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maiſon où il entre. Il paroîtroit que pour les choſes, abſolument néceſſaires à la vie, il n'y a point de propriété & que tout eſt à tous. Vis-à-vis de nous ils étoient filoux habiles, mais d'une timidité qui les faiſoit fuir à la moindre menace. Au reſte on a vu que les chefs n'approuvoient point ces vols, qu'ils nous preſſoient au contraire de tuer ceux qui les commettoient. Ereti cependant n'uſoit point de cette ſévérité qu'il nous recommandoit.

Police intérieure.

mandoit. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le pourſuivoit lui-même à toutes jambes; l'homme fuyoit, & s'il étoit joint, ce qui arrivoit ordinairement, car Ereti étoit infatigable à la courſe, quelques coups de baton & une reſtitution forcée étoient le ſeul châtiment du coupable. Je ne croyois pas même qu'ils connuſſent de punition plus forte, attendu que quand ils voyoient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignoient une peine ſenſible; mais j'ai ſu depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'uſage de pendre les voleurs à des arbres, ainſi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils ſont en guerre avec les iles voiſines.

Ils ſont preſque toujours en guerre avec les habitans des îles voiſines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur ſervent pour les deſcentes & même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une eſpece de pique d'un bois fort dur. La guerre ſe fait chez eux d'une maniere cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats; ils leur levent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conſervent ſeulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même eſt le fils d'un chef Taitien & d'une captive de l'île de *Oopoa*, île voiſine, & ſouvent ennemie de Taiti. J'attribue à ce mêlange la différence que nous avons remarquée dans l'eſpece des hommes. J'ignore au reſte comment ils panſent leurs bleſſures : nos Chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'expoſerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir ſur la forme de leur gouvernement, ſur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits ſouverains, ſur l'eſpece de diſ-

tinction qui exiſte entre les principaux & le peuple, ſur le lien enfin qui réunit enſemble, & ſous la même autorité, cette multitude d'hommes robuſtes qui ont ſi peu de beſoins. Je remarquerai ſeulement ici que dans les circonſtances délicates, le Seigneur du canton ne décide point ſans l'avis d'un conſeil. On a vu qu'il avoit fallu une délibération des principaux de la nation, lorſqu'il s'étoit agi de l'établiſſement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paroît être obéi ſans réplique par tout le monde, & que les notables ont auſſi des gens qui les ſervent, & ſur leſquels ils ont de l'autorité.

Uſage important.

Il eſt fort difficile de donner des éclairciſſemens ſur leur religion. Nous avons vu chez eux des ſtatues de bois que nous avons priſes pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La ſeule cérémonie religieuſe dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conſervent long-tems les cadavres étendus ſur une eſpece d'échafaud que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus, nous ont laiſſé quelquefois approcher de ce lieu conſacré aux mânes: *Emoé, il dort*, nous diſoient-elles. Lorſqu'il ne reſte plus que les ſquelettes, on les tranſporte dans la maiſon, & j'ignore combien de tems on les y conſerve. Je ſçais ſeulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme conſidéré dans la nation vient y exercer ſon miniſtere ſacré, & que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens aſſez recherchés.

Pratique au ſujet des morts.

Nous avons fait ſur ſa religion beaucoup de queſtions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général

Superſtition des inſulaires.

ſes compatriotes ſont fort ſuperſtitieux, que les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être ſupérieur, nommé *Eri-t-Era*, *le Roi du Soleil* ou *de la Lumiere*, être qu'ils ne repréſentent par aucune image matérielle, ils admettent pluſieurs divinités, les unes bienfaiſantes, les autres malfaiſantes; que le nom de ces divinités ou génies eſt *Eatoua*, qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, leſquels y préſident & décident du ſuccès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'eſt que, quand la lune préſente un certain aſpect qu'ils nomment *Malama Tamaï*, *Lune en état de guerre*, aſpect qui ne nous a pas montré de caractere diſtinctif qui puiſſe nous ſervir à le définir, ils ſacrifient des victimes humaines. De tous leurs uſages, un de ceux qui me ſurprend le plus, c'eſt l'habitude qu'ils ont de ſaluer ceux qui éternuent, en leur diſant, *Evaroua-t-eatoua*, *que le bon eatoua te reveille*, ou bien *que le mauvais eatoua ne t'endorme pas*. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reſte, c'eſt ſur-tout en traitant de la religion des peuples, que le ſcepticiſme eſt raiſonnable, puiſqu'il n'y a point de matiere dans laquelle il ſoit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

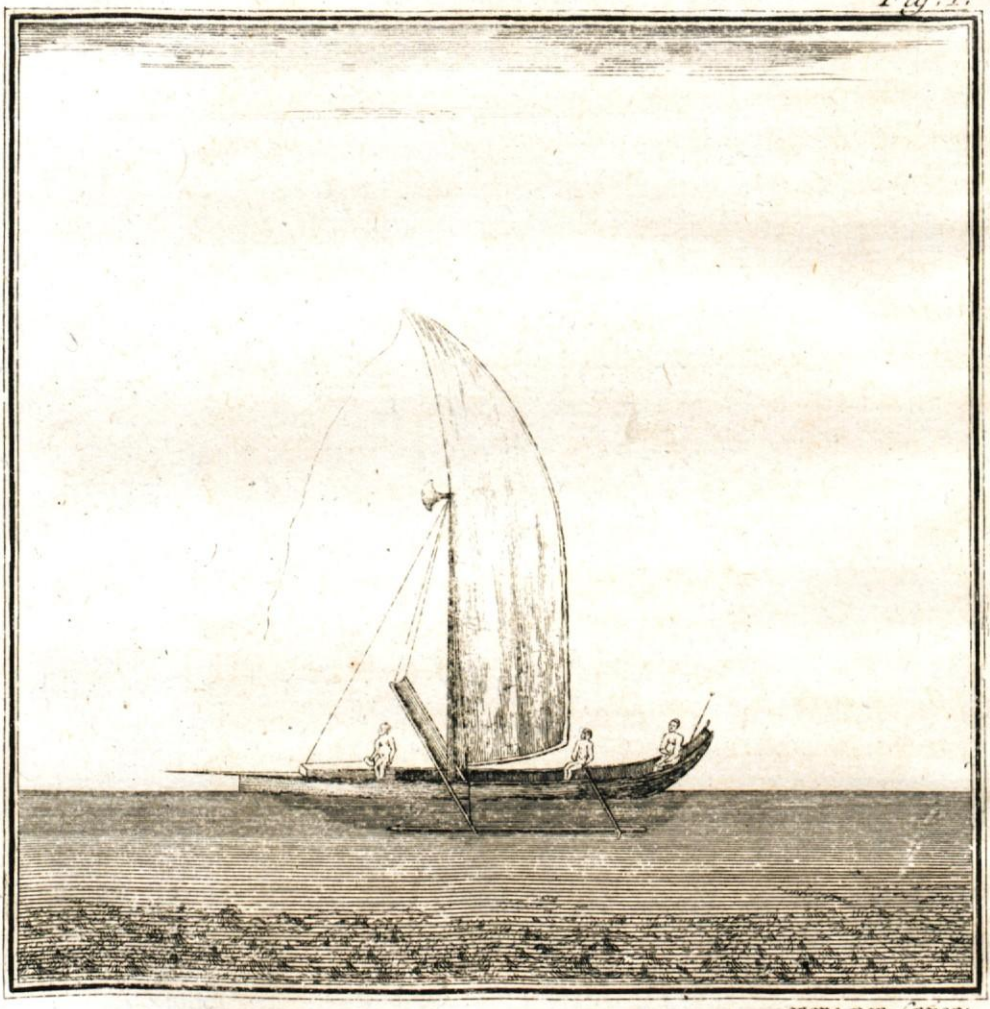
La poligamie paroît générale chez eux, du-moins parmi les principaux. Comme leur ſeule paſſion eſt l'amour, le grand nombre des femmes eſt le ſeul luxe des riches. Les enfans partagent également les ſoins du pere & de la mere. Ce n'eſt pas l'uſage à Taiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laiſſent au ſexe le plus foible, les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oiſiveté eſt le partage des femmes, & Pluralité des femmes.

le ſoin de plaire leur plus ſérieuſe occupation. Je ne ſçaurois aſſurer ſi le mariage eſt un engagement civil ou conſacré par la religion, s'il eſt indiſſoluble ou ſujet au divorce. Quoi qu'il en ſoit, les femmes doivent à leurs maris une ſoumiſſion entiere : elles laveroient dans leur ſang une infidélité commiſe ſans l'aveu de l'époux. Son conſentement, il eſt vrai, n'eſt pas difficile à obtenir, & la jalouſie eſt ici un ſentiment ſi étranger, que le mari eſt ordinairement le premier à preſſer ſa femme de ſe livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne ; tout l'invite à ſuivre le penchant de ſon cœur ou la loi de ſes ſens, & les applaudiſſemens publics honorent ſa défaite. Il ne ſemble pas que le grand nombre d'amans paſſagers qu'elle peut avoir eu, l'empêche de trouver enſuite un mari. Pourquoi donc réſiſteroit-elle à l'influence du climat, à la ſéduction de l'exemple ? L'air qu'on reſpire, les chants, la danſe preſque toujours accompagnée de poſtures laſcives, tout rappelle à chaque inſtant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils danſent au ſon d'une eſpece de tambour, & lorſqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou à quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déjà dit, ils ſoufflent avec le nez. Ils ont auſſi une eſpece de lutte qui eſt en même tems exercice & jeu.

Caractere des inſulaires.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaiſir, donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaiſanterie fille du repos & de la joie. Ils en contractent auſſi dans le caractere une légereté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur préſentions, nous n'avons jamais réuſſi à fixer deux minutes de ſuite l'attention d'aucun d'eux. Il ſemble que la moin-

Fig. 1.



gravé par Croisey

Canot de l'Isle Taiti à la Voile.

dre réflexion leur ſoit un travail inſupportable, & qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'eſprit que celle du corps.

Détails ſur quelques-uns de leurs ouvrages.

Je ne les accuſerai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adreſſe & leur induſtrie, dans le peu d'ouvrages néceſſaires dont ne ſçauroient les diſpenſer l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiroient ce témoignage. On eſt étonné de l'art avec lequel ſont faits les inſtrumens pour la pêche; leurs hameçons ſont de nacre auſſi délicatement travaillée que s'ils avoient le ſecours de nos outils; leurs filets ſont abſolument ſemblables aux nôtres, & tiſſus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vaſtes maiſons, & la diſpoſition des feuilles de latanier qui en ſont la couverture.

Conſtruction de leurs bateaux.

Ils ont deux eſpeces de pirogues; les unes petites & peu travaillées, ſont faites d'un ſeul tronc d'arbre creuſé; les autres beaucoup plus grandes, ſont travaillées avec art. Un arbre creuſé fait, comme aux premieres, le fond de la pirogue depuis l'avant juſqu'aux deux tiers environ de ſa longueur; un ſecond forme la partie de l'arriere qui eſt courbe & fort relevée: de ſorte que l'extrémité de la pouppe ſe trouve à cinq ou ſix pieds au-deſſus de l'eau; ces deux pieces ſont aſſemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour aſſurer cet écart ils n'ont pas le ſecours des clous, ils percent en pluſieurs endroits l'extrémité des deux pieces, & ils y paſſent des treſſes de fil de cocos, dont ils font de fortes lieures. Les côtés de la pirogue ſont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, couſus ſur le fond & l'un avec l'autre par des lieures ſemblables aux précédentes. Ils rempliſſent les coutures de fil de cocos, ſans mettre aucun enduit ſur ce calefatage. Une planche qui

couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou ſix pieds de ſaillie, l'empêche de ſe plonger entiérement dans l'eau, lorſque la mer eſt groſſe. Pour rendre ces légeres barques moins ſujettes à chavirer, ils mettent un balancier ſur un des côtés. Ce n'eſt autre choſe qu'une piece de bois aſſez longue, portée ſur deux traverſes de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout eſt amarré ſur la pirogue. Lorſqu'elle eſt à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son uſage eſt pour y amarrer un cordage qui ſoutient le mât, & de rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur induſtrie paroît davantage dans le moyen dont ils uſent pour rendre ces bâtimens propres à les tranſporter aux îles voiſines, avec leſquelles ils communiquent, ſans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient enſemble deux grandes pirogues côté à côté, à quatre pieds environ de diſtance, par le moyen de quelques traverſes fortement amarrées ſur les deux bords. Par deſſus l'arriere de ces deux bâtimens ainſi joints, ils poſent un pavillon d'une charpente très-légere, couvert par un toit de roſeaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du ſoleil, & leur fournit en même tems un lieu propre à tenir leurs proviſions ſeches. Ces doubles pirogues ſont capables de contenir un grand nombre de perſonnes, & ne riſquent jamais de chavirer. Ce ſont celles dont nous avons toujours vû les chefs ſe ſervir; elles vont ainſi que les pirogues ſimples à la rame & à la voile : les voiles ſont compoſées de nattes étendues ſur un quarré de roſeaux, dont un des angles eſt arrondi.

Les Taitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages,

qu'une herminette, dont le tranchant eſt fait avec une pierre noire très-dure. Elle eſt abſolument de la même forme que celle de nos charpentiers, & ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

Leurs étoffes.

La fabrique des étoffes ſingulieres, qui compoſent leurs vêtemens, n'eſt pas le moindre de leurs arts. Elles ſont tiſſues avec l'écorce d'un arbuſte que tous les habitans cultivent autour de leurs maiſons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé ſur ſes quatre faces par des traits de différentes groſſeurs, leur ſert à battre cette écorce ſur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainſi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus ſouple, & moins ſujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de pluſieurs ſortes, plus ou moins épaiſſes, mais toutes fabriquées avec la même matiere; j'ignore la méthode dont ils ſe ſervent pour les teindre.

Détail ſur le Taitien amené en France.

Je terminerai ce chapitre en me juſtifiant, car on m'oblige à me ſervir de ce terme, en me juſtifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'aſſurément il ne croyoit pas devoir être auſſi long, & en rendant compte des connoiſſances qu'il m'a données ſur ſon pays pendant le ſéjour qu'il a fait avec moi.

Raiſons pour leſquelles on l'a amené.

Le zele de cet inſulaire pour nous ſuivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taiti il nous l'a manifeſté de la maniere la plus expreſſive, & ſa nation parut applaudir à ſon projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir déſormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir,

les ſecours & les rafraîchiſſemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit eſſentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus conſidérables de cette mer. Ne devions-nous pas préſumer qu'il parloit la même langue que ſes voiſins, que ſes mœurs étoient les mêmes, & que ſon crédit auprès d'eux ſeroit déciſif en notre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ſes compatriotes & nos procédés à ſon égard? D'ailleurs en ſuppoſant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puiſſant ſitué au milieu des plus belles contrées de l'Univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant ſon concitoyen bien traité par nous & enrichi de connoiſſances utiles qu'il leur porteroit. Dieu veuille que le beſoin & le zele qui nous ont inſpirés, ne ſoient pas funeſtes au courageux Aotourou!

Son ſéjour à Paris.

Je n'ai épargné ni l'argent ni les ſoins pour lui rendre ſon ſéjour à Paris agréable & utile. Il y eſt reſté onze mois, pendant leſquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empreſſement pour le voir a été vif, curioſité ſtérile qui n'a ſervi preſque qu'à donner des idées fauſſes à des hommes perſifleurs par état, qui ne ſont jamais ſortis de la capitale, qui n'approfondiſſent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute eſpece, ne voyent que d'après leurs préjugés & décident cependant avec ſévérité & ſans appel. Comment, par exemple, me diſoient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni François ni Anglois ni Eſpagnol? Que pouvois-je répondre? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une queſtion pareille qui me rendoit muet. J'y étois accoutumé, puiſque je ſavois qu'à mon arrivée pluſieurs, de ceux même qui paſſent pour inſtruits, ſoutenoient

noient que je n'avois pas fait le tour du monde, puiſque je n'avois pas été en Chine. D'autres, ariſtarques tranchans, prenoient & répandoient une fort mince idée du pauvre inſulaire, ſur ce qu'après un ſéjour de deux ans avec des François, il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, diſoient-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un ſéjour d'un an à Paris ſuffit pour apprendre le François? J'aurois pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obſtacle phyſique que l'organe de cet inſulaire apportoit à ce qu'il pût ſe rendre notre langue familiere, obſtacle qui ſera détaillé plus bas, cet homme avoit au-moins 30 ans, que jamais ſa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni ſon eſprit aſſujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand pouvoient en un an jargonner paſſablement le François; mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, phyſiques, politiques, ſociales, les mêmes que les nôtres & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le ſont dans la langue Françoiſe; qu'ainſi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taitien au contraire n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la ſociété la plus ſimple & la plus bornée, de l'autre à des beſoins réduits au plus petit nombre poſſible, auroit eu à créer, pour ainſi dire, dans un eſprit auſſi pareſſeux que ſon corps, un monde d'idées premieres, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurois pu répondre; mais ce détail demandoit quelques minutes, & j'ai preſque toujours remarqué, qu'accablé de

queſtions comme je l'étois, quand je me diſpoſois à y ſatisfaire, les perſonnes qui m'en avoient honoré, étoient déja loin de moi. C'eſt qu'il eſt fort commun dans les capitales de trouver des gens qui queſtionnent non en curieux qui veulent s'inſtruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors qu'ils entendent la réponſe ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant, quoique Actourou eſtropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il ſortoit ſeul, il parcouroit la ville, & jamais il ne s'eſt égaré. Souvent il faiſoit des emplettes, & preſque jamais il n'a payé les choſes au-delà de leur valeur. Le ſeul de nos ſpectacles qui lui plût, étoit l'opéra; car il aimoit paſſionnément la danſe. Il connoiſſoit parfaitement les jours de ce ſpectacle; il y alloit ſeul, payoit à la porte comme tout le monde, & ſa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de perſonnes qui ont deſiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & ſon cœur reconnoiſſant ne les oublioit pas. Il étoit particulierement attaché à Madame la Ducheſſe de Choiſeul qui l'a comblé de bienfaits & ſur-tout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il étoit infiniment plus ſenſible qu'aux préſens. Auſſi alloit-il de lui-même voir cette généreuſe bienfaitrice toutes les fois qu'il ſavoit qu'elle étoit à Paris.

Son départ de Paris.

Il en eſt parti au mois de Mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle ſur le navire *le Briſſon*, qui a dû le tranſporter à l'île de France. Il a été confié pendant cette traverſée aux ſoins d'un négociant qui s'eſt embarqué ſur le même bâtiment dont il eſt armateur en partie. Le Miniſtere a ordonné au Gouverneur & à l'Intendant de l'île

Moyens pris pour le renvoyer chez lui.

de France de renvoyer de-là Aotourou dans ſon île. J'ai donné un Mémoire fort détaillé ſur la route à faire pour s'y rendre, & trente-ſix mille francs (c'eſt le tiers de mon bien) pour armer le navire deſtiné à cette navigation. Madame la Ducheſſe de Choiſeul a porté l'humanité juſqu'à conſacrer une ſomme d'argent pour tranſporter à Taiti un grand nombre d'outils de néceſſité premiere, des graines, des beſtiaux, & le Roi d'Eſpagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il étoit néceſſaire, relâchât aux Philippines. Puiſſe Aotourou revoir bientôt ſes compatriotes! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre ſur les mœurs de ſon pays dans mes converſations avec lui.

Nouveaux détails ſur les mœurs de Taiti.

J'ai déja dit que les Taitiens reconnoiſſent un Etre ſuprême qu'aucune image factice ne ſçauroit repréſenter, & des divinités ſubalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, repréſentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du ſoleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques ſuperſtitieuſes pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comete, viſible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taitiens connoiſſent ces aſtres qui ne reparoiſſent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les cometes *evetou eave*, & n'attachent à leur apparition aucune idée ſiniſtre. Il n'en eſt pas de même de ces eſpeces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taitiens, qui les nomment *epao*, les croyent un génie malfaiſant *eatoua toa*.

Au reſte, les gens inſtruits de cette nation, ſans être aſtronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des conſtellations les plus remarquables; ils

en connoiſſent le mouvement diurne, & ils s'en ſervent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur bouſſole eſt le cours du ſoleil pendant le jour, & la poſition des étoiles pendant les nuits, preſque toujours belles entre les tropiques.

Iles voiſines.

Aotourou m'a parlé de pluſieurs îles, les unes confédérées de Taiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies ſont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* & *Tapoua-maſſou*. Les ennemies ſont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles ſont auſſi grandes que Taiti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, eſt tantôt ſon alliée, tantôt ſon ennemie. *Enoua-motou* & *Toupai* ſont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poiſſons & en tortues; mais le peuple croit qu'elles ſont la demeure des Génies; c'eſt leur domaine, & malheur aux bateaux que le hazard ou la curioſité conduit à ces îles ſacrées. Il en coûte la vie à preſque tous ceux qui y abordent. Au reſte ces îles giſſent à différentes diſtances de Taiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, eſt à quinze jours de marche. C'eſt ſans doute à-peu-près à cette diſtance qu'il ſuppoſoit être notre patrie, lorſqu'il s'eſt déterminé à nous ſuivre.

Inégalité des conditions.

J'ai dit plus haut que les habitans de Taiti nous avoient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions cru preſque égaux entre eux, ou du-moins jouiſſant d'une liberté qui n'étoit ſoumiſe qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompois; la diſtinction des rangs eſt fort marquée à Taiti, & la diſproportion cruelle. Les Rois

& les Grands ont droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves & valets; je ſerois même tenté de croire qu'ils ont auſſi ce droit barbare ſur les gens du peuple qu'ils nomment *Tataeinou, hommes vils*; toujours eſt-il ſûr que c'eſt dans cette claſſe infortunée qu'on prend les victimes pour les ſacrifices humains. La viande & le poiſſon ſont réſervés à la table des Grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Juſqu'à la maniere de s'éclairer dans la nuit différentie les états, & l'eſpece de bois qui brûle pour les gens conſidérables, n'eſt pas la même que celle dont il eſt permis au peuple de ſe ſervir. Les Rois ſeuls peuvent planter devant leurs maiſons l'arbre que nous nommons *le ſaule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On ſait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à ſon ombre la direction & l'étendue qu'on deſire; à Taiti il eſt la ſalle à manger des Rois.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets; ſuivant que la qualité des maîtres eſt plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la piece d'étoffe dont ils ſe ceignent. Cette ceinture pend immédiatement ſous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la derniere claſſe des nobles. Les heures ordinaires des repas ſont lorſque le ſoleil paſſe au méridien & lorſqu'il eſt couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes, celles-ci ſeulement ſervent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

Uſage de porter le deuil.

A Taiti on porte régulierement le deuil qui ſe nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ſes Rois. Le deuil des peres eſt fort long. Les femmes portent celui des maris, ſans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coeffure de plumes

dont la couleur eſt conſacrée à la mort, & de ſe couvrir le viſage d'un voile. Quand les gens en deuil ſortent de leurs maiſons, ils ſont précédés de pluſieurs eſclaves qui battent des caſtagnettes d'une certaine maniere ; leur ſon lugubre avertit tout le monde de ſe ranger, ſoit qu'on reſpecte la douleur des gens en deuil, ſoit qu'on craigne leur approche comme ſiniſtre & malencontreuſe. Au reſte il en eſt à Taiti comme par-tout ailleurs ; on y abuſe des uſages les plus reſpectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil étoit favorable aux rendez-vous, ſans doute avec les femmes dont les maris ſont peu complaiſans. Cette claquette dont le ſon reſpecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le viſage, aſſurent aux amans le ſecret & l'impunité.

Secours réciproques dans les maladies.

Dans les maladies un peu graves tous les proches parens ſe raſſemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger ſubſiſte ; chacun le ſoigne & le veille à ſon tour. Ils ont auſſi l'uſage de ſaigner ; mais ce n'eſt ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'eſt-à dire, un Médecin ou Prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant ſur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *ſagittale ;* & lorſqu'il en a coulé ſuffiſamment de ſang, il ceint la tête d'un bandeau qui aſſujettit l'ouverture : le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Remarques ſur la langue.

Voilà ce que j'ai appris ſur les uſages de ce pays intéreſſant, tant ſur les lieux mêmes que par mes converſations avec Aotourou. On trouvera à la fin de cet Ouvrage le vocabulaire des mots Taitiens que j'ai pu raſſembler. En arrivant dans cette île nous remarquâmes que quelques-uns des mots prononcés par les inſulaires, ſe trouvoient dans le

vocabulaire inſéré à la ſuite du voyage de le Maire ſous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles en effet, ſelon l'eſtime de le Maire & de Schouten, ne ſçauroient être fort éloignées de Taiti, peut-être ſont-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taiti eſt douce, harmonieuſe & facile à prononcer. Les mots n'en ſont preſque compoſés que de voyelles ſans aſpiration; on n'y rencontre point de ſyllabes muettes, ſourdes ou naſales, ni cette quantité de conſonnes & d'articulations qui rendent certaines langues ſi difficiles. Auſſi notre Taitien ne pouvoit-il parvenir à prononcer le François. Les mêmes cauſes qui font accuſer notre langue d'être peu muſicale, la rendoient inacceſſible à ſes organes. On eût plutôt réuſſi à lui faire prononcer l'Eſpagnol ou l'Italien.

M. Pereire, célebre par ſon talent d'enſeigner à parler & bien articuler aux ſourds & muets de naiſſance, a examiné attentivement & pluſieurs fois Aotourou, & a reconnu qu'il ne pouvoit phyſiquement prononcer la plûpart de nos conſonnes, ni aucune de nos voyelles naſales. M. Péreire a bien voulu me communiquer à ce ſujet un mémoire qu'on trouvera inſéré à la ſuite du vocabulaire de Taiti.

Au reſte la langue de cette île eſt aſſez abondante; j'en juge par ce que, dans le cours du voyage, Aotourou a mis en ſtrophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'eſt une eſpece de récitatif obligé qu'il improviſoit. Voilà ſes annales, & il nous a paru que ſa langue lui fourniſſoit des expreſſions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connoiſſions pas encore, & entre autres déclamer une longue priere, qu'il

appelle la priere des Rois, & de tous les mots qui la compoſent, je n'en ſçais pas dix.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans ſon île, un vaiſſeau Anglois y avoit abordé. C'eſt celui que commandoit M. Wallas. Le même hazard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglois, pendant que nous étions à la riviere de la Plata. Ils y ont ſéjourné un mois, &, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les inſulaires qui ſe flattoient d'enlever le vaiſſeau, tout s'eſt paſſé à l'amiable. Voilà, ſans doute, d'où proviennent & la connoiſſance du fer, que nous avons trouvée aux Taitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom aſſez ſemblable pour le ſon au mot Anglois *iron*, *fer*, qui ſe prononce *airon*. J'ignore maintenant ſi les Taitiens, avec la connoiſſance du fer, doivent auſſi aux Anglois celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturaliſés, comme on le verra bientôt.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Départ de Taiti ; découverte de nouvelles îles ; navigation juſqu'à la ſortie des grandes Cyclades.

ON a vu combien la relâche à Taiti avoit été mêlangée de bien & de mal ; l'inquiétude & le danger y avoient accompagné nos pas juſqu'aux derniers inſtans, mais ce pays étoit pour nous un ami que nous aimions avec ſes défauts. Le 16 Avril, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le Nord-Eſt-quart-Nord de ſa pointe ſeptentrionale, & je pris de là mon point de départ. A dix heures nous apperçûmes une terre ſous le vent, qui paroiſſoit former trois îles, on voyoit encore l'extrémité de Taiti. A midi, nous reconnûmes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois îles n'en étoit qu'une ſeule, dont les ſommets nous avoient paru iſolés dans l'éloignement. Par-deſſus cette nouvelle terre, nous crûmes en voir une plus éloignée. Cette île eſt d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres ; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia*. Il nous a fait entendre d'une maniere non équivoque, qu'elle étoit habitée par une nation amie de la ſienne, qu'il y avoit été pluſieurs fois, qu'il y avoit une maîtreſſe, & que nous y trouverions le même accueil & les mêmes rafraîchiſſemens qu'à Taiti.

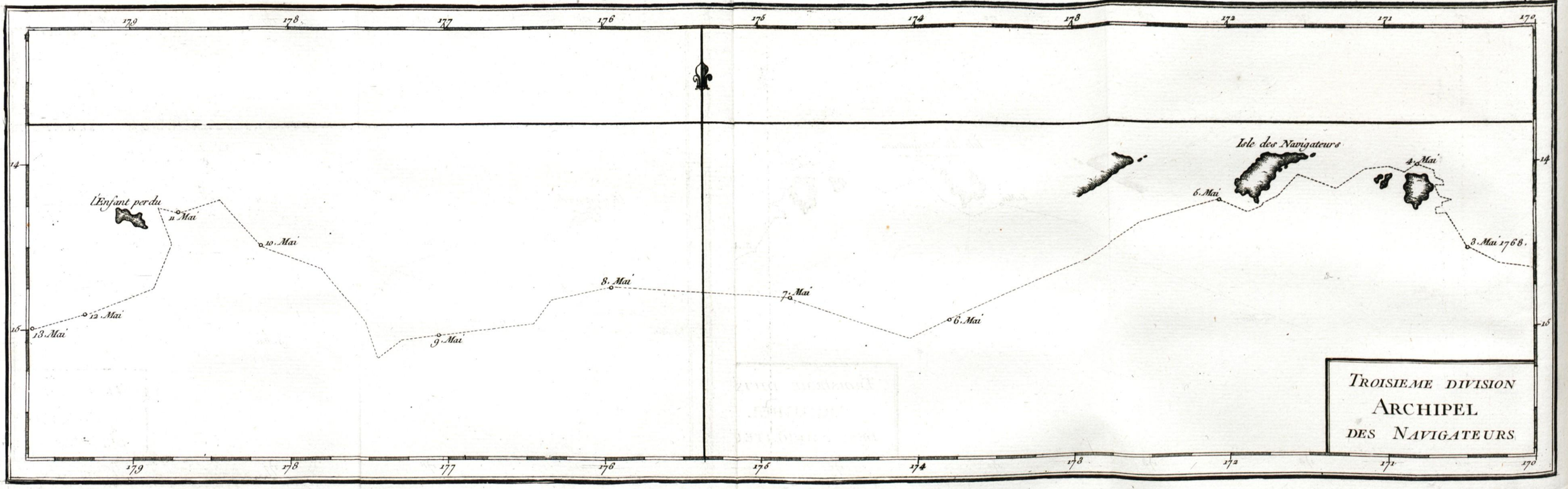
1768. *Avril.*

Vûe d'Oumaitia.

Nous perdîmes Oumaitia de vûe dans la journée, & je dirigeai ma route de maniere à ne pas rencontrer *les îles Pernicieuſes* que les déſaſtres de l'Amiral Roggewin nous

Direction de la route.

avertiſſoient de fuir. Deux jours après, nous eûmes une preuve inconteſtable que les habitans des îles de l'Océan Pacifique communiquent entre eux, même à des diſtances conſidérables. L'azur d'un ciel ſans nuages laiſſoit étinceler les étoiles; Aotourou, après les avoir attentivement conſidérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui eſt dans l'épaule d'Orion, diſant que c'étoit ſur elle que nous devions diriger notre courſe, & que dans deux jours nous trouverions une terre abondante qu'il connoiſſoit, & où il avoit des amis; nous crûmes même comprendre par ſes geſtes qu'il y avoit un enfant. Comme je ne faiſois pas déranger la route du vaiſſeau, il me répéta pluſieurs fois qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & ſur-tout des femmes, que, par des geſtes très-expreſſifs, il nous dépeignoit fort complaiſantes. Outré de voir que ces raiſons ne me déterminoient pas, il courut ſaiſir la roue du gouvernail, dont il avoit déjà remarqué l'uſage, & malgré le timonier, il tâchoit de la changer, pour nous faire gouverner ſur l'étoile qu'il indiquoit. On eut aſſez de peine à le tranquilliſer, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain, dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts & y paſſa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit nous conduire, comme s'il eût eu l'eſpérance de l'appercevoir. Au reſte il nous avoit nommé la veille en ſa langue, ſans héſiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connoît parfaitement les phaſes de la lune & les divers prognoſtics qui avertiſſent ſouvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une de leurs opinions, qu'il nous a


179
178
177
176
175
174
173
172
171
170
14
15
L'Enfant perdu
11 Mai
10 Mai
9 Mai
8 Mai
7 Mai
6 Mai
12 Mai
13 Mai
Isle des Navigateurs
6 Mai
4 Mai
3 Mai 1768.
TROISIEME DIVISION
ARCHIPEL
DES NAVIGATEURS

clairement énoncée, c'eſt qu'ils croient poſitivement que le ſoleil & la lune ſont habités. Quel Fontenelle leur a enſeigné la pluralité des mondes ?

Pendant le reſte du mois d'Avril, nous eûmes très-beau tems, mais peu de frais, & le vent d'Eſt prenoit plus du Nord que du Sud. La nuit du 26 au 27, notre Pratique de la côte de France mourut ſubitement d'une attaque d'apoplexie. Ces Pratiques ſe nomment *Pilotes-côtiers*, & tous les vaiſſeaux du Roi ont ainſi un Pilote-Pratique de la côte de France. Ils ſont différens de ceux qu'on nomme dans l'équipage *Pilotes*, *Aide-Pilotes* ou *Pilotins*. On a dans le monde une idée peu exacte de l'emploi qu'exercent ces Pilotes ſur nos vaiſſeaux. On croit que ce ſont eux qui en dirigent la route, & qu'ils ſervent ainſi comme de bâton à des aveugles. Je ne ſçai pas s'il eſt encore quelque nation chez laquelle on abandonne à ces hommes ſubalternes l'art du pilotage, cette partie eſſentielle de la navigation. Dans nos vaiſſeaux, la fonction des Pilotes eſt de veiller à ce que les Timoniers ſuivent exactement la route que le Capitaine ſeul ordonne, à marquer tous les changemens qu'y font faire ou la qualité des vents ou les ordres du Commandant, & à obſerver les ſignaux ; encore ne préſident-ils à ces détails que ſous la direction de l'Officier de quart. Aſſurément les Officiers de la Marine du Roi ſortent des écoles beaucoup plus profonds en géométrie, qu'il n'eſt néceſſaire pour connoître parfaitement toutes les loix du pilotage. La claſſe des Pilotes, proprement dits, eſt encore chargée du ſoin des compas de routes & d'obſervation, des lignes de lock & de ſonde, des fanaux, des pavillons, &c. & on voit que ces divers détails ne demandent que de l'exactitude. Auſſi mon premier pilote dans ce

voyage étoit-il un jeune homme de vingt ans : le ſecond étoit du même âge, & les Aide-Pilotes naviguoient pour la premiere fois.

Obſervations aſtronomiques.

Mon eſtime comparée deux fois dans ce mois avec les obſervations aſtronomiques de M. Verron, differe la premiere fois, & c'étoit à Taiti, de 1 3′ 10″, dont j'étois plus Oueſt; la ſeconde fois, qui eſt le 27 à midi, de 1^{d} 13′ 37″ dont j'étois plus Eſt que l'obſervé. Au reſte les différentes îles découvertes dans ce mois, forment la ſeconde diviſion des îles de ce vaſte Océan. Je l'ai nommée *l'archipel de Bourbon.*

Seconde diviſion d'îles.

Mai.

Le 3 Mai, preſque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le Nord-Oueſt à dix ou douze lieues de diſtance. Les vents étoient de la partie du Nord-Eſt, & je fis gouverner au vent de la pointe ſeptentrionale de cette terre, laquelle eſt fort élevée, dans l'intention de la reconnoître. Les connoiſſances nautiques d'Aotourou ne s'étendoient pas juſque-là : car ſa premiere idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit notre patrie. Dans la journée nous eſſuyâmes quelques grains, ſuivis de calme, de pluie & de briſes du Oueſt, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du ſoleil, nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus conſidérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendoit claire, nous conſervâmes la vûe de terre; nous courûmes deſſus au jour, & nous prolongeâmes la côte orientale de la grande-île, depuis ſa pointe du Sud juſqu'à celle du Nord; c'eſt ſon plus grand côté qui peut avoir trois lieues; l'île en a deux de l'Eſt à l'Oueſt. Ses côtes ſont par-tout eſcarpées, & ce n'eſt, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres juſqu'au ſommet, ſans vallées ni plage. La mer briſoit fortement le

Vûe de nouvelles îles.

long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabannes couvertes de joncs & terminées en pointe, conſtruites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient ſur le bord de la mer. Les deux petites îles ſont à une lieue de la grande dans l'Oueſt-Nord-Oueſt du monde, ſituation qu'elles ont auſſi entre elles. Un bras de mer peu large les ſépare, & à la pointe du Oueſt de la plus occidentale il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, & leur côte eſt également haute & eſcarpée.

Echanges faits avec les inſulaires.

A midi je faiſois route pour paſſer entre ces petites îles & la grande, lorſque la vue d'une pirogue qui venoit à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de piſtolet du vaiſſeau ſans vouloir l'accoſter, malgré tous les ſignes d'amitié dont nous pouvions nous aviſer vis-à-vis de cinq hommes qui la conduiſoient. Ils étoient nuds à l'exception des parties naturelles, & nous montroient du cocos & des racines. Notre Taitien ſe mit nud comme eux & leur parla ſa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'eſt plus ici la même nation. Laſſé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignoient de diverſes bagatelles qu'on leur montroit, ils n'oſoient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Auſſitôt qu'ils l'apperçurent, ils forcerent de nage pour s'enfuir, & je ne voulus pas qu'on les pourſuivît. Peu après on vit venir pluſieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignerent moins de méfiance que la premiere, & s'approcherent aſſez pour rendre les échanges praticables; mais aucun inſulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un ſuperbe plumage & quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut

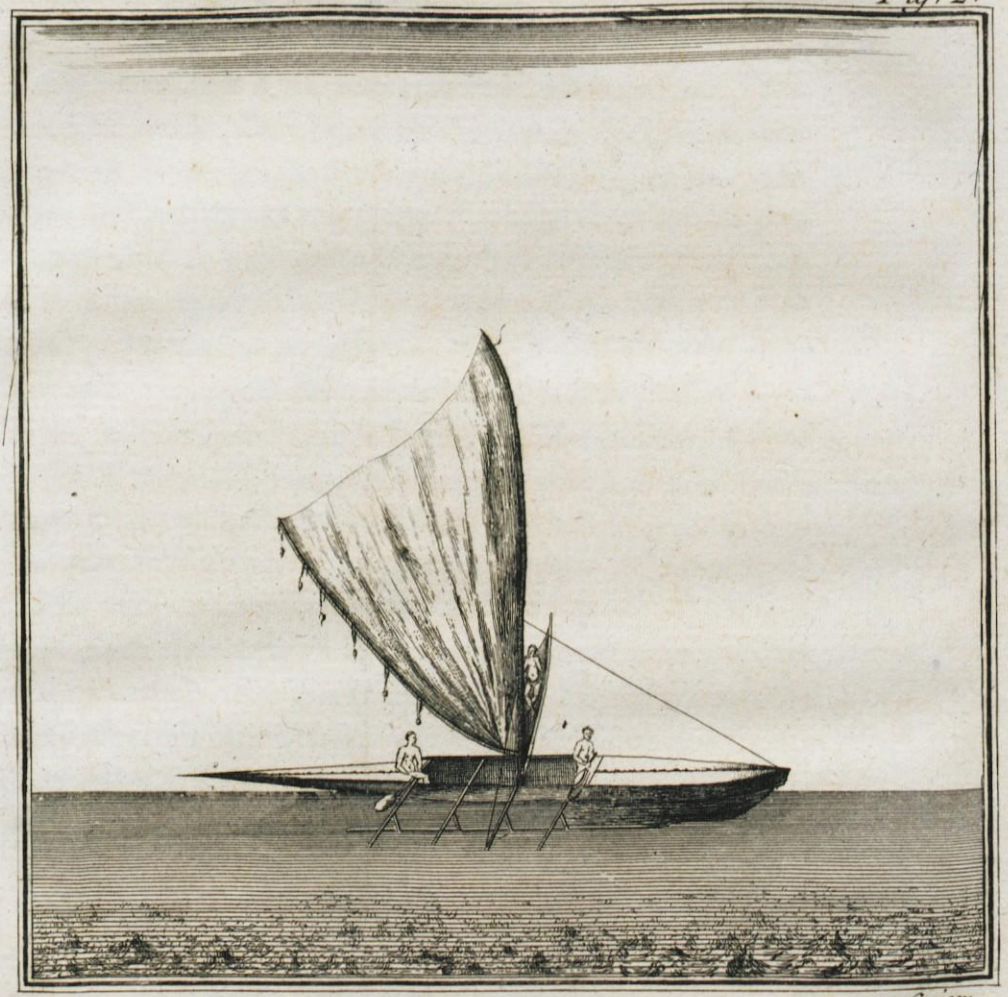
jamais troquer. Ils échangerent auſſi des étoffes du même tiſſu, mais beaucoup moins belles que celles de Taiti & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires, des hameçons mal faits avec des arrêtes de poiſſons, quelques nattes & des lances longues de ſix pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux & aux pendans d'oreille qui avoient eu un ſuccès ſi décidé à Taiti. Je ne crois pas ces hommes auſſi doux que les Taitiens : leur phyſionomie étoit plus ſauvage, & il falloit être toujours en garde contre les ruſes qu'ils employoient pour tromper dans les échanges.

Deſcription de ces inſulaires.

Ces inſulaires nous ont paru de ſtature médiocre, mais agiles & diſpos. Ils ont la poitrine & les cuiſſes juſqu'au-deſſus du genou peintes d'un bleu foncé, leur couleur eſt bronzée; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils ſe coupent ou s'arrachent la barbe, un ſeul la portoit un peu longue; tous en général avoient les cheveux noirs & relevés ſur la tête. Leurs pirogues ſont faites avec aſſez d'art & munies d'un balancier; elles n'ont point l'avant ni l'arriere relevés, mais pontés l'un & l'autre, & ſur le milieu de ces ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes ſont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La voile de leurs pirogues eſt compoſée de pluſieurs nattes & triangulaire; deux de ſes côtés ſont envergués ſur des bâtons dont l'un ſert à l'aſſujettir le long du mât, & l'autre, établi ſur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues nous ont ſuivi aſſez au large, lorſque nous avons éventé nos voiles; il en eſt même venu quelques-unes des deux petites îles, & dans l'une il y avoit une

Deſcription de leurs pirogues.

Fig. 2.



grave par Croisey

Canot des Isles des Navigateurs à la Voile.

femme vieille & laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces inſulaires.

Nous trouvâmes un peu de calme, lorſque nous fûmes ſous le vent de la groſſe île, ce qui me fit renoncer à paſſer entre elle & les deux petites. Le canal eſt d'une lieue & demie, & il paroît qu'il y auroit quelque mouillage. A ſix heures du ſoir on découvrit du haut des mâts dans le Oueſt-Sud-Oueſt une nouvelle terre qui ſe préſentoit ſous l'aſpect de trois mondrains iſolés. Nous courûmes dans le Sud-Oueſt; & à deux heures après minuit nous revîmes cette terre dans l'Oueſt-2^{d}-Sud; les premieres îles que nous appercevions encore à la faveur d'un beau clair de lune, nous reſtoient alors au Nord-Eſt.

Le 5 au matin nous reconnûmes que cette nouvelle terre étoit une belle île dont nous n'avions la veille apperçu que les ſommets. Elle eſt entrecoupée de montagnes & de vaſtes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeâmes ſa côte méridionale à une ou deux lieues de diſtance, ſans y voir aucune apparence de mouillage, la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bâture dans l'Oueſt de ſa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Pluſieurs relevemens nous ont donné avec exactitude le giſſement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, ſemblables à celles des dernieres îles, vinrent autour des navires, mais ſans vouloir s'approcher; une ſeule accoſta l'Etoile. Les Indiens ſembloient nous inviter par leurs ſignes à aller à terre; mais les briſans nous le défendoient. Quoique nous fiſſions alors ſept & huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour de nous avec la même aiſance que ſi nous euſſions été à l'an- Suite d'îles.

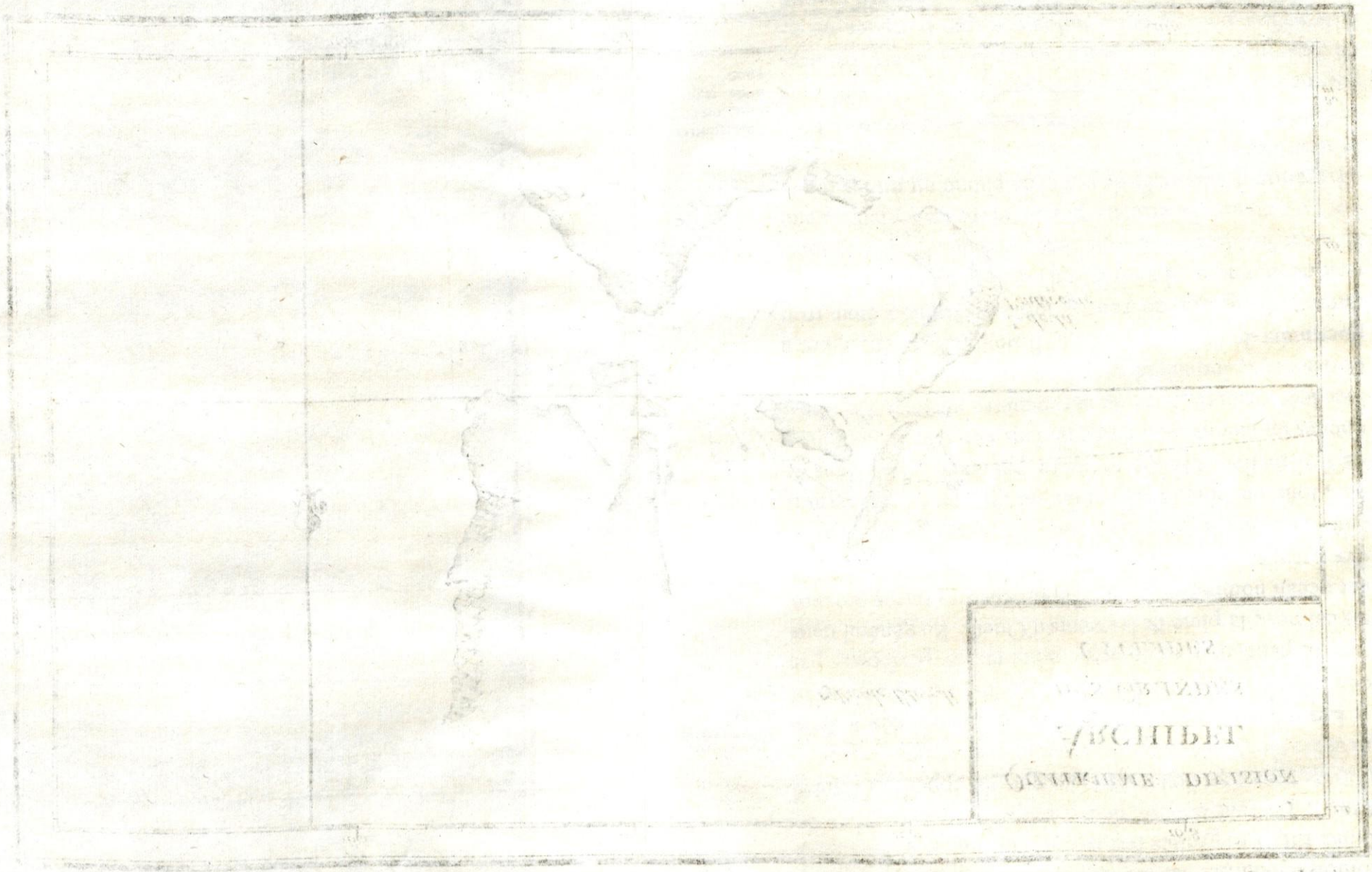
cre. On en apperçut du haut des mâts pluſieurs qui voguoient dans le Sud.

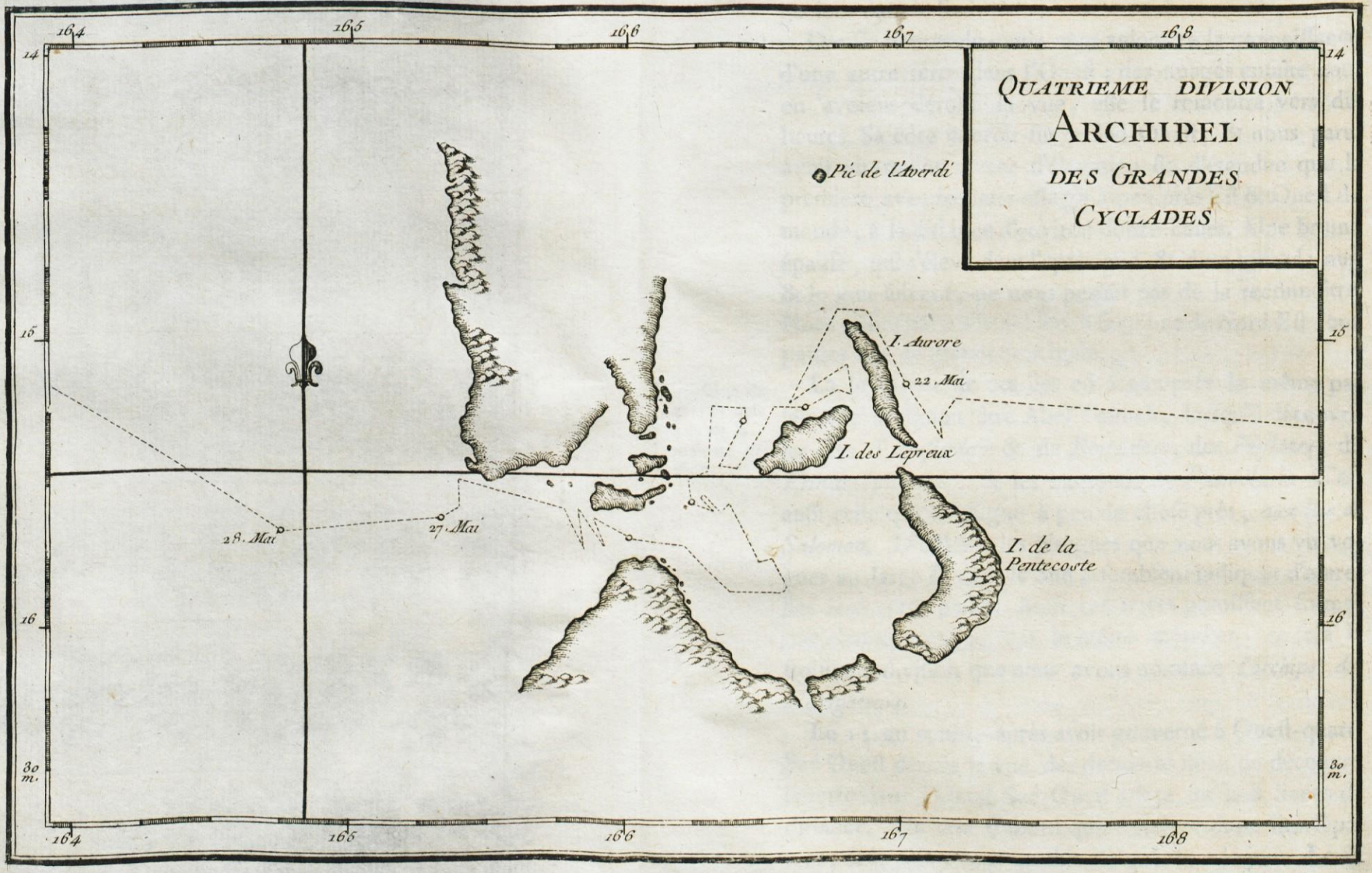
Dès ſix heures du matin nous avions eu la connoiſſance d'une autre terre dans l'Oueſt ; des nuages enſuite nous en avoient dérobé la vue, elle ſe remontra vers dix heures. Sa côte couroit ſur le Sud-Oueſt, & nous parut avoir au-moins autant d'élévation & d'étendue que la premiere avec laquelle elle gît à-peu-près Eſt & Oueſt du monde, à la diſtance d'environ douze lieues. Une brume épaiſſe, qui s'éleva dans l'après-midi & dura toute la nuit & le jour ſuivant, ne nous permit pas de la reconnoître. Nous diſtinguâmes ſeulement à ſa pointe du Nord-Eſt deux petites îles de grandeur inégale.

Poſition de ces îles qui forment la troiſieme diviſion.

La longitude de ces îles eſt à-peu-près la même par laquelle s'eſtimoit être Abel Taſman, lorſqu'il découvrit les îles d'*Amſterdam* & de *Rotterdam*, des *Pilſtaars*, du *Prince Guillaume*, & les bas fonds de *Fleemskerk*. C'eſt auſſi celle qu'on aſſigne à peu de choſe près, *aux îles de Salomon*. D'ailleurs les pirogues que nous avons vu voguer au large & dans le Sud, ſemblent indiquer d'autres îles dans cette partie. Ainſi ces terres paroiſſent former une chaîne étendue ſous le même méridien ; ce ſera la troiſieme diviſion que nous avons nommée *l'archipel des Navigateurs*.

Le 11 au matin, après avoir gouverné à Oueſt-quart-Sud-Oueſt depuis la vue des dernieres îles, on découvrit la terre dans l'Oueſt-Sud-Oueſt à ſept ou huit lieues de diſtance. On crut d'abord que c'étoient deux îles ſéparées, & le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12 on reconnut que ce n'étoit qu'une ſeule île, dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre baſſe qui paroiſſoit




164
165
166
167
168
14
15
16
30 m.
QUATRIEME DIVISION
ARCHIPEL
DES GRANDES
CYCLADES
Pic de l'Averdi
I. Aurore
22. Mai
I. des Lepreux
28. Mai
27. Mai
I. de la
Pentecoste

roiſſoit ſe courber en arc & former une baie ouverte au Nord-Eſt. Les groſſes terres courent ſur le Nord-Nord-Oueſt. Le vent debout nous a empêchés d'approcher de plus de ſix à ſept lieues cette île que j'ai appellée *l'Enfant perdu*.

Obſervations météorologiques.

Les mauvais tems, qui avoient commencé dès le 6 de ce mois, continuerent preſque ſans interruption juſqu'au 20 ; & pendant tout ce tems nous fûmes perſécutés par les calmes, la pluie & les vents d'Oueſt. En général dans cet océan nommé *Pacifique*, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans les décours de la lune. Les tems à grains avec de gros nuages fixes à l'horiſon, ſont un indice preſque ſûr de quelques îles & un avis de s'en méfier. On ne ſe figure pas avec quels ſoins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacés de toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la Zone Torride. Il nous falloit cheminer à tâtons, changeant de route, lorſque l'horiſon étoit trop noir devant nous. La diſette d'eau, le défaut de vivres, la néceſſité de profiter du vent, quand il daignoit ſouffler, ne nous permettoient pas de ſuivre les lenteurs d'une navigation prudente & de paſſer en panne ou ſur les bords le tems des ténebres.

Situation critique où nous nous trouvons.

Cependant le ſcorbut commençoit à reparoître. Une grande partie des équipages & preſque tous les Officiers en avoient les gencives atteintes & la bouche échauffée. Il ne reſtoit plus de rafraîchiſſemens que pour les malades, & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaiſes ſalaiſons & de légumes déſſéchés. Dans le même tems il ſe déclara ſur les deux navires pluſieurs mala-

dies vénériennes priſes à Taiti. Elles portoient tous les ſymptômes connus en Europe. Je fis viſiter Aotourou, il en étoit perdu ; mais il paroît que dans ſon pays on s'inquiete peu de ce mal : toutefois il conſentit à ſe laiſſer traiter. Colomb rapporta cette maladie d'Amérique, la voilà dans une île au milieu du plus vaſte Océan. Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée ? ou bien ce Médecin qui parioit qu'en enfermant une femme ſaine avec quatre hommes ſains & vigoureux, le mal vénérien naîtroit de leur commerce, doit-il gagner ſon pari ?

Rencontre de nouvelles terres.

Le 22 à l'aube du jour, comme nous courions à Oueſt, on apperçut de l'avant à nous une longue & haute terre. Lorſque le ſoleil fut levé, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale nous reſtoit depuis le Sud-quart-Sud-Eſt juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Sud ; elle paroiſſoit courir ſur le Nord-Nord-Oueſt corrigé & avoir environ douze lieues de longueur ſur ce giſſement. Elle reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte*. La ſeconde nous reſtoit depuis le Sud-Oueſt-5^d-Sud juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt ; l'inſtant où elle s'eſt montrée à nous, l'a fait appeller *l'île Aurore*. Nous tînmes d'abord le plus près, bas-bord amure pour tâcher de paſſer entre les deux îles. Les vents nous refuſerent, & il fallut arriver pour paſſer ſous le vent de l'île Aurore. En avançant dans le Nord le long de ſa côte orientale, on apperçut dans le Nord-quart-Nord-Oueſt une petite île élevée en pain de ſucre, qui fut nommée *le pic de l'Etoile*. Nous continuâmes à ranger l'île Aurore à une lieue & demie de diſtance. Elle gît Nord & Sud corrigés, depuis ſa pointe méridionale juſqu'à la moitié environ de ſa longueur qui eſt de dix lieues ; enſuite elle décline vers le Nord-Nord-Oueſt : elle a très-peu de largeur,

deux lieues au plus. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois. A deux heures après midi nous apperçûmes par-deſſus cette île des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenoient à une terre dont à trois heures & demie nous vîmes au Sud-Sud-Oueſt du compas la pointe du Sud-Oueſt par-deſſus l'extrémité ſeptentrionale de l'île Aurore. Après avoir doublé cette derniere, nous faiſions route au Sud-Sud-Oueſt, lorſqu'au coucher du ſoleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle ſe prolongeoit depuis l'Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Nord, à la diſtance de quinze à ſeize lieues.

Nous courûmes pluſieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le Sud-Eſt, afin de reconnoître ſi la terre que nous avions au Sud-Sud-Oueſt, tenoit à l'île de la Pentecôte, ou ſi elle en formoit une troiſieme. C'eſt ce que nous vérifiâmes le 23 à la pointe du jour. Nous découvrîmes la ſéparation des trois îles. Celle de la Pentecôte & l'île Aurore ſont à-peu-près ſous le même méridien, à deux lieues de diſtance l'une de l'autre. La troiſieme eſt dans le Sud-Oueſt de l'île Aurore, & leur moindre éloignement eſt de trois ou quatre lieues. Sa côte du Nord-Oueſt a au-moins douze lieues d'étendue, terre haute, eſcarpée, par-tout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Pluſieurs pirogues ſe montroient le long de terre, ſans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paroiſſoit point de caſes, on voyoit ſeulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer juſqu'au ſommet des montagnes : fort près du rivage nous ſondâmes pluſieurs fois ſans trouver de fond avec 50 braſſes de ligne.

Débarquement à une des iles.

Sur les 9 heures la vue d'une côte où l'abordage paroiſſoit commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand beſoin, prendre des connoiſſances du pays & tâcher d'en tirer des rafraîchiſſemens pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés ſous les ordres du Chevalier de Kerué Enſeigne de la Marine, & nous nous tînmes ſur les bords prêts à leur envoyer du ſecours & à les ſoutenir de l'artillerie des vaiſſeaux s'il étoit néceſſaire. Nous les vîmes prendre terre, ſans que les inſulaires paruſſent s'être oppoſés à leur débarquement. A une heure après midi je m'embarquai avec quelques autres perſonnes dans une iole pour aller les rejoindre. Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois, & que ceux du pays les aidoient à le porter dans les bateaux. L'Officier qui commandoit la deſcente, me dit qu'à ſon arrivée une troupe nombreuſe d'inſulaires étoit venue le recevoir ſur la plage l'arc & la fleche à la main, faiſant ſigne qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'étoient reculés à quelques pas; qu'à meſure que nos gens avançoient, les Sauvages ſe retiroient toujours dans l'attitude de faire partir leurs fleches ſans vouloir ſe laiſſer approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, & le Prince de Naſſau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avoient ceſſé de reculer, lorſqu'ils avoient vu un homme ſeul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur diſtribua, acheverent d'établir une eſpece de confiance. Le Chevalier de Kerué prit auſſi-tôt poſte à l'entrée du bois, mit ſes travailleurs à abattre des arbres ſous la protection de la troupe, & envoya un détachement chercher des fruits. Inſenſiblement les inſulaires ſe rapprocherent plus amiable-

Méfiance des inſulaires.

ment en apparence; on eut même d'eux quelques fruits: ils ne vouloient ni du fer ni des clous. Ils refuſerent auſſi conſtamment de troquer leurs arcs & leurs maſſues, ſeulement ils céderent quelques fleches. Au reſte ils étoient toujours reſtés en grand nombre autour de nos gens ſans jamais quitter leurs armes; ceux même qui n'avoient point d'arcs, tenoient des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient en guerre avec les habitans d'un canton voiſin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venoit de la partie occidentale de l'île, s'avançant en bon ordre, & ceux-ci paroiſſoient diſpoſés à les bien recevoir; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Nous trouvâmes les choſes en cet état à notre arrivée à terre. Nous y reſtâmes juſqu'à ce que nos bateaux fuſſent chargés de fruits & de bois. Je fis auſſi enterrer au pied d'un arbre l'acte de priſe de poſſeſſion de ces îles gravé ſur une planche de chêne, & enſuite nous nous rembarquâmes. Ce départ dérangea ſans doute le projet des inſulaires qui n'avoient pas encore tout diſpoſé pour nous attaquer. C'eſt-là du-moins ce que nous dûmes juger en les voyant s'avancer ſur le bord de la mer & nous lancer une grêle de pierres & de fleches. Quelques coups de fuſil tirés en l'air ne ſuffirent pas pour nous en débarraſſer; pluſieurs même s'avançoient dans l'eau pour nous ajuſter de plus près; une décharge mieux nourrie rallentit auſſitôt leur attaque, ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légerement bleſſé d'une pierre.

Ils attaquent les François.

Ces inſulaires ſont de deux couleurs, noirs & mulâtres. Leurs levres ſont épaiſſes, leurs cheveux cotonnés, quel-

Deſcription des inſulaires.

ques-uns même ont la laine jaune. Ils ſont petits, vilains, mal faits & la plupart rongés de lepre; circonſtance qui nous a fait nommer leur île *l'île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, & elles n'étoient pas moins dégoûtantes que les hommes; ils ſont nuds, à peine ſe couvrent-ils d'une natte les parties naturelles; les femmes ont auſſi des écharpes pour porter leurs enfans ſur le dos; nous avons vu quelques-uns des tiſſus qui les compoſent, ſur leſquels étoient de fort jolis deſſeins faits avec une belle teinture cramoiſie. J'ai remarqué qu'aucun n'avoit de barbe; ils ſe percent les narines pour y pendre quelques ornemens; ils portent auſſi aux bras en forme de bracelets une dent de *babirouſſa*, ou un grand anneau d'une matiere que je crois de l'ivoire, & au col des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune ſur leur rivage.

Quelles ſont leurs armes.

Leurs armes ſont l'arc & la fleche, des maſſues de bois de fer, & des pierres qu'ils lancent ſans fronde. Les fleches ſont des roſeaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes ſont quarrées & garnies ſur les arrêtes de petites pointes couchées en arriere qui empêchent de pouvoir retirer la fleche de la plaie. Ils ont encore des ſabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elles nous ont paru de loin faites & voilées comme celles des îles des navigateurs.

Deſcription du lieu où on a débarqué.

La plage où nous avons abordé préſentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente, quoique très-rapide, eſt couverte de bois. Le terrein eſt très-léger & a peu de profondeur : auſſi les fruits, quoique de la même eſpece qu'à Taiti, ſont-ils moins beaux ici & d'une moins bonne qualité. Nous y avons trouvé une eſpece de figues parti-

culiere. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois & des eſpaces enclos par des paliſſades de trois pieds de haut. Sont-ce des retranchemens ou ſimplement des limites de poſſeſſions différentes? Nous n'avons vu d'autres caſes que cinq ou ſix petites hutes dans leſquelles on ne pouvoit entrer qu'en ſe traînant ſur le ventre. Nous étions cependant environnés d'un peuple nombreux; je le crois fort miſérable: cette guerre inteſtine dont nous avons été les témoins, eſt un cruel fléau. Nous entendîmes à pluſieurs repriſes le ſon rauque d'une eſpece de tambour ſortir de la profondeur du bois vers le ſommet de la montagne. C'eſt ſans doute leur ſignal de ralliement; car dès l'inſtant où nos coups de fuſil les ont diſperſés, il a recommencé à battre. Il redoubloit auſſi ſon lugubre bruit, lorſque cette troupe ennemie que nous avons vue pluſieurs fois, venoit à paroître. Notre Taitien, qui avoit deſiré être de la deſcente, nous a paru trouver cette eſpece d'hommes fort vilaine; il n'entendoit abſolument aucun mot de leur langue.

A notre arrivée à bord nous rembarquâmes nos bateaux, & je fis *ſervir* courant au Sud-Oueſt ſur une longue côte que nous découvrîmes à toute vue depuis le Sud-Oueſt juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Pendant la nuit il y eut peu de vent, & il ne ceſſa de varier; de ſorte que nous reſtâmes au pouvoir des courans qui nous entraînerent ſur le Nord-Eſt. Ce tems continua la journée du 24 & la nuit ſuivante, & nous pûmes à peine nous élever à trois lieues de l'île des Lépreux. Le 25 à cinq heures du matin nous eûmes une aſſez jolie briſe d'Eſt-Sud-Eſt; mais l'Etoile qui ſe trouvoit encore ſous la terre, ne la reſſentit pas & demeura en calme. Je fis route néanmoins toutes voiles dehors

Continuation de la route entre les terres.

pour reconnoître la terre d'Oueſt. A huit heures nous découvrions des terres dans tous les points de l'horiſon, & nous paroiſſions enfermés dans un grand golfe. L'île de la Pentecôte venoit rechercher au Sud la nouvelle côte que nous avions découverte, & nous ne pouvions être aſſurés ſi elle en étoit détachée, ou ſi ce qui nous ſembloit former la ſéparation, n'étoit pas une grande baie. Pluſieurs endroits ſur le reſte de la côte nous offroient auſſi l'apparence ou de paſſages ou de grands enfoncemens; un entre autres préſentoit dans l'Oueſt une ouverture conſidérable. Quelques pirogues traverſoient d'une terre à l'autre. A dix heures nous fûmes obligés de revirer ſur l'île aux Lépreux. L'Etoile qu'on n'appercevoit plus, même du haut des mâts, y étoit toujours en calme, quoique la briſe d'Eſt-Sud-Eſt ſe ſoutînt au large. Nous courûmes ſur cette flûte juſqu'à quatre heures du ſoir; ce ne fut qu'alors qu'elle reſſentit la briſe. Il étoit trop tard quand elle fut ralliée pour ſonger à des reconnoiſſances. Ainſi la journée du 25 fut perdue, nous paſſâmes la nuit ſur les bords.

Les relevemens que nous fîmes le 26 au lever du ſoleil, nous apprirent que les courans nous avoient entraînés dans le Sud pluſieurs milles au delà de notre eſtime. L'île de la Pentecôte ſe montroit toujours ſéparée des terres du Sud-Oueſt, mais la ſéparation étoit plus étroite. Nous découvrions pluſieurs autres coupures à cette côte, mais ſans pouvoir diſtinguer le nombre des îles de l'archipel qui nous environnoit. La terre s'étendoit à nos yeux depuis l'Eſt Sud-Eſt, en paſſant par le Sud, juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt du compas, & nous ne la voyons pas terminée. Je fis courir depuis le Nord-Oueſt-quart-Oueſt en rondiſſant

rondiſſant juſqu'à l'Oueſt le long d'une belle côte couverte d'arbres, ſur laquelle il paroiſſoit de grands eſpaces de terrein cultivés, ſoit qu'ils le fuſſent en effet, ſoit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pelées & de couleur rouge en de certains endroits ſembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que nous ſuivions nous conduiſoit à ce grand enfoncement apperçu la veille dans l'Oueſt. A midi nous étions au milieu, & nous y obſervâmes la hauteur du ſoleil. L'ouverture en eſt de cinq à ſix lieues, elle court Eſt-quart-Sud-Eſt & Oueſt-quart-Nord-Oueſt du monde. Quelques hommes ſe montrerent à la côte du Sud, & d'autres approcherent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mouſquet, ils ceſſerent de s'avancer malgré nos invitations; ces hommes étoient noirs. Aſpect du pays.

Nous rangeâmes la côte ſeptentrionale à trois quarts de lieue de diſtance; elle eſt peu élevée & couverte d'arbres. Une multitude de Negres ſe faiſoient voir ſur le rivage; il s'en détacha même quelques pirogues qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte oppoſée. Après avoir longé celle-ci l'eſpace de deux à trois lieues, nous vîmes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie à l'ouvert de laquelle étoient deux gros îlots. J'envoyai ſur-le-champ nos bateaux armés pour la reconnoître, & pendant ce tems nous reſtâmes ſur les bords à une & deux lieues de terre, ſondant ſouvent ſans trouver de fond avec une ligne de 200 braſſes.

Sur les cinq heures nous entendîmes une ſalve de mouſ- Tentatives

pour chercher un mouillage.

queterie qui nous cauſa beaucoup d'inquiétude ; elle ſortoit d'un de nos canots qui, malgré mes ordres, s'étoit ſéparé des autres & ſe trouvoit mal-à-propos dans le cas d'être attaqué par les inſulaires, ayant vogué tout à fait à terre. Deux fleches qui lui furent tirées, ſervirent de prétexte à ſa premiere décharge. Enſuite il longea la côte, faiſant un feu très-vif de ſa mouſqueterie & de ſes eſpingoles tant à terre que ſur trois pirogues qui paſſerent à portée & lui décocherent auſſi quelques fleches. Une pointe avancée nous déroboit alors la vue du canot, & ſon feu continuel me donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allois envoyer notre chaloupe à ſon ſecours, lorſque nous le vîmes doubler ſeul cette pointe qui nous l'avoit caché. Les Negres pouſſoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jettés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Je fis auſſitôt à ce canot le ſignal de ralliement, & je pris des meſures pour que nous ne fuſſions plus deshonorés par un pareil abus de la ſupériorité de nos forces.

Ce qui nous empêche d'y mouiller.

Les canots de la Boudeuſe reconnurent que cette côte que nous avions cru continue, eſt un amas d'îles qui ſe croiſent, enſorte que la baie n'eſt que la rencontre de pluſieurs des canaux qui les ſéparent. Cependant ils y trouverent un aſſez bon fond de ſable ſur 40, 30 & 20 braſſes d'eau ; mais ſon inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu ſûr, pour nous ſur-tout qui n'avions plus d'ancres à haſarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte ; plus près le fond étoit de roches. Ainſi les vaiſſeaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays eſt ſi couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des ſurpriſes.

On ne devoit pas ſe flatter que les naturels oubliaſſent le mal qu'on venoit de leur faire, & conſentiſſent à échanger des rafraîchiſſemens. On remarqua ici les mêmes productions que ſur l'île des Lépreux. Les habitans y étoient auſſi de la même eſpece, preſque tous noirs, nuds, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en colliers & en bracelets, & ſe ſervant des mêmes armes.

Nouvelle tentative pour faire ici une relâche.

Nous paſſâmes la nuit ſur les bords. Le 27 au matin nous *arrivâmes* & prolongeâmes la côte environ à une lieue de diſtance. Vers dix heures on diſtingua ſur une pointe baſſe une plantation d'arbres diſpoſés en allées de jardin. Le terrein ſous les arbres étoit battu & paroiſſoit ſablé; un aſſez grand nombre d'habitans ſe montroient dans cette partie; de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement, & je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut en vain; ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & nous la ſuivîmes juſqu'à la pointe du Nord-Oueſt ſans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe les terres revenoient ſur le Nord-Nord-Oueſt, & s'étendoient à perte de vue, terres d'une élévation extraordinaire & qui préſentoient au-deſſus des nuages une chaîne ſuivie de montagnes. Au reſte le tems fut ſombre & à grains avec de la pluie par intervalles. Pluſieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume qui s'évanouiſſoit dans les éclaircis. Nous paſſâmes toute la nuit qui fut très-orageuſe à louvoyer à petits bords & les marées nous porterent dans le Sud beaucoup au-delà de notre eſtime. Nous eûmes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 juſqu'au ſoleil couchant

que nous les relevâmes de l'Eſt au Nord-Nord-Eſt, à vingt ou vingt-cinq lieues de diſtance.

Le 29 au matin nous ne vîmes plus de terres, nous avions gouverné ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir *l'archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru & par ce que nous avons apperçu dans le lointain, il contient au-moins trois degrés en latitude & cinq en longitude. Je croirois même volontiers que c'eſt ſon extrémité ſeptentrionale que Roggewin a vue ſous le onzieme parallele & qu'il a nommé *Thienhoven* & *Groningue*. Pour nous, quand nous y atterrîmes, tout devoit nous perſuader que nous étions à *la terre auſtrale du Saint-Eſprit*. Les apparences ſembloient ſe conformer au récit de Quiros, & ce que nous découvrions chaque jour encourageoit nos recherches. Il eſt bien ſingulier que préciſément par la même latitude & la même longitude où Quiros place ſa grande baie *de Saint-Jacques & Saint-Philippe*, ſur une côte qui paroiſſoit au premier coup d'œil celle d'un continent, nous ayons trouvé un paſſage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de ſa baie. Le Navigateur Eſpagnol a-t-il mal vû? A-t-il voulu maſquer ſes découvertes? Les Géographes avoient-ils deviné, en faiſant de la terre du Saint-Eſprit un même continent avec *la nouvelle Guinée*? Pour réſoudre ce problême, il falloit ſuivre encore le même parallele pendant plus de trois cents cinquante lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état & la quantité de nos vivres nous avertiſſent d'aller promptement chercher quelque établiſſement Européen. On verra qu'il s'en eſt peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre conſtance.

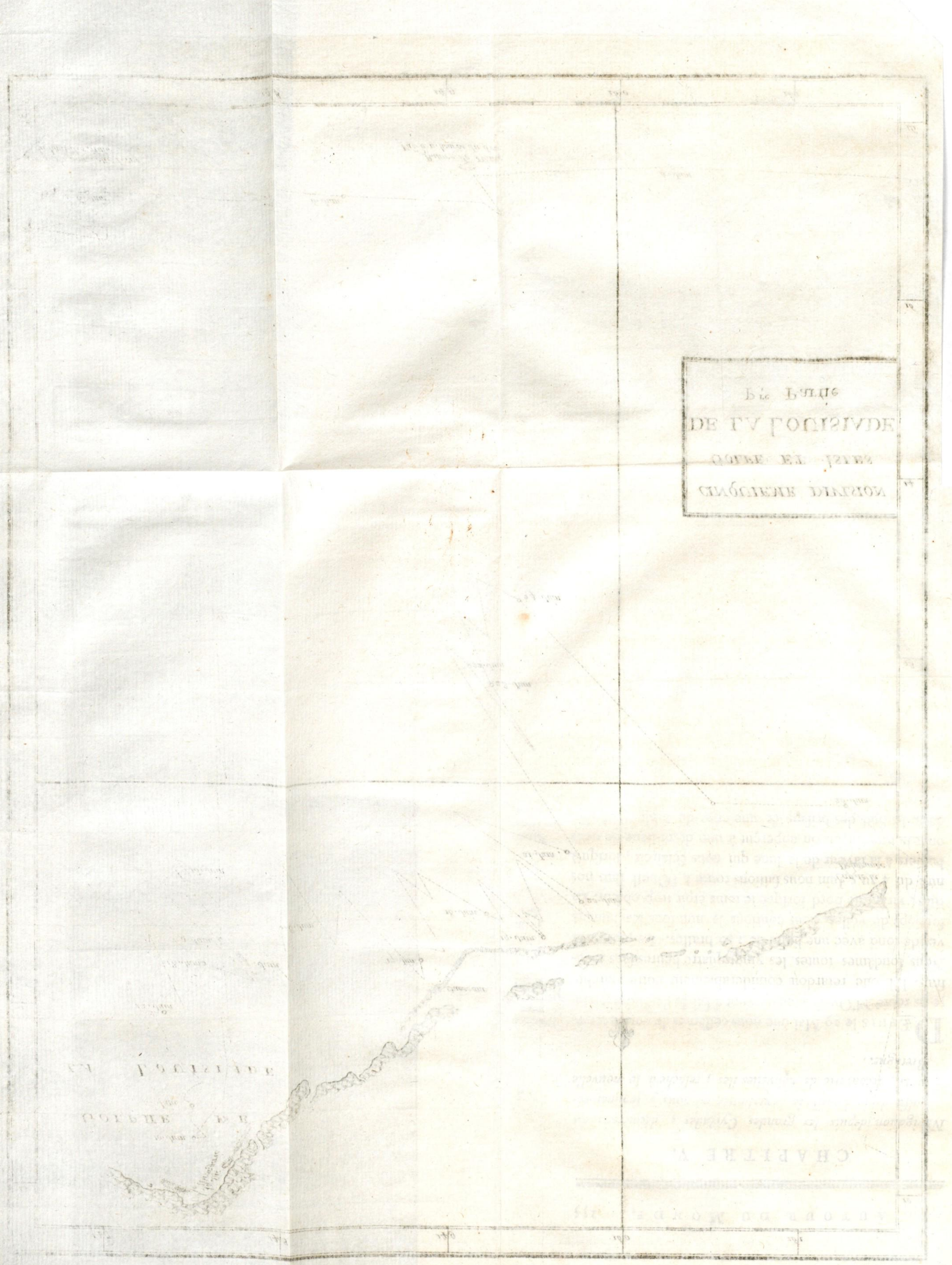
Conjectures ſur ces terres.

M. Verron fit pluſieurs obſervations pendant le mois de Mai, & leurs réſultats déterminerent notre longitude le 5, le 9, le 13 & le 22. Il ne s'étoit pas encore trouvé autant de différences entre les obſervations & l'eſtime de nos routes, différences toutes du même côté. Le 5 à midi j'étois plus Eſt que l'obſervé de $4^{d}\ 00'\ 42''$; le 9 de $4^{d}\ 23'\ 4''$; le 13 de $3^{d}\ 38'\ 15''$; le 22 enfin de $3^{d}\ 35'$. Toutes ces différences, on le voit, annonçoient que depuis l'île de Taiti les courans nous avoient beaucoup entraînés dans l'Oueſt. On expliqueroit par-là comment tous les navigateurs qui ont traverſé l'océan Pacifique, ont rencontré la nouvelle Guinée beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient dû. Auſſi ont-ils donné à cet océan une étendue de l'Eſt à l'Oueſt beaucoup moindre que celle qu'il a véritablement. Je dois toutefois faire remarquer que pendant la ſaiſon où le ſoleil a été dans l'hémiſphere auſtral, nos eſtimes ont été dans l'Oueſt des obſervations, & que depuis qu'il a paſſé de l'autre côté, nos différences ont changé. Le thermometre dans ce mois a été communément entre 19 & 20 degrés, il a deux fois baiſſé à 18 & une ſeule fois à 15.

Différences entre l'eſtime & les obſervations.

Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avoient appellé à bord de l'Etoile, & j'eus occaſion d'y vérifier un fait aſſez ſingulier. Depuis quelque tems il couroit un bruit dans les deux navires que le domeſtique de M. de Commerçon, nommé *Baré*, étoit une femme. Sa ſtructure, le ſon de ſa voix, ſon menton ſans barbe, ſon attention ſcrupuleuſe à ne jamais changer de linge, ni faire ſes néceſſités devant qui que ce fût, pluſieurs autres indices avoient fait naître & accréditoient le ſoupçon. Cependant comment reconnoître une femme dans cet infatigable Baré, botaniſte déja fort exercé

que nous avions vu ſuivre ſon maître dans toutes ſes herboriſations, au milieu des neiges & ſur les monts glacés du détroit de Magellan, & porter même dans ces marches pénibles proviſions de bouche, armes & cahiers de plantes avec un courage & une force qui lui avoient mérité du Naturaliſte le ſurnom de ſa bête de ſomme ? Il falloit qu'une ſcene qui ſe paſſa à Taiti, changeât le ſoupçon en certitude. M. de Commerçon y deſcendit pour herboriſer ; à peine Baré qui le ſuivoit avec les cahiers ſous ſon bras, eut mis pied à terre, que les Taitiens l'entourent, crient que c'eſt une femme & veulent lui faire les honneurs de l'île. Le Chevalier de Bournand, qui étoit de garde à terre, fut obligé de venir à ſon ſecours & de l'eſcorter juſqu'au bateau. Depuis ce tems il étoit aſſez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmaſſent quelquefois ſa pudeur. Quand je fus à bord de l'Etoile, Baré les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle étoit fille ; elle me dit qu'à Rochefort elle avoit trompé ſon maître en ſe préſentant à lui ſous des habits d'homme au moment même de ſon embarquement, qu'elle avoit déja ſervi comme laquais un Genevois à Paris ; que née en Bourgogne & orpheline, la perte d'un procès l'avoit réduite dans la miſere & lui avoit fait prendre le parti de déguiſer ſon ſexe, qu'au reſte elle ſavoit en s'embarquant qu'il s'agiſſoit de faire le tour du Monde, & que ce voyage avoit piqué ſa curioſité. Elle ſera la premiere, & je lui dois la juſtice qu'elle s'eſt toujours conduite à bord avec la plus ſcrupuleuſe ſageſſe. Elle n'eſt ni laide ni jolie & n'a pas plus de vingt-ſix ou vingt-ſept ans. Il faut convenir que ſi les deux vaiſſeaux euſſent fait naufrage ſur quelque île déſerte de ce vaſte Océan, la chance eût éte fort ſinguliere pour Baré.



147 148 149 150 151

10 11 12 13 14 15 16

GOLPHE DE LA LOUISIADE

Cul de Sac de Bougainville

10. Juin
11. Juin
12. Juin
13. Juin
14. Juin
15. Juin
16. Juin
17. Juin
18. Juin
19. Juin
20. Juin
21. Juin
22. Juin
23. Juin
24. Juin
26. Juin
28. Juin
8. Juin
7 Juin
6. Juin
6. Juin
4. Juin

Ouessant

Cap de la Delivrance

On a cru voir cette Terre du haut des Mats

Bature de Diane
Vuë à 11. heures du Soir

CINQUIEME DIVISION
GOLFE ET ISLES
DE LA LOUISIADE
Pre Partie

CHAPITRE V.

Navigation depuis les grandes Cyclades ; découverte du golfe de la Louiſiade, extrémités où nous y ſommes réduits ; découverte de nouvelles îles ; relâche à la nouvelle Bretagne.

Direction de la route en quittant les Cyclades.

DEPUIS le 29 Mai que nous ceſſâmes de voir la terre, je fis route à l'Oueſt avec un vent d'Eſt & de Sud-Eſt très-frais. L'Etoile retardoit conſidérablement notre marche. Nous ſondâmes toutes les vingt-quatre heures ſans trouver de fond avec une ligne de 240 braſſes. Le jour nous forcions de voiles, nous courions la nuit ſous les huniers riſés, virant de bord lorſque le tems étoit trop obſcur. La nuit du 4 au 5 Juin nous faiſions route à l'Oueſt ſous nos huniers à la faveur de la lune qui nous éclairoit, lorſqu'à onze heures du ſoir on apperçut à une demi-lieue de nous dans le Sud des briſans & une côte de ſable très-baſſe. Nous prîmes auſſitôt les amures à l'autre bord, ſignalant en même tems le danger à l'Etoile. Nous courûmes ainſi juſqu'à cinq heures du matin, & alors nous reprîmes notre route dans l'Oueſt-Sud-Oueſt pour aller reconnoître cette terre. Nous la revîmes à huit heures à une lieue & demie de diſtance. C'eſt un petit îlot de ſable qui s'éleve à peine au-deſſus de l'eau & que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaiſſeaux qui font route de nuit ou par un tems de brume. Il eſt ſi ras, qu'à deux lieues de diſtance avec un horiſon fort net on ne le voit que du haut des mâts ; il eſt couvert d'oiſeaux. Je l'ai nommé *la bâture de Diane.*

1768. *Juin.*

Rencontre conſécutive de briſans.

Dans la journée du 5, on crut à quatre heures après-midi appercevoir la terre & des briſans dans l'Oueſt; on ſe trompoit, & nous continuâmes à y courir juſqu'à dix heures du ſoir. Nous paſſâmes le reſte de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits bords, & au point du jour nous reprîmes notre route toutes voiles dehors. Depuis vingt-quatre heures, il paſſoit le long des navires beaucoup de morceaux de bois & des fruits que nous ne connoiſſions pas; la mer étoit auſſi entiérement tombée, malgré le grand vent de Sud-Eſt, & ces circonſtances réunies me faiſoient penſer que nous avions de la terre dans le Sud-Eſt aſſez près de nous. Nous vîmes auſſi dans ces parages une eſpece de poiſſons volans ſinguliere. Ils ſont noirs à aîles rouges : ils paroiſſent avoir quatre aîles au lieu de deux, & leur groſſeur eſt un peu au-deſſus de la groſſeur commune de ces poiſſons.

Indices de terre.

Le 6, à une heure & demie de l'après-midi, une bâture qui ſe montra environ à trois quarts de lieue de l'avant à nous, m'avertit qu'il étoit tems de changer la route que je pourſuivois toujours à Oueſt. Elle avoit au-moins une demi-lieue d'étendue depuis le Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au Oueſt-Nord-Oueſt, quelques-uns même crurent appercevoir une terre baſſe dans le Sud-Oueſt des briſans. Je fis gouverner au Nord juſqu'à quatre heures, & alors je remis encore le cap à Oueſt. Ce ne devoit pas être pour long-tems; à cinq heures & demie les vigies apperçurent du haut des mâts de nouveaux briſans dans le Nord-Oueſt & le Nord-Oueſt-quart-Oueſt à-peu-près à une lieue & demie de nous. Nous les approchâmes davantage afin de les mieux reconnoître. On les vit s'étendre du Nord-Nord-Eſt au Sud-Sud-Oueſt plus de deux milles, & on n'en appercevoit

percevoit pas la fin. Peut-être alloient-ils rejoindre ceux qu'on avoit découverts trois heures auparavant. La mer briſoit avec fureur ſur ces écueils, & quelques têtes de roches s'élevoient ſur l'eau de diſtance en diſtance. Cette derniere rencontre étoit la voix de Dieu & nous y fûmes dociles. La prudence ne permettant pas de ſuivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funeſtes, nous la paſſâmes à courir des bords dans l'eſpace que nous avions reconnu le jour, & le 7 au matin, je fis gouverner au Nord-Eſt-quart-Nord, abandonnant le projet de pouſſer plus loin à l'Oueſt ſous le parallele de 15 degrés.

Changement forcé dans la direction de la route.

Nous étions aſſurément bien fondés à croire que la terre auſtrale du Saint-Eſprit n'étoit autre que l'archipel des grandes Cyclades, que Quiros avoit pris pour un continent, & repréſenté ſous un point de vûe romaneſque. Quand je perſéverois à courir ſous le parallele de 15 d, c'eſt que je voulois que la vûe des côtes orientales de la *nouvelle Hollande* portât nos conjectures à l'évidence. Or, en ſuivant les obſervations aſtronomiques, dont l'accord depuis plus d'un mois aſſuroit la juſteſſe, nous étions déjà le 6 à midi par 146 d de longitude orientale, c'eſt-à-dire un degré plus à l'Oueſt que ne l'eſt la terre du Saint-Eſprit ſelon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre conſécutive de ces briſans vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque inſtant, la tranquillité de la mer, la direction des courans, tout nous a ſuffiſamment indiqué les approches d'une grande terre, & que même elle nous environnoit déjà dans le Sud-Eſt. Cette terre n'eſt autre que la côte orientale de la nouvelle Hollande. En effet, ces écueils multipliés & étendus au

Réflexions géographiques.

large, annoncent une terre baſſe ; & quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de 15 d 35 ′ la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penſerois volontiers comme lui que cette terre n'eſt qu'un amas d'îles, dont les approches ſont défendues par une mer dangereuſe, ſemée d'écueils & de bas-fonds. Après de pareils éclairciſſemens, il y auroit eu de la témérité à riſquer de s'affaler ſur une côte dont on ne devoit eſpérer aucun avantage, & de laquelle on ne pouvoit ſe relever qu'en luttant contre les vents régnans. Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours ; la viande ſalée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit. Nous lui préférions les rats qu'on pouvoit prendre. Ainſi de toutes façons il étoit tems de s'élever dans le Nord, en faiſant même prendre de l'Eſt à notre route.

Malheureuſement les vents de Sud-Eſt nous abandonnerent ici, & quand enſuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la ſituation la plus critique où nous nous fuſſions encore trouvés. Depuis le 7, la route ne nous avoit valu que le Nord-quart-Nord-Eſt, lorſque le 10 au point du jour on découvrit la terre depuis l'Eſt juſqu'au Nord-Oueſt. Long-tems avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuſe nous avoit annoncé le voiſinage de cette terre qui formoit un grand golfe ouvert au Sud-Eſt. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrein bas, partagé en plaines & en boſquets, régnoit ſur le bord de la mer, & s'élevoit enſuite en amphithéatre juſqu'aux montagnes dont la cime ſe perdoit dans les nues. On en diſtinguoit trois étages, & la chaîne la plus élevée étoit à plus

Découvertes de nouvelles terres.

de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triſte état où nous étions réduits ne nous permettoit, ni de ſacrifier quelque tems à la viſite de ce magnifique pays que tout annonçoit être fertile & riche, ni de chercher en faiſant route à Oueſt, un paſſage au Sud de la nouvelle Guinée, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie une route nouvelle & courte aux îles Moluques. Rien n'étoit à la vérité plus problématique que l'exiſtence de ce paſſage; on croyoit même avoir vu la terre s'étendre juſqu'au Oueſt-quart-Sud-Oueſt. Il falloit tâcher de ſortir, au-plutôt & par le chemin qui ſembloit ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'eſt où nous attendoit le vent de Sud-Eſt pour mettre notre patience aux dernieres épreuves.

Situation critique dans laquelle nous nous trouvons.

Toute la journée du 10, le calme nous laiſſa à la merci d'une groſſe lame du Sud-Eſt qui nous jettoit à terre. A quatre heures du ſoir, nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île baſſe, à la pointe orientale de laquelle eſt attachée une bâture qui ſe prolonge à deux ou trois lieues dans l'Eſt. Nous parvînmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, & la nuit ſe paſſa dans cette inquiétante ſituation, faiſant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres briſes. Le 11 après-midi, nous étions écartés de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y eſt ſans fond. Pluſieurs pirogues voguoient le long de terre ſur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11, nous relevâmes au ſoleil couchant les terres les plus Eſt à l'Eſt-quart-Nord-Eſt 2 d Eſt du compas, & les plus Oueſt à Oueſt Nord-Oueſt, les unes & les autres en-

viron à quinze lieues de diſtance. Les jours ſuivans furent affreux : tout fut contre nous ; le vent conſtamment de l'Eſt-Sud-Eſt au Sud-Eſt très-grand frais, de la pluie, une brume ſi épaiſſe que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conſerver avec l'Etoile qui contenoit encore une partie de nos vivres, enfin une mer très-groſſe qui nous affaloit ſur la côte. A peine nous ſoutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arriere, & ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainſi nos bords à tâtons au milieu d'une mer ſemée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux ſur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, ſept ou huit de ces poiſſons qu'on nomme *cornets*, poiſſons qui ſe tiennent toujours ſur le fond, ſauterent ſur les paſſavans. Il vint auſſi ſur le gaillard d'avant du ſable & des goëmons de fond que les vagues y dépoſoient en le couvrant. Je ne voulus pas faire ſonder ; la certitude du péril ne l'eût pas diminué, & il étoit le même quelque autre parti que nous euſſions pris. Au reſte nous devons notre ſalut à la connoiſſance que nous eûmes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette ſuite de gros tems & de brume. En effet les vents étant de l'Eſt-Sud-Eſt au Sud-Eſt, j'aurois penſé qu'en gouvernant au Nord-Eſt, c'eût été un excès de prudence accordé à l'obſcurité du tems. Toutefois cette route nous mettoit dans le riſque évident de nous perdre, puiſque nous avions la terre juſque dans l'Eſt-Sud-Eſt.

Dangers multipliés que nous courons.

Le tems ſe remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au-moins le jour nous étoit rendu. A ſix heures du matin nous vîmes la terre depuis le Nord juſqu'au Nord-Eſt-quart-Eſt du compas, & nous louvoyâmes pour la doubler. Le 17 au matin nous ne vî-

mes point de terre au lever du ſoleil; mais à neuf heures & demie nous apperçûmes une petite île dans le Nord-Nord-Eſt du compas à cinq ou ſix lieues de diſtance, & une autre terre dans le Nord-Nord-Oueſt environ à neuf lieues. Peu après nous découvrîmes dans Nord-Eſt-5^{d}-Eſt à quatre ou cinq lieues une autre petite île que ſa reſſemblance avec *Oueſſant* nous fit appeller du même nom. Nous continuions notre bordée au Nord-Eſt-quart-Eſt eſpérant doubler toutes les terres, lorſqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'Eſt-Nord-Eſt-5^{d}-Nord & des briſans dans l'Eſt-Nord-Eſt, qui paroiſſoient venir joindre Oueſſant. Dans le Nord-Oueſt de cet îlot on voyoit une autre chaîne de briſans qui s'allongeoit à une demi-lieue. La premiere île nous ſembloit être auſſi entre deux chaînes de briſans.

Tous les navigateurs qui ſont venus dans ces parages, avoient toujours redouté de tomber dans le Sud de la nouvelle Guinée, & d'y trouver un golfe correſpondant à celui de la *Carpantarie*, d'où il leur fût enſuite difficile de ſe relever. En conſéquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la nouvelle Bretagne, ſur laquelle ils alloient atterrir. Tous ont ſuivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, & il falloit payer l'honneur d'une premiere découverte. Malheureuſement le plus cruel de nos ennemis étoit à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction conſidérable ſur la ration de pain & de légumes. Il fallut auſſi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funeſtes indigeſtions. Il nous reſtoit une chevre, compagne fidele de nos aventures depuis notre ſortie des îles Malouines où nous l'a-

Extrémités auxquelles nous ſommes réduits.

vions priſe. Chaque jour elle nous donnoit un peu de lait. Les eſtomacs affamés dans un inſtant d'humeur, la condamnerent à mourir ; je n'ai pu que la plaindre, & le boucher qui la nourriſſoit depuis ſi long-tems, a arroſé de ſes larmes la victime qu'il immoloit à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan, eut le même ſort peu de tems après.

Le 17 après midi les courans nous avoient été ſi favorables, que nous avions repris la bordée du Nord-Nord-Eſt, portant fort au vent d'Oueſſant & de ſes bâtures. Mais à quatre heures nous eûmes la conviction que ces briſans s'étendoient beaucoup plus loin que nous n'avions penſé ; on en découvroit juſque dans l'Eſt-Nord-Eſt, ſans que ce fût encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du Sud-Sud-Oueſt, & au jour celle de l'Eſt. Pendant toute la matinée du 18 nous ne vîmes point de terres, & déja nous nous livrions à l'eſpoir d'avoir doublé îlots & briſans. Notre joie fut courte. A une heure après midi une île ſe fit voir dans le Nord-Eſt-quart-Nord du compas, & bientôt elle fut ſuivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit juſque dans l'Eſt-Nord-Eſt, & derriere ces îles une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Eſt, environ à dix lieues de diſtance. Nous louvoyâmes toute la nuit ; le jour ſuivant nous donna le même ſpectacle d'une double chaîne de terres courant à-peu-près Eſt & Oueſt, ſavoir au Sud une ſuite d'îlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le Nord deſquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres que nous découvrîmes le 20, nous parurent prendre moins du Sud, & ne plus courir que ſur l'Eſt-Sud-Eſt ; c'étoit un amandement à notre poſition. Je pris le parti de courir des bords de vingt-quatre heures ;

nous perdions trop à virer plus ſouvent, la mer étant extrêmement groſſe, le vent violent & conſtamment le même: d'ailleurs nous étions contraints à faire peu de voiles pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & nos navires marchoient très-mal, n'étant plus en aſſiette & n'ayant pas été carenés depuis ſi long-tems.

Nous vîmes la terre le 25 au lever du ſoleil depuis le Nord juſqu'au Nord-Nord-Eſt; mais ce n'étoit plus une terre baſſe; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute & qui paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Il étoit vraiſemblable qu'elle couroit enſuite ſur le Nord. Nous gouvernâmes tout le jour au Nord-Eſt-quart-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt, ſans voir de terres plus Eſt que le cap que nous doublions avec une ſatisfaction que je ne ſçaurois dépeindre. Le 26 au matin, le cap étant beaucoup ſous le vent à nous, & ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au Nord-Nord-Eſt. Nous appellâmes ce cap après lequel nous avions ſi long-tems aſpiré, *le cap de la Délivrance*, & le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louiſiade*. C'eſt une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Pendant les quinze jours paſſés dans ce golfe, les courans nous ont aſſez régulierement portés dans l'Eſt. Le 26 & le 27 le vent fut très-grand frais, la mer affreuſe, le tems à grains & fort obſcur. Il ne fut pas poſſible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous doublons enfin les terres du golfe.

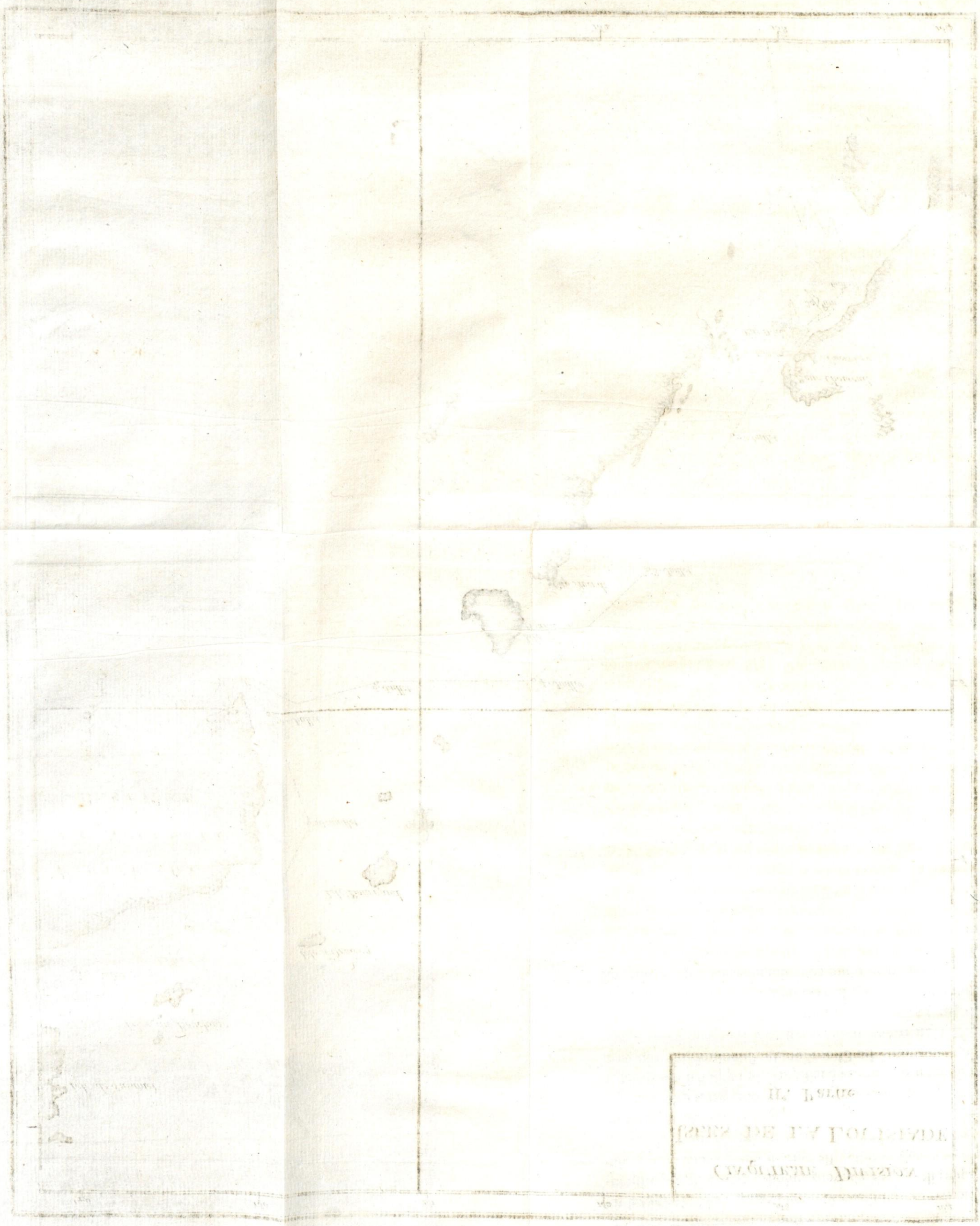
Nous nous étions élevés environ ſoixante lieues dans le Nord depuis le cap de la Délivrance, lorſque le 28 au matin on découvrit la terre dans le Nord-Oueſt à neuf ou dix lieues de diſtance. C'étoient deux îles dont la plus

méridionale reſtoit, à huit heures, dans le Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Une autre côte longue & élevée ſe fit appercevoir en même tems depuis l'Eſt-Sud-Eſt juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt. Celle-ci couroit ſur le Nord ; & à meſure que nous avancions dans le Nord-Eſt, on la voyoit ſe prolonger davantage & tourner au Nord-Nord-Oueſt. On découvrit cependant un eſpace où la côte étoit interrompue, ſoit que ce fût un canal ou l'ouverture d'une grande baie ; car on crut diſtinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'Eſt continuoit à s'étendre ſur le Nord-Oueſt, ſans que de ce côté notre horiſon fût borné. Je voulus la rallier pour la prolonger enſuite & chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de trois lieues de terre, nous avions trouvé fond par 48 braſſes, ſable blanc & morceaux de coquilles briſées : nous portâmes alors ſur une anſe qui paroiſſoit commode ; mais le calme ſurvint & nous conſomma inutilement le reſte de la journée. La nuit ſe paſſa à courir de petits bords, & le 30 dès la pointe du jour j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du Chevalier de Bournand, pour viſiter le long de la côte pluſieurs anſes qui ſembloient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le ſuivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier ſignal qu'il nous en feroit.

Rencontre de nouvelles îles.

Vers les dix heures une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent aſſez près des navires, ſans toutefois vouloir les accoſter. Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paroiſſoient bien faites ; elles ont l'avant & l'arriere fort relevés, ce ſont les

Deſcription des inſulaires.



CINQUIEME DIVISION
ISLES DE LA LOUISIADE
IIe. Partie

149 150 151 152 153 164

3 4 5 6 7 8

Isle de Suzamet

Isles du Bouchage

29. Juillet

28. Juillet

27. Juillet

Isle d'Oraison

Isle Bournand

PARTIE DE LA NOUVELLE BRETAGNE

26. Juillet

Port Praslin

I. Duclos

25. Juillet

6. Juillet

5. Juillet

4. Juillet

Isle Bouka

Cap Averdi

3. Juillet

2. Juillet

Baye Choiseuil

R. Guerriers

1. Juillet

Raz Denis

30. Juin

29. Juin

28. Juin 1768.

les premieres que nous ayons vu dans ces mers ſans balancier. Ces inſulaires ſont auſſi noirs que les Negres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rouſſe. Ils portent des bracelets & des plaques au front & ſur le col. J'ignore de quelle matiere, elle m'a paru être blanche. Ils ſont armés d'arcs & de ſagayes, ils faiſoient de grands cris, & il parut que leurs diſpoſitions n'étoient pas pacifiques. Je rappellai nos bateaux à trois heures. Le Chevalier de Bournand me rapporta qu'il avoit trouvé preſque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 juſqu'à 11 braſſes ſable vazeux, mais en pleine côte & ſans riviere; qu'il n'avoit vu qu'un ſeul ruiſſeau dans toute cette étendue. La côte ouverte eſt preſque inabordable, la vague y briſe par-tout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le ſol eſt entiérement couvert de bois. Dans de petites anſes il y a quelques cabanes, mais en petit nombre; les inſulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut ſuivi quelque tems par trois ou quatre pirogues qui ſembloient vouloir l'attaquer. Un inſulaire même ſe leva pluſieurs fois pour lancer une ſagaye; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord ſans guerroyer.

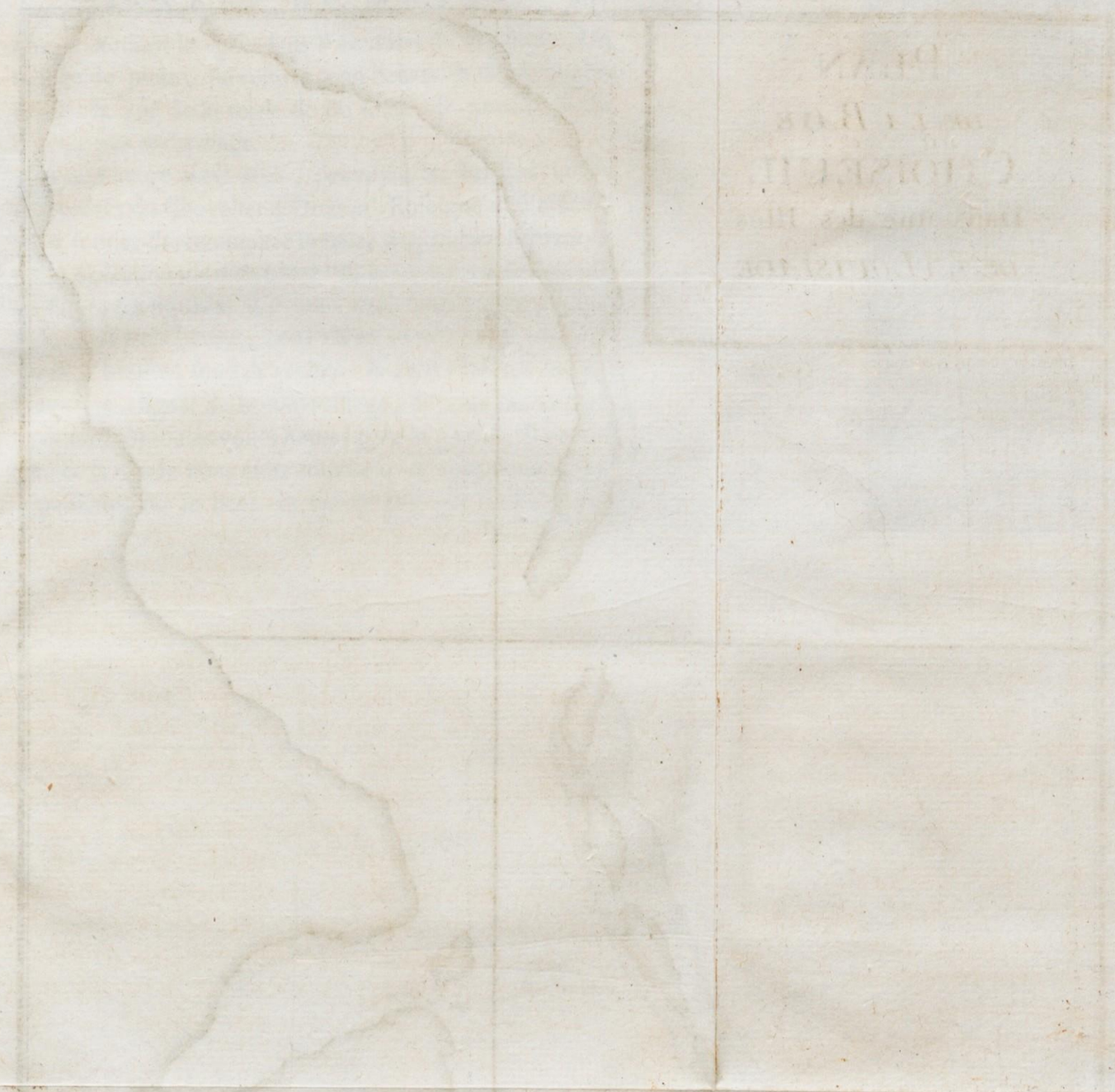
Tentative inutile pour trouver un mouillage.

Notre ſituation au reſte étoit aſſez critique. Nous avions des terres inconnues juſqu'à ce jour, d'une part depuis le Sud juſqu'au Nord-Nord-Oueſt par l'Eſt & le Nord; de l'autre depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au Nord-Oueſt. Malheureuſement l'horiſon étoit tellement embrumé depuis le Nord-Oueſt juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la diſtance de deux lieues. C'étoit toutefois dans cet intervalle que je comptois chercher un paſſage; nous étions trop avancés pour recu-

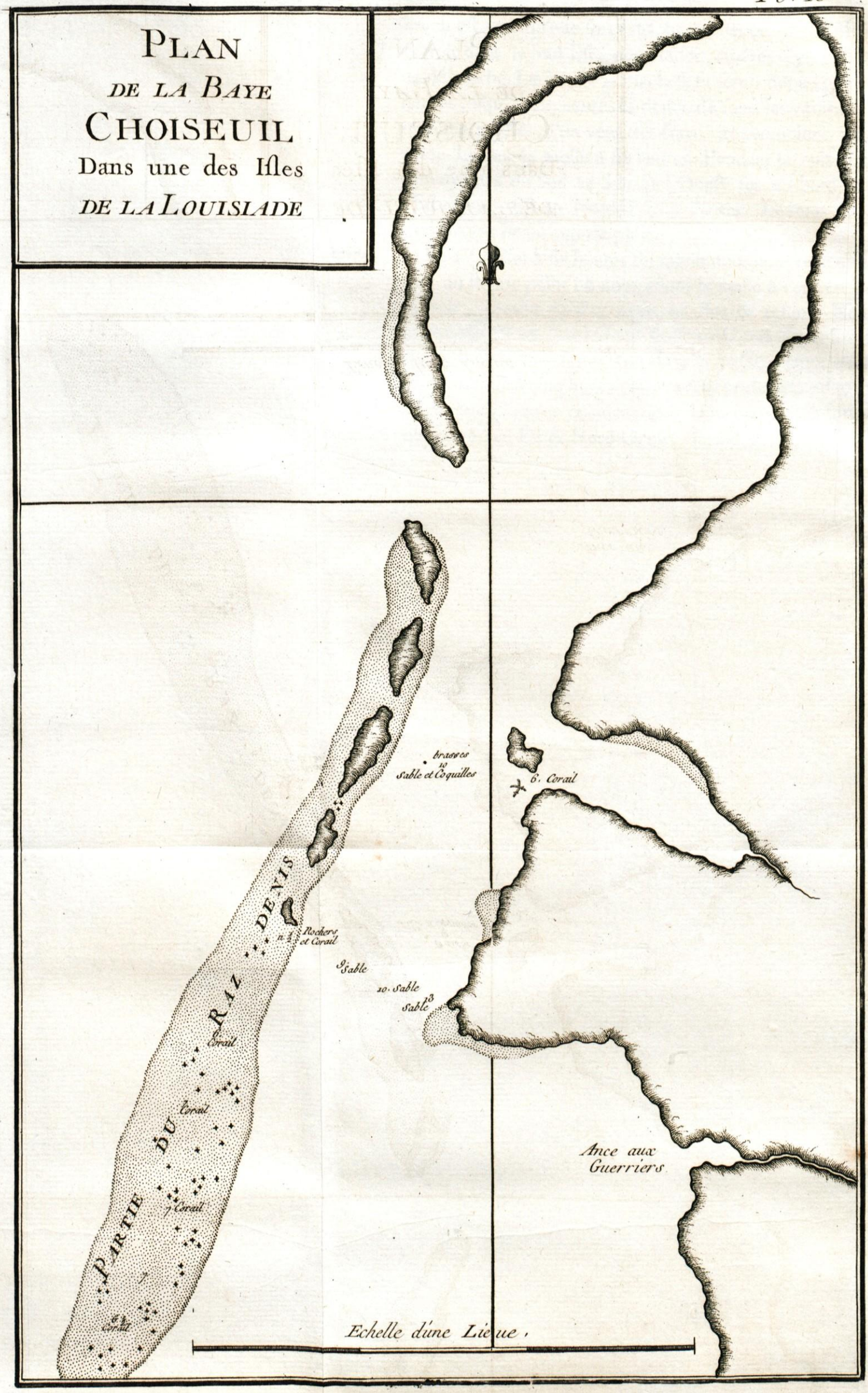
ler. Il eſt vrai qu'une forte marée qui venoit du Nord & portoit dans le Sud-Eſt, nous faiſoit eſpérer d'y trouver un débouché. Le fort de la marée ſe fit ſentir depuis quatre heures juſqu'à cinq heures & demie du ſoir ; les vaiſſeaux, quoique pouſſés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à ſix heures. Pendant la nuit nous louvoyâmes du Sud au Sud-Sud-Oueſt ſur un bord, de l'Eſt-Nord-Eſt au Nord-Eſt ſur l'autre. Le tems fut à grains avec beaucoup de pluie.

1768. *Juillet.* Le 1^er^ Juillet à ſix heures du matin nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Nous gouvernâmes au Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Nord. A dix heures nous donnâmes dans un paſſage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte prolongée juſqu'ici à l'Eſt & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte Sud-Eſt & Nord-Oueſt, forme au milieu de ce paſſage un raz qui le traverſe & où la mer s'éleve & briſe comme s'il y avoit des roches à fleur d'eau. Je le nommai *raz Denis*, du nom de mon maître d'équipage, bon & ancien ſerviteur du Roi. L'Etoile qui le paſſa deux heures après nous & plus dans l'Oueſt, s'y trouva ſur 5 braſſes d'eau fond de roches. La mer y étoit alors ſi mauvaiſe, qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate nous y ſondâmes par 44 braſſes, fond de ſable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'Eſt commençoit ici à s'abaiſſer & à tourner au Nord. Nous y apperçûmes, étant à-peu-près au milieu du paſſage, une jolie baie dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faiſoit preſque calme & la marée dont le cours étoit alors au Nord-Oueſt, nous la fit dépaſſer en un inſtant. Nous

Parages dangereux.



PLAN
DE LA BAYE
CHOISEUIL
Dans une des Iſles
DE LA LOUISLADE



tînmes auſſitôt le vent dans l'intention de la viſiter. Un déluge de pluie, ſurvenu à onze heures & demie, nous déroba la vue de la terre & du ſoleil, & nous força de différer nos recherches.

Nouvelle tentative pour trouver une relâche.

A une heure après-midi, j'envoyai les bateaux armés aux ordres du Chevalier d'Oraiſon, Enſeigne de Vaiſſeau, pour ſonder & reconnoître la baie, & pendant le tems de cette opération nous tâchâmes de nous maintenir à portée de ſuivre ſes ſignaux. Le tems étoit beau, mais preſque calme. A trois heures, nous vîmes le fond ſous nous par 10 & 8 braſſes, fond de roches. A quatre heures nos bateaux firent ſignal de bon mouillage, & nous manœuvrâmes auſſi-tôt toutes voiles hautes pour le gagner. Il ventoit peu & la marée nous étoit contraire. A cinq heures nous répaſſâmes ſur le banc de roches par 10, 9, 8, 7, & 6 braſſes. Nous vîmes même dans le Sud-Sud-Eſt environ à une encablure, un remoux qui ſembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois braſſes d'eau. En gouvernant au Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à l'Etoile le ſignal *d'arriver*, afin qu'elle évitât ce banc, & je lui envoyai ſon bateau pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop foible pour nous aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités. En deux heures entieres nous ne gagnâmes pas une demi-lieue, & il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de baſſes, de récifs, & livrés à des courans rapides & irréguliers. Je fis donc gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, & Oueſt-Nord-Oueſt pour nous remettre au large, ſondant ſouvent. Lorſque nous eûmes amené la pointe ſeptentrio-

nale de la terre au Nord-Eſt, nous *arrivâmes* au Nord-Oueſt, puis au Nord-Nord-Oueſt & au Nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Les inſulaires attaquent nos bateaux.

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avoient d'abord rangé la pointe du Nord, qui eſt formée par une preſqu'île le long de laquelle ils trouverent fond depuis 9 juſqu'à 13 braſſes, ſable & corail. Ils s'enfoncerent enſuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue en-dedans un très-bon mouillage ſur 9 & 12 braſſes, fond de ſable gris & gravier, à l'abri depuis le Sud-Eſt juſqu'au Sud-Oueſt en paſſant par l'Eſt & le Nord. Comme ils étoient occupés à ſonder, ils virent tout-d'un-coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, ſur leſquelles il y avoit environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles ſortoient d'une ance, qui renferme une petite riviere dont les bords ſont couverts de cabannes. Ces pirogues s'avancerent en bon ordre, voguant ſur nos bateaux à force de rames, & lorſqu'elles s'en jugerent aſſez près, elles ſe ſéparerent fort leſtement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors pouſſerent des cris affreux, & ſaiſiſſant leurs arcs & leurs lances, ils commencerent une attaque, qui devoit leur paroître un jeu, contre une poignée d'hommes. On fit ſur eux une premiere décharge qui ne les arrêta point. Ils continuerent à lancer leurs fleches & leurs ſagayes, ſe couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défenſive. Une ſeconde décharge les mit en fuite ; pluſieurs ſe jetterent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles ſont fort longues, bien travaillées, l'avant & l'arriere ſont extrêmement relevés, ce qui ſert d'abri contre les fleches en préſentant le bout. Sur le devant d'une de

Deſcription de leurs canots.

Fig. 3.

Canot Sauvage de l'Isle Choiseuil.

grave par Croisey

ces pirogues il y avoit une tête d'homme ſculptée ; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure reſſembloit à un maſque garni d'une longue barbe. Les levres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fleches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & pluſieurs autres fruits dont nous ne connoiſſions pas l'eſpece, de l'areke, divers petits meubles à l'uſage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines artiſtement tiſſus, & une mâchoire d'homme à demi grillée. Ces inſulaires ſont noirs & ont les cheveux crépus qu'ils teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'uſage de porter des armes offenſives & défenſives, leur adreſſe à s'en ſervir, prouvent qu'ils ſont preſque toujours en état de guerre. Au reſte, nous avons obſervé dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes negres ſont beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci ſont nuds, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers ſont d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-deſſus des autres, & parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux fleches. Nous avons nommé la riviere & l'ance d'où ſont ſortis ces braves inſulaires, *la riviere des Guerriers ;* l'île entiere & la baie, *île & baie Choiſeul.* La preſqu'île du Nord eſt entierement couverte de cocotiers.

Deſcription des inſulaires.

Il venta peu les deux jours ſuivans. Après être ſortis du paſſage nous découvrîmes dans l'Oueſt une côte longue & montueuſe, dont les ſommets ſe perdoient dans les nues. Le 2 au ſoir nous voyons encore les terres de l'île Choiſeul. Le 3 au matin nous ne voyions plus que la nou-

Suite de nos découvertes.

velle côte, qui eſt d'une hauteur ſurprenante, & qui court ſur le Nord-Oueſt-quart-Oueſt. Sa partie ſeptentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaiſſe inſenſiblement & forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi*. Il nous reſtoit le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'Oueſt-5^{d}-Nord du compas, & la hauteur méridienne que nous obſervâmes, nous donna le moyen de déterminer avec juſteſſe ſa poſition en latitude. Les nuages qui couvroient les ſommets des terres ſe diſſiperent au coucher du ſoleil, & nous laiſſerent appercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuſe. Le 4 les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant ſur le Nord-Nord-Oueſt. Entre la pointe Sud-Sud-Eſt de cette terre & le cap l'Averdi, il reſtoit un vaſte eſpace formant ou un paſſage ou un golfe conſidérable. Dans un grand éloignement on y appercevoit quelques mondrains. Derriere cette nouvelle côte, nous en apperçûmes une plus haute qui ſuivoit le même giſſement. Nous tînmes le plus près toute la matinée pour accoſter la terre baſſe. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de diſtance, & nous relevâmes ſa pointe du Nord-Nord-Oueſt au Sud-Oueſt-quart-Oueſt. L'après midi trois pirogues, dans chacune deſquelles étoient cinq à ſix Negres, ſe détacherent de la côte & vinrent reconnoître les vaiſſeaux. Elles s'arrêterent à une portée de fuſil, & ce ne fut qu'après y avoir paſſé près d'une heure, que nos invitations réitérées les déterminerent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jetta attachées ſur des morceaux de planches acheverent de leur donner un peu de confiance. Ils

accoſterent le navire en montrant des noix de cocos & criant *bouca*, *bouca*, *onellé*. Ils répétoient ſans ceſſe ces mots que nous criâmes enſuite comme eux, ce qui parut leur faire plaiſir. Ils ne reſterent pas long-tems le long du vaiſſeau. Ils nous firent ſigne qu'ils alloient nous chercher des noix de cocos. On applaudit à leur deſſein ; mais à peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une fleche qui n'atteignit heureuſement perſonne. Ils fuirent enſuite à force de rames ; nous étions trop forts pour les punir.

Deſcription d'inſulaires qui s'approchent des navires.

Ces Negres ſont entierement nuds. Ils ont les cheveux crépus & courts, les oreilles percées & fort allongées. Pluſieurs avoient la laine peinte en rouge & des taches blanches en différens endroits du corps. Il paroît qu'ils mâchent du bétel, puiſque leurs dents ſont rouges. Nous avons vû que les habitans de l'île Choiſeul en font auſſi uſage ; car on trouva dans leurs pirogues de petits ſacs où il y en avoit des feuilles avec de l'areke & de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de ſix pieds, & des fleches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues ſont plus petites que celles de l'ance des Guerriers, & nous fûmes ſurpris de ne trouver aucune reſſemblance dans leur conſtruction. Ces dernieres ont l'avant & l'arriere peu relevés ; elles ſont ſans balancier, mais aſſez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette île que nous avons appellée *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, ſi l'on en juge par la quantité de caſes dont elle eſt couverte & par les apparences de culture que nous y avons apperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, nous offroit la plus agréable perſpective, & je deſirois fort trouver un mouillage ſur cette

côte ; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le Nord-Oueſt nous en éloignoient viſiblement. Pendant la nuit nous tînmes le plus près gouvernant au Sud-quart-Sud-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt, & le lendemain au matin l'île Bouka étoit déjà bien loin de nous dans l'Eſt & le Sud-Eſt. La veille au ſoir on avoit apperçu du haut des mâts une petite île qui fut relevée depuis le Nord-Oueſt juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Au reſte, nous ne pouvions être loin de la nouvelle Bretagne, & c'étoit-là que nous comptions trouver une relâche.

Relâche à la nouvelle Bretagne.

Nous eûmes connoiſſance le 5 après midi de deux petites îles dans le Nord & le Nord-Nord-Oueſt, à dix ou douze lieues de diſtance, & preſque au même inſtant d'une autre plus conſidérable entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt ; les terres de cette derniere, les plus voiſines de nous à cinq heures & demie du ſoir, nous reſtoient au Nord-Oueſt-quart-Oueſt environ à ſept lieues. La côte étoit élevée & paroiſſoit renfermer pluſieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, & que nos malades empiroient, je réſolus de m'arrêter ici, & nous fîmes toute la nuit les bordées les plus avantageuſes pour nous conſerver cette terre ſous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou ſix lieues, & nous portâmes deſſus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre haute & de belle apparence dans le Oueſt-Sud-Oueſt de celle-ci, depuis dix-huit juſqu'à douze & dix lieues de diſtance. Sur les huit heures étant environ à trois lieues de la premiere, j'envoyai le Chevalier du Bouchage avec deux bateaux armés pour la reconnoître & y chercher un mouillage. A une heure après midi il nous ſignala qu'il en avoit trouvé un, & auſſi-tôt je fis ſervir & gouverner ſur

un

Plan du Port Praslin

Situé à la Côte du Sud Ouest De l'Isle de la Nouvelle Bretagne

Echelle d'un Mille.

100 200 300 400 500 600 700 800 900 960 toises

Sur l'Arbre ici marqué étoit une Inscription Angloise

12

12

29

27

Ance aux Anglois

Ance aux Marteaux

Isle aux Marteaux

Port Praslin

40

3

12

23

33

33

32

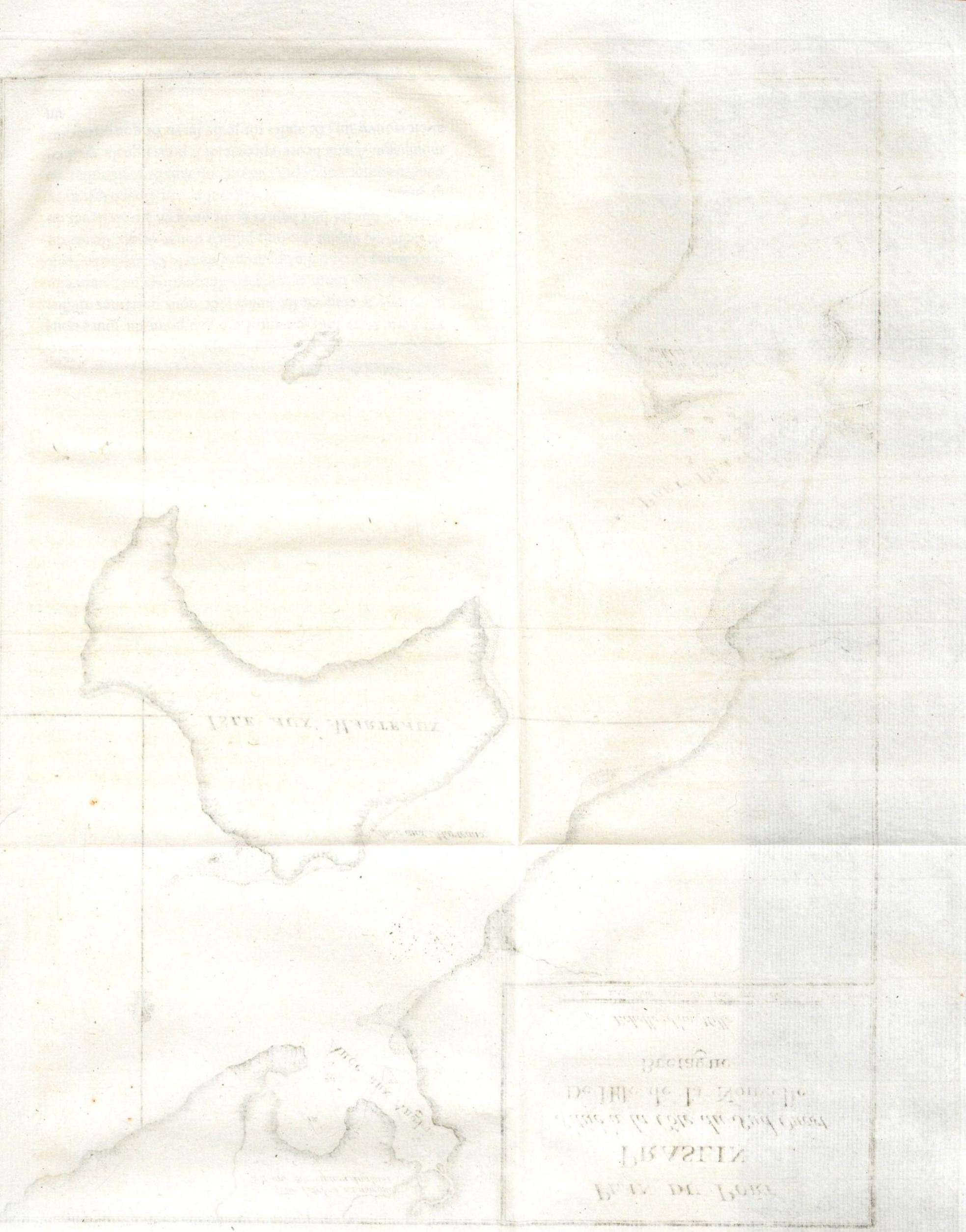
28

29

29

30

Lieu ou la Longitude a été observée le 18. Juillet 1768.



un canot qu'il détacha au-devant de nous ; à trois heures nous mouillâmes par 33 braſſes d'eau, fond de ſable blanc fin & vaſeux. L'Etoile mouilla plus à terre que nous par 21 braſſes même fond.

Qualités & indices du mouillage.

En entrant on laiſſe à bas-bord dans l'Oueſt une petite île & un îlot, qui ſont à une demi-lieue de la côte. Une pointe, qui s'avance vis-à-vis l'îlot, forme en-dedans un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond eſt partout d'un beau ſable blanc, depuis 35 juſqu'à 15 braſſes. Sur la pointe de l'Eſt il y a une bâture, mais viſible, & qui ne s'étend pas au large. On voit auſſi au nord de la baie deux petites bâturesqui découvrent à baſſe mer. A l'accore des récifs il y a 12 braſſes d'eau. L'entrée de ce port eſt très-aiſée ; la ſeule attention qu'on doive avoir, c'eſt de ranger la pointe de l'Eſt de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle eſt doublée on ſe trouve en calme, & qu'alors il faut entrer ſur l'air du vaiſſeau. Notre mouillage étoit par les marques ſuivantes ; *l'îlot de l'entrée* reſtoit à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt-1^{d}-30$'$-Oueſt ; *la pointe Eſt de l'entrée* à Oueſt-quart-Sud-Oueſt-1^{d}-Sud ; *la pointe Oueſt* à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt ; *le fond du port* au Sud-Eſt-quart-Eſt. Nous affourchâmes Eſt & Oueſt. Nous paſsâmes le reſte de la journée à nous amarrer, à amener vergues & mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors, & à viſiter tout le tour du port.

Deſcription du port & des environs.

Il plut toute la nuit ſuivante & preſque toute la journée du 7. Nous envoyâmes à terre nos pieces à l'eau ; nous y dreſsâmes quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois, & les leſſives, toutes choſes de premiere néceſſité. Le débarquement étoit magnifique, ſur un ſable fin, ſans aucune roche ni vague ; l'intérieur du port dans un eſpace

de quatre cents pas, contenoit quatre ruiſſeaux. Nous en prîmes trois pour notre uſage, un deſtiné à faire l'eau de la Boudeuſe, un ſecond pour celle de l'Etoile, le troiſieme pour laver. Le bois ſe trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de pluſieurs eſpeces, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes ſuperbes pour les ouvrages de charpente, de menuiſerie, & même de tabletterie. Les deux vaiſſeaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ſes environs fort au loin étoient inhabités, ce qui nous procuroit une paix & une liberté précieuſes. Ainſi nous ne pouvions deſirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois, & les diverſes réparations dont les navires avoient le plus urgent beſoin, & pour laiſſer errer à leur fantaiſie nos ſcorbutiques dans les bois.

Tels étoient les avantages de cette relâche; elle avoit auſſi ſes inconvéniens. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos ni bananes, ni aucune des reſſources qu'on auroit pû, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la ſureté & le ſtrict néceſſaire. Il y avoit alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétabliſſent pas. A la vérité nous n'en avions pas qui fuſſent attaqués fortement, mais pluſieurs étoient atteints, & s'ils n'amendoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Rencontre ſinguliere.

Le premier jour, ſur les bords d'une petite riviere éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légere & en bon état. Il y avoit à côté les débris de pluſieurs feux, de gros coquilla-

ges calcinés & des carcaſſes de têtes d'animaux que M. de Commerçon nous dit être de ſangliers. Il n'y avoit pas long-tems que les Sauvages étoient venus dans cet endroit ; car on trouva dans les cabanes des figues bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes, mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémiſſement de gros ramiers hupés d'un plumage azur & qu'on nomme dans les Moluques *l'oiſeau couronné*. Nous fîmes au bord de cette riviere une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le ſable un morceau d'une plaque de plomb, ſur lequel on liſoit ce reſte de mots Anglois HOR'D HERE ICK MAJESTY'S. On y voyoit encore les traces des clous qui avoient ſervi à attacher l'inſcription, laquelle paroiſſoit être peu ancienne. Les Sauvages avoient ſans doute arraché la plaque & l'avoient miſe en morceaux.

Cette rencontre nous engageoit à reconnoître ſoigneuſement tous les environs de notre mouillage. Auſſi courûmes-nous la côte en-dedans de l'île qui couvre la baie ; nous la ſuivîmes environ deux lieues & nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au Sud-Oueſt, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle riviere. Quelques arbres ſciés ou abattus à coups de hache, frapperent auſſitôt nos regards & nous apprirent que c'étoit-là que les Anglois avoient relâché. Enſuite il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avoit été placée l'inſcription. C'étoit à un très-gros arbre fort apparent ſur la rive droite de la riviere, au milieu d'un grand eſpace où nous jugeâmes que les Anglois avoient dreſſé des tentes ;

Traces trouvées d'un campement Anglois.

car on voyoit encore aux arbres pluſieurs amarrages de bitord. Les clous étoient à l'arbre, & la plaque n'avoit été arrachée que depuis peu de jours ; car ſa trace étoit fraîche. Dans l'arbre même il y avoit des gradins pratiqués par les Anglois ou par les inſulaires. Des rejettons qui s'élevoient ſur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avoit pas plus de quatre mois que les Anglois avoient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquoit ſuffiſamment ; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'étoit point pourri. Je ne doute pas que le vaiſſeau venu ici de relâche, ne ſoit le *Swallow*, bâtiment de quatorze canons, commandé par M. Carteret & ſorti d'Europe au mois d'Août 1766 avec le *Delfin* que commandoit M. Walas. Nous avons eu depuis des nouvelles de ce bâtiment à Batavia, où nous en parlerons & d'où on verra que nous avons ſuivi ſa trace juſqu'en Europe. C'eſt un hazard bien ſingulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramene à un point où cette nation rivale venoit de laiſſer un monument d'une entrepriſe ſemblable à la nôtre.

La pluie fut preſque continuelle juſqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors, mais le port eſt abrié de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Nous accélérâmes nos travaux autant que le mauvais tems le permettoit. Je fis auſſi pomoyer nos cables & relever une ancre pour mieux connoître la qualité du fond ; on n'en pouvoit ſouhaiter un meilleur. Un de nos premiers ſoins avoit été de chercher, aſſurément avec intérêt, ſi le pays pourroit fournir quelques rafraîchiſſemens aux malades & quelque nourriture ſolide pour les ſains. Nos recherches furent infructueuſes. La pêche étoit abſolument

Productions du pays.

ingrate, & nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers & des choux palmiſtes en très-petit nombre; encore les falloit-il diſputer à des fourmis énormes, dont les eſſains innombrables ont forcé d'abandonner pluſieurs pieds de ces arbres déjà abattus. On vit, il eſt vrai, cinq ou ſix ſangliers ou cochons marons, & depuis ce tems il y eut toujours des chaſſeurs occupés à en chercher, ſans que jamais on en ait tué. C'eſt le ſeul quadrupede que nous ayons rencontré ici.

Quelques perſonnes ont auſſi cru y reconnoître les traces d'un chat tigre. Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumage eſt verd-doré. Ils ont le col & le ventre gris-blanc & une petite crête ſur la tête. Il y a auſſi des tourterelles, des veuves plus groſſes que celles du Bréſil, des perroquets, des oiſeaux couronnés, & une eſpece d'oiſeau dont le cri reſſemble ſi fort à l'aboyement d'un chien, qu'il n'y a perſonne qui n'y ſoit trompé la premiere fois qu'on l'entend. Nous avons auſſi vû des tortues en différentes parties du canal, mais nous n'étions pas dans le tems de la ponte. Il y a dans cette baie de belles ances de ſable, où je crois qu'alors on en pourroit prendre un aſſez bon nombre.

Tout le pays eſt montagneux; le ſol y eſt très-léger, à peine le rocher eſt-il recouvert. Cependant les arbres y ſont de la plus grande élévation, & il y a pluſieurs eſpeces de très-beaux bois. On y trouve le betel, l'areca & le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais. Il croît ici dans les lieux marécageux; mais ſoit qu'il exige une culture, ſoit que les arbres qui couvrent entierement la terre nuiſent à ſon accroiſſement & à ſa qualité, ſoit enfin que nous ne fuſſions pas dans la ſaiſon de ſa maturité,

on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier auſſi eſt commun ici, mais ce n'étoit alors ni le tems des fruits ni celui des fleurs. Le pays eſt en général peu riche en botanique. Au reſte, il n'exiſte aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paroît certain que de tems-en-tems il y paſſe des Indiens; nous rencontrions fréquemmens ſur le bord de la mer des endroits où ils s'étoient arrêtés; on les reconnoiſſoit facilement aux débris de leurs repas.

Le 10 il mourut un Matelot à bord de l'Etoile. Sa maladie étoit compliquée & ne tenoit en rien du ſcorbut. Les trois jours ſuivans furent très-beaux, & nous les employâmes utilement. Nous refîmes le pied de notre mât d'artimont qui s'étoit rongé dans la carlingue, & l'Etoile recoupa le ſien dont la tête étoit conſentie. Nous prîmes auſſi à bord de cette flûte la farine & le biſcuit qui lui reſtoient encore pour nous proportionnellement à notre nombre. Il ſe trouva moins de légumes qu'on n'avoit cru, & je fus obligé de retrancher plus d'un tiers des gourganes qui faiſoient notre ſoupe : je dis notre, car tout ſe diſtribuoit également. Etats-majors & équipages étoient à la même nourriture; notre ſituation égaliſoit les hommes comme la mort. Nous profitâmes auſſi du beau tems pour faire des obſervations eſſentielles.

Diſette cruelle que nous éprouvons.

Le 11 au matin M. Verron établit à terre ſon quart de cercle & une pendule à ſecondes; il s'en ſervit le même jour pour obſerver la hauteur méridienne du ſoleil. Le mouvement de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correſpondantes, priſes deux jours de ſuite. Il y avoit le 13 une éclipſe de ſoleil viſible pour nous, & il falloit être en état de l'obſerver, ſi le tems le per-

mettoit. Il fut très-beau, & on put voir le moment de l'immerſion & celui de l'émerſion. M. Verron obſervoit avec une lunette de neuf pieds ; le Chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond, longue de quatre pieds ; mon poſte étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipſe fut pour nous le 13 à $10^h\ 50'\ 45''$ du matin, la fin à $00^h\ 28'\ 16''$ de tems vrai, & ſa grandeur de $3'\ 22''$. Nous avons enterré une inſcription ſous l'endroit même où étoit la pendule, & nommé ce port *le port Praſlin.* Obſervation de longitude.

Cette obſervation eſt d'autant plus importante, qu'on peut enfin par ſon moyen, & par celui des obſervations aſtronomiques faites à la côte du Pérou, déterminer d'une façon ſûre l'étendue en longitude du vaſte océan Pacifique, juſqu'à ce jour ſi incertaine. Nous fûmes d'autant plus heureux d'avoir eu beau tems pendant la durée de l'éclipſe, que depuis ce jour juſqu'à notre départ, il n'y a pas eu une ſeule journée qui ne fût affreuſe. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes, & la pluie continuelle jointe à une chaleur étouffante, nous rendoit notre ſéjour ici pernicieux. Le 16 la frégate avoit achevé ſon travail, & nous employâmes tous nos bateaux à finir celui de l'Etoile. Cette flûte étoit preſque lege, & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du leſt, il fallut lui en faire un avec du bois : travail long, pénible & malſain au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité.

On y tuoit journellement des ſerpens, des ſcorpions, & une grande quantité d'inſectes d'une eſpeçe ſinguliere. Ils ſont longs comme le doigt, cuiraſſés ſur le corps ; ils ont ſix pattes, des pointes ſaillantes des côtés, & une Deſcription de deux inſectes.

queue fort longue. On m'apporta auſſi un animal qui nous parut extraordinaire. C'eſt un inſecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes; preſque toutes les parties de ſon corps ſont compoſées d'un tiſſu, que même en y regardant de près, on prendroit pour des feuilles; chacune de ſes aîles eſt la moitié d'une feuille, laquelle eſt entiere, quand les aîles ſont rapprochées; le deſſous de ſon corps eſt une feuille d'une couleur plus morte que le deſſus. L'animal a deux antenes & ſix pattes, dont les parties ſupérieures ſont auſſi des portions de feuilles. M. de Commerçon a décrit cet inſecte particulier, & l'ayant conſervé dans de l'eſprit-de-vin, je l'ai remis au cabinet du Roi.

On trouvoit ici un grand nombre de coquilles dont pluſieurs fort belles. Les bâtures offroient des tréſors pour la conchyologie. On recolta dans un même endroit dix marteaux, eſpece, dit-on, fort rare (1). Auſſi le zele des curieux étoit-il fort vif. Il fut rallenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel en échouant la ſenne, fut piqué dans l'eau par une eſpece de ſerpent. L'effet du venin ſe manifeſta une demi-heure après. Le matelot reſſentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morſure qui étoit au côté gauche devint livide & enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq ſcarifications en tirerent beaucoup de ſang déja diſſous. Auſſitôt qu'on ceſſoit de faire promener par force le malade, les convulſions le prenoient. Il ſouffrit horriblement pendant cinq ou ſix heures. Enfin la thériaque & l'eau de luſſe qu'on lui avoit admi-

Matelot piqué par un ſerpent d'eau.

(1) Ils furent trouvés dans un anſe de la grande île qui forme cette baie, & que pour cette raiſon on a nommée *l'île aux Marteaux.*

niſtrées

niſtrées dès la premiere demi-heure, provoquerent une ſueur abondante & l'ont tiré d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonſpect à ſe mettre dans l'eau. Notre Taitien ſuivit avec curioſité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans ſon pays il y avoit le long de la côte des ſerpens qui mordoient les hommes à la mer, & que tous ceux qui étoient mordus en mouroient. Ils ont une médecine, mais je la crois fort peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après ſon accident, revenir au travail. Fort ſouvent, en examinant les productions de nos arts, & les moyens divers par leſquels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces, cet inſulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il voyoit & rougiſſoit pour ſon pays; *aouaou, Taiti, ſi de Taiti*, nous diſoit-il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à marquer qu'il ſentoit notre ſupériorité ſur ſa nation. On ne ſçauroit croire à quel point il eſt haut. Nous avons remarqué qu'il eſt auſſi ſouple que fier; & ce caractere prouve qu'il vit dans un pays où les rangs ſont inégaux, & quel eſt celui qu'il y tient.

Le 19 au ſoir nous fûmes enfin en état de partir; mais il ſembla que le tems ne fit qu'empirer : grand vent de Sud, déluge de pluie, tonnere, grains en tourmente. La mer étoit très-groſſe dehors, & les oiſeaux pêcheurs ſe refugioient dans la baie. Le 22 nous reſſentîmes vers dix heures & demie du matin pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre. Elles furent très-ſenſibles ſur nos vaiſſeaux & durerent environ deux minutes. Pendant ce tems la mer hauſſa & baiſſa pluſieurs fois de ſuite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient ſur les récifs, & leur

Tems affreux qui nous perſécute.

Tremblement de terre.

fit chercher un aſyle dans les bateaux. Au reſte il ſemble que dans cette ſaiſon les pluies ſoient ici ſans interruption. Un orage n'attend pas l'autre, le tonnere gronde preſque continuellement & la nuit donne l'idée des ténebres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmiſtes, & tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en pluſieurs bandes, & le réſultat ordinaire de ces caravanes pénibles étoit de revenir trempés juſqu'aux os & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours quelques pommes de mangles & des prunes monbin ; c'eût été un ſecours utile ſi on en eût eu connoiſſance plutôt. On trouva auſſi une eſpece de lierre aromatique, auquel les Chirurgiens crurent reconnoître une vertu antiſcorbutique ; du-moins les malades qui en firent des infuſions & s'en laverent, ont-ils éprouvé quelque ſoulagement.

Efforts infructueux pour trouver des vivres.

Nous avons tous été voir une caſcade merveilleuſe qui fourniſſoit les eaux du ruiſſeau de l'Etoile. L'art s'efforceroit en vain de produire dans le palais des Rois ce que la nature a jetté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes ſaillans dont les gradations preſque régulieres précipitent & diverſifient la chûte des eaux ; nous ſuivions avec ſurpriſe tous ces maſſifs variés pour la figure & qui forment cent baſſins inégaux, où ſont reçues les napes de cryſtal coloriées par des arbres immenſes, dont quelques-uns ont le pied dans les baſſins même. C'eſt bien aſſez qu'il exiſte des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables ; cette caſcade mériteroit le plus grand peintre.

Deſcription d'une belle caſcade.

Cependant notre ſituation empiroit à chaque inſtant que nous demeurions ici & que nous perdions ſans faire

Notre ſituation empire chaque jour.

de chemin. Le nombre & les maux de nos ſcorbutiques augmentoient. L'équipage de l'Etoile étoit encore dans un état plus triſte que le nôtre. Chaque jour j'envoyois des canots dehors reconnoître le tems. C'étoit conſtamment le vent de Sud preſque en tourmente & une mer affreuſe. Avec ces circonſtances l'appareillage étoit impoſſible, d'autant plus qu'on ne ſçauroit appareiller de ce port qu'en prenant une croupiere ſur une ancre, qu'il faut ſortir tout de ſuite & qu'on n'eût pu embarquer au large la chaloupe qui ſeroit reſtée pour lever l'ancre que nous n'étions pas dans le cas de perdre. Ces obſtacles me déterminerent à aller le 23 reconnoître une paſſe entre *l'île des Marteaux* & la grande terre. J'en trouvai une, par laquelle nous pouvions ſortir avec le vent de Sud en embarquant nos bateaux dans le canal. Elle avoit, il eſt vrai, d'aſſez grands inconvéniens, & nous ne fûmes pas heureuſement dans le cas de nous en ſervir.

Il avoit plu ſans interruption toute la nuit du 23 au 24; l'aurore amena le beau tems & le calme. Nous levâmes auſſi-tôt notre ancre d'affourche; nous envoyâmes établir une amarre à des arbres, une hauſſiere ſur une ancre à jet, & nous virâmes à pic ſur l'ancre de dehors. Pendant la journée entiere nous attendîmes le moment d'appareiller; déjà nous en déſeſpérions & l'approche de la nuit nous forçoit à nous réamarrer, lorſqu'à cinq heures & demie il ſe leva une briſe du fond du port. Auſſi-tôt nous larguâmes notre amarre de terre, filâmes le grelin de l'ancre à jet ſur laquelle l'Etoile devoit appareiller après nous, & en une demi-heure nous fûmes ſous voiles. Les canots nous remorquerent juſqu'au milieu de la paſſe, où nous reſſentîmes aſſez de vent pour nous paſſer de leur ſecours. Nous

Sortie du port Praſlin.

les envoyâmes auſſi-tôt à l'Etoile pour la mettre dehors. A deux lieues au large, nous mîmes en travers pour l'attendre, embarquant notre chaloupe & nos petits canots. A huit heures nous commençâmes à appercevoir la flûte qui étoit ſortie du port; mais le calme ne lui permit de nous joindre qu'à deux heures après minuit. Notre grand canot revint en même tems, & nous l'embarquâmes.

Dans la nuit il y eut des grains & de la pluie. Le beau tems revint avec le jour. Les vents étoient au Sud-Oueſt, & nous gouvernâmes depuis l'Eſt-quart-Sud-Eſt juſqu'au Nord-Nord-Eſt, rondiſſant comme la terre. Il n'eût pas été prudent de chercher à en paſſer au vent: nous ſoupçonnions que c'étoit la nouvelle Bretagne, & toutes les apparences nous le confirmoient. En effet, les terres que nous avions découvertes plus à l'Oueſt, ſe rapprochoient beaucoup de celles-ci, & on appercevoit au milieu de ce qu'on auroit pû prendre pour un paſſage, des mondrains iſolés, qui tenoient ſans doute au reſte par des terres plus baſſes. Telle eſt la peinture que fait Dampierre de la grande baie qu'il nomma *baie Saint-Georges*, & c'eſt à ſa pointe du Nord-Eſt que nous venions de mouiller, comme nous le vérifiâmes dès les premiers jours de notre ſortie. Dampierre fut plus heureux que nous. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchiſſemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes eſpérances ſur ce pays, & nous, qui étions tout auſſi indigens que lui, nous ſommes tombés dans un déſert, qui n'a fourni à nos beſoins que du bois & de l'eau.

En ſortant du port Praſlin, je corrigeai ma longitude ſur celle que donna le calcul de l'éclipſe du ſoleil qu'on y avoit obſervée; ma différence pouvoit être d'environ 3^{d},

dont j'étois plus Eſt. Le thermometre, pendant le ſéjour que nous y fîmes, fut conſtamment de 22 à 23^{d} ; mais la chaleur y étoit plus grande qu'il ne ſembloit l'annoncer. J'en attribue la cauſe au défaut d'air dont on manque ici, ce baſſin étant enfermé de toutes parts, dans la partie ſur-tout des vents régnans.

CHAPITRE VI.

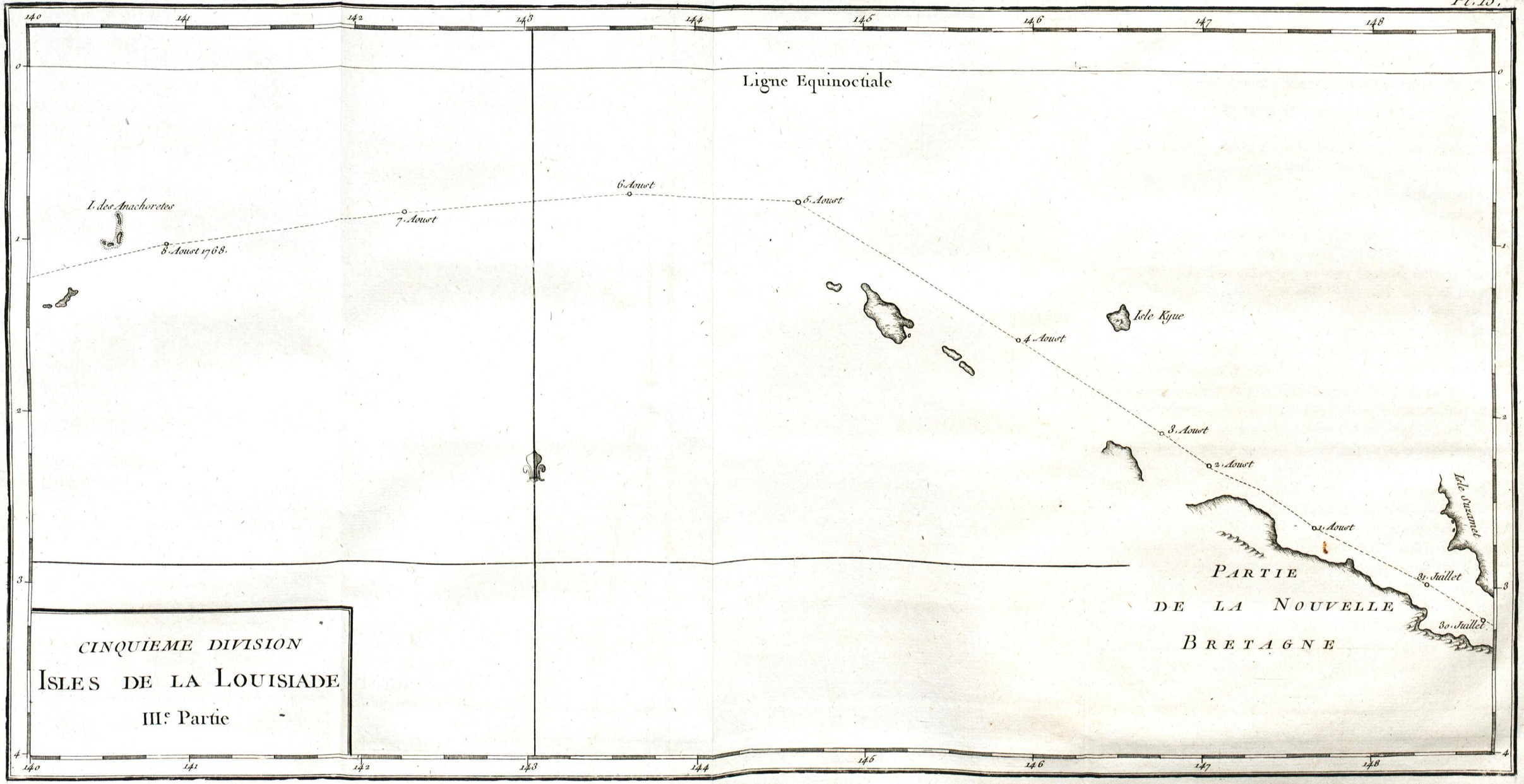
Navigation depuis le port Praſlin juſqu'aux Moluques ; relâche à Boero.

NOUS avions repris la mer après une relâche de huit jours, pendant leſquels, comme on l'a vû, le tems avoit été conſtamment mauvais, & les vents preſque toujours au Sud. Le 25 ils revinrent au Sud-Eſt, variant juſqu'à l'Eſt, & nous ſuivîmes la côte environ à trois lieues d'éloignement. Elle rondiſſoit inſenſiblement, & bientôt nous apperçûmes au large des îles qui ſe ſuccédoient de de diſtance en diſtance. Nous paſſâmes entre elles & la grand-terre, & je leur donnai le nom des Officiers des Etats-majors. Il n'étoit plus douteux que nous côtoyions la nouvelle Bretagne. Cette terre eſt très-élevée & paroît entrecoupée de belles baies, dans leſquelles nous appercevions des feux & d'autres traces d'habitations.

Diſtribution de hardes aux matelots.

Le troiſieme jour de notre ſortie je fis couper nos tentes de campagne pour diſtribuer de grandes culotes aux gens des deux équipages. Nous avions déjà fait, en différentes occaſions, de ſemblables diſtributions de hardes de toute eſpece. Sans cela, comment eût-il été poſſible que ces pauvres gens fuſſent vêtus pendant une auſſi longue campagne, où il leur avoit fallu pluſieurs fois paſſer alternativement du froid au chaud, & eſſuyer maintes repriſes du déluge ? Au reſte, je n'avois plus rien à leur donner, tout étoit épuiſé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain ſur la ration. Le peu qui nous reſtoit de vivres étoit en partie gâté, & dans tout autre cas on eût

Extrême diſette de vivres.


140
141
142
143
144
145
146
147
148
0
1
2
3
4
Ligne Equinoctiale
I. des Anachoretes
8. Aoust 1768.
7. Aoust
6. Aoust
5. Aoust
4. Aoust
Isle Kyue
3. Aoust
2. Aoust
1. Aoust
Isle Quesnel
31. Juillet
30. Juillet
PARTIE
DE LA NOUVELLE
BRETAGNE
CINQUIEME DIVISION
ISLES DE LA LOUISIADE
IIIe Partie

jetté à la mer toutes nos ſalaiſons ; mais il falloit manger le mauvais comme le bon. Qui pouvoit ſçavoir quand cela finiroit ? Telle étoit notre ſituation de ſouffrir en même tems du paſſé qui nous avoit affoiblis, du préſent dont les triſtes détails ſe répétoient à chaque inſtant, & de l'avenir dont le terme indéterminé étoit preſque le plus cruel de nos maux. Mes peines perſonnelles ſe multiplioient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'eſt laiſſé abattre, & que la patience à ſouffrir a été ſupérieure aux poſitions les plus critiques. Les Officiers donnoient l'exemple, & jamais les matelots n'ont ceſſé de danſer le ſoir, dans la diſette comme dans les tems de la plus grande abondance. Il n'avoit pas été néceſſaire de doubler leur paie.

Deſcription des habitans de la nouvelle Bretagne.

Nous eûmes conſtamment la vue de la nouvelle Bretagne juſqu'au 3 Août. Pendant ce tems il venta peu, il plut ſouvent, les courans nous furent contraires, & les navires marchoient moins que jamais. La côte prenoit de plus en plus du Oueſt. Le 29 au matin nous nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voiſinage nous valut la viſite de quelques pirogues, deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'Etoile. Elles étoient montées chacune par cinq ou ſix hommes noirs, à cheveux crépus & laineux, quelques-uns les avoient poudrés de blanc. Ils portent la barbe aſſez longue, & des ornemens blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils ſont grands & paroiſſent agiles & robuſtes. Ils nous montroient une eſpece de pain & nous invitoient par ſignes à venir à terre ; nous les invitions à venir à bord ; mais nos invitations,

le don même de quelques morceaux d'étoffe jettés à la mer, ne leur inſpirerent pas la confiance de nous accoſter. Ils ramaſſerent ce qu'on avoit jetté, & pour remerciement l'un d'eux avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas juſqu'à bord ; nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, & ils ſe retirerent en frappant tous enſemble ſur leurs canots avec de grands cris. Ils pouſſerent ſans doute les hoſtilités plus loin à bord de l'Etoile ; car nous en vîmes tirer pluſieurs coups de fuſil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues ſont longues, étroites & à balancier. Toutes ont l'avant & l'arriere plus ou moins ornés de ſculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adreſſe.

Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoſter le navire. Celui de leurs conducteurs qui paroiſſoit être le chef, portoit un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva ſur ſa tête avec ſes deux mains, en nous approchant, & il demeura quelque tems dans cette attitude. Tous ces Negres paroiſſoient avoir fait une grande toilette ; les uns avoient la laine peinte en rouge ; d'autres portoient des aigrettes de plume ſur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches & rondes pendues au col ; quelques-uns avoient des anneaux paſſés dans les cartilages du nez : mais une parure aſſez générale à tous, étoit des bracelets faits avec la bouche d'une groſſe coquille ſciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchiſſemens. Leur mauvaiſe foi nous fit bientôt voir que nous n'y réuſſirions pas. Ils tâchoient de ſaiſir ce qu'on leur propoſoit,

ſoit, & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames. On ſe laſſa de leur donner, & ils ſe retirerent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fuſée que l'on tira pour quelque ſignal, les fit fuir précipitamment.

Au reſte, il ſembla que les viſites qu'ils nous avoient rendues ces deux derniers jours, n'avoient été que pour nous reconnoître & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un eſſain de pirogues ſortir de terre, une partie paſſa par notre travers ſans s'arrêter, & toutes dirigerent leur marche ſur l'Etoile, que ſans doute ils avoient obſervé être le plus petit des deux bâtimens, & ſe tenir derriere. Les Negres firent leur attaque à coups de pierres & de fleches. Le combat fut court. Une fuſillade déconcerta leurs projets, pluſieurs ſe jetterent à la mer, & quelques pirogues furent abandonnées : depuis ce moment nous ceſſâmes d'en voir.

Ils attaquent l'Etoile.

Le terres de la nouvelle Bretagne ne couroient maintenant que ſur le Oueſt-quart-Nord-Oueſt & l'Oueſt, & dans cette partie elles s'abaiſſoient conſidérablement. Ce n'étoit plus cette côte élevée & garnie de pluſieurs rangs de montagnes ; la pointe ſeptentrionale que nous découvrions étoit une terre preſque noyée & couverte d'arbres de diſtance en diſtance. Les cinq premiers jours du mois d'Août furent pluvieux, le tems fut à l'orage & le vent à grains. Nous n'apperçûmes la côte que par lambeaux, dans les éclaircis & ſans pouvoir en diſtinguer les détails. Toutefois nous en vîmes aſſez pour être convaincus que les marées continuoient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faiſions chaque jour. Je fis alors gouverner au Nord-Oueſt, puis au Nord-Oueſt-quart-Oueſt,

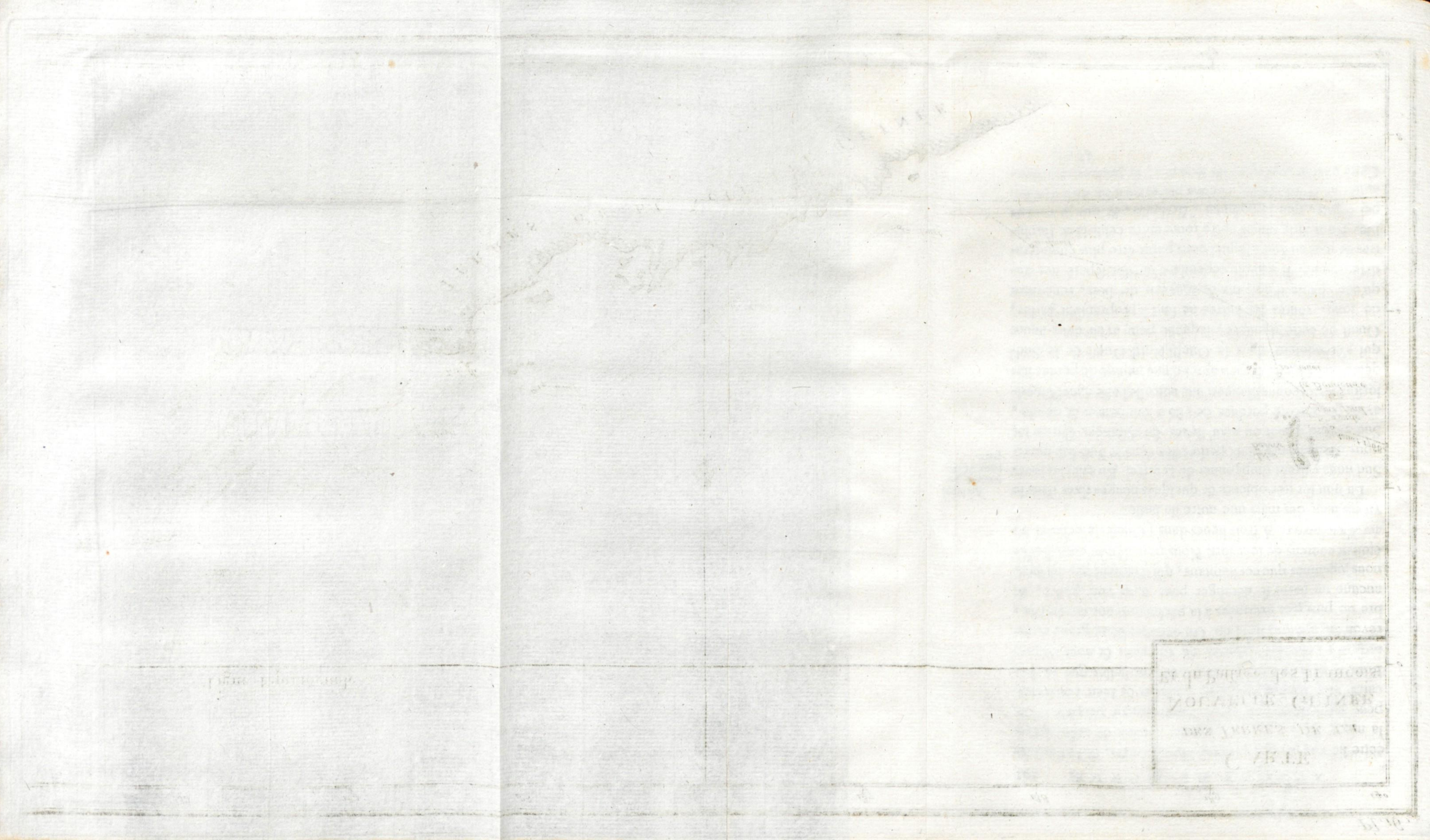
Deſcription de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne.

1768. *Août.*

pour éviter un labyrinthe d'îles, qui ſont ſemées à l'extrémité ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne. Le 4 après midi nous reconnûmes diſtinctement deux îles que je crois être celles que Dampierre nomme *île Matthias* & *île Orageuſe*. L'île Matthias, haute & montagneuſe, s'étend ſur le Nord-Oueſt, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, & entre les deux eſt un îlot. Une île que l'on crut appercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'Oueſt, nous fit reprendre du Nord. On ne ſe trompoit pas, & à dix heures la brume, qui juſqu'alors avoit été épaiſſe, s'étant diſſipée, nous apperçûmes dans le Sud-Eſt-quart-Sud cette île qui eſt petite & baſſe. Les marées ceſſerent alors de porter ſur le Sud & ſur l'Eſt; ce qui ſembloit venir de ce que nous avions dépaſſé la pointe ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne, que les Hollandois nomment *cap Solomaſwer*. Nous n'étions plus alors que par 00d 41′ de latitude méridionale. Nous avions ſondé preſque tous les jours ſans trouver de fond.

Ile des Anachoretes.

Nous courûmes à Oueſt juſqu'au 7 avec un aſſez joli frais & beau tems ſans voir de terre. Le 7 au ſoir l'horiſon fort embrumé m'ayant paru, au coucher du ſoleil, être un horiſon de terre depuis l'Oueſt juſqu'au Oueſt-Sud-Oueſt, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du Sud-Oueſt-quart-Oueſt; nous reprîmes au jour celle du Oueſt. Nous vîmes dans la matinée environ à cinq ou ſix lieues devant nous une terre baſſe. Nous gouvernâmes à Oueſt-quart-Sud-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt pour en paſſer au Sud. Nous la rangeâmes environ à une lieue & demie. C'étoit une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres & partagée en pluſieurs diviſions liées enſemble par des bâtures & des bancs de ſable. Il y a ſur



CARTE
DES TERRES DE LA NOUVELLE GUINÉE
Et du Passage des François

133. 134 135 136 137 138 139 140

Ligne Equinoctiale

20. Aoust
19. Aoust
18. Aoust
17. Aoust
16. Aoust
16. Aoust
14. Aoust
13. Aoust
12. Aoust
11. Aoust
10. Aoust
9. Aoust 1768.

Ici nous avons éprouvés des violentes Marées qui me font soupçonner ou une grande Riviere ou un Passage

I. d'Alie

le Géant Moulineau

Isles Basses

Sonde sans fond

la Boudeuse

les deux Cyclopes

TERRES DE LA NOUVELLE GUINÉE

0 1 2 3

138 134 135 136 137 138 139 140

cette île une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y eſt couvert d'un ſi grand nombre de caſes, qu'on peut juger de-là qu'elle eſt extrêmement peuplée. Ces caſes ſont hautes, preſque quarrées & bien couvertes. Elles nous parurent plus vaſtes & plus belles que ne ſont ordinairement des cabanes de roſeaux, & nous crûmes revoir les maiſons de Taiti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île; aucune ne parut ſe déranger pour nous voir paſſer, & nous jugeâmes que ces habitans, qui n'étoient pas curieux, étoient contens de leur ſort. Nous nommâmes cette île *l'île des Anachoretes*. A trois lieues dans l'Oueſt de celle-ci on vit du haut des mâts une autre île baſſe.

La nuit fut très obſcure & quelques nuages fixes dans le Sud nous y firent ſoupçonner de la terre. En effet au jour, nous découvrîmes deux petites îles dans le Sud-Eſt-quart-Sud 3^{d} Sud à huit ou neuf lieues de diſtance. On ne les avoit pas encore perdues de vûe à huit heures & demie, lorſqu'on eut connoiſſance d'une autre île baſſe dans l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, & peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendoient dans le Oueſt-Nord-Oueſt & le Sud-Oueſt de cette derniere, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne ſont à proprement parler, qu'une chaîne d'îlots raz & couverts de bois, rencontre déſaſtrueuſe. Il y avoit cependant un îlot ſéparé des autres & plus au Sud, lequel nous parut être plus conſidérable. Nous dirigeâmes notre route entre celui-là & l'archipel d'îlots, que je nommai *l'Echiquier*, & que je voulois laiſſer au Nord. Nous n'étions pas prêts d'en être dehors. Cette chaîne apperçue dès le matin, ſe prolongeoit beau-

Archipel nommé par nous *l'Echiquier*.

coup plus loin dans le Sud-Oueſt que nous ne l'avions pu juger alors.

Danger que nous y courons.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le Sud; mais à l'entrée de la nuit nous y étions encore engagés, ſans ſçavoir préciſément juſqu'où elle s'étendoit. Le tems, inceſſamment chargé de grains, ne nous avoit jamais montré dans un même inſtant tout ce que nous devions craindre; pour ſurcroit d'embarras, le calme vint auſſitôt que la nuit, & ne finit preſque qu'avec elle. Nous la paſſâmes dans la continuelle appréhenſion d'être jettés ſur la côte par les courans. Je fis mettre deux ancres en mouillage, & allonger leurs bittures ſur le pont, précaution preſque inutile : car on ſonda pluſieurs fois ſans trouver le fond. Tel eſt un des plus grands dangers de ces terres : preſque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent, on n'a point la reſſource de mouiller. Heureuſement le tems ſe maintint ſans orages; même vers minuit, il ſe leva une fraîcheur du Nord qui nous ſervit à nous élever un peu dans le Sud-Eſt. Le vent fraîchit à meſure que le ſoleil montoit, & il nous retira de ces îles baſſes, que je crois inhabitées; au moins pendant le tems qu'on s'eſt trouvé à portée de les voir, on n'y a diſtingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'Etoile avoit été dans cette nuit plus en danger encore que nous; car elle fut très-long-tems ſans gouverner, & la marée l'entraînoit viſiblement à la côte, lorſque le vent vint à ſon aide. A deux heures après midi nous doublâmes l'îlot le plus occidental, & nous gouvernâmes à Oueſt-Sud-Oueſt.

Vue de la nouvelle Guinée.

Le 11 à midi, étant par 2^{d} 17$'$ de latitude auſtrale, nous apperçûmes dans le Sud une côte élevée qui nous

parut être celle de la nouvelle Guinée. Quelques heures après, on la vit plus clairement. C'eſt une terre haute & montueuſe, qui dans cette partie s'étend ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voiſines de nous. Il étoit impoſſible de détailler la côte à cette diſtance, il nous parut ſeulement une grande baie vers 2d 25′ de latitude Sud, & des terres baſſes dans le fond qu'on ne découvroit que du haut des mâts. Nous jugeâmes auſſi par la vîteſſe avec laquelle nous doublions les terres, que les courans nous étoient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque juſteſſe la différence qu'ils occaſionnoient dans l'eſtime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de diſtance. Son giſſement étoit toujours ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & ſa hauteur prodigieuſe. Nous y remarquâmes ſur-tout deux pics très-élevés, voiſins l'un de l'autre & qui ſurpaſſent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eûmes occaſion de remarquer que les marées portoient ſur le Nord-Oueſt. Effectivement nous nous trouvâmes le jour ſuivant plus éloignés de la côte de la nouvelle Guinée, qui revient ici ſur l'Oueſt. Le 14, au point du jour nous découvrîmes deux îles & un îlot qui paroiſſoit entre deux, mais plus au Sud. Elles giſſent entre elles Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord Oueſt corrigés; elles ſont à deux lieues de diſtance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, & n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Vents & courans que nous reſſentons.

Nous avancions peu chaque journée. Depuis que nous étions ſur la côte de la nouvelle Guinée, nous avions aſſez réguliérement une foible briſe d'Eſt ou de Nord-Eſt, qui

commençoit vers deux ou trois heures après midi, & duroit environ juſque vers minuit; à cette briſe ſuccédoit un intervalle plus ou moins long de calme qui étoit ſuivi de la briſe de terre variable du Sud-Oueſt au Sud-Sud-Oueſt, laquelle ſe terminoit auſſi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes le 15 au matin la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même tems d'autres terres, qui nous parurent îles, depuis le Sud-Eſt-quart-Sud juſqu'à l'Oueſt-Sud-Oueſt, terres fort baſſes, par-deſſus leſquelles nous appercevions dans une perſpective éloignée les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevâmes à huit heures du matin au Sud-Sud-Eſt du compas, ſe détachoit des autres, & nous la nommâmes *le géant Moulineau*. Nous donnâmes le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des îles baſſes dans le Nord-Oueſt de Moulineau. A dix heures du matin nous tombâmes dans un raz de marée, où les courans paroiſſoient porter avec violence ſur le Nord & Nord-Nord-Eſt. Ils étoient ſi vifs, que juſqu'à midi ils nous empêcherent de gouverner; & comme ils nous entraînerent fort au large, il nous devint impoſſible d'aſſeoir un jugement précis ſur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goëmons; elle y étoit en même tems ſi trouble, que nous craignîmes d'être ſur un banc, mais la ſonde ne nous donna point de fond à 100 braſſes. Ce raz de marée ſembloit indiquer ici ou une grande riviere dans le continent, ou un paſſage qui couperoit les terres de la nouvelle Guinée, paſſage dont l'ouverture ſeroit preſque Nord & Sud. Suivant deux diſtances des bords du ſoleil & de la lune, obſervées à l'oc-

tan par le Chevalier du Bouchage & M. Verron, notre longitude le 15 à midi étoit de 136d 16′ 30″ à l'Eſt de Paris. Mon eſtime ſuivie depuis la longitude déterminée au port Praſlin, en différoit de 2d 47′. Nous obſervâmes le même jour 1d 17′ de latitude auſtrale.

Obſervations comparées avec l'eſtime de la route.

Le 16 & le 17 il fit preſque calme, le peu de vent qui ſouffla fut variable. Le 16 on ne vit la terre qu'à ſept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute & coupée. Nous perdîmes toute cette journée à attendre l'Etoile qui, maîtriſée par le courant, ne pouvoit pas mettre le cap en route; & le 17, comme elle étoit fort éloignée de nous, je fus obligé de virer ſur elle pour la rallier; ce que nous ne fîmes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très-orageuſe avec un déluge de pluie & des tonneres épouvantables. Les ſix jours ſuivans nous furent tout auſſi malheureux: de la pluie, du calme, & le peu qui venta, ce fut du vent debout. Il faut s'être trouvé dans la poſition où nous étions alors, pour être en état de s'en former l'idée. Le 17 après midi on avoit apperçu depuis le Sud-Sud-Oueſt-5d-Sud du compas juſqu'au Sud-Oueſt-5d-Oueſt, à ſeize lieues environ de diſtance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une île haute dans le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, diſtante à-peu-près de douze lieues; nous la revîmes le lendemain, & elle nous reſtoit à midi depuis le Sud-Sud-Oueſt juſqu'au Sud-Oueſt dans un éloignement de quinze à vingt lieues. Les courans nous donnerent pendant ces trois derniers jours dix lieues de différence Nord; nous ne pûmes ſavoir quelle étoit celle qu'ils nous donnoient en longitude.

Paſſages de la ligne.

Le 20 nous paſſâmes la ligne pour la ſeconde fois de la campagne. Les courans continuoient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous euſſions tenu les bordées qui nous en rapprochoient le plus. Il nous devenoit cependant eſſentiel de rallier la côte & de la ranger d'aſſez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuſe, qui nous fît manquer le débouquement dans la mer des Indes, & nous engageât dans l'un des golfes de *Gilolo*. Le 22, au point du jour, nous eûmes connoiſſance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la nouvelle Guinée que nous euſſions encore vue. Nous gouvernâmes deſſus, & à midi on la releva depuis le Sud-Sud-Eſt-5^{d}-Sud, juſqu'au Sud-Oueſt, où elle ne paroiſſoit pas terminée. Nous venions de paſſer la ligne pour la troiſieme fois. La terre couroit ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & nous l'accoſtâmes, déterminés à ne la plus quitter juſqu'à être parvenus à ſon extrémité, que les Géographes nomment *le cap Mabo*. Dans la nuit nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que ſur l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le 23 à midi, nous voyons une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous reſtoit preſque au Sud-Oueſt à treize ou quatorze lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles baſſes & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchâmes à une demi-lieue, & tandis que nous attendions l'Etoile écartée de nous à une grande diſtance, j'envoyai le Chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus ſeptentrionale des deux îles. Nous penſions y voir des habitations & nous eſpérions en tirer quelques

Tentative inutile faite à terre.

126 127 128 129 130 131 132

0

1

2

3

26. Aoust

François

de

Passage

26. Aoust

Terres et Isles des Papous

24. Aoust
nous vismes le fond sous nous

Je pense qu'il y a ici un Débouquement

21. Aoust

22. Aoust

23 Aoust

Ces Terres sont regardées comme partie de la N.le Guinée. Je les crois des grandes Isles.

27. Aoust

Les 6. Isles

28. Aoust

N.a Ces Isles etoient au nombre de 7. depuis quelques années un tremblement de terre en a fait disparoitre deux, les Hollandois les envoyent visiter de tems en tems.

SUITE
DES TERRES DE LA
NOUVELLE GUINÉE

126 127 128 129 130 131 132

quelques rafraîchiſſemens. Un banc qui regne le long de l'île & s'étend même aſſez loin dans l'Eſt, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le Chevalier de Suzannet ne trouva ni caſes, ni habitans, ni rafraîchiſſemens. Ce qui de loin nous avoit ſemblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches minées par la mer & creuſées en caverne. Les arbres qui couvroient l'île ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inſcription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du ſoir. L'Etoile venoit de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avoit appris que les courans portoient ici ſur le Nord-Oueſt.

Suite de la nouvelle Guinée.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchâmes de prolonger la terre autant que les vents conſtans au Sud & au Sud-Sud-Oueſt voulurent nous le permettre. Nous fûmes obligés de courir pluſieurs bords, dans l'intention de paſſer au vent d'une grande île, que nous avions apperçue au coucher du ſoleil dans l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. L'aube du jour nous ſurprit encore ſous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à-peu-près Nord & Sud, & à ſa pointe méridionale on voit un îlot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la nouvelle Guinée, qui ſe prolonge ici preſque ſur le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, il ſe préſentoit un vaſte paſſage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, git Nord-Eſt & Sud-Oueſt. Le vent en venoit, & la marée portoit dans le Nord-Oueſt; comment gagner en louvoyant ainſi contre vent & mer? Je l'eſſayai juſqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'étoit infructueuſement, & je pris le parti d'*arriver*, pour ranger la côte ſeptentrionale de l'île, abandonnant à regret un dé-

bouché, que je crois très-beau pour ſe tirer de cette chaîne éternelle d'îles.

Nous eûmes dans cette matinée deux alertes conſécutives. La premiere fois on cria d'enhaut qu'on voyoit devant nous une longue ſuite de briſans, & l'on prit auſſitôt les amures à l'autre bord. Ces briſans examinés enſuite plus attentivement, ſe trouverent être des raz d'une marée violente, & nous reprîmes notre route. Une heure après pluſieurs perſonnes crierent du gaillard d'avant qu'on voyoit le fond ſous nous; l'affaire preſſoit, mais l'alarme fut heureuſement auſſi courte qu'elle avoit été vive. Nous l'euſſions même cru fauſſe, ſi l'Etoile, qui étoit dans nos eaux, n'eût apperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes. Il lui parut un banc de corail. Preſque Nord & Sud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une ance de ſable ſur laquelle ſont conſtruites quelques caſes environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus ſervir de point de reconnoiſſance, que juſques-là nous n'avons vû aucunes traces d'habitations ſur cette côte. A une heure après midi nous doublâmes la pointe du Nord-Eſt de la grande île, qui s'étend enſuite ſur l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, près de vingt lieues. Il fallut ſerrer le vent pour la prolonger, & nous ne tardâmes pas à appercevoir d'autres îles dans l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. On en vit même une au ſoleil couchant qui fut relevée dans le Nord-Eſt-quart-Nord, à laquelle ſe joignoit une bâture qui paroit s'étendre juſqu'au Nord-quart-Nord-Oueſt: ainſi nous étions encore une fois enclavés.

Danger caché.

Nous perdîmes dans cette journée notre premier Maître d'équipage nommé *Denys*, qui mourut du ſcorbut. Il

Perte du maître d'équipage.

étoit Malouin & âgé d'environ cinquante ans, paſſés preſque tous au ſervice du Roi. Les ſentimens d'honneur & les connoiſſances qui le diſtinguoient dans ſon état important, nous l'ont fait regretter univerſellement. Quarante-cinq autres perſonnes étoient atteintes du ſcorbut; la limonade & le vin en ſuſpendoient ſeuls les funeſtes progrès.

Navigation embarraſſante.

Nous paſſâmes la nuit ſur les bords, & le 25 au lever du jour nous nous trouvâmes environnés de terres. Il s'offroit à nous trois paſſages, l'un ouvert au Sud-Oueſt, le ſecond à Oueſt-Sud-Oueſt, & le troiſieme preſque Eſt & Oueſt. Le vent ne nous accordoit que ce dernier, & je n'en voulois point. Je ne doutois pas que nous ne fuſſions au milieu des îles des Papous. Il falloit éviter de tomber plus loin dans le Nord, de crainte, comme je l'ai déjà dit, de nous enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de Gilolo. L'eſſentiel, pour ſortir de ces parages critiques, étoit donc de nous élever en latitude auſtrale; or au-delà du paſſage du Sud-Oueſt, on appercevoit dans le Sud la mer ouverte autant que la vue pouvoit s'étendre: ainſi je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces îles & îlots qui nous enfermoient ſont fort eſcarpées, de hauteur médiocre, & couvertes d'arbres. Nous n'y avons apperçu aucun indice qu'elles ſoient habitées.

Paſſage de la ligne pour la quatrieme fois.

A onze heures du matin, nous eûmes fond de ſable ſur 45 braſſes; c'étoit une reſſource. A midi, nous obſervâmes 00d 5′ de latitude boréale, ainſi nous venions de paſſer la ligne pour la quatrieme fois. A ſix heures du ſoir, nous étions à même de donner dans le paſſage du Oueſt-Sud-Oueſt. C'étoit avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entiere. La nuit nous fut plus favorable, graces à la lune dont la lumiere nous permit de lou-

voyer entre les pierres & les îles. D'ailleurs le courant qui nous avoit été contraire tant que nous fûmes par le travers des deux premières paſſes, nous devint favorable, dès que nous vînmes à ouvrir le paſſage du Sud-Oueſt.

Deſcription du canal par lequel nous débouquons.

Le canal par lequel nous débouquâmes enfin dans cette nuit, peut avoir de deux à trois lieues de large. Il eſt borné à l'Oueſt par un amas d'îles & d'îlots aſſez élevés. Sa côte de l'Eſt que nous avions priſe au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande île, n'eſt auſſi qu'un amas de petites îles & de rochers qui de loin ſemblent former une ſeule maſſe, & les ſéparations entre ces îles préſentent d'abord l'aſpect de belles baies; c'eſt ce que nous reconnoiſſions à chaque bordée que nous rapportions ſur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures & demie du matin que nous parvînmes à doubler les îlots les plus Sud du nouveau paſſage que nous nommâmes *le paſſage des François*. Le fond paroît augmenter au milieu de cet archipel en avançant vers le Sud. Nos ſondes ont été de 55 à 75 & 80 braſſes, fond de ſable gris, vaze & coquilles pourries. Lorſque nous fûmes entierement hors du canal, nous ſondâmes ſans trouver de fond. Je fis alors gouverner au Sud-Oueſt.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle île dans le Sud-Sud-Oueſt, & peu après une autre dans l'Oueſt-Nord-Oueſt. A midi on ne voyoit plus le labyrinthe d'où nous ſortions, & la hauteur méridienne nous donna 00d 23′ de latitude auſtrale. C'étoit pour la cinquieme fois que nous avions paſſé la ligne. Nous continuâmes de tenir le plus près bas-bord amure, & l'après midi nous eûmes connoiſſance d'une petite île dans le Sud-Eſt. Le lendemain, au lever du ſoleil, nous en vîmes

Cinquieme paſſage de la ligne.

une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le Sud-Sud-Eſt. Elle parut s'étendre Nord-Eſt & Sud-Oueſt environ deux lieues. Un gros mondrain fort eſcarpé & d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes *le gros Thomas*, ſe fit voir à dix heures du matin. A ſa pointe méridionale il y a un petit îlot, il y en a deux à ſa pointe ſeptentrionale. Les courans avoient ceſſé de nous porter au Nord, nous eûmes au contraire de la différence Sud. Cette circonſtance, jointe à l'obſervation de la latitude qui nous mettoit plus Sud que le cap Mabo, me donna l'entiere conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Diſcuſſion ſur le cap Mabo.

Je demanderois au reſte quel eſt ce *cap Mabo* & où il eſt ſitué. On en fait le cap qui termine dans le Nord la partie occidentale de la nouvelle Guinée ; Dampierre & Wood Rogers le placent, le premier dans un des golfes de Gilolo à 30′ de latitude auſtrale, le ſecond à huit lieues au plus de cette grande île. Mais toute cette partie n'eſt qu'un archipel aſſez vaſte de petites îles, qu'à raiſon de leur nombre, l'Amiral Rogewin, qui les traverſa en 1722, nomma *les mille Iſles*. Comment donc le cap Mabo, voiſin de Gilolo, appartient-il à la nouvelle Guinée ? où le placer même, ſi, comme nous avons tout lieu de le croire, la nouvelle Guinée elle-même n'eſt qu'un amas de grandes îles, dont les divers canaux ſont encore inconnus ? Il ne devra appartenir qu'à celle de ces îles conſidérables qui ſera la plus occidentale.

Entrée dans l'archipel des Moluques.

Le 27 après midi, nous découvrîmes cinq à ſix îles, depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt-5^{d}-Sud juſque dans l'Oueſt-Nord-Oueſt du compas. Pendant la nuit nous tînmes la bordée du Sud-Sud-Eſt, de ſorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous apperçûmes alors cinq autres

petites îles ſur leſquelles nous courûmes. Elles nous reſtoient à midi depuis le Sud-Sud-Oueſt-1^{d}-Oueſt, juſqu'au Oueſt-quart-Sud-Oueſt-1^{d}-Sud, à la diſtance de deux, trois, quatre & cinq lieues. On voyoit encore le gros Thomas à l'Eſt-Nord-Eſt-5^{d}-Nord environ cinq lieues. On apperçut auſſi alors une nouvelle île dans l'Oueſt-Sud-Oueſt, à ſept ou huit lieues. Nous reſſentîmes pendant ces vingt-quatre heures pluſieurs fortes marées qui paroiſſoient venir de l'Oueſt. Cependant la différence de notre eſtime à l'obſervation méridienne & aux relevemens nous donna dix à onze milles ſur le Sud-Oueſt-quart-Sud & Sud-Sud-Oueſt. A neuf heures du matin, j'ordonnai à l'Etoile de monter ſes canons & d'envoyer ſon canot aux îles du Sud-Oueſt, pour reconnoître s'il y avoit quelque mouillage, & ſi ces îles fourniſſoient quelques productions intéreſſantes.

Rencontre d'un Negre.

Il fit preſque calme dans l'après midi, & le canot ne revint qu'à neuf heures du ſoir. Il avoit abordé à deux de ces îles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune eſpece de fruit. Les gens du canot étoient prêts à ſe retirer lorſqu'ils virent avec ſurpriſe un Negre s'approcher ſeul dans une pirogue à deux balanciers. Il avoit à une oreille un anneau d'or, & pour armes deux zagayes. Il aborda le canot ſans crainte ni ſurpriſe. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une eſpece de farine qui paroiſſoit faire ſa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il rioit en recevant ces préſens & ne les admiroit pas. Il ſembloit connoître les Européens, & on penſa que ce pouvoit être un Negre fugitif de quelqu'une des îles voiſines où les Hollandois ont des

117 118 119 120 121 122 123 124 125 126

CELEBES OU MACASSAR

Les Hollandois y ont un petit Comptoir
Sulla Bessi

30. Aoust 1768.
30. Aoust
31. Aoust
3. Sept.
1. Sept.
8. Sept.
Bonoa
Kilana
Manipo, les Hollandois y ont un poste
Boero
Golphe et Comptoir Cajelli
2. Sept.
PARTIE DE CERAM

10. Sept.

N.a Depuis quelques années, les Ceramois ont chassé les Hollandois de leur Isle. Le Geroffle y croit en abondance.

11. Sept.
Hawoni
12. Sept.

N.a Nous avons fait sept Mouillages dans ce Detroit le fonds y est partout excelent, de 8. 10. 15. 18. 20. jusqu'à 30. brasses, Sable et Vaze. Les Costes sont couvertes d'Habitations et les rafraichissemens dans la plus grande abondance. Je ne doute point qu'on n'y trouvât des épiceries.

Pangesani
Bouton
Cambona
17. Sept.
Comptoir Hollandois

N.a On trouve le long de cette Coste depuis 30. jusqu'à 6. brasses de fond de gros Sable gris et gravier.

19. Septembre.
Detroit de Saleyer
18. Sept.

SUITE DE LA ROUTE DES VAISSEAUX FRANÇOIS

1 2 3 4 5 6

poſtes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandois nomment ces îles *les cinq Iſles*, & de tems en tems ils les font viſiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étoient au nombre de ſept, mais que deux ont été abymées dans un tremblement de terre; révolution aſſez fréquente dans ces parages. Il y a entre ces îles un prodigieux courant ſans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y ſont à-peu-près les mêmes qu'à la nouvelle Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Depuis ce tems nous continuâmes à éprouver de fortes marées qui portoient ſur le Sud, & nous tînmes la route qui en approchoit le plus. Nous ſondâmes pluſieurs fois ſans trouver de fond, & nous n'eûmes connoiſſance que d'une ſeule île dans l'Oueſt & à dix ou douze lieues de nous, juſqu'au 30 après midi que nous apperçûmes dans le Sud & à un grand éloignement une terre conſidérable. Le courant qui nous ſervoit mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit; & le 31 au point du jour nous nous en trouvâmes à ſept ou huit lieues. C'étoit *l'île Ceram*. Sa côte en partie boiſée, défrichée en partie, couroit à-peu-près Eſt & Oueſt, ſans que nous la viſſions terminée. C'eſt une île très-haute: des montagnes énormes s'élevent ſur le terrein de diſtance en diſtance, & le grand nombre de feux que nous y vîmes de tous les côtés, annonce qu'elle eſt fort peuplée. Nous paſſâmes la journée & la nuit ſuivante à naviguer le long de la côte ſeptentrionale de cette île, courant des bordées pour nous élever dans l'Oueſt & gagner ſa pointe occidentale. Le courant nous étoit favorable, mais le vent étoit court.

Vue de Ceram.

Je remarquerai à l'occaſion de la contrariété que nous

Remarque ſur les Mouſ-

ſons dans ces parages.

éprouvions depuis long-tems de la part des vents, que dans les Moluques on appelle mouſſon du Nord celle du Oueſt, & mouſſon du Sud celle de l'Eſt; parce que pendant la premiere les vents ſoufflent plus ordinairement du Nord-Nord-Oueſt que du Oueſt, & pendant la ſeconde ils viennent le plus ſouvent du Sud-Sud-Eſt. Ces vents regnent alors de même dans les îles des Papous & ſur la côte de la nouvelle Guinée; nous le ſavions par une triſte expérience, ayant employé trente-ſix jours à faire quatre cents cinquante lieues.

1768. *Septembre.*

Le premier Septembre, la lumiere du jour naiſſant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit pluſieurs feux. Bientôt après, nous apperçûmes deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. Je fis arborer pavillon & flamme Hollandoiſe, & tirer un coup de canon, & je fis une faute ſans le ſçavoir. Nous avons appris depuis que les habitans de Ceram ſont en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chaſſés de preſque toutes les parties de leur île. Auſſi courûmes-nous inutilement un bord dans la baie; les bateaux ſe réfugierent à terre, & nous profitâmes du vent frais pour continuer notre route. Le terrein du fond de la baie eſt bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie eſt ſemée de pluſieurs îles. Il nous fallut gouverner à Oueſt-Nord-Oueſt pour en doubler une aſſez grande, ſur la pointe de laquelle on voit un îlot & un banc de ſable, avec une bâture qui paroît s'alonger une lieue au large. Cette île ſe nomme *Bonao*, laquelle eſt coupée en deux par un canal fort étroit. Quand nous l'eûmes doublée, nous gouvernâmes juſqu'à midi à Oueſt-quart-Sud-Oueſt.

Il venta grand frais du Sud-Sud-Oueſt au Sud-Sud-Eſt, &

& nous louvoyâmes le reſte du jour entre *Bonao*, *Kelang* & *Manipa*, cherchant à faire du chemin dans le Sud-Oueſt. A dix heures du ſoir nous eûmes connoiſſance des terres de l'île *Boero* par des feux qui y étoient allumés, & comme mon projet étoit de m'y arrêter, nous paſſâmes la nuit ſur les bords pour nous en tenir à portée & au vent, ſi nous pouvions. Je ſçavois que les Hollandois avoient ſur cette île un comptoir foible, quoiqu'aſſez riche en rafraîchiſſemens. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la ſituation des affaires en Europe, il ne nous convenoit pas d'en venir haſarder les premieres nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où nous fuſſions à-peu-près les plus forts.

Projet pour notre ſûreté.

Ce ne fut pas ſans d'exceſſifs mouvemens de joie que nous découvrîmes à la pointe du jour l'entrée du *golfe de Cajeli*. C'eſt où les Hollandois ont leur établiſſement; c'étoit le terme où devoient finir nos plus grandes miſeres. Le ſcorbut avoit fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praſlin; perſonne ne pouvoit s'en dire entierement exempt, & la moitié de nos équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus paſſés à la mer euſſent aſſurément coûté la vie à un grand nombre, & la ſanté à preſque tous. Les vivres qui nous reſtoient étoient ſi pourris & d'une odeur ſi cadavéreuſe, que les momens les plus durs de nos triſtes journées étoient ceux où la cloche avertiſſoit de prendre ces alimens dégoûtans & malſains. Combien cette ſituation embelliſſoit encore à nos yeux le charmant aſpect des côtes *de Boero!* Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les îles Moluques ſont couvertes, s'étoit fait ſentir pluſieurs lieues en mer, &

Triſte état des équipages.

avoit ſemblé l'avant-coureur qui nous annonçoit la fin de nos maux. L'aſpect d'un bourg aſſez grand ſitué au fond du golfe, celui de vaiſſeaux à l'ancre, la vûe de beſtiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg, cauſerent des tranſports, que j'ai partagés ſans doute, & que je ne ſçaurois dépeindre.

Il nous avoit fallu courir pluſieurs bords, avant que de pouvoir entrer dans le golfe dont la pointe ſeptentrionale ſe nomme *pointe de Liſſatetto*, & celle du Sud-Eſt, *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures que nous pûmes mettre le cap ſur le bourg. Pluſieurs bateaux naviguoient dans la baie; je fis arborer pavillon Hollandois & tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord; j'envoyai alors mon canot ſonder en avant du navire. Je craignois un banc qui ſe trouve à la côte du Sud-Eſt du golfe. A midi & demi une pirogue, conduite par des Indiens, s'approcha du vaiſſeau; le chef nous demanda en Hollandois qui nous étions, & refuſa toujours de monter à bord. Cependant nous avancions à pleines voiles, ſuivant les ſignaux du canot qui ſondoit. Bientôt nous vîmes le banc dont nous avions redouté l'approche. La mer étoit baſſe & le danger paroiſſoit à découvert. C'eſt une chaîne de roches mêlées de corail, laquelle part de la côte du Sud-Eſt du golfe, à une lieue environ en-dedans de la *pointe Rouba*, & s'étend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, l'eſpace d'une demi-lieue. A quatre longueurs de canot de ſon extrémité on eſt ſur cinq ou ſix braſſes d'eau, mauvais fond de corail, & on paſſe tout de ſuite à 17 braſſes, fond de ſable & vaze. Notre route fut à-peu-près le Sud-Oueſt trois lieues depuis 10^{h} juſqu'à 1^{h} 30$'$ que nous mouillâmes vis-à-vis la loge auprès de pluſieurs petits bâtimens Hollandois, à moins d'un

Bâture du golfe de Cajeli.

quart de lieue de terre. Nous étions par 27 braſſes d'eau fond de ſable & vaze, & nous fîmes les relevemens ſuivans.

La pointe Liſſatetto au Nord-4^{d}-Eſt, deux lieues.

La pointe Rouba au Nord-Eſt-2^{d}-Eſt, une demi-lieue.

Une preſqu'île à Oueſt-quart-Nord-Oueſt-1^{d}-Oueſt, trois quarts de lieue.

La pointe d'une bâture qui s'allonge plus d'une demi-lieue au large de la preſqu'île, au Nord-Oueſt-quart-Oueſt.

Le pavillon de la loge Hollandoiſe, au Sud-quart-Sud-Oueſt-5^{d}-Oueſt.

L'Etoile mouilla près de nous, plus dans l'Oueſt-Nord-Oueſt.

A peine avions-nous jetté l'ancre, que deux ſoldats Hollandois ſans armes, dont l'un parloit François, vinrent à bord me demander de la part du Réſident du comptoir quels motifs nous attiroient dans ce port, lorſque nous ne devions pas ignorer que l'entrée n'en étoit permiſe qu'aux ſeuls vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe. Je renvoyai avec eux un Officier pour déclarer au Réſident que la néceſſité de prendre des vivres nous forçoit à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, ſans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdiſoient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, & que nous ſortirions auſſitôt qu'il nous auroit fourni les ſecours dont nous avions le plus urgent beſoin. Les deux ſoldats revinrent peu de tems après pour me communiquer un ordre ſigné du Gouverneur d'Amboine, duquel le Réſident de Boëro dépend directement, par lequel il eſt expreſſément défendu à celui-ci de recevoir dans ſon port aucun vaiſſeau étranger. Le Réſident me prioit en même tems de lui

Relâche à Boëro.

Embarras du Réſident.

donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût juſtifier auprès de ſon ſupérieur auquel il l'enverroit, la conduite qu'il étoit obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande étoit juſte, & j'y ſatisfis en lui donnant une dépoſition ſignée, dans laquelle je déclarois qu'étant parti des îles Malouines & voulant aller dans l'Inde en paſſant par la mer du Sud, la mouſſon contraire & le défaut de vivres nous avoient empêché de gagner les îles Philippines & forcé de venir chercher au premier port des Moluques des ſecours indiſpenſables, ſecours que je le ſommois de me donner en vertu du titre le plus reſpectable, de l'humanité.

Bonne réception qu'il nous fait.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le Réſident, en regle vis-à-vis de ſa Compagnie, fit contre fortune bon cœur, & il nous offrit ce qu'il avoit d'un air auſſi libre que s'il eût été le maître chez lui. Vers les cinq heures je deſcendis à terre avec pluſieurs Officiers pour lui faire une viſite. Malgré le trouble que devoit lui cauſer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à ſouper, & certes nous l'acceptâmes. Le ſpectacle du plaiſir & de l'avidité avec lequel nous le dévorions, lui prouva mieux que nos paroles que ce n'étoit pas ſans raiſon que nous criions à la faim. Tous les Hollandois en étoient en extaſe, ils n'oſoient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin & réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis pluſieurs mois, pour ſe faire une idée de la ſenſation que produit la vue de ſalades & d'un bon ſouper ſur des gens en pareil état. Ce ſouper fut pour moi un des plus délicieux inſtans de mes jours, d'autant que j'avois envoyé à bord des vaiſſeaux de quoi y faire ſouper tout le monde auſſi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le ſéjour, qu'on nous donneroit en partant dix-huit bœufs, quelques moutons & à-peu-près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut ſuppléer au pain par du riz; c'eſt la nourriture des Hollandois. Les inſulaires vivent de pain de ſagu qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom; ce pain reſſemble à la caſſave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été ſi ſalutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le Réſident voulut bien en fournir pour les malades, du jardin de la Compagnie.

Police de la Compagnie.

Au reſte, tout ici appartient à la compagnie directement ou indirectement, gros & menu bétail, grains & denrées de toute eſpece. Elle ſeule vend & achete. Les Maures à la vérité nous ont vendu des volailles, des chevres, du poiſſon, des œufs, & quelques fruits; mais l'argent de cette vente ne leur reſtera pas long-tems. Les Hollandois ſçauront bien le retirer pour des hardes fort ſimples, mais qui n'en ſont pas moins cheres. La chaſſe même du cerf n'eſt pas libre, le réſident ſeul en a le droit. Il donne à ſes chaſſeurs trois coups de poudre & de plomb, pour leſquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paye alors ſix ſols piece. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, ſur ce qui leur eſt dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, nous établîmes nos malades à terre pour y coucher pendant notre ſéjour. Nous envoyions auſſi journellement la plus grande partie des équipages ſe promener & ſe divertir. Je fis faire l'eau des navires & les divers tranſports par des eſclaves de la compagnie que le

Réſident nous loua à la journée. L'Etoile profita de ce tems pour garnir les chouquets de ſes mâts majeurs, leſquels avoient un jeu dangereux. Nous avions affourché en arrivant ; mais ſur ce que les Hollandois nous dirent de la bonté du fond & de la régularité des briſes de terre & du large, nous relevâmes notre ancre d'affourche. Effectivement nous y vîmes les bâtimens Hollandois ſur une ſeule ancre.

Nous eûmes pendant notre relâche ici le plus beau tems du monde. Le thermometre y montoit ordinairement à 23^{d} dans la plus grande chaleur du jour ; la briſe du Nord-Eſt au Sud-Eſt le jour, changeoit ſur le ſoir ; elle venoit alors de terre, & les nuits étoient fort fraîches. Nous eûmes occaſion de connoître l'intérieur de l'île ; on nous permit d'y faire pluſieurs chaſſes de cerfs, par battues, auxquelles nous prîmes un grand plaiſir. Le pays eſt charmant, entrecoupé de boſquets, de plaines, & de côteaux dont les vallons ſont arroſés par de jolies rivieres. Les Hollandois y ont apporté les premiers cerfs qui s'y ſont prodigieuſement multipliés, & dont la chair eſt excellente. Il y a auſſi un grand nombre de ſangliers, & quelques eſpeces de gibier à plumes.

Détails ſur l'île Boëro.

On donne à l'île de Boëro ou Burro environ dix-huit lieues de l'Eſt à l'Oueſt, & treize du Nord au Sud. Elle étoit autrefois ſoumiſe au Roi de Ternate, lequel en tiroit tribut. Le lieu principal eſt *Cajeli*, ſitué au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuſe, qui s'étend près de quatre milles entre les rivieres *Soweill* & *Abbo*. Cette derniere eſt la plus grande de l'île, & toutefois ſes eaux ſont fort troubles. Le débarquement eſt ici fort incommode, ſur-tout de baſſe mer, pendant laquelle il faut

que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoiſe, & quatorze habitations d'Indiens, autrefois diſperſées en divers endroits de l'île, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de Cajeli. On y avoit d'abord conſtruit un fort en pierre : un accident le fit ſauter en 1689, & depuis ce tems on s'y contente d'une enceinte de foibles paliſſades, garnie de ſix canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie ; c'eſt ce qu'on appelle *le fort de la Défenſe*, & j'ai pris ce nom pour un ſobriquet. La garniſon, aux ordres du Réſident, eſt compoſée d'un Sergent & 25 hommes : ſur toute l'île il n'y a pas cinquante blancs. Quelques-autres negreries y ſont répandues, où l'on cultive du riz. Dans le tems où nous y étions, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois navires, dont le plus grand étoit *le Draak*, ſénault de quatorze canons, commandé par un Saxon nommé *Kop-le-Clerc*. Son équipage eſt de cinquante Européens, & ſa deſtination de croiſer dans les Moluques, ſur-tout contre les Papous & les Ceramois.

Sur les naturels du pays.

Les naturels du pays ſe diviſent en deux claſſes, *les Maures* & *les Alfouriens*. Les premiers ſont réunis ſous la loge & ſoumis entierement aux Hollandois qui leur inſpirent une grande crainte des nations étrangeres. Ils ſont obſervateurs zélés de la loi de Mahomet, c'eſt-à-dire qu'ils ſe lavent ſouvent, ne mangent point de porc, & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroiſſent fort jaloux & les tiennent renfermées. Leur nourriture eſt le ſagu, quelques fruits, & du poiſſon. Les jours de fêtes ils ſe régalent avec du riz que la compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orencaics* ſe tiennent auprès du Réſident, qui paroît avoir pour eux quelques

égards, & contient le peuple par leur moyen. La compagnie a ſçu ſemer parmi ces chefs des habitans un levain de jalouſie réciproque qui aſſure l'eſclavage général, & la politique qu'elle obſerve ici vis-à-vis des naturels, eſt la même dans tous ſes autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot, un autre le découvre & en avertit auſſi-tôt les Hollandois.

Ces Maures au reſte ſont vilains, pareſſeux & peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cents brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent & ſur-tout des eſclaves. La mémoire de leur derniere viſite faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le ſervice d'eſclaves aux naturels de Boëro. La Compagnie tire ceux dont elle ſe ſert, ou de Celebes ou de Ceram, les habitans de ces deux îles ſe vendant réciproquement.

Peuple ſage.

Les *Alfouriens* ſont libres ſans être ennemis de la Compagnie. Satisfaits d'être indépendans, ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inacceſſibles dont eſt rempli l'intérieur de l'île. Ils y vivent de ſagu, de fruits & de la chaſſe. On ignore quelle eſt leur religion; ſeulement on dit qu'ils ne ſont point Mahometans: car ils élevent & mangent des cochons. De tems-en-tems, les chefs des Alfouriens viennent viſiter le Réſident; ils feroient auſſi-bien de reſter chez eux.

Productions de Boëro.

Je ne ſçais s'il y a eu autrefois des épiceries ſur cette île; en tout cas, il eſt certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La compagnie ne tire de ce poſte que des bois d'ébene

d'ébene noirs & blancs, & quelques autres eſpeces de bois, très-recherchées pour la menuiſerie. Il y a auſſi une belle poivriere dont la vue nous a confirmé que le poivrier eſt commun à la nouvelle Bretagne. Les fruits y ſont rares; des cocos, des bananes, des pamplemouſſes, quelques limons & citrons, des oranges ameres, & fort peu d'ananas. Il y croît une fort bonne eſpece d'orge nommée *ottong* & le *ſago borneo*, dont on fait une bouillie qui nous a paru déteſtable. Les bois ſont habités par un grand nombre d'oiſeaux d'eſpeces très-variées, & dont le plumage eſt charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette eſpece de chat ſauvage qui porte ſes petits dans une poche placée au bas de ſon ventre, cette chauve-ſouris dont les aîles ont une énorme envergure, des ſerpens monſtrueux qui peuvent avaler un mouton, & cet autre ſerpent, plus dangereux cent fois, qui ſe tient ſur les arbres & ſe darde dans les yeux des paſſans qui regardent en l'air. On ne connoît point de remedes contre la piquûre de ce dernier: nous en tuâmes deux, dans une chaſſe de cerf. La riviere de *Abbo*, dont les bords ſont preſque par-tout couverts d'arbres touffus, eſt infeſtée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes & gens. C'eſt la nuit qu'ils ſortent, & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher, en portant des torches allumées. Le rivage de Boëro fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuſes, objet de commerce pour les Hollandois, ſe trouvent ſur la côte de Ceram, à Amblaw & à Banda, d'où on les envoye à Batavia. C'eſt auſſi à Amblaw que ſe trouve le catakoi de la plus belle eſpece.

Henri Ouman, Réſident de Boëro, y vit en ſouverain. Bons procé-

dés du Réſident à notre égard.

Il a cent eſclaves pour le ſervice de ſa maiſon, & il poſſede en abondance le néceſſaire & l'agréable. Il eſt ſous-marchand, & ce grade eſt le troiſieme au ſervice de la compagnie. C'eſt un homme né à Batavia, lequel a épouſé une créole d'Amboine. Je ne ſçaurois trop me louer de ſes bons procédés à notre égard. Ce fut ſans doute pour lui un moment de criſe que celui où nous entrâmes ici; mais il ſe conduiſit en homme d'eſprit. Après s'être mis en regle vis-à-vis de ſes chefs, il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit ſe diſpenſer, & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Sa maiſon étoit la nôtre; à toute heure on y trouvoit à boire & à manger, & ce genre de politeſſe en vaut bien un autre, pour qui ſur-tout ſe reſſentoit encore de la famine. Il nous donna deux repas de cérémonie, dont la propreté, l'élégance & la bonne chere nous ſurprirent dans un endroit ſi peu conſidérable. La maiſon de cet honnête Hollandois eſt jolie, élégamment meublée & entierement à la Chinoiſe. Tout y eſt diſpoſé pour y procurer du frais, elle eſt entourée de jardins & traverſée par une riviere. Du bord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. Sa femme & ſes filles, habillées à la Chinoiſe, font très-bien les honneurs du logis. Elles paſſent le tems à apprêter des fleurs pour des diſtillations, à nouer des bouquets & préparer du bétel. L'air qu'on reſpire dans cette maiſon agréable eſt délicieuſement parfumé, & nous y euſſions tous fait bien volontiers un long ſéjour. Quel contraſte de cette exiſtence douce & tranquille, avec la vie dénaturée que nous menions depuis dix mois!

Conduite d'Aotourou à Boëro.

Je dois dire un mot de l'impreſſion qu'a faite ſur Aotourou la vue de cet établiſſement Européen. On conçoit

que ſa ſurpriſe a dû être grande à l'aſpect d'hommes vêtus comme nous, de maiſons, de jardins, d'animaux domeſtiques en grand nombre & ſi variés. Il ne pouvoit ſe laſſer de regarder tous ces objets nouveaux pour lui. Surtout il priſoit beaucoup cette hoſpitalité exercée d'un air franc & de connoiſſance. Comme il ne voyoit pas faire d'échange, il ne penſoit pas que nous payaſſions, il croyoit qu'on nous donnoit. Au reſte il ſe conduiſit avec eſprit vis-à-vis des Hollandois. Il commença par leur faire entendre qu'il étoit chef dans ſon pays & qu'il voyageoit pour ſon plaiſir avec ſes amis. Dans les viſites, à table, à la promenade il s'étudioit à nous copier exactement. Comme je ne l'avois pas mené à la premiere viſite que nous fîmes, il s'imagina que c'étoit parce que ſes genoux ſont cagneux, & il vouloit abſolument faire monter deſſus des matelots pour les redreſſer. Il nous demandoit ſouvent ſi Paris étoit auſſi beau que ce comptoir.

Cependant nous avions embarqué, le 6 après midi, le riz, les beſtiaux & tous les autres rafraîchiſſemens. Le mémoire du bon Réſident étoit fort cher; mais on nous aſſura que les prix étoient réglés par la Compagnie, & qu'on ne pouvoit s'écarter de ſon tarif. Du reſte les vivres y étoient d'une excellente qualité; le bœuf & le mouton ne ſont pas à beaucoup près auſſi bons dans aucun pays chaud de ma connoiſſance, & les volailles y ſont de la plus grande délicateſſe. Le beurre de Boëro a dans ce pays une réputation que les Bretons ne trouverent pas légitimement acquiſe. Le 7 au matin je fis embarquer les malades, & on diſpoſa tout pour appareiller le ſoir avec la briſe de terre. Les vivres frais & l'air ſain de Boëro avoient procuré à nos ſcorbutiques un amendement ſenſi-

Bonne qualité des vivres qu'on y trouve.

ble. Ce ſéjour à terre, quoiqu'il n'eût été que de ſix jours, les mettoit dans le cas de ſe guérir à bord, ou du-moins de ne pas empirer avec l'uſage des rafraîchiſſemens que nous étions déſormais en état de leur donner.

Obſervations ſur les mouſſons & les courans.

Il eût ſans doute été à ſouhaiter pour eux & même pour les gens ſains de prolonger la relâche ici; mais la fin de la mouſſon de l'Eſt nous preſſoit de partir pour Batavia. Si une fois elle changeoit, il nous devenoit impoſſible de nous y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans ſuivent encore la loi de la mouſſon régnante. Il eſt vrai qu'ils conſervent près d'un mois le cours de celle qui a précédé; mais le changement de mouſſon, qui arrive ordinairement en Octobre, peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre eſt peu venteux, Octobre & Novembre le ſont encore moins. C'eſt la ſaiſon des calmes & celle que choiſit le Gouverneur d'Amboine pour faire ſa tournée dans les îles dépendantes de ſon Gouvernement. Juin, Juillet & Août ſont très-pluvieux. La mouſſon de l'Eſt, au Nord de Ceram & de Boëro, ſouffle ordinairement du Sud-Sud-Eſt au Sud-Sud-Oueſt; dans les îles d'Amboine & de Banda elle eſt de l'Eſt au Sud-Eſt. Celle de l'Oueſt ſouffle de l'Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt. Le mois d'Avril eſt le terme où finiſſent communément les vents d'Oueſt, c'eſt la mouſſon orageuſe, comme celle de l'Eſt eſt la mouſſon pluvieuſe. Le Capitaine Clerk nous dit qu'il avoit en vain croiſé devant Amboine pour y entrer pendant tout le mois de Juillet; il y avoit eſſuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout ſon équipage ſur les cadres. C'eſt dans ce même tems que nous étions ſi bien arroſés au port Praſlin.

Remarque ſur les trem-

Il y avoit eu cette année à Boëro trois tremblemens de

terre preſque conſécutifs, le 7 Juin, le 12 & le 27 Juillet. C'eſt le 22 de ce même mois que nous en avions reſſenti un à la nouvelle Bretagne. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conſéquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantiſſent des îles & des bancs de ſable connus ; quelquefois auſſi ils en créent où il n'y en avoit pas, & il n'y a rien à gagner à ce marché. Il ſeroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choſes reſtaſſent comme elles ſont. blemens de terre.

Le 7 après midi, tout étoit à bord, & nous n'attendions que la briſe de terre, pour mettre à la voile. Elle ne fut ſenſible qu'à huit heures du ſoir. J'envoyai auſſi-tôt un canot, avec un feu, ſe mouiller ſur la pointe du banc qui eſt à la côte du Sud-Eſt, & nous travaillâmes à appareiller. On ne nous avoit pas trompé, en nous aſſurant que la tenue étoit forte dans ce mouillage. Nous fûmes très-longtems à faire avec le cabeſtan des efforts inutiles ; le tournevire même caſſa, & nous ne parvînmes qu'à l'aide de poulies de franc funin, à retirer notre ancre de la vaze colante où elle étoit enfoncée. Nous ne fûmes ſous voiles qu'à onze heures. La pointe du banc une fois doublée, nous embarquâmes nos bateaux & l'Etoile les ſiens, & nous gouvernâmes ſucceſſivement au Nord-Eſt, au Nord-Eſt-quart-Nord & Nord-Nord-Eſt, pour ſortir du golfe de Cajeli. Sortie de Boëro.

Pendant notre ſéjour ici M. Verron avoit fait à bord pluſieurs obſervations de diſtance, dont le réſultat moyen lui ſervit à déterminer la longitude de ce golfe, & le place $2^{d}\ 53'$ plus à l'Oueſt que nos eſtimes ſuivies depuis la longitude obſervée à la nouvelle Bretagne. Au reſte, quoique nous ayons trouvé établie, comme de raiſon, aux Obſervations aſtronomiques.

Moluques, la vraie date d'Europe, ſur laquelle nous perdions un jour, en ſuivant autour du monde le cours du ſoleil, je continuerai à marquer la date de nos journaux, en prévenant qu'au-lieu du mercredi 7, on comptoit dans l'Inde le jeudi 8. Je ne corrigerai ma date qu'à l'île de France.

CHAPITRE VII.

Route depuis Boëro juſqu'à Batavia.

QUOIQUE je fuſſe convaincu que les Hollandois repréſentent la navigation dans les Moluques, comme beaucoup plus dangereuſe encore qu'elle ne l'eſt effectivement, je n'ignorois cependant pas qu'elle ne fût ſemée d'écueils & de difficultés. La plus grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces parages, les cartes Françoiſes de cette partie de l'Inde étant plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer des Hollandois de Boëro que des connoiſſances vagues & des lumieres fort imparfaites. Lorſque nous y arrivâmes, le Draak devoit en partir ſous peu de jours, pour conduire un Ingénieur à Macaſſar, & j'avois bien compté le ſuivre juſques-là. Mais le Réſident donna ordre au Commandant de ce ſénaut de reſter à Cajeli juſqu'à ce que nous fuſſions ſortis. Ainſi nous appareillâmes ſeuls, & je dirigeai ma route pour paſſer au Nord de Boëro & aller chercher le détroit de Button, que les Hollandois nomment *Button's ſtrat*.

1768. *Septembre.* Difficultés de la navigation dans les Moluques.

Nous rangeâmes la côte de Boëro environ à une lieue & demie de diſtance, & les courans ne nous firent éprouver aucune différence ſenſible juſqu'à midi. Nous avions apperçu le 8 au matin les îles de Kilang & de Manipa. Depuis la terre baſſe que l'on trouve à la ſortie du golfe de Cajeli, la côte eſt fort élevée & court ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt & Oueſt-quart-Nord-Oueſt. Le 9 nous eûmes connoiſſance dans la matinée de l'île de *Xullabeſſie*. Elle eſt peu conſidérable, & les Hollandois y ont un comptoir dans une

Route que nous faiſons.

redoute nommée *Claverblad* ou *le Trefle*. La garniſon eſt d'un Sergent & vingt-cinq hommes aux ordres du ſieur Arnoldus Holtman, qui n'eſt que teneur de livres. Cette île dépendoit autrefois du gouvernement d'Amboine, elle releve aujourd'hui de celui de Ternate. Tant que nous courûmes le long de Boëro nous eûmes peu de vent, & les briſes réglées à-peu-près comme dans la baie; les courans dans ces deux jours nous porterent dans l'Oueſt près de 8 lieues. Nous évaluâmes avec aſſez de préciſion cette différence par les fréquens relevemens que nous faiſions. La derniere journée ils nous porterent auſſi un peu dans le Sud, ce que vérifia la hauteur méridienne obſervée le 10.

Nous avions vû les dernieres terres de Boëro le 9 au coucher du ſoleil. Nous trouvâmes au large des vents aſſez frais du Sud au Sud-Sud-Eſt, & nous paſſâmes dans des raz de marée ſenſibles. Je fis gouverner au Sud-Oueſt quand les vents le permirent, afin de terrir entre *Wawoni* & *Button*, voulant paſſer par le détroit de ce nom. On prétend que dans cette ſaiſon il eſt dangereux de paſſer dans l'Eſt de Button, que l'on y court riſque d'être affalés ſur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut pour s'en relever, attendre que la mouſſon du Oueſt ſoit bien établie. Voilà ce que m'a dit un marin Hollandois, & je n'en ſuis pas garant. Ce que je puis atteſter avec connoiſſance de cauſe, c'eſt que le paſſage du détroit eſt infiniment préférable à l'autre route, ſoit au Nord, ſoit au Sud de l'écueil nommé *Toukanbeſſie* : cette derniere route étant ſemée de dangers tant viſibles que cachés, redoutables même aux pratiques.

Avis nautique.

Le 10 au matin, le nommé Julien Launai, Tailleur, mourut à bord du ſcorbut. Il commençoit à entrer en convaleſcence

DE BOLTON
DE L'ISLE
CUBE

PARTIE
DE
CELEBES

WAWONI

DÉTROIT DE BOUTON

45. brasses
Sable et Vase

27. b. Vase male

PANGESANI

BOUTON

Cambona

Loge Hollandoise

CARTE
DU DÉTROIT
DE BOUTON

valeſcence, deux débauches d'eau-de-vie l'ont tué.

Le 11 à huit heures du matin, on vit la terre depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Sud-5^{d}-Oueſt. A neuf heures nous reconnûmes que c'étoit l'île de Wawoni, île haute, ſur-tout dans ſon milieu; à onze heures, on découvrit la partie ſeptentrionale de Button. A midi, nous obſervâmes 4^{d} 6′ de latitude auſtrale. La pointe ſeptentrionale de Wawoni nous reſtoit alors à Oueſt-5^{d}-Nord, ſa pointe méridionale au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-4^{d}-Oueſt, huit à neuf lieues, & la pointe du Nord-Eſt de Button au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-4^{d}-Sud, environ à neuf lieues. L'après midi, nous courûmes juſqu'à deux lieues de Wawoni, enſuite nous revirâmes au large & nous louvoyâmes toute la nuit pour nous mettre au vent de l'entrée du détroit de Button, & être à même d'y donner à la pointe du jour. En effet, elle nous reſtoit le 12 à ſix heures du matin, entre le Nord-Oueſt-quart-Oueſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt, & je fis porter ſur la pointe ſeptentrionale de Button. En même tems, je fis mettre les canots dehors, & je les gardai à la remorque. A neuf heures nous embouquâmes le détroit avec une jolie briſe qui dura juſqu'à dix heures & demie, & reprit un peu avant midi.

Vue du détroit de Button.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de Button, dont la pointe ſeptentrionale eſt d'une moyenne hauteur & hachée en pluſieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de bas-bord, eſt taillé en falaiſe. Il a en-avant de lui quelques pierres blanches aſſez élevées au-deſſus de l'eau, & dans l'Eſt, une jolie baie dans laquelle nous vîmes une petite embarcation à la voile. La pointe correſpondante de *Wawoni* eſt baſſe, aſſez unie,

Deſcription de l'entrée.

& elle ſe prolonge dans l'Oueſt. La terre de *Celebes* ſe préſente alors devant vous ; on voit un paſſage ouvert dans le Nord entre cette grande île & Wawoni, paſſage faux ; celui du Sud, qui eſt le vrai, paroît preſque fermé ; on y apperçoit dans l'éloignement une terre baſſe hachée en eſpeces d'îlots. A meſure qu'on entre, on découvre ſur la côte de Button de gros caps ronds & de jolies anses. Au large d'un de ces caps ſont deux roches, qu'il eſt impoſſible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un aſſez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'Eſt d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la ſonde nous donna 45 braſſes fond de ſable & de vaze. Le détroit depuis l'entrée git ſucceſſivement du Sud-Oueſt au Sud.

A midi nous obſervâmes 4^{d} 29′ de latitude auſtrale, nous avions alors un peu dépaſſé les deux roches. Elles ſont au large d'un îlot, derriere lequel il paroît un joli enfoncement. Nous y vîmes une embarcation faite en forme de coffre quarré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François, repris à Boero, qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hollandois dans les Moluques, nous dit que c'étoit un bateau d'Indiens forbans qui cherchent à faire des priſonniers pour les vendre. Notre rencontre parut les gêner. Ils amenerent leur voile & ſe hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-terre, derriere l'îlot.

Nous continuâmes notre route dans le détroit, les vents rondiſſant comme le canal, & nous ayant permis de venir par degrés du Sud-Oueſt au Sud. Nous crûmes vers deux heures après midi que la marée commençoit à nous être contraire ; la mer alors baignoit le pied des arbres ſur la

Aſpect du pays.

côte, ce qui prouveroit que le flot vient ici du Nord, au-moins dans cette ſaiſon. A deux heures & demie, nous paſſâmes devant un ſuperbe port qui eſt à la côte de Celebes. Cette terre offre un coup-d'œil charmant par la variété des terreins bas, des côteaux & des montagnes. La verdure y embellit le payſage, & tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'île de *Pangaſani* & les îlots qui en ſont au Nord, ſe détacherent, & nous diſtinguâmes les divers canaux qu'ils préſentent. Les hautes montagnes de Célebes paroiſſoient au-deſſus & dans le Nord de ces terres. C'eſt par cette longue île de Pangaſani & par celle de Button qu'eſt enſuite formé le détroit. A cinq heures & demie nous étions enclavés de maniere qu'on n'appercevoit ni entrée ni ſortie; & la ſonde nous donna 27 braſſes d'eau & un excellent fond de vaze.

Premier mouillage.

La briſe, qui vint alors de l'Eſt-Sud-Eſt, nous força de tenir le plus près pour ne pas nous écarter de la côte de Button. A ſix heures & demie, les vents refuſant de plus en plus & la marée contraire étant aſſez forte, nous mouillâmes une ancre à jet à-peu-près à mi-canal, par la même ſonde que nous avions déjà eue, 27 braſſes vaze molle; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du détroit, depuis l'entrée juſqu'à ce premier mouillage, varie de ſept, huit, neuf juſqu'à dix milles. La nuit fut très-belle. Nous penſâmes qu'il y avoit des habitations ſur cette partie de Button, parce que nous y vîmes pluſieurs feux. Pangaſani nous parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette île eſt ici baſſe, unie, couverte de beaux arbres, & je ne ſerois pas ſurpris qu'elle contînt des épiceries.

Le 13 au matin il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balancier. Les Indiens nous apporterent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catakois. Ils demandoient de l'argent de Hollande, ſur-tout des pieces argentées qui valent deux ſols & demi. Ils prenoient auſſi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces inſulaires venoient d'une peuplade conſidérable, ſituée ſur les hauteurs de Button vis-à-vis notre mouillage, laquelle occupe cinq ou ſix croupes de montagnes. Le terrein y eſt par-tout défriché, ſéparé par des foſſés & bien planté. Les habitations y ſont les unes ramaſſées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le riz, le maïs, des patates, des ignames & d'autres racines. Nulle part nous n'avons mangé de bananes d'un goût auſſi délicat. Ils ont auſſi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles & des ananas. Tout ce peuple eſt fort bazané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des Moluques, eſt le Malais & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroiſſent fins négocians, mais ils ſont doux & de bonne foi. Ils nous propoſerent à acheter des pieces de coton coloriées & fort groſſieres. Je leur montrai de la muſcade & du clou, & je leur en demandai. Ils me répondirent qu'ils en avoient de ſecs dans leurs maiſons, & que lorſqu'ils en vouloient, ils alloient en chercher à Ceram & aux environs de Banda, où ce n'eſt aſſurément pas les Hollandois qui les en fourniſſent. Ils me dirent qu'un grand navire de la Compagnie avoit paſſé dans le détroit il y avoit environ dix jours.

Trafic avec les habitans.

Depuis le lever du ſoleil, le vent étoit foible & contraire, variant du Sud au Sud-Oueſt; j'appareillai à dix

heures & demie ſur un prime flot, & nous louvoyâmes bord ſur bord ſans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après midi nous donnâmes dans un paſſage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il eſt formé, du côté de Button, par une pointe baſſe qui eſt fort ſaillante, & laiſſe à ſon Nord un grand enfoncement dans lequel il y a trois îles; du côté de Pangaſani, par ſept ou huit petits îlots couverts de bois, qui en ſont au plus à un demi quart de lieue. Dans un de nos bords, nous rangeâmes preſque à portée de piſtolet ces îlots, tout près deſquels nous filâmes 15 braſſes, ſans trouver de fond. La ſonde nous avoit donné dans le canal 35, 30, 27 braſſes fond de vaze. Nous avions paſſé en dehors, c'eſt-à-dire dans l'Oueſt des trois îles dépendantes de la côte de Button. Elles ſont aſſez conſidérables & peuplées.

La côte de Pangaſani eſt ici élevée en amphithéâtre avec une terre baſſe au pied, que je crois être ſouvent noyée. Je le conclus de ce que les inſulaires ont leurs habitations ſur la croupe des montagnes. Peut-être auſſi, comme ils ſont preſque toujours en guerre avec leurs voiſins, veulent-ils laiſſer une liſiere de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des deſcentes. Il paroît même qu'ils ſe font redouter des habitans de Button, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut ſe fier. Auſſi les uns & les autres portent-ils toujours le cric à leur ceinture. A huit heures du ſoir le vent ayant manqué tout-à-fait, nous laiſſâmes tomber notre ancre à jet par 36 braſſes fond de vaze molle; l'Etoile mouilla dans le Nord & plus à terre. Nous venions ainſi de paſſer le premier goulet étroit. Second mouillage.

Le 14, nous appareillâmes à huit heures du matin ſous Troiſieme

& quatrieme mouillages.

toutes voiles, la briſe étant foible, & nous louvoyâmes juſqu'à midi, qu'ayant vû un banc dans le Sud-Sud-Oueſt, je fis mouiller par 20 braſſes, ſable & vaze, & j'envoyai un canot ſonder autour du banc. Il vint dans la matinée pluſieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à pouppe pavillon Hollandois deferlé. A ſon approche, toutes les autres ſe retirerent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un orencaie ou chef. La compagnie leur accorde ſon pavillon & le droit de le porter. A une heure après midi, nous remîmes à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court; nous perdîmes environ une demi-lieue, & à trois heures & demie nous remouillâmes par 13 braſſes fond de ſable, vaze, coquillage & corail.

Avis nautiques.

Cependant M. le Corre que j'avois envoyé dans le canot, pour ſonder entre le banc & la terre, revint & me fit le rapport ſuivant. Près du banc, il y a 8 & 9 braſſes d'eau; à meſure qu'on ſe rapproche de la côte de Button, terre haute & eſcarpée par le travers d'une ſuperbe baie, l'eau va toujours en augmentant, juſqu'à ce qu'on ne trouve plus de fond en filant 80 braſſes de ligne, à-peu-près à mi-canal entre le banc & la terre. Par conſéquent, ſi le calme prenoit dans cette partie, il n'y a de mouillage que près le banc. Le fond au reſte, dans ſes environs, eſt d'une bonne qualité. Pluſieurs autres bancs s'étendent entre celui-ci & la côte de Pangaſani. On ne ſçauroit donc trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de Button. C'eſt le long de cette côte que ſont les bons mouillages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. D'ici, preſque juſqu'au débouquement, elle paroîtroit n'être qu'une

chaîne d'îles ſucceſſives : mais c'eſt qu'elle eſt coupée de pluſieurs baies, qui doivent former de ſuperbes ports.

Suite & deſcription du détroit.

La nuit fut très-belle & ſans vent. Le 15, à cinq heures du matin, nous appareillâmes avec une foible briſe de l'Eſt-Sud-Eſt, & je fis gouverner pour rallier tout-à-fait la côte de Button. A ſept heures & demie nous avions doublé le banc & la briſe nous manqua. Je mis chaloupe & canot dehors, & je ſignalai à l'Etoile d'en faire autant. La marée étoit favorable, & nos bateaux nous remorquerent juſqu'à trois heures du ſoir. Nous paſſâmes devant deux magnifiques baies, où je penſe bien que l'on trouveroit à mouiller, mais le long & fort près des hautes terres, il n'y a pas de fond. A trois heures & demie le vent ſouffla de l'Eſt-Sud-Eſt bon frais, & nous fîmes route pour aller chercher un mouillage à portée de la paſſe étroite par laquelle on débouque de ce détroit. Nous n'en découvrions encore aucune apparence. Au contraire plus nous avancions, moins nous appercevions d'iſſue. Les terres des deux bords qui ſe croiſent ici, paroiſſent une côte continue & ne laiſſent pas même ſoupçonner aucune ouverture.

A quatre heures & demie nous étions par le travers & dans l'Oueſt d'une baie fort ouverte, & l'on vit un bateau du pays qui paroiſſoit s'y enfoncer vers le Sud. J'envoyai mon canot à ſa ſuite, avec ordre de me l'amener, dans l'intention de me procurer par ce moyen un pilote. Pendant ce tems nos autres bateaux furent employés à ſonder. Un peu au large & preſque par le travers de la pointe ſeptentrionale de la baie, on trouva 25 braſſes d'eau fond de ſable & corail, enſuite nous perdîmes le fond. Je fis mettre à l'autre bord, puis en travers ſous les huniers, pour donner aux bateaux le tems de ſonder. Après

avoir dépaſſé l'ouverture de la baie, on retrouve fond le long de la terre qui tient à ſa pointe méridionale. Nos canots ſignalerent 45, 40, 35, 29 & 28 braſſes fond de vaze, & nous manœuvrâmes pour gagner ce mouillage, aidés par les chaloupes. A cinq heures & demie nous y laiſſâmes tomber une de nos ancres de boſſoir par 35 braſſes d'eau fond de vaze molle. L'Etoile mouilla dans le Sud de nous.

Cinquieme mouillage.

Comme nous venions de mouiller, mon canot revint avec le bateau Malays. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à ſuivre, & nous y prîmes un Indien qui demanda quatre ducatons (environ quinze francs) pour nous conduire; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord & ſa pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la paſſe. Il nous dit qu'il alloit s'y rendre par le fond d'une baie voiſine de celle près de laquelle nous étions, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reſte nous euſſions alors pu facilement nous paſſer du ſecours de ce pilote; quelques inſtans avant que nous mouillaſſions, le ſoleil donnant ſur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, nous fit découvrir dans le Sud-Sud-Oueſt-4^{d}-Oueſt la pointe de bas-bord du débouquement; mais il faut la deviner : elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de ſtribord. Quelques-uns de nos Meſſieurs profiterent du reſte du jour pour aller ſe promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée de notre mouillage. Ils fouillerent auſſi le bois dont cette partie eſt entierement couverte, ſans y trouver aucune production intéreſſante. Ils rencontrerent ſeulement près du rivage un petit ſac qui contenoit quelques noix-muſcades ſeches.

Le

Le lendemain je fis virer à deux heures & demie du matin; il étoit quatre heures avant que nous fussions sous voiles. A peine ventoit-il; toutefois remorqués par nos bateaux, nous gagnâmes l'embouchure du passage. La mer alors étoit toute basse sur les deux rives; &, comme nous avions éprouvé jusqu'ici que le flot venoit du Nord, nous attendions à chaque instant le courant favorable; mais nous étions loin de compte. Le flot ici vient du Sud du-moins dans cette saison, & j'ignore où sont les limites des deux puissances. Le vent avoit considérablement renforcé & souffloit à pouppe. Ce fut en vain qu'avec son secours nous luttâmes une heure & demie contre le courant; l'Etoile qu'il fit retrograder la premiere, mouilla presque à l'embouchure de la passe à la côte de Button, dans une espece de coude où la marée fait un retour & n'est pas aussi sensible. A l'aide du vent je bataillai encore près d'une heure sans desavantage; mais le vent ayant abandonné la partie, j'eus bientôt perdu un grand mille, & je mouillai à une heure après midi par 30 brasses fond de sable & de corail. Je restai tout appareillé & gouvernant pour soulager mon ancre qui n'étoit qu'une ancre à jet très-foible.

Sixieme mouillage.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraîchissemens, de curiosités & de pieces de coton. Le commerce se faisoit sans nuire à la manœuvre. A quatre heures après midi, le vent ayant fraîchi & la mer étant presque étale, nous levâmes l'ancre, & avec tous nos bateaux devant la frégate, nous donnâmes dans la passe suivis de l'Etoile remorquée de même par les siens. A cinq heures & demie le plus étroit étoit heureusement passé,

Sortie du détroit de Button; description de la passe.

& à ſix heures & demie nous mouillâmes en-dehors dans la baie nommée *baie de Button* ſous le poſte Hollandois.

Reprenons la deſcription de la paſſe. Quand on vient du Nord, elle ne commence à s'ouvrir que lorſqu'on en eſt environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de Button, eſt une roche détachée & minée par-deſſous, laquelle préſente exactement l'image d'une galere tentée, dont la moitié de l'éperon ſeroit emportée ; les arbuſtes qui la couvrent, produiſent l'effet de la tente ; de baſſe mer, la galere tient à la baie : lorſque la mer eſt haute, c'eſt un îlot. La terre de Button, médiocrement élevée dans cette partie, y eſt couverte de maiſons & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la paſſe eſt coupé à pic. Sa pointe eſt reconnoiſſable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorſqu'on a dépaſſé la galere, les terres des deux bords ſont entierement eſcarpées, pendantes même en quelques endroits ſur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de ſon trident, y ouvrit un paſſage à ſes eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aſpect riant. Celle de Button eſt cultivée en amphithéâtre & garnie de caſes dans tous les endroits qui ne ſont point aſſez rapides pour qu'un homme ne puiſſe pas y arriver. Celle de Pangaſani qui n'eſt qu'une roche preſque vive, eſt toutefois couverte d'arbres ; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au Nord de la paſſe, plus près de Button que de Pangaſani, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 braſſes, fond de vaze ; à meſure qu'on fait le Sud, avançant en canal, le fond change, on trouve du ſable & du corail par diverſes profondeurs, depuis 35 juſqu'à 12 braſſes, enſuite on perd le fond.

Le paſſage peut avoir une demi-lieue de longueur ; ſa largeur varie depuis environ cent cinquante juſqu'à quatre cents toiſes, eſtime jugée au coup-d'œil ; le canal va en ſerpentant & du côté de Pangaſani, environ aux deux tiers de ſa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté & de hanter celui de Button. En général il faut, autant qu'il eſt poſſible, tenir le milieu du goulet. Il convient auſſi, à moins d'un vent favorable aſſez frais, d'avoir ſes bateaux devant ſoi, pour ſe tenir bien gouvernant dans les ſinuoſités du canal. Au reſte, le courant y eſt aſſez fort pour le faire paſſer d'un tems calme, même d'un foible vent contraire ; il ne l'eſt pas aſſez pour vaincre un vent ennemi qui ſeroit frais, & permettre alors de paſſer en cajolant ſous les huniers. En débouquant de la paſſe, les terres de Button, pluſieurs îles qui en ſont dans le Sud-Oueſt, & les terres de Pangaſani préſentent l'aſpect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y eſt vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ un mille de terre.

Avis ſur cette navigation.

Notre pilote Buttonien nous avoit aidé de ſes lumieres, autant qu'un homme qui connoît le local & n'entend rien à la manœuvre de nos vaiſſeaux, le pouvoit faire. Il avoit la plus grande attention à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages. Seulement il vouloit que nous miſſions toujours le cap droit où nous avions affaire, il ne tenoit compte de notre maniere de ſerrer le vent, pour le ménager & s'en aſſurer. Il penſoit auſſi que nous tirions 8 ou 10 braſſes d'eau. Dans la matinée, il nous étoit venu à bord un autre Indien, vieillard fort inſtruit, que nous crûmes le pere du pilote. Ils reſterent avec nous juſqu'au ſoir, & je les renvoyai dans un de mes canots. Leur habitation eſt voiſine du comptoir Hollandois. Ils ne voulurent abſolu-

ment goûter à aucuns de nos mets, pas même au pain; quelques bananes & du betel, voilà quelle fut leur nourriture. Ils ne furent pas ſi religieux ſur la boiſſon. Le pratique & ſon pere burent largement de l'eau-de-vie, aſſurés ſans doute que Mahomet n'avoit défendu que le vin.

Grande viſite des inſulaires.

Le 17 à cinq heures du matin, nous fûmes ſous voiles. Le vent étoit debout, foible d'abord, enſuite aſſez frais, & nous reſtâmes *ſur les bords*. Dès les premiers rayons du jour, nous vîmes déboucher de toutes parts un eſſaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens tirerent aſſurément avec nous meilleur parti de leurs denrées qu'ils n'euſſent fait avec les Hollandois; mais ils s'en défaiſoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous ſe munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volaille ſur les deux vaiſſeaux, tout en étoit garni juſqu'aux hunes. Je conſeille toutefois à ceux qui reviendroient ici, de faire emplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois ſe ſervent dans les Moluques, ſur-tout de ces pieces argentées qui valent deux ſols & demi. Comme les Indiens ne connoiſſoient pas les monnoies que nous avions, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Eſpagne, ni à nos pieces de douze & de vingt-quatre ſols: fort ſouvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débiterent auſſi quelques cotonnades plus fines & plus jolies que celles que nous avions encore vues, & une énorme quantité de catakois & de perruches du plus beau plumage.

Vers neuf heures du matin, nous eûmes la viſite de cinq *orencaies* de Button. Ils vinrent dans un canot ſemblable à ceux des Européens, à cette différence près qu'on

le voguoit avec des pagayes au lieu d'avirons. Ils portoient à pouppe un grand pavillon Hollandois. Ces orencaies ſont bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camiſoles avec des boutons de métal & des turbans, tandis que les autres Indiens ſont nuds. Ils avoient auſſi la marque diſtinctive que leur donne la compagnie, qui eſt la canne à pomme d'argent, avec cette marque . Le plus âgé avoit au-deſſus une M de la façon ſuivante . Ils venoient, dirent-ils, ſe ranger à l'obéiſſance de la compagnie, & quand ils ſçurent que nous étions François, ils ne furent point déconcertés, & dirent que très-volontiers ils offroient leurs hommages à la France. Ils accompagnerent leur compliment de bien venu du don d'un chevreuil. Je leur fis au nom du Roi un préſent d'étoffes de ſoie, qu'ils partagerent en cinq lots, & je leur appris à connoître le pavillon de la nation. Je leur propoſai de la liqueur; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à la proſpérite du Souverain de Button, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les ſecours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajouterent que, depuis trois ans, il avoit paſſé en divers tems trois vaiſſeaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, volailles & fruits, qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient bien que nous le ſerions auſſi. Dans ce moment leurs verres étoient pleins, & ils avoient déjà pluſieurs fois vuidé raſade. Au reſte, ils me prévinrent que le Roi de Button réſidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils ont ſans doute reçu des Arabes en même tems que leur religion. Ce Sultan eſt deſpote & puiſſant, ſi le nombre des ſujets fait la puiſſance; car

ſon île eſt grande & bien peuplée. Les orencaies, après avoir pris congé de nous, firent une viſite à bord de l'Etoile. Ils y burent auſſi à la ſanté de leurs nouveaux amis, & il fallut leur prêter une main ſecourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Situation des Hollandois à Button.

Je leur avois demandé entre deux raſades ſi leur île produiſoit des épiceries, ils me répondirent que non, & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en conſidérant la foibleſſe du poſte que les Hollandois entretiennent ici. Ce poſte eſt l'aſſemblage de ſept ou huit huttes de bambous, avec une eſpece de paliſſade décorée d'une gaule de pavillon. Là réſident pour la compagnie un Sergent & trois hommes. Cette côte au reſte préſente le plus agréable coup d'œil. Elle eſt par-tout défrichée & garnie de caſes. Les plantations de cocotiers y ſont fréquentes. Le terrein s'éleve en pente douce & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer eſt tout en pêcheries. La côte qui eſt vis-à-vis Button n'eſt ni moins riante, ni moins peuplée.

Notre pilote revint auſſi nous voir dans la matinée, & il m'apporta quelques cocos, les meilleurs que j'euſſe encore rencontrés. Il m'avertit que, lorſque le ſoleil auroit monté, la briſe du Sud-Eſt ſeroit très-forte, & je lui fis boire un grand coup d'eau-de-vie pour la bonne nouvelle. Effectivement nous vîmes toutes les pirogues ſe retirer vers onze heures. Elles ne vouloient pas ſe compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de ſouffler, comme nous l'avoit annoncé l'Indien. Une briſe de Sud-Eſt fraîche & vigoureuſe nous prit, comme nous courions un bord ſur une île à l'Oueſt de Button; elle nous permit de gouverner à Oueſt-Sud-Oueſt, & nous

fit faire bon chemin, malgré la marée. J'avertirai ici qu'il faut ſe méfier d'un banc, qui s'étend aſſez au large de cette île dont je viens de parler. Au reſte, en louvoyant pendant la matinée, nous ſondâmes pluſieurs fois, ſans trouver fond, à 50 braſſes de ligne. Avis nautiques.

Nous obſervâmes à midi 5d 31′ 30″ de latitude auſtrale, & cette obſervation, jointe à celle que nous avions faite à l'entrée du détroit, nous ſervit à en déterminer la longueur avec préciſion. A trois heures nous apperçûmes l'extrémité méridionale de Pangaſani. Nous voyions, dès le matin, les hautes montagnes de l'*île Cambona*, ſur laquelle eſt un pic, dont la tête s'éleve au-deſſus des nuages. Vers quatre heures & demie, nous découvrîmes une portion des terres de Celebes. Nous embarquâmes nos bateaux au ſoleil couchant, & nous mîmes toutes voiles dehors, gouvernant à Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à dix heures du ſoir que nous mîmes le cap à Oueſt-quart-Sud-Oueſt; & nous courûmes à cette route toute la nuit, bonnettes greiées haut & bas.

Mon intention étoit d'aller ainſi prendre connoiſſance de l'île *Saleyer*, à trois ou quatre lieues dans le Sud de ſa pointe ſeptentrionale, c'eſt-à-dire par 5d 55′ à 6d de latitude, afin de chercher enſuite le détroit de ce nom, qui eſt entre cette île & celle de Celebes, le long de laquelle on court ſans la voir: attendu que ſa côte, preſque depuis Pangaſani, forme un golfe d'une immenſe profondeur. Au reſte il faut de même revenir chercher *le détroit de Saleyer* lorſqu'on paſſe par le *Toukan beſſie*; & on conclura ſans doute de ce qui a été détaillé ci-deſſus, que la route par *la rue de Button* eſt, à tous égards, préférable. C'eſt une des navigations les plus ſures & les plus agréables que Remarques ſur cette navigation.

Avantages de la route précédente.

l'on puiſſe faire. Elle réunit à la bonté des mouillages & à l'agrément de faire le chemin à ſon aiſe, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit auſſi grande maintenant ſur nos vaiſſeaux que l'avoit été la diſette. Le ſcorbut diſparoiſſoit à vue d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occaſionnés par le changement de nourriture : cette incommodité, dangereuſe dans les pays chauds, où il eſt ordinaire qu'elle ſe convertiſſe en flux de ſang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des Moluques. A terre, comme à la mer, il eſt mortel d'y dormir à l'air, ſur-tout lorſque le tems eſt ſerein.

Paſſage du détroit de Saleyer.

Le 18 au matin nous ne vîmes point la terre, & je crois que pendant la nuit les courans nous firent perdre environ trois lieues ; nous continuâmes la route du Oueſt-quart-Sud-Oueſt. A neuf heures & demie nous eûmes bonne connoiſſance des hautes terres de *Saleyer* depuis le Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au Oueſt-quart-Nord-Oueſt, & à meſure que nous avançâmes, nous découvrîmes une pointe moins élevée qui ſemble terminer cette île au Nord. Je fis alors gouverner depuis le Oueſt-quart-Nord-Oueſt ſucceſſivement juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Nord, afin de bien reconnoître le détroit. Ce paſſage, formé par les terres de Celebes & celles de Saleyer, eſt encore reſſerré par trois îles qui le barrent. Les Hollandois les nomment *Bougerones*, & ce paſſage *le Boutſaron*. Ils ont ſur Saleyer un poſte commandé aujourd'hui par Jan Hendrik Voll, teneur de livres.

Deſcription de ce paſſage.

Nous obſervâmes à midi $5^{d}\,55'$ de latitude auſtrale. Nous crûmes d'abord voir une premiere île au Nord de la terre moyenne que nous avions priſe pour la pointe de Saleyer ;

Saleyer ; mais c'eſt un terrein aſſez élevé & terminé lui-même par une pointe preſque noyée qui tient à Saleyer par une langue de terre extrêmement baſſe. Enſuite nous découvrîmes à la fois deux îles aſſez longues & d'une moyenne élevation, diſtantes entre elles de 4 à 5 lieues, & enfin, entre ces deux-là, nous en apperçûmes une troiſieme très-petite & très-baſſe. Le bon paſſage eſt auprès de cette petite île, ſoit au Nord ſoit au Sud. Je me ſuis déterminé pour ce dernier qui m'a paru le plus large. Afin de faciliter la narration, nous nommerons la petite île *l'île du Paſſage*, & les deux autres, l'une *l'île du Sud*, l'autre *l'île du Nord*.

Lorſque nous les eûmes ſuffiſamment reconnues, je mis en travers à l'entrée de la nuit pour attendre l'Etoile. Elle ne ſe rallia qu'à huit heures du ſoir, & nous donnâmes dans le paſſage, en conſervant le milieu du canal, dont la largeur peut être de ſix à ſept milles. A neuf heures & demie nous étions Nord & Sud de *l'île du Paſſage*, & *l'île du Sud* par ſon milieu, nous reſtoit entre le Sud & le Sud-quart-Sud-Eſt. Je fis alors gouverner à Oueſt-quart-Sud-Oueſt à une heure du matin, puis mettre en travers, bas-bord amure juſqu'à quatre heures du matin. Avant & dans le paſſage on ſonda pluſieurs fois à la main ſans trouver de fond, avec 20 & 25 braſſes de ligne. Nous ralliâmes le 19 au point du jour la côte de Celebes, & nous la rangeâmes à la diſtance de trois ou quatre milles. Il eſt en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perſpective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes, au pied deſquelles regne une plaine immenſe cultivée par-tout & par-tout garnie de maiſons. Le bord de la mer forme une plantation ſuivie de cocotiers, &

Deſcription de cette partie de Celebes.

l'œil d'un marin, à peine échappé aux ſalaiſons, voit avec raviſſement des troupeaux de bœufs errer dans ces plaines riantes qu'embelliſſent des boſquets ſemés de diſtance en diſtance. La population dans cette partie paroît être conſidérable. A midi & demi nous étions par le travers d'une groſſe bourgade, dont les habitations, conſtruites au milieu des cocotiers, ſuivoient pendant une grande étendue la direction de la côte, le long de laquelle on trouve 18 & 20 braſſes fond de ſable gris, fond qui diminue à meſure qu'on approche de terre.

Cette partie méridionale de Celebes eſt terminée par trois pointes longues, unies & baſſes, entre leſquelles il y a deux baies aſſez profondes. Sur les deux heures nous avions donné chaſſe à un bateau Malais, dans l'eſpérance d'y trouver quelqu'un qui nous pût procurer des connoiſſances pratiques de ces parages. Il avoit auſſitôt mis à courir à terre, & lorſque nous le joignîmes à portée de mouſquet, il étoit entre la terre & nous, & nous n'étions plus que ſur 7 braſſes d'eau. Je lui fis tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il nous prenoit ſans doute pour un navire de la Compagnie Hollandoiſe & craignoit l'eſclavage. Preſque tous les gens de cette côte ſont pirates, & les Hollandois en font des eſclaves, quand ils les prennent. Obligé d'abandonner ce bateau, je mandai le canot de l'Etoile que j'envoyai ſonder devant moi.

Difficultés de la navigation dans cette partie.

Nous étions dans ce moment preſque par le travers de la troiſieme pointe de Celebes, nommée *Tanakeka*, après laquelle la côte court ſur le Nord-Nord-Oueſt. Preſque dans le Nord-Oueſt de cette pointe il y a quatre îles, dont la plus conſidérable, appellée *Tanakeka*, comme la

pointe du Sud-Oueſt de Celebes, eſt baſſe, unie, & longue d'environ trois lieues. Les trois autres, plus ſeptentrionales que celles-ci, ſont très-petites. Il s'agiſſoit alors de doubler le bas fond dangereux de *brill* ou *la lunette*, que je crois être Nord & Sud de Tanakeka, à la diſtance de quatre ou cinq lieues au plus. Deux paſſages ſe préſentoient, l'un entre la pointe Tanakeka & les îles, & on prétend que c'eſt celui-là que ſuivent les Hollandois, l'autre entre l'île Tanakeka & la lunette. Je préférai ce dernier dont les routes ſont moins compoſées, & que je croyois le plus large.

J'ordonnai au bateau de l'Etoile de diriger ſa route, de maniere à paſſer environ à une lieue & demie de l'île Tanakeka, & je le ſuivis ſous les huniers, l'Etoile ſe tenant dans mes eaux. Nous cheminâmes ſur 8, 9, 10, 11 & 12 braſſes d'eau, gouvernant du Oueſt-Nord-Oueſt au Oueſt-quart-Nord-Oueſt, puis à Oueſt quand nous vînmes à 13, 14, 15 & 16 braſſes, & que l'île la plus ſeptentrionale nous reſta au Nord-Nord-Eſt. Je rappellai pour-lors le bateau de l'Etoile, & je fis route au Sud-Oueſt-quart-Sud, ſondant d'horloge en horloge (1), & trouvant toujours de 15 à 16 braſſes fond de gros ſable gris & gravier. A dix heures du ſoir, le fond augmenta, on eut à dix heu- & demie 70 braſſes, ſable & corail, puis on n'en trouva plus en filant 120 braſſes. A minuit, je fis ſignal à l'Etoile d'embarquer ſon bateau & de forcer de voiles, & je gouvernai au Sud-Oueſt, pour paſſer à mi-canal entre la lunette & le banc nommé *Saras*, ſondant toutes les heures ſans trouver de fond. Au reſte, lorſque le vent n'eſt pas favorable & frais pour entreprendre de doubler la lunette,

(1) Chaque horloge à bord eſt d'une demi-heure.

il convient de mouiller à la côte de Celebes, dans quelqu'une des baies, & d'y attendre un tems fait ; ſans cela on court riſque d'être entraîné par les courans ſur ce dangereux bas-fond, ſans pouvoir s'en défendre.

Suite de la direction de la route.

Au jour on ne vit point de terre ; à dix heures je fis courir à Oueſt-Sud-Oueſt, & à midi nous obſervâmes 6d 10′ de latitude. Eſtimant alors avoir doublé le banc de Saras, certain au moins par l'obſervation d'en être au Sud, je dirigeai notre courſe à Oueſt, & après avoir fait cinq à ſix lieues à cette route, je fis gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, ſondant d'heure en heure ſans trouver de fond. Nous nous entretînmes ainſi en canal, entre le *Seſtenbanc* & *la Poule* au Nord, *le Pater noſter* & *le Tangayang* au Sud, portant toutes voiles dehors jour & nuit, afin de gagner ſur l'Etoile le tems de ſonder. On m'avoit dit qu'ici les courans portoient ſur les îles & banc de Tangayang. Par l'obſervation de la hauteur méridienne qui fut de 5d 44′, nous eûmes au contraire au moins neuf minutes de différence Nord. Le meilleur conſeil à donner, c'eſt de s'entretenir ici, à n'avoir pas fond. On ſera sûr alors d'être en canal ; ſi on approchoit trop des îles du Sud, on commenceroit à ne plus trouver que 30 braſſes d'eau.

Nous courûmes toute la journée du 21 pour reconnoître les îles *Alambaï*. Les cartes Françoiſes en marquent trois enſemble, & une plus grande dans le Sud-Eſt d'elles, à ſept lieues de diſtance. Cette derniere n'exiſte point où ils la placent, & les îles Alambaï ſont toutes les quatre réunies. Je comptois être au ſoleil couchant par leur latitude, & je fis gouverner à Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'à ce qu'on eût couru le chemin de la vue. Pendant le jour on s'étoit diſpenſé de ſonder. A huit heures du ſoir la

ſonde donna 40 braſſes d'eau, fond de ſable & vaze. Nous gouvernâmes alors au Sud-Oueſt-quart-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à ſix heures du matin; puis, comptant avoir dépaſſé les îles Alambaï, à Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'à midi. La ſonde, pendant la nuit, donna conſtamment 40 braſſes, fond de vaze molle, juſqu'à quatre heures qu'elle n'en donna que 38. A minuit nous vîmes un bateau qui couroit à l'encontre de nous; dès qu'il nous apperçut, il tint le vent, & deux coups de canon ne le firent pas *arriver*. Ces gens-là craignent plus les Hollandois que les coups de canon. Un autre, que nous vîmes le matin, ne fut pas plus curieux de nous accoſter. Nous obſervâmes à midi 6d 8′ de latitude, & cette obſervation nous donna encore une différence Nord de huit minutes avec notre eſtime.

Remarques générales ſur cette navigation.

Nous étions enfin hors de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques à Batavia. Les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour tenir ſecretes les cartes ſur leſquelles ils naviguent dans ces parages. Il eſt vraiſemblable qu'ils en groſſiſſent les dangers; du-moins, j'en vois peu dans les détroits de Button, de Saleyer & dans le dernier paſſage dont nous ſortions, trois objets dont à Boëro ils nous avoient fait des monſtres. Je conviens que cette navigation ſeroit beaucoup plus difficile de l'Oueſt à l'Eſt; les points d'atterrage dans l'Eſt n'étant pas beaux & pouvant aiſément ſe manquer, au-lieu que ceux de l'Oueſt ſont beaux & sûrs. Toutefois, dans l'une & l'autre route, l'eſſentiel eſt d'avoir, tous les jours, de bonnes obſervations de latitude. Le défaut de ce ſecours, pourroit jetter dans des erreurs funeſtes. Nous n'avons pû, ces derniers jours, évaluer ſi l'effet des cou-

rans étoit dans l'Eſt ou dans l'Oueſt, n'ayant point eu de points de relevement.

Inexactitude des cartes connues de cette partie.

Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françoiſes de cette partie ſont pernicieuſes. Elles ſont inexactes, non-ſeulement dans les giſſemens des côtes & îles, mais même dans des latitudes eſſentielles. Les détroits de Button & de Saleyer ſont extrêmement fautifs; nos cartes ſupprimment même les trois îles qui rétréciſſent ce dernier paſſage, & celles qui ſont dans le Nord-Nord-Oueſt de l'île Tanakeka. M. d'Aprés, du-moins, avertit qu'il ne garantit point ſa carte des Moluques ni celle des Philippines, n'ayant pû trouver de mémoires ſatisfaiſans ſur cette partie. Pour la ſureté des navigateurs, je ſouhaiterois la même délicateſſe à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a donné le plus de lumieres, eſt la carte d'Aſie de M. Danville, publiée en 1752. Elle eſt très-bonne depuis Ceram, juſqu'aux îles Alambaï. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes obſervations, l'exactitude de ſes poſitions & des giſſemens qu'il donne aux parties intéreſſantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la nouvelle Guinée & les îles des Papous approchent plus de la vraiſemblance ſur ſa carte que ſur aucune autre que j'euſſe entre les mains. C'eſt avec plaiſir que je rends cette juſtice au travail de M. Danville. Je l'ai connu particulierement, & il m'a paru auſſi bon citoyen que bon critique & ſçavant éclairé.

Depuis le 22 au matin nous ſuivîmes la route du Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au lendemain 23 à huit heures que nous gouvernâmes à Oueſt-Sud-Oueſt. La ſonde donna 47, 45, 42 & 41 braſſes; & ce fond, je le dirai une fois pour tout, eſt ici & ſur toute la côte de Java un excellent

SUITE
DE LA CARTE
DES TERRES
FRANÇOIS

104 106 106 107 108 109 110 111

6 6

7 7

8 8

28. Octobre

29. 7 bre

27. 7 bre

I. Edam

Batavia

P.te Rachit

28. 7 bre

Pointe Indemaye

26. 7 bre

24. 7 bre

17 brasses 20 25 28 40 40 40 23 7. bre 1768.

Pointe Mandali

Riv. Blindang

On continue à trouver le même Fonds de Vase molle sur cette coste

Le fonds est constament de vase molle

I S L E D E J A V A

SUITE DE LA ROUTE DES VAISSEAUX FRANÇOIS

N.a Je n'ai point trouvé que la Latitude des points de cette Isle que nous avons vû, et sur lesquels nous avons eu de bonnes Observations, fut juste sur la Carte de M. D'Après. Il ne donne pas non plus assés d'etendue au Golfe formé par les Pointes Mandali et Indemaye. En général toute la partie des Moluques est extrêmement fautive dans sa Carte. La meilleure faite jusqu'à présent sur cette Partie est celle de M. D'Anville.

104 106 106 107 108 109 110 111

fond de vaze molle. Nous trouvâmes encore ſept minutes de différence Nord par la hauteur méridienne que nous obſervâmes de 6d 24′. L'Etoile avoit ſignalé la vue de terre dès ſix heures du matin ; mais le tems s'étant mis à grains, nous ne l'apperçûmes point alors. Je fis après midi prendre plus du Sud à la route, & à deux heures on découvrit du haut des mâts la côte ſeptentrionale de l'île *Maduré*. On la releva à ſix heures depuis le Sud-Eſt-quart-Sud juſqu'à Oueſt quart Sud-Oueſt-5d-Oueſt ; l'horiſon étoit trop fort pour qu'on pût eſtimer à quelle diſtance elle nous reſtoit. La ſonde de l'après-midi fut conſtamment de 40 braſſes. Nous vîmes un grand nombre de bateaux pêcheurs, dont quelques-uns à l'ancre & qui avoient leurs filets dehors.

Vue de l'île Java.

Les vents pendant la nuit varierent du Sud-Eſt au Sud-Oueſt, nous tînmes le plus près, bas-bord amure & la ſonde depuis dix heures du ſoir donna 28, 25 & 20 braſſes ; elle fut de 17 braſſes, lorſqu'à neuf heures du matin nous eûmes rallié la terre, & à midi elle n'en donna plus que dix. La groſſe terre de *la pointe d'Alang* ſur l'île *Java* nous reſtoit alors au Sud-Eſt-quart-Sud environ à deux lieues, *l'île Mandali* au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-2d-Sud, deux milles, & les terres les plus Oueſt à Oueſt-Sud-Oueſt quatre lieues. Dans cette poſition nous obſervâmes 6d 22′ 30″, ce qui étoit aſſez conforme à la latitude eſtimée.

Obſervations géographiques.

En tranſportant ce point de midi ſur la carte à grand point de M. d'Aprés, ſuivant les relevemens, je trouvai,

1°. Que la côte de Java y eſt placée de neuf à douze minutes plus Sud qu'elle ne l'eſt effectivement par le terme moyen de notre obſervation méridienne.

2°. Que le giſſement de la pointe d'Alang n'y eſt pas exact, attendu qu'il la fait courir ſur le Oueſt-Sud-Oueſt & Sud-Oueſt-quart-Oueſt, tandis que dans la vérité elle court, depuis l'île Mandali, ſur le Oueſt-quart-Sud Oueſt, environ quinze milles; après quoi elle reprend du Sud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à ſuivre le relevement ſur ſa carte, nous euſſions d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à Oueſt, ſoit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, ſoit que le courant nous eût entraînés dans l'Eſt.

Rencontre de navires Hollandois.

Outre un grand nombre de bateaux pêcheurs, nous avions vu dans la matinée quatre navires, dont deux faiſoient la même route que nous & portoient pavillon Hollandois déferlé. Sur les trois heures nous en joignîmes un auquel nous parlâmes; c'étoit un ſénaut venant de *Malacca* & allant à *Japara*. Sa conſerve, navire à trois mâts & qui ſortoit auſſi de Malacca, alloit à *Saramang*. Ils ne tarderent pas à mouiller à la côte. Nous la rangeâmes à la diſtance d'environ trois quarts de lieue juſqu'à quatre heures du ſoir. Je fis alors gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, afin de ne pas m'enfoncer dans le golfe & de paſſer au large d'un banc de corail qui eſt à cinq ou ſix lieues de terre. Juſqu'ici la côte de Java eſt peu élevée ſur le bord de la mer; mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. A cinq heures & demie nous avions le milieu des îles *Carimon Java* au Nord-2^d^-Oueſt, environ à huit lieues.

Route le long de Java.

Nous courûmes à Oueſt-quart-Nord-Oueſt juſqu'à quatre heures du matin, puis à Oueſt juſqu'à midi. La ſonde, qui la veille avoit été près de terre de 9 à 10 braſſes,

les, augmenta dès ſept heures du ſoir à 30 & elle donna dans la nuit 32, 34 & 35 braſſes. Au ſoleil levant nous ne vîmes point de terre, ſeulement quelques navires &, ſuivant l'ordinaire, une infinité de bateaux pêcheurs. Malheureuſement il fit calme preſque toute la journée du 25 juſqu'à cinq heures du ſoir. Je dis malheureuſement, d'autant plus qu'il nous étoit intéreſſant d'avoir connoiſſance de la côte avant la nuit, afin de diriger la route en conſéquence pour paſſer entre *la pointe Indermaye* & *les îles Rachit*, & enſuite au large des roches ſous l'eau qui en ſont à l'Oueſt. Depuis midi qu'on avoit obſervé 6d 26′ de latitude, nous gouvernions à Oueſt & Oueſt-quart-Sud-Oueſt; mais le ſoleil ſe coucha ſans qu'on pût découvrir la terre. Quelques-uns crurent, mais ſans certitude, appercevoir *les Montagnes bleues* qui ſont à quarante lieues dans l'Eſt de Batavia. De ſix heures du ſoir à minuit, je fis gouverner à Oueſt & Oueſt-quart-Nord-Oueſt, ſondant d'heure en heure par 25, 24, 21, 20 & 19 braſſes. A une heure du matin nous courûmes à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, depuis deux heures juſqu'à quatre, au Nord-Oueſt, puis au Nord-Oueſt-quart-Oueſt juſqu'à ſix heures. Mon intention, eſtimant à une heure du matin être à mi-canal entre les îles Rachit & la terre de Java, étoit de m'élever dans le Nord des roches. La ſonde me donna trois fois 20 braſſes, puis 22, puis 23, & pour lors je me ſuppoſai à trois ou quatre lieues dans le Nord-Nord-Oueſt des îles Rachit.

J'étois bien loin de compte; le 26 les rayons du ſoleil levant nous montrerent la côte de Java depuis le Sud-quart-Sud-Oueſt juſqu'à Oueſt quelques degrés Nord, & à ſept heures & demie on vit du haut des mâts les îles Ra-

Erreur dans l'eſtime de notre route.

chit, environ à ſept lieues de diſtance dans le Nord-Nord-Oueſt & le Nord-Oueſt-quart-Nord. Cette vue me donnoit une énorme & dangereuſe différence ſur la carte de M. d'Aprés; mais je ſuſpendis mon jugement juſqu'à ce que la hauteur méridienne prononçât s'il falloit attribuer cette différence aux courans, ou bien en accuſer la carte. Je fis gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt & Oueſt-Nord-Oueſt, afin de bien reconnoître la côte qui eſt ici extrêmement baſſe & n'offre aucune montagne dans l'intérieur. Le vent étoit du Sud-Sud-Eſt au Sud-Eſt & à l'Eſt, joli frais.

Cauſes de cette erreur.

A midi la pointe la plus méridionale d'*Indermaye* nous reſtoit à l'Eſt-quart-Sud-Eſt-2^{d}-Sud, environ à quatre lieues, le milieu des *îles Rachit* au Nord-Eſt, à cinq lieues de diſtance, & le terme moyen des hauteurs obſervées à bord nous plaça par 6^{d} 12′ de latitude. D'après cette hauteur & le relevement, il me parut que le golfe entre l'île Mandali & la pointe Indermaye, a ſur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'Eſt à l'Oueſt que dans la réalité, & que la côte y eſt jettée 16 minutes plus au Sud que ne la placeroient nos obſervations. La même correction doit avoir lieu pour les îles Rachit, en y ajoutant que la diſtance entre ces îles & la terre de Java, eſt au-moins de deux lieues plus conſidérable que celle marquée ſur la carte. A l'égard des giſſemens des diverſes parties de la côte entre elles, ils m'ont paru y être aſſez exacts, autant qu'on en peut juger par des eſtimes faites ſucceſſivement, à la vue & en courant. Au reſte les différences, notées ci-deſſus, ſont très-périlleuſes pour qui navigue de nuit ſur cette carte.

Route juſqu'à Batavia.

Depuis le matin la ſonde avoit donné 21, 23, 19 & 18

braſſes. La briſe de l'Eſt-Sud-Eſt continua, & nous rangeâmes la terre à trois ou quatre milles, afin de paſſer dans le Sud de ces roches cachées dont j'ai déjà parlé & qu'on marque à cinq ou ſix lieues dans l'Oueſt des îles Rachit. A une heure après midi un bateau qui étoit mouillé devant nous, appareilla ſtribord amure, ce qui me fit penſer qu'alors le courant changeoit & nous devenoit contraire. Nous lui parlâmes à deux heures; un Hollandois, qui le commandoit & qui nous a paru y être ſeul blanc avec des mulatres, nous dit qu'il alloit à Amboine & Ternate, & qu'il ſortoit de Batavia dont il ſe faiſoit à vingt-ſix lieues. Après être ſorti du paſſage de Rachit & avoir paſſé en-dedans des roches ſous l'eau, je voulois porter au Nord-Oueſt pour doubler des bancs de ſable nommés *les bancs périlleux* qui s'avancent aſſez au large entre les pointes *Indermaye* & *Sidari*. Les vents nous refuſerent, & ne pouvant préſenter qu'à Oueſt-Nord-Oueſt, je pris le parti à ſept heures du ſoir de laiſſer tomber une ancre à jet par 13 braſſes fond de vaze environ à une lieue de terre. Le louvoyage étoit court & peu ſûr entre les roches ſous l'eau d'une part, & les bancs périlleux de l'autre. Nous avions ſondé depuis midi par 19, 15, 14 & 10 braſſes. Avant que de mouiller, nous courûmes un petit bord au large qui nous remit par 13 braſſes.

Nous appareillâmes le 27 à deux heures du matin avec les vents de terre, qui, cette nuit, nous vinrent par l'Oueſt, au-lieu que les nuits précédentes ils avoient fait le tour du Nord au Sud par l'Eſt. Ayant gouverné au Nord-Oueſt, nous ne revîmes la terre qu'à huit heures du matin, terre extrêmement baſſe & preſque noyée; nous tînmes la même route juſqu'à midi, & depuis l'apareillage juſqu'à

cette heure-là, nos ſondes varierent de 13 à 16, 20, 22, 23 & 24 braſſes. A dix heures & demie, on avoit eu fond de corail, je fis reſonder un inſtant après, le fond étoit de vaze comme à l'ordinaire.

A midi, nous obſervâmes 5d 48′ de latitude; d'en-bas on ne voyoit pas la terre, tant elle eſt baſſe. On la releva d'en-haut, depuis le Sud juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, à la diſtance eſtimée de cinq à ſix lieues: la hauteur de ce jour, comparée avec le relevement, ne donneroit pas au-delà de deux ou trois minutes, dont cette partie de la côte de Java ſeroit placée trop Sud ſur la carte de M. d'Aprés; différence égale à zéro, puiſqu'il faudroit ſuppoſer l'eſtime de la diſtance du relevement parfaitement juſte. Les courans nous avoient encore porté Nord, & je crois Oueſt.

Nouvelle erreur dans notre eſtime.

Toute la journée le tems fut très-beau & le vent favorable, je fis prendre, après midi, un peu du Nord à la route, afin d'éviter les baſſes de la pointe de *Sidari*. A minuit, comptant les avoir dépaſſées, je mis le cap à Oueſt-quart-Sud-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt; puis au Sud-Oueſt, voyant que le fond, de 19 braſſes qu'il y avoit à une heure du matin, étoit augmenté ſucceſſivement juſqu'à 27. A trois heures du matin on apperçut une île dans le Nord-Oueſt-5d-Nord environ à trois lieues. Convaincu pour-lors que j'étois plus avancé que je ne le croyois, craignant même de dépaſſer Batavia, je mouillai pour attendre le jour. Au ſoleil levant nous reconnûmes toutes les îles de la baie de Batavia; celle *d'Edam*, ſur laquelle eſt un pavillon, nous reſtoit au Sud-Eſt-quart-Sud, environ à quatre lieues, & *l'île d'Onruſt* ou *du Carenage* au Sud-Sud-Oueſt-4d-Sud, à près de cinq lieues; nous nous trouvâmes ainſi dix lieues plus à

l'Oueſt que nous ne l'eſtimions, différence qui a pû provenir & des courans & de ce que la côte n'eſt pas projettée exactement.

A dix heures & demie du matin je tentai un premier appareillage ; mais le vent étant preſque auſſitôt tombé tout-à-fait & la marée contraire, je mouillai ſous voiles une ancre à jet. Nous appareillâmes de nouveau à midi & demi ; nous gouvernâmes ſur le milieu de l'île d'Edam, juſqu'à en être environ à trois quarts de lieue ; le dôme de la grande Egliſe de Batavia nous reſtant alors au Sud, nous mîmes le cap deſſus, paſſant entre les baliſes qui indiquent le chenal. A ſix heures, nous mouillâmes dans la rade par 6 braſſes fond de vaze, ſans affourcher, attendu qu'on ſe contente ici d'avoir une ſeconde ancre prête à laiſſer tomber. Une heure après l'Etoile mouilla dans l'Eſt-Nord-Eſt de nous, & à deux encablures. C'eſt ainſi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois & demi, nous arrivâmes le 28 Septembre 1768, dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous regardâmes tous, comme ayant terminé notre voyage.

Mouillage à Batavia.

Batavia, ſuivant mon eſtime, eſt par $6^{d}\ 11'$ de latitude auſtrale, & $104^{d}\ 52'$ de longitude orientale du méridien de Paris.

CHAPITRE VIII.

Séjour à Batavia, & détail ſur les Moluques.

LE tems des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mouſſon de l'Eſt, & les approches de la mouſſon pluvieuſe de l'Oueſt, nous avertiſſoient de ne reſter à Batavia que le moins qu'il nous ſeroit poſſible. Toutefois, malgré l'impatience où nous étions d'en ſortir au plutôt, nos beſoins devoient nous y retenir un certain nombre de jours, & la néceſſité d'y faire cuire du biſcuit, qu'on ne trouva pas tout fait, nous arrêta plus long-tems encore que nous n'avions compté. Il y avoit dans la rade, à notre arrivée, 13 ou 14 vaiſſeaux de la compagnie de Hollande, dont un portoit le pavillon Amiral. C'eſt un vieil vaiſſeau qu'on laiſſe pour cette deſtination; il a la police de la rade & rend les ſaluts à tous les vaiſſeaux marchands. J'avois déjà envoyé un Officier pour rendre au Général compte de notre arrivée, lorſqu'il vint à bord un canot de ce vaiſſeau Amiral, avec je ne ſçais quel papier écrit en Hollandois. Il n'y avoit point d'Officier dedans le canot, & le Patron, qui ſans doute en faiſoit les fonctions, me demanda qui nous étions & une dépoſition écrite & ſignée de moi. Je lui répondis que j'avois envoyé faire ma déclaration à terre, & je le congédiai. Il revint peu de tems après inſiſtant ſur ſa premiere demande; je le renvoyai une ſeconde fois avec la même réponſe, & il ſe le tint pour dit. L'Officier qui étoit allé chez le Général ne fut de retour qu'à neuf heures du ſoir. Il n'avoit point vû ſon Excellence qui étoit à la campagne, & on l'avoit conduit chez le *Sa-*

Cérémonial à l'arrivée.

bandar ou Introducteur des étrangers, qui lui donna rendez-vous au lendemain, & lui dit que ſi je voulois deſcendre à terre, il me conduiroit chez le Général.

Viſite au Général de la Compagnie.

Les viſites, dans ce pays, ſe font de bonne heure; l'exceſſive chaleur y contraint. Nous partîmes à ſix heures du matin, conduits par le Sabandar M. Vanderluys, & nous allâmes trouver M. Vander Para, Général des Indes orientales, lequel étoit dans une de ſes maiſons de plaiſance à trois lieues de Batavia. Nous vîmes un homme ſimple & poli, qui nous reçut à merveille & nous offrit tous les ſecours dont nous pouvions avoir beſoin. Il ne parut ni ſurpris ni fâché que nous euſſions relâché aux îles Moluques; il approuva même beaucoup la conduite du Réſident de Boëro & ſes bons procédés à notre égard. Il conſentit à ce que je miſſe nos malades à l'hôpital de la Compagnie, & il envoya ſur-le-champ l'ordre de les y recevoir. A l'égard des fournitures néceſſaires aux vaiſſeaux du Roi, il fut convenu qu'on remettroit les états de demandes au Sabandar, qui ſeroit chargé de nous pourvoir de tout. Un des droits de ſa charge étoit de gagner & avec nous & avec les fourniſſeurs. Lorſque tout fut réglé, le Général me demanda ſi je ne ſaluerois pas le pavillon; je lui répondis que je le ferois, à condition que ce ſeroit la place qui rendroit le ſalut & coup pour coup. Rien n'eſt plus juſte, me dit-il, & la citadelle a les ordres en conſéquence. Dès que je fus de retour à bord, nous ſaluâmes de quinze coups de canon, & la ville répondit par le même nombre.

Je fis auſſitôt deſcendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du ſcorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de ſang. On travailla auſſi à remettre au Sabandar

l'état de nos beſoins, en biſcuit, vin, farine, viande fraîche & légumes, & je le priai de nous faire fournir notre eau par les chalans de la Compagnie. Nous ſongeâmes en même tems à nous loger en ville pour le tems de notre ſéjour. C'eſt ce que nous fîmes dans une grande & belle maiſon, que l'on appelle *iner logment*, dans laquelle on eſt logé & nourri pour deux *riſdales* par jour, non compris les domeſtiques; ce qui fait près d'une piſtole de notre monnoie. Cette maiſon appartient à la Compagnie, qui l'afferme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilege excluſif de loger tous les étrangers. Cependant les vaiſſeaux de guerre ne ſont pas ſoumis à cette loi; & en conſéquence l'Etat-major de l'Etoile s'établit en penſion dans une maiſon bourgeoiſe. Nous louâmes auſſi pluſieurs voitures, dont on ne ſçauroit abſolument ſe paſſer dans cette grande ville, voulant ſur-tout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage ſont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en eſt un peu plus de dix francs.

Nous rendîmes en corps, le troiſieme jour de notre arrivée, une viſite de cérémonie au Général, que le Sabandar en avoit prévenu. Il nous reçut dans une ſeconde maiſon de plaiſance, nommée *Jacatra*, laquelle eſt à-peu-près au tiers de la diſtance de Batavia à la maiſon où j'avois été le premier jour. Je ne ſçaurois mieux comparer le chemin qui y mene, qu'aux plus beaux boulevards de Paris, en les ſuppoſant encore embellis à droite & à gauche par des canaux d'une eau courante. Nous euſſions dû faire auſſi d'autres viſites d'étiquette, introduits de même par le Sabandar, ſçavoir chez le Directeur-général, chez

chez le Préſident de Juſtice, & chez le Chef de la marine. M. Vandersluys ne nous en dit rien, & nous n'allâmes viſiter que le dernier.

Son titre eſt *Scopen hagen*. Quoique cet Officier n'ait au ſervice de la Compagnie que le grade de Contre-Amiral, celui-ci eſt néanmoins Vice-Amiral des Etats, par une faveur particuliere du Stathouder. Ce prince a voulu diſtinguer ainſi un homme de qualité que le dérangement de ſa fortune a forcé de quitter la marine des Etats qu'il a bien ſervi, pour venir prendre ici le poſte qu'il y occupe.

Le Scopen hagen eſt membre de la haute Régence, dans les aſſemblées de laquelle il a ſéance & voix délibérative pour les affaires de marine; il jouit auſſi de tous les honneurs des Edel-heers. Celui-ci tient un grand état, fait bonne chere, & ſe dédommage des mauvais momens qu'il a ſouvent paſſés à la mer, en occupant une maiſon délicieuſe hors de la ville.

Amuſemens qu'on trouve à Batavia.

Pendant que nous reſtâmes ici, les principaux de Batavia s'empreſſerent à nous en rendre le ſéjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici & preſque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers; mieux que cela, le ſpectacle de pluſieurs peuples qui, bien qu'oppoſés entierement pour les mœurs, les uſages, la religion, forment cependant une même ſociété; tout concouroit à amuſer les yeux, à inſtruire le navigateur, à intéreſſer même le philoſophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit aſſez bonne; nous n'avons pû juger que de la ſalle qui nous a paru jolie: n'entendant pas la langue, ce fut bien aſſez pour nous d'y aller une fois. Nous fûmes infiniment

plus curieux des Comédies Chinoiſes, quoique nous n'entendiſſions pas mieux ce qui s'y débitoit ; il ne ſeroit pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vû une de chaque genre. Indépendamment des grandes pieces qui ſe repréſentent ſur un théâtre, chaque carrefour, dans le quartier Chinois, a ſes treteaux, ſur leſquels on joue tous les ſoirs des petites pieces & des pantomimes. *Du pain & des ſpectacles*, demandoit le peuple Romain ; il faut aux Chinois du commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent toujours quelques inſtrumens. C'eſt la charge du récitatif obligé, & je ne connois que leurs geſtes qui ſoient encore plus ridicules. Au reſte, quand je parle de leurs acteurs, c'eſt improprement ; ce ſont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au ſurplus, & on en tirera telles concluſions qu'on voudra, j'ai vû les coups de bâtons prodigués ſans meſure ſur les planches chinoiſes, y avoir un ſuccès tout auſſi brillant que celui dont ils jouiſſent à la comédie Italienne & chez Nicolet.

Beautés de ſes dehors.

Nous ne nous laſſions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, ſeroit étonné de la magnificence de ſes dehors. Ils ſont enrichis de maiſons & de jardins ſuperbes, entretenus avec ce goût & cette propreté qui frappe dans tous les pays Hollandois. Je ne craindrai pas de dire qu'ils ſurpaſſent en beauté & en richeſſes ceux de nos plus grandes villes de France, & qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux Muſes. Le ſieur Mohr, premier Curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus eſtimable par ſes connoiſſances

& ſon goût pour les ſciences, y a fait conſtruire dans un jardin d'une de ſes maiſons, un obſervatoire qui honoreroit toute maiſon royale. Cet édifice, qui eſt à peine fini, lui a coûté des ſommes immenſes. Il fait mieux encore, il y obſerve lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs inſtrumens en tout genre, néceſſaires aux obſervations les plus délicates, & il eſt en état de s'en ſervir. Cet Aſtronome, le plus riche ſans contredit des enfans d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il paſſât les nuits dans ſon obſervatoire; malheureuſement il n'y en a pas eu une ſeule qui ait été favorable à leurs deſirs. M. Mohr a obſervé le dernier paſſage de Venus, & il a envoyé ſes obſervations à l'Académie de Harlem; elles ſerviront à déterminer avec préciſion la longitude de Batavia.

Intérieur de la ville.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ſes dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle eſt bien percée; les maiſons ſont commodes & agréables; les rues ſont larges & ornées la plûpart d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres, qui ſert à la propreté & à la commodité. Il eſt vrai que ces canaux entretiennent une humidité malſaine qui rend le ſéjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue auſſi en partie le danger de ce climat à la mauvaiſe qualité des eaux; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selſe*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne ſont point pavées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, & la propreté hollandoiſe ne laiſſe rien à deſirer pour l'entretien de ces trotoirs. Je ne prétends pas au reſte donner une deſcription détaillée de Batavia, ſujet épuiſé tant de fois. On aura l'idée de cette ville fameuſe en ſachant qu'elle eſt

bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblemens de terre impoſent la néceſſité de ne pas élever beaucoup les maiſons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel eſt hors de la ville, ni la police à laquelle ils ſont ſoumis, ni leurs uſages, ni tant d'autres choſes déjà dites & redites.

Richeſſes & luxe des habitans.

On eſt frappé du luxe établi à Batavia ; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de preſque toutes les maiſons, annoncent la richeſſe des habitans. Ils nous ont cependant dit que Batavia n'étoit plus à beaucoup près ce qu'elle avoit été. Depuis quelques années la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la ſource d'une immenſe circulation de richeſſes. Je ne juge point ce nouveau réglement de la Compagnie ; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je ſais ſeulement que les particuliers attachés à ſon ſervice, ont encore le ſecret de tirer trente, quarante, cent juſqu'à deux cents mille livres de revenu d'emplois qui ont de gages quinze cents, trois mille, ſix mille livres au plus. Or preſque tous les habitans de Batavia ſont employés de la Compagnie. Cependant il eſt ſûr qu'aujourd'hui le prix des maiſons, à la ville & à la campagne, eſt plus des deux tiers au-deſſous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia ſera toujours riche du plus au moins ; & par le ſecret dont nous venons de parler, & parce qu'il eſt difficile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repaſſer en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ſes fonds que par la Compagnie qui s'en charge à huit pour cent d'eſcompte ; mais elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne ſe peuvent en-

voyer en fraude, l'eſpece d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La Compagnie ſe ſert de l'Empereur de Java pour faire frapper une monnoie particuliere qui eſt la monnoie des Indes.

Détails ſur l'adminiſtration de la Compagnie.

Nulle part dans le monde les états ne ſont moins confondus qu'à Batavia; les rangs y ſont aſſignés à chacun; des marques extérieures les conſtatent d'une façon immuable, & la ſérieuſe étiquette eſt plus ſevere ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute Régence, le Conſeil de Juſtice, le Clergé, les Employés de la Compagnie, ſes Officiers de Marine & enfin le Militaire, telle y eſt la gradation des états.

La haute Régence eſt compoſée du Général qui y préſide, des Conſeillers des Indes, dont le titre eſt *Edel-heer*, du Préſident du Conſeil de Juſtice & du Scopen hagen. Elle s'aſſemble au château deux fois par ſemaine. Les Conſeillers des Indes ſont aujourd'hui au nombre de ſeize, mais ils ne ſont pas tous à Batavia. Quelques-uns ont les gouvernemens importans du cap de Bonne-Eſpérance, de Ceylan, de la côte de Coromandel, de la partie orientale de Java, de Macaſſar & d'Amboine, & ils y réſident. Ces Edel-heers ont la prérogative de faire dorer en plein leurs voitures, devant leſquelles ils ont deux coureurs, tandis que les particuliers n'en peuvent avoir qu'un. Il faut de plus que tous les caroſſes s'arrêtent quand ceux des Edel-heers paſſent; & alors hommes & femmes ſont obligés de ſe lever. Le Général, outre cette diſtinction, eſt le ſeul qui puiſſe aller à ſix chevaux; il eſt toujours ſuivi d'une garde à cheval, ou au-moins des Officiers de cette garde & de quelques ordonnances; lorſqu'il paſſe, hommes & femmes ſont obligés de deſcendre de leurs

voitures, & il n'y a que celles des Edel-heers qui chez lui puiſſent entrer juſqu'au perron. Ils ont ſeuls les honneurs du Louvre. J'en ai vu quelques-uns aſſez ſenſés pour rire en particulier avec nous de ces magnifiques prérogatives.

Le Conſeil de Juſtice juge ſouverainement & ſans appel au civil comme au criminel. Il y a vingt ans qu'il condamna à mort un Gouverneur de Ceylan. Cet Edel-heer fut convaincu d'avoir commis d'horribles concuſſions dans ſon gouvernement, & exécuté à Batavia dans la place qui eſt vis-à-vis de la citadelle. Au reſte la nomination du Général des Indes, celle des Edel-heers & des Conſeillers de Juſtice vient d'Europe. Le Général & la haute Régence de Batavia propoſent aux autres emplois, & leur choix eſt toujours ratifié en Hollande. Toutefois le Général nomme en dernier reſſort à toutes les places militaires. Un des plus conſidérables & des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, eſt celui de Commiſſaire de la campagne. Cet Officier a l'inſpection ſur tout ce qui fait le domaine de la Compagnie dans l'île Java, même ſur les poſſeſſions & la conduite des divers Souverains de l'île; il a de plus la police abſolue ſur les Javans ſujets de la Compagnie. Cette police eſt fort ſévere, & les fautes un peu graves ſont punies de ſupplices rigoureux. La conſtance des Javans à ſouffrir des tourmens barbares eſt incroyable; mais quand on les exécute, il faut leur laiſſer des caleçons blancs & ſur-tout ne pas leur trancher la tête. La Compagnie même compromettroit ſon autorité en refuſant d'avoir pour eux cette complaiſance; les Javans ſe révolteroient. La raiſon en eſt ſimple: comme il eſt de foi dans leur religion qu'ils ſeroient

mal reçus dans l'autre monde s'ils y arrivoient décapités & ſans caleçons blancs, ils oſent croire que le deſpotiſme n'a de droits ſur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions ſont belles & le revenu conſidérable, c'eſt celui de Sabandar ou Miniſtre des étrangers. Ils ſont deux, le Sabandar des chrétiens & celui des payens. Le premier eſt chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens. Le ſecond a le détail de toutes les affaires relatives aux diverſes nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci ſont les courtiers de tout le commerce intérieur de Batavia, où leur nombre paſſe aujourd'hui celui de cent mille. C'eſt auſſi à leur travail & à leurs ſoins que les marchés de cette grande ville doivent l'abondance qui y regne depuis quelques années. Tel eſt au reſte l'ordre des Emplois au ſervice de la Compagnie, aſſiſtant, teneur de livres, ſous-marchand, marchand, grand marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, & les grades militaires ont une eſpece de correſpondance avec eux. Par exemple le Major a rang de grand marchand, le Capitaine de ſous-marchand, *&c.* mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'adminiſtration ſans changer d'état. Il eſt tout ſimple que dans une Compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps ſoudoyé, & cette idée eſt ici d'autant plus juſte qu'il n'eſt entierement compoſé que d'étrangers.

Ordre des emplois au ſervice de la Compagnie.

La Compagnie poſſede en propre une portion conſidérable de l'île Java. Toute la côte du Nord à l'Eſt de Batavia lui appartient. Elle a réuni, depuis pluſieurs années, à ſon domaine, l'île *Maduré*, dont le Souverain s'étoit ré-

Domaines de la Compagnie ſur l'île Java.

volté, & le fils eſt aujourd'hui Gouverneur de cette même île dont ſon pere étoit Roi. Elle a de même profité de la révolte du Roi de *Balimbuam*, pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de Java. Ce Prince, frere de l'Empereur, honteux d'être ſoumis à des marchands, & conſeillé, dit-on, par les Anglois qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même conſtruit un fort, voulut ſecouer le joug. Il en a coûté deux ans & de grandes dépenſes à la Compagnie pour le ſoumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant que nous arrivaſſions à Batavia. Les Hollandois avoient eu le déſavantage dans une premiere bataille; mais dans une ſeconde le Prince Indien a été pris avec toute ſa famille & conduit dans la citadelle de Batavia, où il eſt mort peu de jours après. Son fils & le reſte de cette famille infortunée devoient être embarqués ſur les premiers vaiſſeaux, & conduits au cap de Bonne-Eſpérance, où ils finiront leurs jours ſur l'île *Roben*.

En combien de ſouverainetés eſt partagée l'île Java.

Le reſte de l'île Java eſt diviſé en pluſieurs Royaumes. L'Empereur de Java, dont la réſidence eſt dans la partie méridionale de l'île, a le premier rang, enſuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam*. *Tſeribon* eſt gouverné par trois Rois vaſſaux de la Compagnie, dont l'agrément eſt auſſi néceſſaire aux autres Souverains pour monter ſur leur trône précaire. Il y a chez tous ces Rois une garde Européenne qui répond de leur perſonne. La Compagnie a de plus quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à Bantam & deux à Tſeribon. Ces Souverains ſont obligés de donner à la Compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, des ſucres, du caffé, de l'étain, de l'arrak, & leur

leur fournit ſeule l'opium dont les Javans ſont une grande conſommation, & dont la vente produit des profits conſidérables.

Commerce de Batavia.

Batavia eſt l'entrepôt de toutes les productions des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entiere ; on charge chaque année ſur les vaiſſeaux ce qui eſt néceſſaire pour la conſommation de l'Europe & on brûle le reſte. C'eſt ce commerce ſeul qui aſſure la richeſſe, je dirai même l'exiſtence de la Compagnie des Indes Hollandoiſe ; il la met en état de ſupporter les frais immenſes auxquels elle eſt obligée, & les déprédations de ſes employés auſſi fortes que ſes dépenſes même. C'eſt auſſi ſur ce commerce excluſif & ſur celui de Ceylan qu'elle dirige ſes principaux ſoins. Je ne dirai rien ſur Ceylan que je ne connois pas ; la Compagnie vient d'y terminer une guerre ruineuſe, avec plus de ſuccès qu'elle n'a pû faire celle du golfe Perſique, où ſes comptoirs ont été détruits. Mais comme nous ſommes preſque les ſeuls vaiſſeaux du Roi qui aient pénétré dans les Moluques, on me permettra quelques détails ſur l'état actuel de cette importante partie du monde, que ſon éloignement & le ſilence des Hollandois dérobent à la connoiſſance des autres nations.

Détails ſur les Moluques.

On ne comprenoit autrefois ſous le nom de *Moluques* que les petites îles ſituées preſque ſous la ligne, entre 15′ de latitude Sud & 50′ de latitude Nord, le long de la côte occidentale de *Gilolo*, dont les principales ſont *Ternate*, *Tidor*, *Mothier* ou *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Peu-à-peu ce nom eſt devenu commun à toutes les îles qui produiſoient des épiceries. *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Bouro* & toutes les îles adjacentes ont été rangées ſous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns

ont voulu, mais ſans ſuccès, faire entrer *Bouton* & *Celebes*. Les Hollandois diviſent aujourd'hui ces pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, deſquels dépendent les autres comptoirs, & qui reſſortiſſent eux-mêmes de la haute Régence de Batavia. Ces quatre gouvernemens ſont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* & *Macaſſar*.

Gouvernement d'Amboine.

D'Amboine, dont un Edel-heer eſt Gouverneur, relevent ſix comptoirs; ſçavoir, ſur Amboine même, *Hila* & *Larique*, dont les Réſidens ont l'un le grade de Marchand, l'autre celui de Sous-marchand; dans l'Oueſt d'Amboine les îles *Manipa* & *Boero*, ſur la premiere deſquelles eſt un ſimple teneur de livres, & ſur la ſeconde notre bienfaiteur Hendrik Ouman, Sous-marchand; *Haroeko*, petite île à-peu-près dans l'Eſt-Sud-Eſt d'Amboine, où réſide un Sous-marchand; & enfin *Saparoea*, île auſſi dans le Sud-Eſt, & environ à quinze lieues d'Amboine. Il y réſide un Marchand, lequel a ſous ſa dépendance la petite île *Neeſlaw*, où il détache un Sergent & quinze hommes; il y a un petit fort conſtruit ſur une roche à Saparoea & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette île & celle de Neeſlaw fourniroient en clous la cargaiſon d'un navire. Toutes les forces du gouvernement d'Amboine conſiſtent dans le fond de cent cinquante hommes, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant & cinq Enſeignes. Il y a de plus deux Officiers d'artillerie & un Ingénieur.

Gouvernement de Banda.

Le gouvernement de *Banda* eſt plus conſidérable pour les fortifications, & la garniſon y eſt plus nombreuſe; le fond en eſt de trois cents hommes, commandés par un Capitaine en premier, un Capitaine en ſecond, deux Lieutenans, quatre Enſeignes, & un Officier d'artillerie.

Cette garniſon, ainſi que celle d'Amboine & des autres chefs-lieux, fournit tous les poſtes détachés. L'entrée à Banda eſt fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* ſur laquelle eſt un fort, en ſe méfiant d'un banc de roches qu'on laiſſe à bas-bord. La paſſe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient enſuite de ranger le banc pour aller chercher par 8 ou 10 braſſes ſous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou ſix vaiſſeaux.

Trois poſtes dépendent du gouvernement de Banda, *Ouriën*, où eſt un teneur de livres; *Wayer*, où réſide un Sous-marchand; & l'île *Pulo Ry en Rhun*, voiſine de Banda, couverte auſſi de muſcades. C'eſt un Grand-marchand qui y commande. Il y a ſur cette île un fort; il n'y peut mouiller que des ſloops, encore ſont-ils ſur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canoner à la voile, car tout attenant le banc il n'y a plus de fond. Au reſte, il n'y a point d'eau douce ſur l'île; la garniſon eſt obligée de la faire venir de Banda. Je crois que l'île *Arrow* eſt auſſi dans le diſtrict de ce gouvernement. Il y a deſſus un comptoir avec un Sergent & quinze hommes, & la Compagnie en retire des perles. Il n'en eſt pas ainſi de Timor & Solor, qui bien qu'elles en ſoient voiſines, reſſortiſſent directement de Batavia. Ces îles fourniſſent du bois de ſandal. Il eſt aſſez ſingulier que les Portugais aient conſervé un poſte à Timor, & plus ſingulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Gouvernement de Ternate.

Ternate a quatre comptoirs principaux dans ſa dépendance; ſçavoir *Gorontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabeſſie*. Les Réſidens des deux premiers ont le grade de

Sous-marchands; les ſeconds ne ſont que teneurs de livres. Il en dépend en outre pluſieurs petits poſtes commandés par des Sergens. Deux cents cinquante hommes ſont répartis dans le gouvernement de Ternate, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant, neuf Enſeignes, & un Officier d'artillerie.

Gouvernement de Macaſſar.

Le gouvernement de *Macaſſar*, ſur l'île Celebes, lequel eſt occupé par un Edel-heer, a dans ſon département quatre comptoirs; *Boelacomba en Bonthain* & *Bima*, où réſident deux Sous-marchands; *Saleyer* & *Maros*, dont les Réſidens ne ſont que teneurs de livres. Macaſſar ou *Jonpandam* eſt la plus forte place des Moluques; toutefois les naturels du pays y reſſerrent ſoigneuſement les Hollandois dans les limites de leur poſte. La garniſon y eſt compoſée de trois cents hommes, que commandent, un Capitaine en premier, un Capitaine en ſecond, deux Lieutenans & ſept enſeignes. Il y a auſſi un Officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le diſtrict de ce gouvernement, à moins qu'il ne ſoit vrai que Button en produit, ce que je n'ai pû vérifier. L'objet de ſon établiſſement a été de s'aſſurer d'un paſſage qui eſt une des clefs des Moluques, & d'ouvrir avec *Celebes & Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fourniſſent aux Hollandois de l'or, de la ſoie, du coton, des bois précieux, & même des diamans, en échange pour du fer, des draps, & d'autres marchandiſes de l'Europe ou de l'Inde.

Politique des Hollandois dans les Moluques.

Ce détail des différens poſtes occupés par les Hollandois dans les Moluques, eſt à peu de choſes près exact. La police qu'ils y ont établie, fait honneur aux lumieres de ceux qui étoient alors à la tête de la Compagnie. Lorſqu'ils en eurent chaſſé les Eſpagnols & les Portugais,

ſuccès qui avoient été le fruit des combinaiſons les plus éclairées, du courage & de la patience, ils ſentirent bien que ce n'étoit pas aſſez pour rendre le commerce des épiceries excluſif, d'avoir éloigné des Moluques tous les Européens. Le grand nombre de ces îles en rendoit la garde preſque impoſſible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Inſulaires avec la Chine, les Philippines, Macaſſar & tous les vaiſſeaux interlopes qui voudroient le tenter. La Compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres & qu'on ne parvînt à les faire réuſſir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il ſeroit poſſible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laiſſant ſubſiſter que ſur quelques-unes qui fuſſent petites & faciles à garder; alors tout ſe trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts prétieux. Il fallut ſoudoyer les Souverains, dont cette denrée faiſoit le revenu, pour les engager à conſentir à ce qu'on en anéantît ainſi la ſource. Tel eſt le ſubſide annuel de 20000 riſdales que la Compagnie Hollandoiſe paye au Roi de Ternate & à quelques autres Princes des Moluques. Lorſqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces Souverains à permettre que l'on brûlât ſes plants, elle les brûloit malgré eux, ſi elle étoit la plus forte, ou bien elle leur achetoit annuellement les feuilles des arbres encore vertes, ſçachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périroient; ce qu'ignorent ſans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la canelle ne ſe recolte que ſur Ceylan, les îles Banda ont été ſeules conſacrées à la culture de la muſcade; Amboine & Uleaſter qui y touche, à la culture du gérofle, ſans qu'il ſoit permis d'avoir du

gérofle à Banda, ni de la muſcade à Amboine. Ces dépôts en fourniſſent au-delà de la conſommation du monde entier. Les autres poſtes des Hollandois dans les Moluques ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épiceries & de fournir à la ſubſiſtance des ſeules îles où on les cultive. Au reſte tous les Ingénieurs & marins employés dans cette partie, ſont obligés, en ſortant d'emploi, de remettre leurs cartes & plans, & de prêter ſerment qu'ils n'en conſervent aucun. Il n'y a pas long-tems qu'un habitant de Batavia a été fouetté, marqué & rélégué ſur une île preſque déſerte, pour avoir montré à un Anglois un plan des Moluques.

La recolte des épiceries ſe commence en Décembre, & les vaiſſeaux deſtinés à s'en charger, arrivent dans le courant de Janvier à Amboine & Banda, d'où ils repartent pour Batavia en Avril & Mai. Il va auſſi tous les ans deux vaiſſeaux à Ternate, dont les voyages ſuivent de même la loi des mouſſons. De plus, il y a quelques ſénauts de douze ou quatorze canons deſtinés à croiſer dans ces parages.

Chaque année les Gouverneurs d'Amboine & de Banda aſſemblent vers la mi-Septembre tous les orencaies ou chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des feſtins & des fêtes qui durent pluſieurs jours, & enſuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur gouvernement & brûler les plants d'épiceries inutiles. Les Réſidens des comptoirs particuliers ſont obligés de ſe rendre auprès de leurs Gouverneurs généraux & de les accompagner dans cette tournée qui finit ordinairement à la fin d'Octo-

bre ou au commencement de Novembre & dont le retour eſt célébré par de nouvelles fêtes. Lorſque nous étions à Boëro, M. Ouman ſe diſpoſoit à partir pour Amboine avec les orencaies de ſon île.

Les Hollandois ont maintenant la guerre avec les habitans de Ceram, île riche en clous. Ces Inſulaires ne veulent point laiſſer détruire leurs plants, & ils ont chaſſé la Compagnie de tous les poſtes principaux qu'elle occupoit ſur leur terrein : elle n'a conſervé que le petit comptoir de *Savaï*, ſitué dans la partie ſeptentrionale de l'île, où elle tient un Sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous, indépendamment d'un patois national, parlent bien le Malais. Les Papous ſont auſſi continuellement en guerre avec la Compagnie & ſes vaſſaux. On leur a vu des bâtimens armés de pierriers & montés de deux cents hommes. Le Roi de *Salviati*, l'une de leurs plus grandes îles, vient d'être arrêté par ſurpriſe, comme il alloit rendre hommage au Roi de Ternate, duquel il eſt vaſſal, & les Hollandois le retiennent priſonnier.

Quoi de plus ſage que le plan que nous venons d'expoſer ? quelles meſures pouvoient être mieux concertées pour établir & pour ſoutenir un commerce excluſif ? Auſſi la Compagnie en jouit-elle depuis long-tems, & c'eſt à quoi elle doit cet état de ſplendeur qui la rend plus ſemblable à une puiſſante République, qu'à une ſociété de Marchands. Mais, ou je me trompe fort, ou le tems n'eſt pas loin, auquel ce commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. J'oſerai le dire, pour en détruire l'excluſion, il n'y a qu'à le vouloir. La meilleure ſauvegarde des Hollandois, eſt l'ignorance du reſte de l'Europe ſur

l'état véritable de ces îles, & le nuage myſtérieux qui enveloppe ce jardin des Heſperides. Mais il eſt des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, & des inconvéniens auxquels toute ſa ſageſſe ne ſçauroit remédier. Les Hollandois peuvent bien conſtruire à Amboine & Banda des fortifications reſpectables, ils peuvent les munir de garniſons nombreuſes; mais après quelques années, des tremblemens de terre, preſque périodiques, viennent renverſer de fond-en-comble tous ces ouvrages, & chaque année la malignité du climat emporte les deux tiers des ſoldats, matelots & ouvriers qu'on y envoye. Voilà des maux ſans remede. Les forts de Banda, bouleverſés ainſi il y a trois ans, ſont à peine reconſtruits aujourd'hui; ceux d'Amboine ne le ſont pas encore. D'ailleurs la Compagnie a pû parvenir à détruire, dans quelques îles, une partie des épiceries connues; mais il en eſt qu'elle ne connoît pas, & d'autres même qu'elle connoît & qui ſe défendent contre ſes efforts

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des Moluques, & ce n'eſt aſſurément pas ſans deſſein. Il y avoit pluſieurs années que de petits bâtimens qui partoient de *Bancoul*, étoient venus examiner les paſſages & prendre les connoiſſances relatives à cette navigation difficile. On a lû que les habitans de Bouton nous ont dit que trois navires Anglois avoient depuis peu paſſé dans ce détroit; nous avons auſſi parlé des ſecours qu'ils ont donnés à l'infortuné Souverain de Balimbuam, & il paroît certain que c'eſt d'eux auſſi que les Ceramois tirent de la poudre & des armes; ils leur avoient même conſtruit un fort que le Capitaine le Clerc nous a dit avoir détruit, & dans lequel il a trouvé deux canons. En 1764 M. Watſon, qui commandoit

commandoit le Kinsberg, frégate de vingt-ſix canons, vint à l'entrée de *Savaï*, s'y fit donner, à coups de fuſils, un pilote pour le conduire au mouillage, & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit auſſi je ne ſçais quelle tentative chez les Papous, mais elle ne lui réuſſit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens, & tous les Européens qui étoient dedans, entre autres un fils de Mylord Sandwic, Garde de la Marine, qui la commandoit, furent attachés à des poteaux, circoncis & maſſacrés enſuite dans les tourmens.

Il ſemble au reſte que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la compagnie Hollandoiſe. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poſte dans une des îles des Papous, nommée *Soloc* ou *Tafara*. M. Dalrimple qui le fonda en fut le premier Gouverneur; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner, & M. Dalrimple a paſſé à Batavia en 1768, ſur le *Patty*, Capitaine Dodwell, d'où il s'eſt rendu à Bancoul, où le Patty a coulé bas dans la rade. Ce poſte fourniſſoit des nids d'oiſeaux, de la nacre, des dents d'éléphant, des perles & des *tripans* ou *ſwalopps*, eſpece de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas. Ce que je trouve merveilleux, c'eſt qu'ils venoient vendre leurs cargaiſons à Batavia, je le ſçais du négociant qui les y achetoit. Le même homme m'a aſſuré que les Anglois avoient auſſi des épiceries par le moyen de ce poſte; peut-être les tiroient-ils des Ceramois. Pourquoi l'ont-ils abandonné? c'eſt ce que j'ignore. Il ſe peut qu'ayant déjà levé un grand nombre de plans d'épiceries, les ayant tranſplantés dans quelqu'une de leurs poſſeſſions aux Indes, & ſe croyant aſſurés de leur réuſſite, ils aient aban-

donné un poſte diſpendieux, trop capable d'alarmer une nation & d'en éclairer une autre.

Nous apprîmes à Batavia les premieres nouvelles des vaiſſeaux dont nous avions pluſieurs fois dans notre voyage retrouvé la trace. M. Wallas y étoit arrivé en Janvier 1768, & reparti preſque auſſitôt. M. Carteret, ſéparé involontairement de ſon chef, peu après être ſorti du détroit de Magellan, a fait un voyage plus long de beaucoup, & dont je crois les aventures plus compliquées. Il eſt venu à Macaſſar à la fin de Mars de la même année, ayant perdu preſque tout ſon équipage, & ſon vaiſſeau étant délabré. Les Hollandois n'ont pas voulu le ſouffrir à Jompandam, & l'ont renvoyé à Bontain, conſentant avec peine à ce qu'il y prît des Maures pour remplacer les hommes qu'il avoit perdus; après deux mois de ſéjour dans l'île Celebes, il s'eſt rendu le 3 Juin à Batavia, où il a carené, & d'où il n'eſt reparti que le 15 de Septembre, c'eſt-à-dire, douze jours ſeulement avant que nous y arrivaſſions. M. Carteret a peu parlé ici de ſon voyage; il en a dit aſſez cependant pour qu'on ait ſçu que dans un paſſage qu'il nomme *le détroit de Saint-Georges*, il a eu affaire avec des Indiens dont il montroit les fleches, qui ont bleſſé pluſieurs de ſes gens, entre autres ſon ſecond, lequel eſt reparti de Batavia ſans être guéri.

1768. *Octobre.* Maladies contractées à Batavia.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours que nous étions à Batavia, lorſque les maladies commencerent à s'y déclarer. De la ſanté, la meilleure en apparence, on paſſoit en trois jours au tombeau. Pluſieurs de nous furent attaqués de fievres violentes, & nos malades n'éprouvoient aucun ſoulagement à l'hôpital. J'accélerai, autant qu'il

m'étoit poſſible, l'expédition de nos beſoins ; mais notre Sabandar étant auſſi tombé malade, & ne pouvant plus agir, nous eſſuyâmes des difficultés & des lenteurs. Ce ne fut que le 16 Octobre que je pus être en état de ſortir, & j'appareillai pour aller me mouiller en-dehors de la rade ; l'Etoile ne devoit avoir ſon biſcuit que ce jour-là. Elle ne finit de l'embarquer qu'à la nuit, & dès que le vent le lui permit, elle vint mouiller auprès de nous. Preſque tous les Officiers de mon bord étoient ou déjà malades, ou reſſentoient les diſpoſitions à le devenir. Le nombre des diſſenteries n'avoit point diminué dans les équipages, & le ſéjour prolongé à Batavia eût certainement fait plus de ravages parmi nous que n'avoit fait le voyage entier. Notre Taitien, que l'enthouſiaſme de tout ce qu'il voyoit avoit ſans doute préſervé quelque tems de l'influence de ce climat pernicieux, tomba malade dans les derniers jours, & ſa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remedes toute la docilité à laquelle pourroit ſe dévouer un homme né à Paris ; auſſi quand il parle de Batavia, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.

CHAPITRE IX.

Départ de Batavia ; relâche à l'île de France ; retour en France.

LE 16 Octobre j'appareillai ſeul de la rade de Batavia pour mouiller par 7 braſſes & demie fond de vaze molle, environ une lieue en-dehors. J'étois ainſi à un demi-mille dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt de la baliſe qu'on laiſſe à ſtribord, quand on entre à Batavia. L'île *d'Edam* me reſtoit au Nord-Nord-Eſt-4^{d}-Eſt, trois lieues ; *Onruſt* au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, deux lieues un tiers ; *Rotterdam* au Nord-2^{d}-Oueſt, une lieue & demie. L'Etoile, qui ne put avoir ſon pain que fort tard, appareilla à trois heures du matin ; & gouvernant ſur les feux que je tins allumés toute la nuit, elle vint mouiller auprès de moi.

Détail ſur la route à faire pour ſortir de Batavia.

Comme la route pour ſortir de Batavia eſt intéreſſante, on me permettra le détail de celle que j'ai faite. Le 17 nous fûmes ſous voiles à cinq heures du matin, & nous gouvernâmes au Nord-quart-Nord-Eſt pour paſſer dans l'Eſt de *Rotterdam* environ à une demi-lieue ; puis au Nord-Oueſt-quart-Nord pour paſſer au Sud de *Horn* & de *Harlem* ; enſuite du Oueſt-quart-Nord-Oueſt au Oueſt-quart-Sud-Oueſt, pour ranger au Nord les îles d'*Amſterdam* & de *Middelbourg*, ſur la derniere deſquelles eſt un pavillon ; puis à Oueſt, laiſſant à ſtribord une baliſe placée dans le Sud *de la petite Cambuis*. A midi nous obſervâmes 5^{d} 55′ de latitude méridionale, & nous étions pour lors Nord & Sud de la pointe Sud-Eſt *de la grande Cambuis*, environ à un mille. J'ai de-là fait route pour paſſer entre deux baliſes placées, l'une au Sud de la pointe

Nord-Oueſt de la grande Cambuis, l'autre Eſt & Oueſt de *l'île des Antropophages*, autrement dite *Pulo Laki*. Pour lors on range la côte à la diſtance qu'on veut ou qu'on peut. A cinq heures & demie le courant nous affalant ſur la côte, je mouillai une ancre à jet par 11 braſſes fond de vaze, la pointe Nord-Oueſt de *la baie de Bantam* me reſtant à Oueſt-quart-Nord-Oueſt-2^{d}-Oueſt environ cinq lieues, & le milieu de *Pulo Baby* au Nord-Oueſt-5^{d}-Oueſt trois lieues.

Il y a, pour ſortir de Batavia, une autre route que celle que j'ai priſe. En partant de la rade, on range la côte de Java, laiſſant à bas-bord une tonne qui ſert de baliſe, environ à deux lieues & demie de la ville; puis on range *l'île Kepert* au Sud; on ſuit la côte & on paſſe entre deux baliſes ſituées, l'une au Sud de l'île Middelbourg, l'autre vis-à-vis de celle-là ſur un banc qui tient à la pointe de la grande terre; on retrouve enſuite la baliſe qui eſt au Sud de la petite Cambuis, & pour lors les deux routes ſe réuniſſent. La carte particuliere que je donne de la ſortie de Batavia, indique ces deux routes avec exactitude.

Sortie du détroit de la Sonde.

Le 18 à deux heures du matin, nous étions à la voile, mais il nous fallut mouiller le ſoir; ce ne fut que le 19 après midi que nous ſortîmes *du détroit de la Sonde* paſſant au Nord *de l'île du Prince*. Nous obſervâmes à midi 6^{d} 30′ de latitude auſtrale, & à quatre heures après midi, étant environ à quatre lieues de la pointe Nord-Oueſt de l'île du Prince, je pris mon point de départ ſur la carte de M. d'Aprés par 6^{d} 21′ de latitude auſtrale & 102^{d} de longitude orientale du méridien de Paris. Au reſte on peut mouiller par-tout le long de l'île de Java. Les Hollandois y entretiennent de petits poſtes de diſtance en diſtance,

& chacun d'eux a ordre d'envoyer un ſoldat à bord des vaiſſeaux qui paſſent avec un regiſtre ſur lequel on prie d'inſcrire le nom du vaiſſeau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut ſur ce regiſtre; mais je ſuis fort éloigné d'en blâmer l'uſage, puiſque par ce moyen on peut avoir des nouvelles de bâtimens dont ſouvent on eſt inquiet, & que d'ailleurs le ſoldat, chargé de préſenter ce regiſtre, apporte auſſi des poules, des tortues & d'autres rafraîchiſſemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de ſcorbut au-moins apparent à bord de mes vaiſſeaux; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de ſang. Je pris donc le parti de faire route pour l'île de France, ſans attendre l'Etoile, & je lui en fis le ſignal le 20.

Route juſqu'à l'île de France.

Cette route n'eut rien de remarquable que le beau & bon tems qui l'a rendue fort courte. Nous eûmes conſtamment le vent de Sud-Eſt très-frais. Nous en avions beſoin; car le nombre des malades augmentoit chaque jour, les convaleſcences étoient fort longues, & il ſe joignit aux flux de ſang des fievres chaudes; un de mes charpentiers en mourut la nuit du 30 au 31. Ma mâture me cauſoit auſſi beaucoup d'inquiétude. Il y avoit lieu d'appréhender que le grand mât ne rompît cinq ou ſix pieds au-deſſous du trelingage. Je le fis jumeller, & pour le ſoulager, je dégreyai le mât de perroquet & tins toujours deux ris dans le grand hunier. Ces précautions retardoient conſidérablement notre marche; malgré cela, le dix-huitieme jour de notre ſortie de Batavia, nous eûmes la vue de *l'île Rodrigue*, & le ſurlendemain celle de *l'île de France.*

1768. *Novembre.*

Vue de l'île Rodrigue.

Le 5 Novembre à quatre heures du ſoir, nous étions Nord & Sud de la pointe Nord-Eſt de l'île Rodrigue, d'où

j'ai conclu la différence ſuivante de notre eſtime depuis l'île du Prince juſqu'à Rodrigue. M. Pingré y a obſervé 60d 52′ de longitude à l'Eſt de Paris, & à quatre heures je me trouvois, ſuivant mon eſtime, par 61d 26′. En ſuppoſant donc que l'obſervation faite ſur l'île à l'habitation, y ait été faite à deux minutes dans l'Oueſt de la pointe dont j'étois Nord & Sud à quatre heures, ma différence ſur douze cents lieues de route étoit trente-quatre minutes ſur l'arriere du vaiſſeau. La différence des obſervations faites le 3 par M. Verron, a été pour le même moment de 1d 12′ ſur l'avant du vaiſſeau.

Atterrage à l'île de France.

Nous avions eu connoiſſance de l'île Ronde le 7 à midi; à cinq heures du ſoir nous étions Nord & Sud de ſon milieu. Nous tirâmes du canon à l'entrée de la nuit, eſpérant qu'on allumeroit le feu *de la pointe aux Canonniers;* mais ce feu, mentionné par M. d'Aprés dans ſon inſtruction, ne s'allume plus, de maniere qu'après avoir doublé *le coin de Mire* qu'on peut ranger d'auſſi près qu'on veut, je me trouvai fort embarraſſé pour éviter la bâture dangereuſe qui avance plus d'une demi-lieue au large de la pointe aux Canonniers. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port, tirant de tems en tems un coup de canon; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le Roi. Je me croyois hors de peine, & je lui avois remis la conduite du bâtiment, lorſqu'à trois heures & demie il nous échoua près de la *baie des Tombeaux*. Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre que nous fîmes rapidement pour tâcher *d'abattre* du côté du large, nous réuſſit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eût été pour nous, après tant de dangers néceſſaires heureuſement évités, de venir

Danger que court la frégate.

échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçoit de nous livrer. Nous en fûmes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fauſſe quille qui furent emportés.

Avis nautique.

Cet accident, dont il s'en eſt peu fallu que nous ne fuſſions la victime, me met dans le cas de faire la réflexion ſuivante. Lorſqu'on en veut à l'île de France, & que l'on verra que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne ſon parti de ne pas s'engager trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en-dehors & au vent de l'île Ronde, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cauſe des courans. Au reſte il y a mouillage entre les petites îles; nous y avons trouvé de 30 à 25 braſſes fond de ſable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême néceſſité.

Relâche à l'île de France.

Le 8 dans la matinée nous entrâmes dans le port où nous fûmes amarrés dans la journée. L'Etoile parut à ſix heures du ſoir & ne put entrer que le lendemain. Nous nous trouvâmes être en arriere d'un jour, & nous y reprîmes la date de tout le monde.

Détail de ce que nous y faiſons.

Dès le premier jour j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes beſoins en vivres & agrès, & nous travaillâmes ſur-le-champ à diſpoſer la frégate pour être carenée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me donner & tous ceux de l'Etoile, étant déterminé à partir auſſitôt que je ſerois prêt. Le 16 & le 18 on chauffa la frégate. Nous trouvâmes ſon doublage vermoulu, mais ſon franc-bord étoit auſſi ſain qu'en ſortant du chantier.

Nous fûmes obligés de changer ici une partie de notre mâture.

mâture. Notre grand mât avoit un enton au pied & devoit manquer par-là auſſitôt que par la tête, où la meche étoit caſſée. On me donna un grand mât d'une ſeule piece, deux mâts de hune, des ancres, des cables & du filain dont nous étions abſolument indigens. Je remis dans les magaſins du Roi mes vieux vivres, & j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, Intendant de l'île de France, le fer & les clous embarqués à bord de l'Etoile, ma cucurbite, ma ventouſe, beaucoup de médicamens, & quantité d'effets devenus inutiles pour nous, & dont cette colonie avoit beſoin. Je donnai auſſi à la légion vingt-trois ſoldats qui me demanderent à y être incorporés. Meſſieurs de Commerçon & Verron conſentirent pareillement à différer leur retour en France; le premier pour examiner l'hiſtoire naturelle de ces îles & celle de Madagaſcar; le ſecond pour être à portée d'aller obſerver dans l'Inde le paſſage de Venus; on me demanda de plus M. de Romainville Ingénieur, & quelques jeunes volontaires & pilotins pour la navigation d'Inde en Inde.

Il n'étoit pas malheureux, après un auſſi long voyage, d'être encore en état d'enrichir cette colonie d'hommes & d'effets néceſſaires. La joie que j'en reſſentis fut cruellement altérée par la perte que nous y fîmes du Chevalier du Bouchage, Enſeigne de vaiſſeau, ſujet d'un mérite diſtingué, qui joignoit aux connoiſſances qui font le grand Officier de mer, toutes les qualités du cœur & de l'eſprit qui rendent un homme précieux à ſes amis. Les ſoins affectueux & l'habileté de M. de la Porte, notre Chirurgien-major, n'ont pu le ſauver. Il mourut dans mes bras le 19 Novembre, d'une diſſenterie commencée à Batavia. Peu de jours après un jeune fils de M. le Moyne Commiſ-

Perte de deux Officiers.

ſaire-ordonnateur de la Marine, embarqué avec moi volontaire, & nommé depuis peu Garde de la Marine, mourut de la poitrine.

J'admirai à l'île de France les forges qui y ont été établies par Meſſieurs de Roſting & Hermans. Il en eſt peu d'auſſi belles en Europe, & le fer qu'elles fabriquent eſt de la premiere qualité. On ne conçoit pas ce qu'il a fallu de conſtance & d'habileté pour perfectionner cet établiſſement, & ce qu'il a coûté de frais. Il a maintenant neuf cents Negres, dont M. Hermans a tiré & fait exercer un bataillon de deux cents hommes, parmi leſquels s'eſt établi l'eſprit de corps. Ils ſont entre eux fort délicats ſur le choix de leurs camarades, & refuſent d'admettre tous ceux qui ont commis la moindre friponnerie. Voilà donc le point d'honneur avec l'eſclavage.

1768. *Décembre.* Pendant notre ſéjour ici nous avions conſtamment joui du plus beau tems. Le 5 Décembre le ciel commença à ſe couvrir de gros nuages, les montagnes s'embrumerent, tout annonça la ſaiſon des pluies & l'approche de l'ouragan qui ſe fait ſentir dans ces îles preſque toutes les années. Le 10 j'étois prêt à mettre à la voile; la pluie & le vent debout ne me le permirent pas. Je ne pus appareiller que le 12 au matin, laiſſant l'Etoile au moment d'être carenée. Ce bâtiment ne pouvoit être en état de ſortir avant la fin du mois, & notre jonction étoit dorénavant inutile. Cette flûte, ſortie de l'île de France à la fin du mois de Décembre, eſt arrivée en France un mois après moi. A midi je pris mon point de départ par la latitude auſtrale obſervée de $20^{d}\ 22'$, & par $54^{d}\ 40'$ de longitude à l'Eſt de Paris.

Départ de l'île de France.

Route juſ- Le tems fut d'abord très-couvert, avec des grains &

de la pluie. Nous ne pûmes avoir connoiſſance de l'île de Bourbon. A meſure que nous nous éloignâmes le tems devint plus beau. Le vent étoit favorable & frais, mais bientôt notre nouveau grand mât nous cauſa les mêmes inquiétudes que le premier. Il faiſoit à la tête un arc ſi conſidérable, que je n'oſai me ſervir de grand perroquet ni porter le hunier tout haut.

qu'au cap de Bonne-Eſpérance.

Depuis le 22 Décembre juſqu'au 8 Janvier nous eûmes conſtamment vent debout, mauvais tems ou calme. Ces vents d'Oueſt étoient, me diſoit-on, ſans exemple ici dans cette ſaiſon. Ils ne nous en moleſterent pas moins quinze jours de ſuite que nous paſſâmes à la cape ou à louvoyer avec une très-groſſe mer. Nous eûmes la connoiſſance de la côte d'Afrique avant que d'avoir eu la ſonde. Lors de la vue de cette terre que nous prîmes pour *le cap des Baſſes*, nous n'avions pas de fond. Le 30 nous trouvâmes 78 braſſes, & depuis ce jour nous nous entretînmes *ſur le banc des Eguilles*, avec la vue preſque continuelle de la côte. Bientôt nous rencontrâmes pluſieurs navires Hollandois de la flotte de Batavia. L'avant-coureur en étoit parti le 20 Octobre & la flotte le 6 Novembre: les Hollandois étoient encore plus ſurpris que nous de ces vents d'Oueſt qui ſouffloient ainſi contre ſaiſon.

Mauvais tems que nous eſſuyons.

1769. *Janvier.*

Enfin le 8 Janvier au matin nous eûmes connoiſſance du *cap False*, & bientôt après la vue des *terres du cap de Bonne-Eſpérance*. J'obſerverai qu'à cinq lieues dans l'Eſt-Sud-Eſt du cap False, il y a une roche ſous l'eau fort dangereuſe; qu'à l'Eſt du cap de Bonne-Eſpérance eſt un recif qui s'avance plus d'un tiers de lieue au large, & au pied du cap même un rocher qui met au large à la même diſtance. J'avois atteint un vaiſſeau Hollandois apperçu le

Avis nautiques.

matin, & j'avois diminué de voiles pour ne le pas dépaſſer, afin de le ſuivre en cas qu'il voulût entrer de nuit. A ſept heures du ſoir il amena perroquets, bonnettes, & même ſes huniers ; pour-lors je pris le bord du large, & je louvoyai toute la nuit avec un grand frais de vent de Sud, variable du Sud-Sud-Eſt au Sud-Sud-Oueſt.

Au point du jour les courans nous avoient entraînés de près de neuf lieues dans le Oueſt-Nord-Oueſt ; le vaiſſeau Hollandois étoit à plus de quatre lieues ſous le vent à nous. Il fallut forcer de voiles pour regagner ce que nous avions perdu ; auſſi ceux qui doivent paſſer la nuit ſur les bords dans l'intention d'entrer au jour dans la baie du cap, feront-ils bien de mettre en-travers dès la pointe orientale du cap de Bonne-Eſpérance, en ſe tenant environ à trois lieues de terre ; dans cette poſition les courans les auront mis en bonne poſture d'entrer de grand matin. A neuf heures du matin, nous mouillâmes dans la baie du Cap, à la tête de la rade, & nous affourchâmes Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt. Il y avoit ici quatorze grands navires de toutes nations, & il en arriva pluſieurs autres pendant le ſéjour que nous y fîmes. M. Cartetet en étoit ſorti le jour des Rois. Nous ſaluâmes de quinze coups de canon la ville, qui nous en rendit un pareil nombre.

Relâche au cap de Bonne-Eſpérance.

Nous eûmes tout lieu de nous louer du Gouverneur & des habitans du cap de Bonne-Eſpérance ; ils s'empreſſerent de nous procurer l'utile & l'agréable. Je ne m'arrêterai point à décrire cette place que tout le monde connoît. Le Cap releve immédiatement de l'Europe & n'eſt point dans la dépendance de Batavia, ni pour l'adminiſtration militaire & civile, ni pour la nomination des emplois. Il ſuffit même d'en avoir exercé un au Cap, pour n'en pou-

voir poſſéder aucun à Batavia. Cependant le Conſeil du Cap correſpond avec celui de Batavia pour les affaires de commerce. Il eſt compoſé de huit perſonnes, du nombre deſquelles eſt le Gouverneur qui en eſt le Préſident. Le Gouverneur n'entre point dans le Conſeil de Juſtice auquel préſide le Commandant en ſecond; ſeulement il ſigne les arrêts de mort.

Il y a un poſte militaire à *False-baye* & un à *la baie de Saldagna*. Cette derniere qui forme un port ſuperbe, à l'abri de tous les vents, n'a pu devenir le chef-lieu, parce qu'il n'y a pas d'eau. On travaille maintenant à augmenter l'établiſſement de False-baye; c'eſt où les vaiſſeaux mouillent pendant l'hiver, quand la baie du Cap eſt interdite. On y trouve les mêmes ſecours & à tout auſſi bon compte qu'au Cap. Il y a par terre huit lieues de mauvais chemin d'un de ces lieux à l'autre.

Détail ſur le vignoble de Conſtance.

A-peu-près à moitié chemin des deux eſt le canton de Conſtance, qui produit le fameux vin de ce nom. Ce vignoble, où l'on cultive des plants de muſcat d'Eſpagne, eſt fort petit, mais il eſt faux qu'il appartienne à la Compagnie, & qu'il ſoit, comme on le croit ici, entouré de murs & gardé. On le diſtingue en haut Conſtance & petit Conſtance, ſéparés par une haie, & appartenans à deux propriétaires différens. Le vin qui s'y recueille eſt à-peu-près égal en qualité, quoique chacun des deux Conſtances ait ſes partiſans. Il ſe fait année commune cent vingt à cent trente barriques de ce vin, dont la Compagnie prend un tiers à un prix tarifé, le reſte ſe vend aux acheteurs qui ſe préſentent. Le prix actuel eſt de trente piaſtres l'alvrame ou le baril de ſoixante & dix bouteilles de vin blanc, trente-cinq piaſtres l'alvrame de rouge. Mes

camarades & moi nous allâmes dîner chez M. de Vanderſpie, propriétaire du haut Conſtance. Il nous fit la meilleure chere du monde, & nous y bûmes beaucoup de ſon vin, ſoit en dînant, ſoit en goûtant des différentes pieces pour faire notre emplette.

Le terroir de Conſtance, terminé en pente douce, eſt d'un ſable graveleux. La vigne s'y cultive ſans échalas; le ſep eſt taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grape égrenée. Les futs pleins ſe conſervent dans un cellier à rez-de-chauſſée, dans lequel l'air a une libre circulation. Nous viſitâmes en revenant de Conſtance deux maiſons de plaiſance qui appartiennent au Gouverneur. La plus grande nommée *Newland* a un jardin beaucoup plus beau que celui de la Compagnie au Cap. Nous avons trouvé ce dernier fort inférieur à ſa réputation. De longues allées de charmilles très-hautes lui donnent l'air d'un jardin de Moines; il eſt planté de chênes qui y viennent très-mal.

Etat des Hollandois au cap.

Les plantations des Hollandois ſe ſont fort étendues ſur toute la côte, & l'abondance y eſt par-tout le fruit de la culture, parce que le cultivateur, ſoumis aux ſeules loix, y eſt libre & sûr de ſa propriété. Il y a des habitans juſqu'à près de cent cinquante lieues de la capitale; ils n'ont d'ennemis à craindre que les bêtes féroces; car les Hottentots ne les moleſtent point. Une des plus belles parties de la colonie du Cap, eſt celle à laquelle on a donné le nom de *petite Rochelle*. C'eſt une peuplade de François chaſſés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Elle ſurpaſſe toutes les autres par la fécondité du terrein & l'induſtrie des colons. Ils ont conſervé à cette mere adoptive le nom de leur ancienne patrie, qu'ils aiment toujours, toute rigoureuſe qu'elle leur a été.

Le Gouvernement envoye de tems-en-tems des caravanes viſiter l'intérieur du pays. Il s'en eſt fait une de huit mois en 1763. Le détachement perça dans le Nord & fit, m'a-t-on aſſuré, des découvertes importantes; ce voyage n'eut pas cependant le ſuccès qu'on devoit s'en promettre; le mécontentement & la diſcorde ſe mirent dans le détachement & forcerent le chef à revenir ſur ſes pas, laiſſant ſes découvertes imparfaites. Les Hollandois avoient eu connoiſſance d'une nation jaune, dont les cheveux ſont longs, & qui leur a paru très-farouche.

C'eſt dans ce voyage que l'on a trouvé le quadrupede de dix-ſept pieds de hauteur, dont j'ai remis le deſſein à M. de Buffon; c'étoit une femelle qui allaitoit un faon dont la hauteur n'étoit encore que de ſept pieds. On tua la mere, le faon fut pris vivant, mais il mourut après quelques jours de marche. M. de Buffon m'a aſſuré que cet animal eſt celui que les *Naturaliſtes* nomment *la giroffe*. On n'en avoit pas revû depuis celui qui fut apporté à Rome du tems de Céſar, & montré à l'amphithéâtre. On a auſſi trouvé il y a trois ans, & apporté au Cap, où il n'a vécu que deux mois, un quadrupede d'une grande beauté, lequel tient du taureau, du cheval & du cerf, & dont le genre eſt abſolument nouveau. J'ai pareillement remis à M. de Buffon le deſſein exact de cet animal dont je crois que la force & la vîteſſe égalent la beauté. Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'Afrique a été nommée la mere des monſtres.

Munis de bons vivres, de vins & de rafraîchiſſemens de toute eſpece, nous appareillâmes de la rade du Cap le 17 après midi. Nous paſſâmes entre l'île *Roben* & la côte; à ſix heures du ſoir le milieu de cette île nous reſtoit au

Départ du cap.

Sud-Sud-Eſt-4^{d}-Sud environ à quatre lieues de diſtance; c'eſt d'où je pris mon point de départ par 33^{d} 40′ de latitude Sud, & 15^{d} 48′ de longitude orientale de Paris. Je deſirois de rejoindre M. Carteret ſur lequel j'avois certainement un grand avantage de marche, mais qui avoit encore onze jours d'avance ſur moi.

Je dirigeai ma route pour prendre connoiſſance de *l'île Sainte-Helene*, afin de m'aſſurer la relâche à *l'Aſcenſion*, relâche qui devoit faire le ſalut de mon équipage. Effectivement nous en eûmes la vue le 29 à deux heures après midi, & le relevement que nous en fîmes ne nous donna de différence avec l'eſtime de notre route que huit à dix lieues. La nuit du 3 au 4 Février étant par la latitude de l'Aſcenſion & m'en faiſant environ à dix-huit lieues de diſtance, je fis courir ſous les deux huniers. Au point du jour nous vîmes l'île à-peu-près à neuf lieues de diſtance, & à onze heures nous mouillâmes dans l'ance du Nord-Oueſt *ou de la montagne de la Croix* par 12 braſſes fond de ſable & corail. Suivant les obſervations de M. l'abbé de la Caille, nous étions à ce mouillage par 7^{d} 54′ de latitude Sud, & 16^{d} 19′ de longitude occidentale de Paris.

Vue de Sainte-Helene.

1769. *Février.*

A peine eûmes-nous jetté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer & partir trois détachemens pour la pêche de la tortue; le premier dans *l'ance du Nord-Eſt*; le ſecond dans *l'ance du Nord-Oueſt*, vis-à-vis de laquelle nous étions; le troiſieme dans *l'ance aux Anglois*, laquelle eſt dans le Sud-Oueſt de l'île. Tout nous promettoit une pêche favorable; il n'y avoit point d'autre navire que le nôtre, la ſaiſon étoit avantageuſe & nous entrions en nouvelle lune. Auſſitôt après le départ des détachemens, je fis toutes mes diſpoſitions pour jumeller au-deſſous du capelage,

Relâche à l'Aſcenſion.

lage, mes deux mâts majeurs : ſçavoir le grand mât avec un petit mât de hune, le gros bout en-haut ; & le mât de miſaine, lequel étoit fendu horizontalement entre les jottereaux, avec une jumelle de chêne.

On m'apporta dans l'après-midi la bouteille qui renferme le papier ſur lequel s'inſcrivent ordinairement les vaiſſeaux de toutes nations qui relâchent à l'Aſcenſion. Cette bouteille ſe dépoſe dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle eſt également à l'abri des vagues & de la pluie. J'y trouvai écrit le *Swallow*, ce vaiſſeau Anglois commandé par M. Carteret, que je deſirois de rejoindre. Il étoit arrivé ici le 31 Janvier & reparti le premier Février ; c'étoient déjà ſix jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne-Eſpérance. J'inſcrivis la Boudeuſe & je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 ſe paſſa à jumeller nos mâts ſous le capelage, opération délicate dans une rade où la mer eſt clapoteuſe, à tenir nos agrêts & à embarquer les tortues. La pêche fut abondante ; on en avoit retourné dans la nuit ſoixante & dix, mais nous ne pûmes en prendre à bord que cinquante-ſix, on remit les autres en liberté. Nous obſervâmes au mouillage 9^{d} 45′ de variation Nord-Oueſt. Le 6 à trois heures du matin, les tortues & bateaux étant embarqués, nous commençâmes à lever nos ancres ; à cinq heures nous étions ſous voiles enchantés de notre pêche & de l'eſpoir que notre premier mouillage ſeroit dorénavant dans notre patrie. Combien nous en avions fait depuis le départ de Breſt !

Départ de l'Aſcenſion.

En partant de l'Aſcenſion, je tins le vent pour ranger les îles *du cap Verd* d'auſſi près qu'il me ſeroit poſſible. Le 11 au matin, nous paſſâmes la ligne pour la ſixieme fois

Paſſage de la ligne.

dans ce voyage par 20d de longitude eſtimée. Quelques jours après, comme malgré la jumelle dont nous l'avions fortifié, le mât de miſaine faiſoit une très-mauvaiſe figure, il fallut le ſoutenir par des pataras, degréer le petit perroquet, & tenir preſque toujours le petit hunier aux basris & même ſerré.

Rencontre du Swallow.

Le 25 au ſoir, on apperçut un navire au vent & de l'avant à nous, nous le conſervâmes pendant la nuit, & le lendemain nous le joignîmes; c'étoit le Swallow. J'offris à M. Carteret tous les ſervices qu'on peut ſe rendre à la mer. Il n'avoit beſoin de rien; mais ſur ce qu'il me dit qu'on lui avoit remis au Cap des lettres pour France, j'envoyai les chercher à ſon bord. Il me fit préſent d'une fleche qu'il avoit eue dans une des îles rencontrées dans ſon voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous ſoupçonner d'avoir fait. Son navire étoit fort petit, marchoit très-mal, & quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laiſſâmes comme à l'ancre. Combien il a dû ſouffrir dans une auſſi mauvaiſe embarcation! Il y avoit huit lieues de différence entre ſa longitude eſtimée & la nôtre; il ſe faiſoit plus à l'Oueſt de cette quantité.

Erreur dans l'eſtime de notre route. 1769. *Mars.*

Nous comptions paſſer dans l'Eſt *des îles Açores*, lorſque le 4 Mars dans la matinée, nous eûmes connoiſſance *de l'île Tercere*, que nous doublâmes dans la journée en la rangeant de fort près. La vue de cette île, en la ſuppoſant bien placée ſur le grand plan de M. Bellin, nous donneroit environ ſoixante & ſept lieues d'erreur du côté du Oueſt, dans l'eſtime de notre route; erreur conſidérable dans un trajet auſſi court que celui de l'Aſcenſion aux Açores. Il eſt vrai que la poſition de ces îles en longitude eſt encore incertaine. Cependant je crois que dans

les parages des îles du cap Verd il regne des courans très-violens. Au reſte, il étoit eſſentiel de déterminer la longitude des Açores par de bonnes obſervations aſtronomiques, & de bien conſtater la diſtance des unes aux autres, & leurs giſſemens entre elles. Rien de tout cela n'eſt juſte ſur les cartes d'aucune nation. Elles ne different que par le plus ou le moins d'erreur. Cet objet important vient d'être rempli par M. de Fleurieu, Enſeigne des vaiſſeaux du Roi.

Je corrigeai ma longitude en quittant Tercere ſur celle qu'aſſigne à cette île la carte à grand point de M. Bellin. Nous eûmes fond le 13 après midi, & le 14 au matin la vue d'Oueſſant. Comme les vents étoient courts & la marée contraire pour doubler cette île, nous fûmes forcés de prendre la bordée du large, les vents étoient à Oueſt grand frais, & la mer fort groſſe. Environ à dix heures du matin, dans un grain violent, la vergue de miſaine ſe rompit entre les deux poulies de driſſe & la grand-voile fut au même inſtant deralinguée depuis un point juſqu'à l'autre. Nous mîmes auſſitôt à la cape ſous la grand voile d'étai le petit focq & le focq de derriere, & nous travaillâmes à nous raccommoder. Nous envergâmes une grande voile neuve, nous refîmes une vergue de miſaine avec la vergue d'artimon, une vergue de grand hunier, & un bout dehors de bonnettes, & à quatre heures du ſoir nous nous retrouvâmes en état de faire de la voile. Nous avions perdu la vue d'Oueſſant, & pendant la cape, le vent & la mer nous avoient fait dériver dans ſa manche.

Vue d'Oueſſant.

Coup de vent qui nous dégraye.

Déterminé à entrer à Breſt, j'avois pris le parti de louvoyer avec des vents variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, lorſque le 15 au matin, on vint m'avertir que le

Arrivée à Saint-Malo.

mât de miſaine menaçoit de ſe rompre au-deſſous du capelage. La ſecouſſe qu'il avoit reçue dans la rupture de ſa vergue avoit augmenté ſon mal ; & quoique nous en euſſions ſoulagé la tête en abaiſſant ſa vergue, faiſant le ris dans la miſaine, & tenant le petit hunier ſur le ton avec tous ſes ris faits, cependant nous reconnûmes après un examen attentif, que ce mât ne réſiſteroit pas long-tems au tangage que la groſſe mer nous faiſoit éprouver *au plus près ;* d'ailleurs toutes nos manœuvres & poulies étoient pourries, & nous n'avions plus de rechange ; quel moyen, dans un état pareil, de combattre entre deux côtes contre le gros tems de l'équinoxe ? Je pris donc le parti de faire vent arriere & de conduire la frégate à Saint-Malo. C'étoit alors le port le plus prochain qui pût nous ſervir d'aſyle. J'y entrai le 16 après midi, n'ayant perdu que ſept hommes pendant deux ans & quatre mois écoulés depuis notre ſortie de Nantes.

Puppibus & læti Nautæ impoſuere coronas.
Virgil. Æneid. liv. IV.

Fin du Voyage autour du Monde.

VOCABULAIRE
DE
L'ILE TAITI.

A

A Bobo, demain.
Aibou, venez.
Ainé, fille.
Aiouta, il y en a.
Aipa, le terme de négation, il n'y en a pas.
Aneania, importun, ennuyeux.
Aouaou, fi, terme de mépris, de déplaiſance.
Aouereré, noir.
Aouero, œuf.
Aouri, fer, or, argent, tout métal ou inſtrument de métal.
Aoutti, poiſſon volant.
Aouira, éclair.
Apalari, briſer, détruire.
Ari, coco.
Arioi, célibataire & homme ſans enfans.
Ateatea, blanc.

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres conſonnes ſuivantes *B*, *C*, *D*.

E

Ea, racine.

Eaï, le feu.
Eaia, perruche.
Eaibou, vaſe.
Eaiabou-maa, vaſe qui ſert à mettre le manger.
Eame, boiſſon faite avec le coco.
Eani, toutes façons de ſe battre.
Eao, les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.
Eatoua, la Divinité. Le même mot exprime auſſi ſes Miniſtres, ainſi que les Génies ſubalternes bienfaiſans ou malfaiſans.
Eeva, deuil.
Eie, voile de pirogue.
Eiva-eoura, danſe ou fête des Taitiens.
Eivi, petit.
Eite, entendre.
Elao, mouche.
Emaa, fronde.
Emao, requin, veut dire auſſi mordre.
Emeitai, donner.
Emoe, dormir.
Enapo, hier.
Enene, décharger.
Enia, dedans, ſur.
Enninnito, s'étendre en bâillant.
Enoanoa, ſentir bon.
Enomoi, terme pour appeller, venez ici.
Enoo-te-papa, aſſeyez-vous.
Enoua, la terre & ſes différentes parties.
Enoua Taiti, le pays de Taiti.
Enoua Paris, le pays de Paris.

Eo, ſuer.
Eoe-tea, fleche.
Eoe-pai, pagaye ou rame.
Emoure-papa, l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
Eone, ſable, pouſſiere.
Eonou, tortue.
Eote, baiſer.
Eouai, pluie.
Eouao, voler, dérober.
Eououa, boutons ſur le viſage.
Eoui, roter.
Eounoa, bru, belle-fille.
Eouramaï, lumiere.
Eouri, danſeur.
Eouriaye, danſeuſe.
Epao, vapeur lumineuſe qui file dans le ciel, que le peuple nomme *étoile qui file*. A Taiti on les regarde comme des génies malfaiſans.
Epata, coup de langue pour appeller la femme.
Epepe, papillon,
Epija, oignon.
Epoumaa, ſifflet. Il ſert à appeller aux repas.
Epouponi, ſouffler le feu.
Epoure, prier.
Epouta, bleſſure; ce mot exprime auſſi la cicatrice.
Era, ſoleil.
Era-ouao, ſoleil levant.
Era-ouopo, ſoleil couchant.

Era-ouavatea, ſoleil à midi.
Eraï, le ciel.
Erepo, ſale, malpropre.
Ero, fourmi.
Eri, Roi.
Erie, royal.
Eroï, laver, nettoyer.
Eroleva, ardoiſe.
Eroua, trou.
Erouai, vomir.
Eroupe, pigeon bleu d'une eſpece fort groſſe, ſemblable à ceux qui ſont chez M. le Maréchal de Soubiſe.
Etaï, la mer.
Etao, lancer.
Etaye, pleurer.
Eteina, frere ou ſœur aînée.
Etouana, frere ou ſœur cadette.
Etere, aller.
Etere maine, revenir.
Etio, huître.
Etipi, couper, coupé.
Etoi, hache.
Etoumou, tourterelle.
Etouna, anguille.
Etoouo, raper.
Evaï, l'eau.
Evaie, humide.
Evaine, femme.
Evana, arc.
Evare, maiſon.

Evaroua-t-eatoua,

Evaroua-t-eatoua, Souhait qui ſe fait aux perſonnes qui éternuent, & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.

Evero, lance.

Evetou, étoile.

Evetou-eave, comete.

Evi, fruit acide, ſemblable à une poire, particulier à Taiti.

Evuvo, flûte.

Les mots ſuivans ſe prononcent *e* long, comme l'*η* des Grecs.

ηti, figures de bois qui repréſentent des génies ſubalternes, & ſe nomment *ηti-tane* ou *ηti-aine*, ſuivant que ces génies ſont du ſexe maſculin ou du féminin. Ces figures ſervent à des cérémonies religieuſes, & les Taitiens en ont pluſieurs dans leurs maiſons.

ηieie, corbeille.

ηou, pet. Ils l'ont en horreur & brûlent tout ce qui eſt dans les maiſons où l'on a peté.

ηouou, moule.

ηreou-tataou, couleur à piquer; c'eſt celle qui ſert à ces caracteres ineffaçables qu'ils s'impriment ſur les différentes parties du corps.

ηriri & auſſi *ouariri*, ſe fâcher, ſe mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les conſonnes ſuivantes *F*, *G*.

H

Horreo, fonde faite avec les coquilles les plus peſantes, ſe prononce comme s'il y avoit un *h* devant l'*o*.

I

Ióre, rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois aucun mot qui commence par la conſonne *L*.

M

Maa, manger.
Maea, enfans jemeaux.
Maeo, ſe gratter, démanger.
Maï, de plus, ſe dit auſſi *maine*; c'eſt un adverbe de répétition: *etere*, aller, *etere-maï* ou *etere-maine*, aller une ſeconde fois, revenir.
Maglli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.
Malou, conſidérable, grand.
Mama, léger.
Mamaï, malade.
Manoa, bonjour, ſerviteur, expreſſion de politeſſe ou d'amitié.
Manou, oiſeau, léger.

Mao, émérillon pour la pêche.
Mataï, vent.
Mataï-malac, vent d'Eſt ou de Sud-Eſt.
Mataï-aoueraï, vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt.
Matao, hameçon.
Matapo, borgne, louche.
Matari, les pléiades.
Matïe, l'herbe, *gramen*.
Mato, montagne.
Mate, tuer.
Mea, choſe.
Meia, bananier, bananes.
Metoua, parens; *Metoua-tane* ou *eoure*, pere; *metoua-aine* ou *erao*, mere.
Mimi, uriner.
Móa, coq, poule.
Moea, natte.
Mona, beau, bon.
Moreou, calme, tems ſans vent.
Motoua, petit-fils.

N

Nate, donner.
Nie, voile de bateau.
Niouniou, jonquille.

O

Oaï, murailles & pierres.
Oaite, ouvrir.
Oorah, la piece d'étoffe dont on s'enveloppe.

Ooróa, généreux, qui donne.
Opoupoui, boire.
Oualilo, voler, dérober.
Ouaoura, aigrette de plumes.
Ouaora, guérir ou guéri.
Ouanao, accoucher.
Ouare, cracher.
Ouatere, timonier.
Ouera, chaud.
Oueneo, cela ne ſent pas bon, infecte.
Ouetopa, perdre, perdu.
Ouhi, hé.
Ouope, mûr, en maturité.
Oupani, fenêtre.
Oura, rouge.
Ouri, chien & quadrupedes.

P

Pai, pirogue.
Paia, aſſez.
Papa, bois, ſiege & tout meuble de bois.
Papanit, fermer, boucher.
Paoro, coquille, nacre.
Parouai, habit, étoffe.
Patara, grand-pere.
Patiri, tonnere.
Picha, coffre.
Pirara, poiſſon.
Piropiro, puanteur d'un pet ou des excrémens.
Pirioi, boiteux.

Piripiri, négatif, avare qui ne donne point.
Po, jour.
Póe, perle, pendant d'oreilles.
Poi, pour, à.
Poiri, obſcur.
Poria, gras, embonpoint, bien portant.
Porotata, loge à chiens.
Pouaa, cochon, ſanglier.
Pouerata, fleurs.
Poupoui, à la voile.
Pouta, bleſſure.
Poto, petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre *Q*.

R

Rai, grand, gros, conſidérable.
Ratira, vieux, âgé.
Roa, gros, fort gras.
Rœa, fil.

Aucun mot venu à ma connoiſſance ne commence par la lettre *S*.

T

Taitai, ſalé.
Taio, ami.
Tamai, ennemi, en guerre.
Tane, homme, mari.
Taotiti, nom de la grande Prêtreſſe obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande conſidération.
Tara-tane, femme mariée.

Taporai, battre, maltraiter.
Taoua-mai, Médecin.
Taoumi, hauſſecol pour les cérémonies.
Taoumta, couverture de tête.
Taoura, corde.
Tata, homme.
Tatoue, l'acte de la génération.
Tearea, jaune.
Teouteou, valet, eſclave.
Tero, noir.
Tetouarn, femme barrée.
Tiarai, fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guiſe de pendans.
Titi, cheville.
Tinatore, ſerpent.
Tωa, fort, puiſſant, malfaiſant.
Tomaiti, enfant.
Toni, terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute *Peio* allongé, ou *Pijo* prononcé doucement comme le grand *j* des Eſpagnols. Si la fille ſe donne un coup ſur la partie extérieure du genou, c'eſt un refus; mais ſi elle dit *enomoi*, c'eſt l'expreſſion de ſon conſentement.
Toto, ſang.
Touapouou, boſſu.
Touaine, frere & ſœur, en ajoutant le mot qui diſtingue le ſexe.
Toubabaou, pleurer.
Touie, maigre.

Toumaay, action de faire des armes. C'eſt avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils ſe placent comme nous pour faire des armes.

Toura, dehors.

Toutai, faire ſes néceſſités.

Toutn, excrémens.

Toupanoa, ouvrir fenêtre ou porte.

Touroutoto, vieillard décrépit.

Toutoi-papa, lumiere des grands; *niao-papa*, lumiere du peuple.

V

Vareva, pavillon qu'on porte devant les Rois & les principaux.

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms de différentes parties du corps.

Aoupo, le deſſus de la tête.

Boho, crâne.

Eouttou, le viſage.

Mata, les yeux.

Taria, les oreilles.

Etaa, mâchoire.

Eiou, le nez.

Lamolou, les levres.

Ourou, les cheveux.

Allelo, la langue.

Eniou, les dents.
Eniaou, curedents. Ils les font de bois.
Oumi, la barbe.
Papaourou, les joues.
Arapoa, gorge, goſier.
Taah, menton.
Eou, mamelles, tetons.
Aoao, le cœur.
Erima, la main.
Apourima, le dedans de la main.
Eaiou, les ongles.
Etoua, dos.
Etapono, épaules.
Obou, inteſtins.
Tinai, ventre.
Pito, nombril.
Toutaba, glandes des aînes.
Etoe, feſſes.
Aoua, cuiſſes.
Eanai, jambes.
Etapoué, pied.
Eoua, teſticules.
Eoure, ſexe de l'homme.
Erao, ſexe de la femme.
Eomo, clitoris.

Nombres.

Atai, un.
Aroua, deux.
Atorou, trois.
Aheha, quatre.

Erima,

Erima, cinq.
Aouno, ſix.
Ahitou, ſept.
Awarou, huit.
Ahiva, neuf.
Aourou, dix.

Ils n'ont point de mots pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, *&c.* juſqu'à vingt qu'ils diſent *ataitao.*

Ataitao-mala atai, vingt plus un ou vingt & un, &c.
Ataitao-mala aourou, trente, c'eſt-à-dire, vingt plus dix.
Aroua-tao, quarante ; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c.
Arouo-tao mala aourou, quarante plus dix ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter Aotourou au-delà de ce dernier nombre.

Noms de plantes.

Amiami, cotiledon.
Amoa, fougere.
Aoute, roſe.
Eaaeo, canne à ſucre.
Eaere, le ſaule pleureur, autrement dit le ſaule du grand Seigneur.
Eaia, poires.
Eape, araum de Virginie.
Eatou, lys de S. Jacques.
Eoe, bambou.
Eóai, indigo.
Eora, ſaffran des Indes.
Eotonoutou, figues.

Eoui,	igname.
Epoua,	rhubarbe.
Eraca,	marons, chataignes.
Erea,	gingembre.
Etaro,	araum violet.
Eti,	ſang-dragon.
Etiare,	grenadille ou fleur de la paſſion.
Etoutou,	rivina.
Mairerao,	ſumak à trois feuilles.
Mati,	raiſins.
Oporo-maa,	poivre.
Pouraou,	roſe de Cayenne.
Toroire,	héliotrope.

Ils ont une eſpece d'article qui repréſente nos articles *à* & *de ;* c'eſt le mot *te.* Ainſi ils diſent *parouai-te-Aotourou*, l'habit d'Aotourou ou à Aotourou ; *maa-te-Eri*, le manger des Rois.

Je joins ici quelques réflexions de M. Pereire, que M. de la Condamine m'a communiquées, & dont j'ai ſupprimé pluſieurs articles qui ne contenoient que des queſtions ou des doutes.

OBSERVATIONS

SUR l'articulation de l'Inſulaire de la mer du Sud, que M. de Bougainville a amené de l'île Taiti, & ſur le Vocabulaire qu'il a fait du langage de cette île. Par M. PEIRERE, *de la Société Royale de Londres, Interprete du Roi.*

M. de la Condamine m'ayant fait l'honneur de m'inviter d'aller avec lui examiner le langage de cet étranger, qu'on lui avoit dépeint comme fort extraordinaire, nous avons été le voir enſemble le 25 Avril 1769.

Comme on m'avoit dit qu'il ne pouvoit pas prononcer le françois, mon premier ſoin a été de chercher à reconnoître quels étoient les ſons de cette langue qui manifeſteroient chez lui cette difficulté. J'ai donc commencé par lui faire entendre ſucceſſivement tous les ſons dont nous nous ſervons, & j'ai obſervé avec ſurpriſe que malgré l'envie qu'il marquoit avoir de les imiter, il n'a pû abſolument articuler aucune des conſonnes qui commencent les ſyllabes *ca da fa ga ſa ʒa*, non plus que le ſon qu'on nomme *l* mouillée, ni pas une des voyelles appellées nazales. Ce n'eſt pas tout; il n'a pas ſçu faire de diſtinction entre les articulations *cha* & *ja*, & n'a prononcé qu'imparfaitement le *b* & l'*l* ordinaire, & plus imparfaitement encore la double *r*, c'eſt-à-dire l'*r* forte où initiale. Je ſuis porté à croire outre cela, bien que je ne m'en ſois pas aſſuré ſur lui, que ce ne ſera pas ſans grande difficulté qu'il prononcera l'*r* même ſimple, lorſqu'elle ſe trouvera immédiatement précédée

d'un *p*, d'un *t*, ou d'un *v*, quoiqu'il articule bien ces conſonnes quand elles ſont immédiatement ſuivies de voyelles & que par conſéquent il aura bien de la peine à prononcer, par exemple les ſyllabes *pré*, *trou*, *vrai*, quoiqu'il prononce franchement *Poutaveri*, nom qu'il s'eſt donné lui-même, en voulant prendre celui de *Bougainville* : car (choſe encore remarquable) il n'a pû prononcer ce nom autrement.

Ma conjecture eſt fondée ſur ce qu'en l'entendant parler en ſa langue avec M. de Bougainville, j'ai cru remarquer qu'il n'employoit jamais deux conſonnes conſécutivement ou ſans l'interpoſition de quelques voyelles ; & ſur ce que dans le Vocabulaire que M. de Bougainville a fait de cette langue, contenant environ deux cents cinquante mots, Vocabulaire que M. de la Condamine à qui il l'a prêté, a eu la complaiſance de me communiquer, je n'ai trouvé que le ſeul mot *taoum'ta* (couverture de tête) où il ſe rencontre deux conſonnes enſemble ; encore ne puis-je pas m'empêcher de ſoupçonner dans ce mot l'omiſſion de quelque voyelle entre l'*m* & le *t*.

La douceur de ce langage eſt telle que tous les mots finiſſent par des voyelles, & il falloit bien que cela fût, ou que pas un ne commençât par des conſonnes, car autrement on entendroit quelquefois deux conſonnes de ſuite, ou ſans voyelle intermédiaire, entre la fin d'un mot & le commencement du mot ſuivant, & alors je n'aurois pas eu occaſion de faire la remarque précédente.

Les mots, dans ce Dictionnaire, commencent ou par des voyelles ou par des conſonnes exploſives *p*, *t*, ou par la nazale *m*, je n'y vois que peu de mots qui commencent par *r*, & deux ſeuls qui commencent par *n*. Je penſe que

ce peut être par erreur que ces mots ſe trouvent écrits de la ſorte, & qu'il ſe peut pareillement qu'il n'y ait d'autres conſonnes initiales dans la langue de Taiti que les trois ſuſdites *m*, *p*, *t*, car indépendamment de ce que j'ai déjà dit par rapport à l'*r* forte, j'ai obſervé que Poutaveri qui m'a très-bien répété les ſyllabes *ma*, *pa*, *ta*, n'a pû prononcer à beaucoup près ſi franchement aucune des autres ſyllabes que je lui ai fait entendre commençant toujours par les conſonnes ; alors ſoit qu'il trouvât ou non de la difficulté à prononcer ces ſyllabes, il n'a pas ſçu chercher à les prononcer ſans les faire précéder d'une voyelle, le plus ſouvent aſpirée, ce qui m'a perſuadé qu'il ne les a jamais articulés autrement. En effet, s'il y avoit dans ſon île des mots qui commençaſſent par les conſonnes des ſyllabes *na*, *ra*, *va*, &c. il paroît clair qu'il prononceroit ces ſyllabes avec la même netteté qu'il a fait *ma*, *pa*, *ta*, c'eſt-à-dire ſans héſiter ni les faire précéder d'aucun autre ſon. C'eſt par un pareil défaut d'habitude que l'*l* mouillée, quoiqu'également uſitée & ſemblablement prononcée en France & en Eſpagne dans le milieu des mots, eſt pour l'ordinaire auſſi mal-aiſée à prononcer à un François, lorſqu'elle eſt initiale, comme dans ces mots Eſpagnols, *llamar*, *llevar*, qu'à un Eſpagnol lorſqu'elle eſt finale, comme dans les mots François *bétail*, *ſoleil*, cette articulation ne ſe trouvant jamais au commencement d'un mot François ni à la fin d'un mot Eſpagnol.

J'ai trouvé dans pluſieurs mots du Vocabulaire Taitien, des conſonnes que Poutaveri n'a pû prononcer ou n'a prononcé qu'imparfaitement, ce qui me fait penſer qu'on ne s'en eſt ſervi en écrivant ces mots que faute d'autres let-

tres qui puſſent exprimer mieux ſur le papier les ſons étrangers qu'il aura fait entendre. Ces mots ſont, 1°. *abobo* (demain) *eaïbou* (vaſe) *toubabaou* (pleurer) & *obou* (ventre) qui ſuppoſent en Poutaveri l'articulation franche du *b*, lettre que pourtant il ne prononce qu'à l'Eſpagnole, ou ſans preſque joindre les levres; 2°. *magli* (froid) *allelo* (la langue) & quelques autres qui feroient croire qu'il a dans ſa langue le *g* guttural, lequel y manque entierement, & l'*l* qui n'y eſt, à ce qu'il m'a paru, que d'une maniere équivoque.

Le nom de flûte en cette langue, *evuvo*, me paroît très-remarquable, en ce qu'il prouveroit que le ſon de l'*u* voyelle François qui manque à toutes les autres nations du monde connu, eſt d'uſage à Taiti.

Le mot *aoua* a cela de particulier qu'il ſignifie également *pluie* & les *teſticules*; & le mot *etaï* qu'il équivaut à *mer* & à *pleurer*. Au reſte, ſi chacun de ces mots ſignifie plus d'une choſe, on trouve auſſi dans ce Dictionnaire des choſes ſignifiées chacune par plus d'un mot, *pleurer* y étant exprimé, tant par *etaï* que par *toubabaou*, & *blanc* tant par *ateatea* que par *eani*.

La comparaiſon de quelques mots de ce petit Vocabulaire entre eux décele de l'art & de l'invention dans ces inſulaires pour la formation de leur langue, *epouta* (cicatrice) vient viſiblement de *pouta* (bleſſure); *evaie* (humide, aqueux) d'*evai* (eau); *mamaï* (malade), & *taoua maï* (médecin) de *maï* (mal); *toua pouou* (boſſu) d'*etoua* (dos); *ataïtao* (vingt) d'*atai* (un), &c.

Il étoit naturel de penſer après cela qu'*era* (le ſoleil) étant le plus bel être de la nature, qui l'échauffe, la vivifie, la réjouit, ſerviroit de racine aux noms de pluſieurs

choſes avec leſquelles cet aſtre auroit quelque rapport par quelqu'une de ces qualités. Je n'ai cependant trouvé que trois de ces mots parmi les deux cent-cinquante environ du Vocabulaire, mais leur dérivation d'*Era* ne me paroît point équivoque : ce ſont *eraï* (ciel), *ouéra* (chaud), & *erao* (partie naturelle de la femme).

TABLE
DES MATIERES.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *DEPART de la Boudeuſe de Nantes ; relâche à Breſt ; route de Breſt à Montevideo ; jonction avec les frégates Eſpagnoles pour la remiſe des îles Malouines*, page 19

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Breſt. Départ de Breſt. Deſcription des Salvages. Erreur dans l'eſtime de la route. Poſition des Salvages rectifiée. Obſervations nautiques. Paſſage de la ligne. Remarques ſur la variation. Cauſes des différences qu'on éprouve dans la traverſée au Bréſil. Obſervations ſur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Montevideo. Route par terre de Buenos-Aires à Montevideo.

CHAP. II. *Détails ſur les établiſſemens des Eſpagnols dans la riviere de la Plata*, 31

On eſt dans l'erreur ſur la ſource de ce fleuve. Date des premiers établiſſemens que les Eſpagnols y font. Situation de la ville de Buenos-Aires. Sa population. Cette ville manque de port. Etabliſſemens religieux. Confréries & Proceſſions de Negres. Dehors de Buenos-Aires, leurs productions. Abondance de beſtiaux. Rareté du bois, moyen d'y remédier. Détails ſur les Américains de cette contrée. Race de brigands établie dans le Nord de la riviere. Etendue du gouvernement de la Plata. Commerce de cette province. Colonie du Saint-Sacrement. Détails ſur

ſur la ville de Montevideo ; ſur le mouillage dans cette baie. La relâche y eſt excellente pour les équipages.

CHAP. III. *Départ de Montevideo ; navigation juſqu'aux îles Malouines ; leur remiſe aux Eſpagnols ; détails hiſtoriques ſur ces îles*, 44

Départ de Montevideo. Coup de vent eſſuyé dans la riviere. Route de Montevideo aux îles Malouines. Faute commiſe dans la direction de cette route. Priſe de poſſeſſion de notre établiſſement aux Malouines par les Eſpagnols. Détail hiſtorique ſur ces îles. Americ Veſpuce en a le premier connoiſſance. Depuis lui, des navigateurs Anglois & François en ont connoiſſance. Premier établiſſement dans ces îles. Détail ſur la maniere dont il ſe fait. Premiere année. Seconde année. Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

CHAP. IV. *Détails ſur l'hiſtoire naturelle des îles Malouines*, 54

Aſpect qu'elles préſentent. Leur poſition géographique. Des ports. Des marées. Des vents. Des eaux. Du ſol. Tourbe & ſes qualités. Des plantes. Gommier réſineux. Plante propre à faire de la bierre. Des fruits. Des fleurs. Plantes marines. Des coquilles. Des animaux. Il n'y a qu'un ſeul quadrupede. Des oiſeaux à pieds palmés. Ils ſont en grand nombre. Oiſeaux à pieds non palmés. Des amphibies. Des poiſſons. Des cruſtacées.

CHAP. V. *Navigation des îles Malouines à Rio Janéiro ; jonction de la Boudeuſe avec l'Etoile. Hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols. Etat des revenus que le Roi de Portugal tire de Rio Janeiro*, 74

Départ des Malouines pour Rio-Janeiro. Entrée à Rio-Janeiro. Diſcuſſion au ſujet du ſalut. Jonction avec la flûte l'Etoile. Difficultés qu'éprouve un vaiſſeau Eſpagnol de la part du Vice-roi. Secours que nous donnons aux Eſpagnols. Viſite du Vice-

roi à bord de la frégate. Hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols. Mauvais procédés du Viceroi à notre égard. Ils nous déterminent à partir de Rio-Janeiro. Détails ſur les richeſſes de cette place. Réglemens pour l'exploitation des mines. Mines de diamans. Précautions contre la contrebande. Mines d'or. Revenus que le Roi de Portugal tire de Rio-Janeiro.

CHAP. VI. *Départ de Rio Janéiro. Second voyage à Montevideo ; avaries qu'y reçoit l'Etoile*, 86

Départ de Rio-Janeiro. Eclipſe de ſoleil. Entrée dans la riviere de la Plata. Seconde relâche à Montevideo. Nouvelles que nous y apprenons. Avaries que reçoit l'Etoile. Il faut la faire monter à la Encenada de Baragan. Elle s'y raccommode. Détails ſur cette eſpece de port. Départ de pluſieurs vaiſſeaux pour l'Europe ; arrivée de quelques autres.

CHAP. VII. *Détails ſur les Miſſions du Paraguai & l'expulſion des Jéſuites de cette province*, 94

Date de l'établiſſement des Miſſions. Conditions ſtipulées entre la Cour d'Eſpagne & les Jéſuites. Zele & ſuccès des Miſſionnaires. Révolte des Indiens contre les Eſpagnols. Cauſe de leur mécontentement. Ils prennent les armes & ſont battus. Troubles appaiſés. Les Indiens paroiſſent dégoûtés de l'adminiſtration des Jéſuites. Gouvernement des Miſſions montré en perſpective. Détails intérieurs de l'adminiſtration. Conſéquences qu'on en tire. Expulſion des Jéſuites de la Province de la Plata. Meſures priſes à ce ſujet par la Cour d'Eſpagne. Meſures priſes par le Gouverneur général. Le ſecret eſt au moment d'être divulgué par un accident imprévu. Conduite du Gouverneur général. Les Jéſuites ſont arrêtés dans toutes les villes Eſpagnoles. Arrivée à Buenos-Aires des Caciques & des Corregidors des Miſſions. Ils paroiſſent publiquement devant le Gouverneur général. Quelle étoit l'étendue des Miſſions. Détail ſur l'entrée du Gouverneur général dans les Miſſions. Relation de cet évenement publiée à Buenos-Aires.

CHAP. VIII. *Départ de Montevideo ; navigation juſqu'au cap des Vierges ; entrée dans le détroit ; entrevue avec les Patagons ; navigation juſqu'à l'île Sainte-Eliſabeth*, 112

L'Etoile part de la Encenada pour Montevideo. Danger de cette navigation. Perte de trois hommes. Préparatifs du départ. Etat des équipages en partant de Montevideo. Départ de Montevideo. Poſition de cette ville déterminée aſtronomiquement. Sondes & navigation juſqu'au détroit de Magellan. Vigie non marquée ſur les cartes. Vue du cap des Vierges. Sa poſition. Diſcuſſion ſur cette poſition donnée au cap des Vierges. Digreſſion ſur les inſtrumens propres à obſerver en mer la longitude. Difficultés eſſuyées avant que d'entrer dans le détroit. Remarque ſur la qualité du fond à l'entrée du détroit. Remarques nautiques ſur cette entrée. Deſcription du cap d'Orange, ſa bâture. Mouillage dans la baie de Poſſeſſion. Paſſage du premier goulet. Vue des Patagons. Américains de la terre de Feu. Mouillage dans la baie Boucault. Entrevue avec les Patagons. Deſcription de ces Américains. Qualité du ſol de cette partie de l'Amérique. Remarque ſur les marées. Second mouillage dans la baie Boucault. Obſervation de longitude. Perte d'une ancre. Paſſage du ſecond goulet. Mouillage près de l'île Sainte-Eliſabeth. Deſcription de cette île.

CHAP. IX. *Navigation depuis l'île Sainte-Eliſabeth juſqu'à la ſortie du détroit de Magellan ; détails nautiques ſur cette navigation*, 136

Difficultés du paſſage le long de l'île Sainte-Eliſabeth. Mauvais tems, nuit fâcheuſe. Mouillage dans la baie Duclos. Deſcription de cette baie. Nouvelle obſervation ſur les marées. Deſcription d'un cap ſingulier. Deſcription du cap Forward. Mouillage dans la baie Françoiſe. Avis ſur ce mouillage. Mouillage dans la baie Bougainville. Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois. Obſervations aſtronomiques & météorologiques. Deſcription de cette partie du détroit. Reconnoiſſance faite de pluſieurs ports aux terres de Feu. Rencontre de Sauvages. Baie & port de

Beaubaſſin; ſa deſcription. Baie de la Cormorandiere. Baie & port de la Caſcade. Deſcription du pays. Utilité des trois ports décrits précédemment. Départ de la baie Bougainville. Mouillage dans la baie Forteſcû. Détails des contrariétés que nous y eſſuyons. Traces trouvées du paſſage des Anglois. Obſervations aſtronomiques & nautiques. Rencontre & deſcription des Pecherais. Accident funeſte qui arrive à l'un d'eux. Continuation du mauvais tems. Danger que court la frégate. Ouragan violent. Aſſertion diſcutée ſur le canal de la Sainte-Barbe. Utilité à retirer de la connoiſſance de ce canal. Coup de vent de la plus grande force. Sortie de la baie Forteſcû. Deſcription du détroit depuis le cap Galant juſqu'au débouquement. Nuit critique. Sortie du détroit; deſcription de cette partie. Point de départ du détroit de Magellan. Obſervations générales ſur cette navigation. Concluſion qu'on en tire.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Navigation depuis le détroit de Magellan juſqu'à l'arrivée à l'île Taiti; découvertes qui la précedent*, 175

Direction de la route en ſortant du détroit. Obſervation ſur le giſſement des côtes du Chili. Ordre de marche de la Boudeuſe & de l'Etoile. Perte d'un matelot tombé à la mer. Terre de David cherchée inutilement. Incertitude ſur la latitude de l'île de Pâques. Obſervations météorologiques. Obſervations aſtronomiques comparées avec l'eſtime de la route. Rencontre des premieres îles. Obſervations ſur une de ces îles. Elle eſt habitée malgré ſa petiteſſe. Suite d'îles rencontrées. Deſcription de la plus grande. Premiere diviſion nommée *archipel dangereux*. Erreur dans les cartes de cette partie de la mer Pacifique. Obſervations aſtronomiques comparées avec l'eſtime de la route. Obſervations météorologiques. Uſage avantageux de la poudre de limonade & de l'eau de mer deſalée. Seconde diviſion d'îles nommée *archipel de Bourbon*. Vue de Taiti. Manœuvres pour y aborder. Premier trafic avec les Inſulaires. Deſcription de la côte

vue du large. Continuation du trafic avec les Inſulaires. Mouillage à Taiti. Embarras pour amarrer les navires.

CHAP. II. *Séjour dans l'île Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent*, 192

Deſcente à terre. Viſite au chef du canton. Deſcription de ſa maiſon. Réception qu'il nous fait. Campement à terre projetté de notre part. Oppoſition de la part des Inſulaires. Ils y conſentent & à quelles conditions. Camp établi pour les malades & les travailleurs. Précautions priſes ; conduite des Inſulaires. Secours que nous en tirons. Meſures priſes contre le vol. Uſage ſingulier du pays. Beauté de l'intérieur de l'île. Préſent fait au Chef de volailles & de graines d'Europe. Viſite du Chef d'un canton voiſin. Meurtre d'un Inſulaire. Perte de nos ancres, danger que nous courons. Détail des manœuvres qui nous ſauvent. Autre meurtre de trois Inſulaires. Précautions priſes contre les ſuites qu'il pouvoit avoir. Continuation du danger que courent les vaiſſeaux. Paix faite avec les Inſulaires. Appareillage de l'Etoile. Inſcription enfouie. Appareillage de la Boudeuſe ; nouveau danger qu'elle court. Départ de Taiti, perte que nous y avons eſſuyée. Regret des Inſulaires à notre départ. L'un d'eux s'embarque avec nous à ſa demande & celle de ſa nation.

CHAP. III. *Deſcription de Taiti ; mœurs & caractere des habitans*, 209

Poſition géographique de Taiti. Mouillage meilleur que celui où nous étions. Aſpect du pays. Ses productions. Il ne paroît pas qu'il y ait de mines. Il y a de belles perles. Animaux du pays. Obſervations météorologiques. Bonté du climat, vigueur des habitans. Quelle eſt leur nourriture. Il y a dans l'île deux races d'hommes. Détails ſur quelques-uns de leurs uſages. Leurs vêtemens. Uſage de ſe piquer la peau. Police intérieure. Ils ſont en guerre avec les îles voiſines. Uſage important. Pratique au ſujet des morts. Pluralité des femmes. Caractere des Inſulaires. Détails ſur quelques-uns de leurs ouvrages. Conſtruction de leurs

bateaux. Leurs étoffes. Détails ſur le Taitien amené en France. Raiſons pour leſquelles on l'a amené. Son ſéjour à Paris. Son départ de cette ville. Moyen pris pour le renvoyer chez lui. Nouveaux détails ſur les mœurs de Taiti. Iles voiſines. Inégalité des conditions. Uſage de porter le deuil. Secours réciproques dans les maladies. Remarques ſur la langue.

CHAP. IV. *Départ de Taiti; découverte de nouvelles îles; navigation juſqu'à la ſortie des grandes Cyclades*, 233

Vue d'Oumaitia. Direction de la route. Obſervations aſtronomiques. Seconde diviſion d'îles. Vue de nouvelles îles. Echanges faits avec les Inſulaires. Deſcription de ces Inſulaires. Deſcription de leurs pirogues. Suite d'îles; poſition de ces îles qui en forment la troiſieme diviſion. Obſervations météorologiques. Situation critique où nous nous trouvons. Rencontre de nouvelles terres. Débarquement à une des îles. Méfiance des Inſulaires. Ils attaquent les François. Deſcription des Inſulaires. Quelles ſont leurs armes. Deſcription du lieu où on a débarqué. Continuation de la route entre les terres. Aſpect du pays. Tentatives pour chercher un mouillage. Ce qui nous empêche d'y mouiller. Nouvelle tentative pour faire ici une relâche. Conjectures ſur ces terres. Différences entre l'eſtime & les obſervations.

CHAP. V. *Navigation depuis les grandes Cyclades, découverte du golfe de la Louiſiade, extrémités où nous y ſommes réduits; découvertes de nouvelles îles; relâche à la nouvelle Bretagne*, 255

Direction de la route en quittant les Cyclades. Rencontre conſécutive de briſans. Indices de terres. Changement forcé dans la direction de la route. Réflexions géographiques. Découverte de nouvelles terres. Situation critique dans laquelle nous nous trouvons. Dangers multipliés qui nous environnent. Extrémités auxquelles nous ſommes réduits. Nous doublons enfin les terres du golfe. Rencontre de nouvelles îles. Deſcription des Inſulaires.

Tentative inutile pour trouver un mouillage. Parages dangereux. Nouvelle tentative pour trouver une relâche. Les Inſulaires attaquent nos bateaux. Deſcription de leurs canots. Deſcription des Inſulaires. Suite de nos découvertes. Deſcription d'Inſulaires qui s'approchent des navires. Relâche à la nouvelle Bretagne. Qualités & indices du mouillage. Deſcription du port & des environs. Rencontre ſinguliere. Traces d'un campement Anglois. Productions du pays. Diſette cruelle que nous éprouvons. Obſervations de longitude. Deſcription de deux inſectes. Matelot piqué par un ſerpent d'eau. Tems affreux qui nous perſécute. Tremblement de terre. Efforts infructueux pour trouver des vivres. Deſcription d'une belle caſcade. Notre ſituation empire chaque jour. Sortie du port Praſlin.

CHAP. VI. *Navigation depuis le port Praſlin juſqu'aux Moluques ; relâche à Boëro*, 286

Diſtribution de hardes aux matelots. Extrême diſette des vivres. Deſcription des habitans de la nouvelle Bretagne. Ils attaquent l'Etoile. Deſcription de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne. Ile des Anachoretes. Archipel nommé par nous *l'Echiquier*. Danger que nous y courons. Vue de la nouvelle Guinée. Vents & courans que nous reſſentons. Obſervations comparées avec l'eſtime de la route. Paſſages de la ligne. Tentatives inutiles faites à terre. Suite de la nouvelle Guinée. Danger caché. Perte du maître d'équipage. Navigation embarraſſante. Paſſage de la ligne pour la quatrieme fois. Deſcription du canal par lequel nous débouquons. Cinquieme paſſage de la ligne. Diſcuſſion ſur le cap Mabo. Entrée dans l'archipel des Moluques. Rencontre d'un Negre. Vue de Ceram. Remarque ſur les mouſſons dans ces parages. Projet pour notre ſureté. Triſte état des équipages. Bâture du golfe de Cajeli. Relâche à Boëro. Embarras du Réſident Hollandois. Bonne reception qu'il nous fait. Police de la Compagnie des Indes Hollandoiſes. Détails ſur l'île de Boëro ; ſur les naturels du pays. Peuple ſage. Productions de Boëro. Bons procédés du Réſident à notre égard. Conduite

d'Aotourou à Boëro. Bonne qualité des vivres qu'on y trouve. Obſervations ſur les mouſſons & les courans. Remarque ſur les tremblemens de terre. Sortie de Boëro. Obſervations aſtronomiques.

CHAP. VII. *Route depuis Boëro juſqu'à Batavia*, 319

Difficultés de la navigation dans les Moluques. Route que nous faiſons. Avis nautique. Vue du détroit de Button. Deſcription de l'entrée. Aſpect du pays. Premier mouillage. Trafic avec les habitans. Second, troiſieme & quatrieme mouillages. Avis nautiques. Suite & deſcription du détroit. Cinquieme & ſixieme mouillages. Sortie du détroit de Button, deſcription de la paſſe. Remarques ſur cette navigation. Grande viſite que les Inſulaires nous font. Situation des Hollandois à Button. Remarques ſur cette navigation. Avantages de la route précédente. Paſſage du détroit de Saleyer. Deſcription de ce paſſage. Deſcription de cette partie de l'île Celebes. Difficultés de la navigation dans ces parages. Suites de la direction de la route. Obſervations générales ſur cette navigation. Inexactitude des cartes connues de cette partie. Vue de l'île Java. Obſervations géographiques. Rencontre de navires Hollandois. Route le long de Java. Erreur dans l'eſtime de notre route. Cauſes de cette erreur. Route juſqu'à Batavia. Nouvelle erreur dans notre eſtime. Mouillage à Batavia.

CHAP. VIII. *Séjour à Batavia; détails ſur les îles Moluques*, 350

Cérémonial à l'arrivée. Viſite au Général de la Compagnie des Indes Hollandoiſes. Amuſemens qu'on trouve à Batavia. Beautés de ſes dehors. Intérieur de la ville. Richeſſes & luxe des habitans. Détails ſur l'adminiſtration de la Compagnie. Ordre des emplois au ſervice de la Compagnie. Ses domaines ſur l'île Java. En combien de ſouverainetés eſt partagée cette île. Commerce de Batavia. Détails ſur les îles Moluques. Gouvernement d'Amboine. Gouvernement de Banda. Gouvernement de Ternate.

nate. Gouvernement de Macaſſar. Politique que les Hollandois ont ſuivie & ſuivent dans les Moluques relativement aux épiceries. Maladies contractées à Batavia.

CHAP. IX. *Départ de Batavia ; relâche à l'île de France ; au cap de Bonne-Eſpérance , à l'Aſcenſion ; retour en France ,* 372

Détail ſur la route à faire pour ſortir de Batavia. Sortie du détroit de la Sonde. Route juſqu'à l'île de France. Vue de l'île Rodrigue. Atterrage à l'île de France. Danger que court la frégate. Avis nautique. Relâche à l'île de France. Détail de ce que nous y faiſons. Perte de deux Officiers. Départ de l'île de France. Route juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Mauvais tems que nous eſſuyons. Avis nautiques. Relâche au cap de Bonne-Eſpérance. Détail ſur le vignoble de Conſtance. Etat des Hollandois au cap. Départ du cap. Vue de Sainte-Helene. Relâche à l'Aſcenſion. Départ de l'Aſcenſion. Paſſage de la ligne. Rencontre du Swallow. Erreur dans l'eſtime de notre route. Vue d'Oueſſant. Coup de vent qui nous dégraye. Arrivée à Saint-Malo.

VOCABULAIRE de l'île Taiti, 389

OBSERVATIONS de M. Pereyre ſur l'organe de la prononciation d'Aotourou & ſur la langue de ſon île, 403

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

Page 21, *ligne* 13, quarante tonneaux de leſt, *ajoutez* de fer.

Page 32, *ligne* 7, *au lieu de* days, *liſez* pays.

Page 111, *ligne* 17, *au lieu de* Guatiguaſa, *liſez* Guatiguaſu.

Page 116, *ligne derniere*, *au lieu de* ayant en hauteur, *liſez* ayant eu hauteur.

Page 117, *ligne* 10, *au lieu de* Quebrantaneſſos, *liſ.* Quebrantaueſſos.

Page 147, *ligne* 14, *au lieu de* diſtingâmes, *liſez* diſtinguâmes.

Page 151, *ligne* 19, *au lieu de* remarquer, *liſez* remorquer.

Page 152, *à la note* 1, *ligne* 8, *au lieu de* Deſcardes, *liſ.* Descordes.

Page 157, *ligne* 28, *au lieu de* bariſa, *liſez* baiſſa.

Page 183, *ligne* 29, *au lieu de* tertes, *liſez* terres.

Page 202, *ligne* 20, *au lieu de* enclablure, *liſez* encablure.

Page 205, *ligne* 23, *au lieu de* inſcrite, *liſez* inſcrit.

Page 229, *ligne* 20, *au lieu de* pend, *liſez* prend.

Page 261, *ligne* 6, *au lieu de*, petire, *liſez* petite.

Page 311, *avant-derniere ligne*, *au lieu de* orencaics, *liſez* orencaies.

Page 328, *ligne* 15, *au lieu de* qu'il, *liſez* qu'elle.

Avis au Relieur pour la diſpoſition des Cartes.

Pl. 1. regardant la *page* 1.
Pl. 2. regardant la *page* 27.
Pl. 3. regardant la *page* 45.
Pl. 4. regardant la *page* 115.
Pl. 5. regardant la *page* 143.
Pl. 6. regardant la *page* 147.
Pl. 7. regardant la *page* 179.
Pl. 8. regardant la *page* 185.
Pl. 9. regardant la *page* 235.
Pl. 10. regardant la *page* 241.
Pl. 11. regardant la *page* 255.
Pl. 12. regardant la *page* 265.
Pl. 13. regardant la *page* 267.
Pl. 14. regardant la *page* 273.
Pl. 15. regardant la *page* 287.
Pl. 16. regardant la *page* 291.
Suite de la *Pl.* 16. regardant la *page* 297.
Pl. 17. regardant la *page* 303.
Pl. 18. regardant la *page* 321.
Pl. 19. regardant la *page* 343.

Avis pour les Figures.

Fig. 1. regardant la *page* 221.
Fig. 2. regardant la *page* 238.
Fig. 3. regardant la *page* 268.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de M. le Chancelier un Manuſcrit intitulé, *Voyage autour du Monde*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 15 Janvier 1771.

DUCLOS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT: Notre amé le ſieur CHARLES SAILLANT, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *le Voyage autour du Monde par M. DE BOUGAINVILLE*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle du notre Château du Louvre & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le vingt-ſeptieme jour du mois de Février l'an mil ſept cens ſoixante-onze, & de notre Regne le cinquante-ſixieme. Par le Roi en ſon Conſeil, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 1468 fol. 445, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 2 Mars 1771. J. HERISSANT, Syndic.